

Heydrich: Le visage du mal

Mario R. Dederichs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

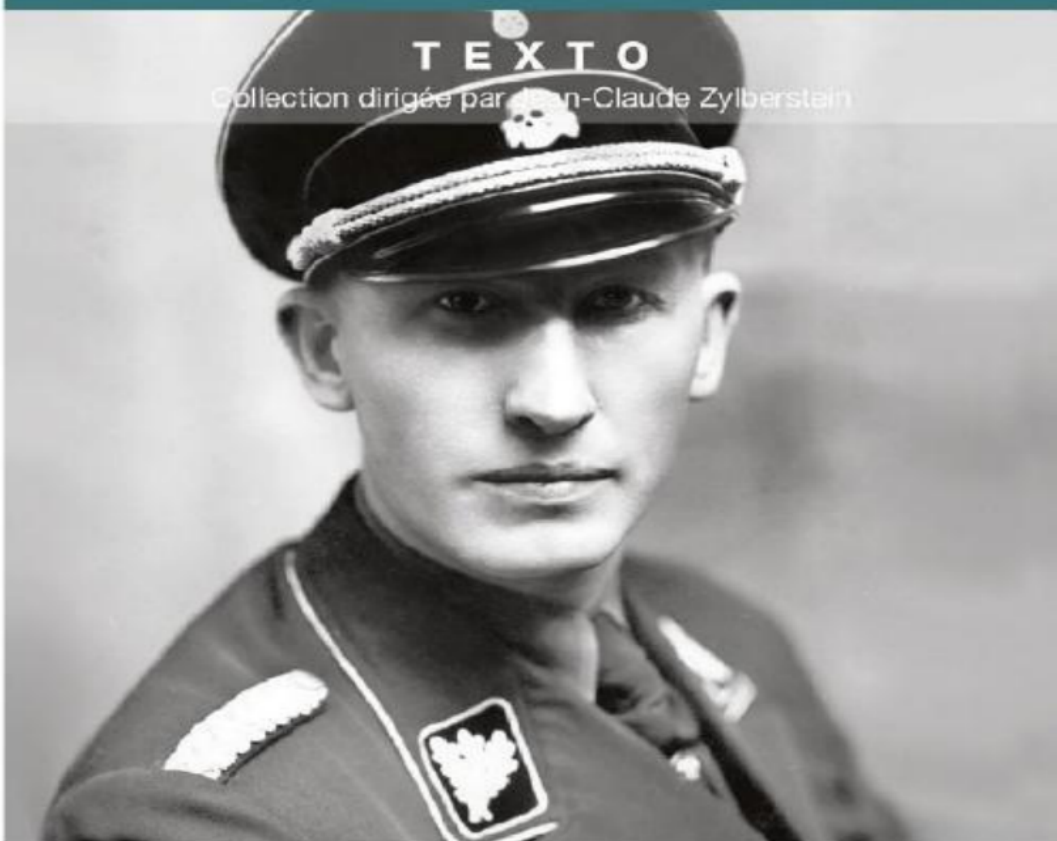
MARIO R. DEDERICHS

Heydrich

Le visage du mal

TEXTO

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



MARIO R. DEDERICHS

HEYDRICH

Le visage du Mal

*Traduit de l'allemand
par Denis-Armand Canal*

TEXT0

Le goût de l'histoire



Texte est une collection des éditions Tallandier

Édition originale publiée en allemand par Piper, sous le titre :
Heydrich, das Gesicht des Bösen.

© Piper Verlag GmbH, München, 2005.

© Éditions Tallandier, 2007 et 2016 pour la présente édition
2, rue Rotrou
75006 Paris

www.tallandier.com

EAN : 979-10-210-1754-2

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire

Titre

Copyright

Cahier photos

AVANT-PROPOS

PRÉFACE

Introduction - LE VISAGE DU MAL (1904-1942)

Chapitre premier - L'OFFICIER DE MARINE ET LES NAZIS -
(1904-1932)

Chapitre II - L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DE REINHARD HEYDRICH -
(1933-1940)

Chapitre III - LA PLANIFICATION DE L'EXTERMINATION DES JUIFS -
(1938-1942)

Chapitre IV - LE STATTHALTER - (1941-1942)

Chapitre V - L'ATTENTAT - (1942)

Chapitre VI - LE « CŒUR DE FER » ET LES IMPÉNITENTS - (1942
À NOS JOURS)

ANNEXES

LES ACOLYTES DE HEYDRICH

LA SÉCURITÉ D'ÉTAT SOUS LE III^e REICH

CHRONOLOGIE DU GÉNOCIDE

Notes

BIBLIOGRAPHIE

INDEX

REMERCIEMENTS

Dans la même collection



Reinhard Heydrich en mai 1942.



Heydrich avec sa femme et son fils, à Munich, en 1934.



*Heydrich en compagnie de Rudolf Hess et d'Heinrich Himmler
(tous deux à l'extrême gauche).*



*Heydrich en tenue
d'escrime de la SS, 1940.*



Heinrich Himmler, Reichsführer SS.



*Himmler et Heydrich
devant l'hôtel Metropol
de Vienne, en 1938.*



1935, Heydrich est à côté de Wilhelm Canaris, le chef des services de renseignements au ministère de la Guerre.



Himmler et Heydrich en 1939, lors d'une réunion avec leurs principaux collaborateurs : de gauche à droite, Franz Josef Huber (Gestapo), Arthur Nebe (Kripo - police criminelle) et Heinrich Müller (Gestapo).



Heydrich et K. H. Frank, gouverneur général de Pologne, montant les marches du palais de Prague en septembre 1941.



Heydrich s'entretient avec le président du « protectorat de Bohême-Moravie », Emil Hacha.



Heydrich se rend à un concert au palais Waldstein, à Prague, en compagnie de sa femme Lina, le 26 mai 1942. Il sera assassiné le lendemain.



*Prague, la voiture
d'Heydrich après l'attentat
du 27 mai 1942.*



Le cercueil d'Heydrich en procession à Prague.



Hitler et Himmler entourent les fils d'Heydrich après la cérémonie des funérailles dans la salle des Mosaïques de la chancellerie de Berlin, le 10 juin 1942.



Lina Heydrich lors de la visite d'un camp d'entraînement près de Brno, en Moravie, le 21 octobre 1942.

AVANT-PROPOS

Mario R. Dederichs s'est intéressé toute sa vie au Troisième Reich, parce qu'il voulait comprendre comment une telle barbarie avait été possible, au centre de l'Europe et au cœur d'un XX^e siècle apparemment « éclairé ». Il entendait travailler aussi contre l'effacement et l'oubli de cette période, parce qu'il était profondément convaincu que des personnages comme Heydrich restent « possibles », dans toutes les sociétés et à toutes les époques.

D'une série d'articles sur Reinhard Heydrich, parus dans le *Stern* avec un grand succès à l'automne 2002, Mario D. Dederichs se mit en devoir de tirer un livre. De grandes parties étaient déjà rédigées lorsqu'il succomba à une grave maladie, en novembre 2003.

Teja Fiedler, collègue et ami de longue date du défunt, a entrepris de terminer ce travail avec l'aide du docteur Angelika Franz. L'éditeur et l'épouse du disparu, le docteur Teresa Dederichs, lui en sont reconnaissants ; ils ont la ferme conviction que cette reconnaissance sera aussi — et surtout peut-être — celle des lecteurs.

PRÉFACE

Ce livre est né pour faire mieux connaître à une nouvelle génération d'Allemands, d'Européens et de citoyens du monde, qu'ils vivent en Israël, en Tchéquie ou en Amérique, une terrifiante époque de l'histoire allemande et européenne, et pour retracer sur de nouveaux faits la vie d'un être monstrueux. Reinhard Heydrich, maître de la terreur d'État du Troisième Reich et planificateur de l'Holocauste, est l'une des personnalités du national-socialisme qui risquent de tomber tôt ou tard dans l'oubli. Mais c'est précisément parce qu'il n'était pas un nazi primaire, mais un criminel extrêmement « moderne » dans sa pensée comme dans son action, qu'un tel oubli est un luxe que nous ne pouvons pas nous offrir. Car des hommes comme Heydrich — aiguillonnés par l'appétit de puissance et la soif de reconnaissance, et totalement dépourvus de scrupules — peuvent être dangereux dans tous les temps et dans toutes les sociétés, lorsqu'on place entre leurs mains les instruments du pouvoir. Le lecteur se forgera sa propre opinion sur ce combat entre le Bien et le Mal.

M. R. D.
Hambourg, août 2003.

Introduction

LE VISAGE DU MAL (1904-1942)

Ce n'est qu'un regard, un instantané. Mais sur la pellicule noir et blanc un peu passée, il a conservé sa force d'impact et de pénétration depuis plus d'un demi-siècle. Un regard dardé de ces yeux-là a toujours de quoi effrayer celui qui en est le contemplateur — ou la cible ?

Un homme de haute taille s'avance sur le chemin du château de Prague, sanglé dans l'uniforme noir d'un *Obergruppenführer* de la SS, la casquette des *Totenkopf* vissée sur la tête. Il passe devant le caméraman, manifestement trop proche du trajet des autorités. Le visage ovale et allongé reste impassible ; mais juste avant d'arriver à hauteur de l'opérateur, il se tourne vers la caméra qui enregistre le regard — glacial, furieux, d'une cruauté infinie. Ce sont des yeux de loup qui fixent l'autre et qui paralysent, avec une hostilité inattendue. Si les regards pouvaient tuer¹...

Cette courte scène de l'automne 1941 permet de comprendre pourquoi la plupart de ses contemporains ont eu peur de Reinhard Tristan Eugen Heydrich. Il leur paraissait inaccessible et méprisant, sournois et cruel, comme « un jeune et méchant dieu de la Mort », une « bête féroce blonde », voire un « diable à forme humaine ». Du fond des ténèbres du Reich hitlérien, une face du Mal, terrifiante et pourtant fascinante, regarde notre époque d'une épouvantable façon. Des questions surgissent aussitôt : qu'y a-t-il derrière ce visage hostile ? Sur quels abîmes ces yeux s'ouvrent-ils ? Qu'est-ce qui a poussé cet homme à commettre les monstruosité que l'on sait ?

La recherche des réponses commence inévitablement au Bundesarchiv (Archives fédérales) de Berlin, l'ancien Berlin Document

Center, installé dans une caserne désaffectée de Lichterfelde². C'est là que sont entreposés la plupart des dossiers personnels de la SS. Sous le double en-tête « Der *Reichsführer* SS » et « SS-Personalhauptamt », un dossier de carton brun portant la mention « Personal-Akte » révèle deux chemises en papier fort de même couleur où figure, tapé à la machine, le nom « Heydrich, Reinhard » et le matricule « SS-Nr. 10120 ». Elles contiennent, transcrit dans une écriture minutieuse à la plume, à peine reproductible, et sous les diverses rubriques réglementaires, tout ce qui paraissait intéressant à l'État SS sur la personne de Heydrich.

Entrée au parti nazi le 1^{er} juin 1931, sous le numéro 544916, puis dans la SS le 14 juillet de la même année, avec le matricule 10120 ; viennent la date (« 7.03.04 ») et le lieu de naissance : « Halle/Saale ». Une rubrique est ensuite consacrée à ses états de service et à sa carrière dans la SS, du grade d'*Untersturmführer* (« 10.8.31 ») à celui d'*Obergruppenführer* (« 24.9.41 »), du « Fhr. Abt. Ic Oberstab RFSS 10.8.31 » et « Leiter SD 19.7.32 » au « Chef SD-Hauptamt » sans date. Manquent ses derniers postes de *Leiter des Reichssicherheitshauptamt* ou *RSHA* (directeur de l'Office central de sécurité du Reich) et de *Reichsprotector von Böhmen und Mähren* (protecteur du Reich pour la Bohême-Moravie). En plus gros et moins soigné, et dans des colonnes erronées (celles de 1932 et 1933), les mentions : « Verstorben 4.6.42, d. Mordanschlag » (« Mort le 4 juin 1942, des suites d'un attentat »).

Suivent d'autres indications personnelles^a : « Situation familiale : marié, 26.12.31. Épouse : Lina v. Osten (née le) 14.6, 11 Avendorf/Fehm. Membre du parti : *1201380. Activité dans le parti : NSV. » À la rubrique religion figurent « cath. » et « sans conf. » (*gottgläubig*), mention courante pour les nazis après leur retrait de l'Église. Sont ensuite mentionnés dans des colonnes différentes trois enfants, deux garçons et une fille, ainsi que leurs années de naissance (1933, 1934 et 1939) ; manque la seconde fille, née en 1942 après la mort de son père. La profession initiale est indiquée « officier de marine », avec, dans une rubrique à part, le grade « Ob.Leutn.z.See a.D. ». La fonction dans la SS est alors notée « Chef d. SD-Hpt.Amtes » et « SS-Führer ». La colonne « Employeur » est vide, de même que celle des « Condamn. civiles » et celles des « Condamn. SS ». Le seul diplôme scolaire enregistré, sous la rubrique « Études secondaires » est « O-I, Abitur » ; les langues connues sont l'anglais, le français et le russe, l'anglais et le

russe ayant été appris jusqu'au niveau de l'examen probatoire d'interprète. Suivent enfin les mentions des permis de conduire et brevet de pilote (« I u. 3b, Flugschein A2 u. Führsch. f. Seefahrt »), puis celle de l'*Ahnennachweis* avec l'unique annotation *Lebensborn*.

Dans la dernière rubrique de la première chemise figurent la Parteitätigkeit (« Activité pour le parti »), avec les indications « Insp. f. Leibesüb. b. RFSS und Chef d. Dtsch. Pol. Reichsfachamtsleiter Fechten », et la Stellung im Staat (« Fonction dans l'État »). Une suite bâtarde d'abréviations et de mots — « f.d.D.d.Frhr.v.N.m.d.F der Geschäfte des Reichsprotector beauftragt » — indique ici qu'il est alors « chargé de la conduite des affaires du protecteur du Reich, pour le compte du baron von Neurath ». Les autres fonctions occupées ont été : « Directeur de la Gestapo prussienne, directeur de la police politique bavaroise, conseiller d'État prussien, chef de la police de sécurité, président de la Commission internationale de la police criminelle, membre du Reichstag (22/Düsseldorf-Ost V/35 u. VI/38), général de la police 24.9.41 ». Il est encore mentionné que Heydrich était titulaire de la médaille d'or du NSDAP (« déc. 30.1.39 »), de l'anneau de la *SS-Totenkopf*, de l'épée d'honneur de la SS et du Julleuchter. À quoi viennent s'ajouter la médaille d'or des SA pour le sport, la médaille olympique de 1^{re} classe, la médaille d'argent des sports équestres et la médaille d'argent du Reich pour le sport.

La deuxième chemise ne contient que quelques entrées : « Corps franc : Maerker 1919/1920, trois mois chaque année, à Halle (Orgesch) », ainsi que « Service militaire : classe 91/4, transmissions, dans la marine 30.3.1922-31.5.1931, grade de service : enseigne de vaisseau de 1^{re} classe. » Figurent également ici les « ordres et décorations : Croix de fer I, II (40), avec diamant, Frontflugschleife d'argent », et dans une autre écriture : « Crx. de grd. off. de l'ordre de la Couronne d'Italie » et, en dernière entrée « Ordre all. en or (42) ». La décoration italienne est reprise sous la rubrique « Divers », cette fois de façon plus détaillée : « Déc. par S.M. le roi d'Italie de la crx. de grd. off. de l'ordre de la Couronne d'Italie, à l'occ. du voyage de la délégation de la police all. en Italie. » Dans la colonne « Activités à l'étranger » sont encore mentionnés « Sorties à l'étranger comme memb. de la Marine du Reich, et quelques voyages à l'étranger ». Toutes les autres rubriques sont vides.

Les dossiers personnels de la SS ne contiennent aucun

renseignement sur la personnalité de ses membres. Quant aux domaines dans lesquels Heydrich s'est révélé comme un des grands criminels du XX^e siècle, il n'en est fait aucune mention, pas même dans une colonne « Divers ».

C'est à ce niveau que le travail des historiens était indispensable — mais Heydrich figure toujours trop brièvement dans l'historiographie du Troisième Reich, même chez ceux qui ont parfaitement identifié son importance dans l'appareil du national-socialisme et dans l'entreprise génocidaire. Sa mort précoce a contribué à le mettre hors champ, puisqu'il disparut au printemps de 1942, lors d'un attentat à Prague. Honoré comme un héros du régime par le Troisième Reich en raison de son « sacrifice », il a échappé à l'examen plus précis de ses crimes lors des procès qui ont suivi 1945, et il a finalement gagné l'oubli au lieu de l'inévitable condamnation qui l'aurait attendu. Les historiens se sont naturellement intéressés à d'autres grands nazis qui ont échappé à la corde, à commencer par Adolf Hitler, suicidé dans la Chancellerie du Reich assiégée par les troupes soviétiques, en compagnie de son dernier fidèle, le ministre de la Propagande Joseph Goebbels. De la même façon, après sa condamnation à mort au procès de Nuremberg, le *Reichsmarschall* Hermann Göring s'est empoisonné ; tandis que le *Reichsführer SS* Heinrich Himmler, supérieur hiérarchique de Heydrich et coresponsable du plus grand génocide de l'histoire, croqua une capsule de cyanure après avoir été capturé par les troupes britanniques. De nombreux ouvrages ont été consacrés à tous ces grands criminels — alors que depuis plus d'un demi-siècle, il n'a été écrit qu'une biographie partielle sur Heydrich. Cette thèse de doctorat (1969) du professeur israélien Shlomo Aronson, toujours valable et toujours citée, ne porte que sur la période 1904-1935.

Heydrich était « passé de mode » jusqu'à ce que des historiens allemands et américains, stimulés par l'ouverture des archives de l'Est, s'intéressent de plus près à l'énorme appareil de répression qu'il avait mis sur pied : le système de mouchards et de surveillance du Service de sécurité de la SS (*Sicherheitsdienst* ou *SD*), de la police secrète d'État (*Geheime Staatspolizei* ou *Gestapo*), et la bureaucratie minutieuse de la discrimination, de la terreur, de la persécution, de l'expulsion et de l'anéantissement qui culmina en 1939 dans les « organes de sécurité » (*Sicherheitsorgane*) de l'Office central de sécurité du Reich

(*Reichssicherheitshauptamt*, en abrégé *RSHA*). Même si les ordres venaient de Hitler — ordres simplement oraux et souvent mal identifiables dans les documents — et que Himmler en portât la responsabilité nominale en sa qualité de chef suprême de la SS, les chercheurs actuels identifient partout l'esprit sinon la main de Heydrich. Il agissait de préférence dans l'ombre, comme il convient pour le chef d'une police secrète ou d'un service de sécurité, mais il semble bien qu'il ait toujours eu en main toutes les ficelles, et qu'il ait donné l'impulsion aux échelons supérieurs du régime tout en mettant en avant « la volonté du Führer » avec la soumission la plus ostentatoire — comme s'il se chargeait personnellement, contre tous les hésitants et les tièdes, d'imposer avec énergie et sans compromis l'exécution rigoureuse, voire impitoyable, de décisions impliquant la vie ou la mort de millions de personnes.

Ce fut bien Heydrich qui forgea l'outil déterminant de la puissance, avec une police politique rigoureusement hiérarchisée et centralisée au service exclusif de la dictature ; lui qui mit au point « détention préventive » (*Schutzhaft*) et « camps de concentration » (*Konzentrationslager*, en abrégé *KL*, puis *KZ*), instruments décisifs pour la mise à l'écart de tous les opposants au régime, qu'ils fussent réels, supposés ou inventés pour les besoins de la cause. Lui encore qui transforma pendant la guerre son puissant appareil de sécurité pour en faire la centrale de planification et d'exécution d'un génocide sans précédent ; lui toujours qui se fit confirmer par Hitler, lors de la fameuse « conférence de Wannsee », la haute main sur la « politique juive » (*Judenpolitik*), si fondamentale dans la *Weltanschauung* du Führer. Il fit alors développer, au moyen de procédés industriels et efficaces, des méthodes d'extermination massives, et il organisa aussi à l'Est, avec ses « groupes mobiles » (*Einsatzgruppen*), une troupe de liquidateurs horriblement performants dont les effectifs finalement réduits sont sans commune mesure avec le nombre immense de leurs victimes. Et c'est encore Heydrich, au sein de toutes ces activités, qui concentra entre ses mains, avec une inlassable ardeur et un zèle sans pareil, de plus en plus de pouvoirs, rêvant pour finir d'un Troisième Reich plus parfait, avec un « meilleur » Führer qui se serait peut-être appelé... Reinhard Heydrich.

Heydrich, chef du RSHA et terroriste d'État, prenait toujours les devants, partout où les visions haineuses de Hitler tournèrent à

l'action sanglante, comme incitateur, planificateur et organisateur. Dans son éloge funèbre, Hitler célébra un « homme au cœur de fer » et le Führer ne devait plus en retrouver un autre de cette trempe. « Il fut toujours l'exécutant le plus actif », dit l'historien Eberhard Jäckel. « Il agissait quand d'autres hésitaient³. » Dans *Sept Hommes à l'aube*, roman historique sur l'attentat de Prague porté ensuite à l'écran, l'écrivain britannique Alan Burgess a essayé de déterminer l'anormalité chez ce « superman » nazi : « Reinhard Heydrich n'était pas ce qu'on appelle un homme normal. Une pièce manquait quelque part dans ce puzzle humain ; un canal était resté vide dans le labyrinthe des circonvolutions cérébrales ; une petite levure n'avait pas fermenté dans la pâte primordiale de cette personnalité — et c'est de cette levure qu'aurait dû naître ce qu'on appelle l'humanité. Car c'était un homme sans pitié ni bonté ni compassion, un homme pour qui la torture et le chantage pouvaient être la routine quotidienne ; un homme qui pouvait envoyer des millions d'êtres humains à la misère et à la mort, et tenir une comptabilité là-dessus, sans que sa croyance en sa propre droiture en fût ébranlée le moins du monde⁴. »

Michael Freund, historien et expert au procès intenté par Lina von Osten, veuve Heydrich, pour obtenir une pension de retraite en réversion (*sic*), a livré dès 1956 un portrait pénétrant qui ne laisse planer aucun doute sur son opinion, mais qui est comme teinté d'une sorte de fascination du Mal, élevant l'*overachiever* Heydrich — « surdoué » du nazisme — au-dessus de maints épigones décolorés du Reich hitlérien. Il s'agissait pour Freund de montrer que la victime de l'attentat de Prague correspondait en fait à la logique interne du criminel qu'il était — et il le fit brillamment : « La nature de l'attentat contre Heydrich est déterminée par la nature, l'action et la personnalité de ce même Heydrich. Il est de la plus extrême importance, pour apprécier correctement la nature juridique de l'événement du 27 mai 1942, que la victime soit précisément l'un des plus grands criminels du XX^e siècle, directement responsable de la mort de millions de Juifs et d'autres hommes ; qu'il ait conçu et mis au point les méthodes de ce crime avec un talent d'organisation remarquable, voire monumental, et qu'il les ait mises en application avec une ardeur à la fois criminelle et grandiose [...]. Il est le premier qui, dans la vieille Europe, a eu consciemment l'idée d'exécuter une

“purification” ethnique en Europe centrale et orientale, par l'éradication de populations entières, par le génocide. Il est l'un des plus grands criminels de l'Histoire et l'une des plus importantes figures du Troisième Reich. Or dans aucune des histoires de ce régime, il n'a encore trouvé la place qui lui revient. C'est un homme d'une importance exceptionnelle, qui a la grandeur luciférienne d'un criminel d'opinion génial [...]. Si Heydrich avait survécu à la chute du Troisième Reich, il aurait été presque sûrement condamné à mort au procès de Nuremberg, et sa condamnation aurait été l'une des plus convaincantes du tribunal militaire. Mais pour sa mise en jugement devant un tribunal allemand, il n'y aurait pas eu besoin de chercher de nouveaux concepts juridiques : même selon le Code pénal du Troisième Reich, Heydrich peut être défini comme un criminel [...]. C'est que la liquidation des Juifs n'a jamais eu force de loi et n'a jamais pris la forme d'un ordre formel du Führer. Même selon les critères en vigueur sous le Troisième Reich, elle est restée un meurtre au pire sens du Code pénal⁵... »

Cette appréciation n'est nullement exagérée. Charles Sydnor, spécialiste américain de la SS, confirme le rôle unique joué par Heydrich dans le Reich hitlérien, même s'il restreint de façon sensible les jugements portés sur sa grandeur spirituelle : « Il fut l'exécutant nazi le plus capable et le plus énergique de la théorie raciale radicale. On pouvait se reposer totalement sur lui lorsqu'il s'agissait d'exécuter les ordres les plus brutaux et les mesures les plus inhumaines. Un jugement précoce et extrêmement précis décrit Heydrich comme un individu d'intelligence moyenne, une personnalité incolore et sans originalité, dont les capacités sociales et les talents de communication étaient à peine suffisants pour une personne investie d'une telle autorité dans une puissance mondiale. Cela est partiellement vrai, mais il convient de se rappeler que, dans le cosmos nazi, même une étoile naine peut briller clairement et distinctement — si elle y est résolue. D'autres traits de sa personne ont fait de Heydrich une figure importante de l'histoire moderne. Par comparaison avec d'autres personnages du régime national-socialiste, Heydrich brillait et il était unique parce qu'il disposait de capacités que Hitler et Himmler jugeaient indispensables et irremplaçables. Il y avait en lui une combinaison unique d'intelligence administrative, d'intuition pour

l'organisation, de persévérance pragmatique et de brutalité sans égale. Son activité phénoménale et son étonnante puissance de travail étaient stimulées par une énergie physique et psychique presque illimitée. Aucun des hauts dignitaires nazis n'était capable de tenir son rythme. Pour se délasser de la fatigue des tâches bureaucratiques, outre sa passion pour le violoncelle et la musique de chambre, il aimait se jeter dans des activités physiquement très exigeantes. Remarquable cavalier, escrimeur de classe internationale, pilote émérite et « as » hyperdécoré de l'aviation de guerre, Reinhard Heydrich était en tous points le prototype exemplaire, athlétique et polyvalent, du Nouvel Ordre nordique. Il incarnait le national-socialiste idéal de Hitler⁶. »

Tous ne voyaient pas cet exécutant hors de pair de façon si univoque, dans ses pensées et dans ses actes. Des témoins de l'époque décrivent une sorte de déchirement intérieur : tantôt provocateur idéologique, tantôt cynique dans l'exercice de son pouvoir ; parfois chef cassant, parfois compagnon de bistrot ; un jour ennemi des hommes, un autre ami des enfants ; ici planificateur de la mort, là virtuose et musicien sensible. Lotte Klein, veuve de son dernier chauffeur Johannes Klein, qui ne rencontra Heydrich que dans les circonstances officielles, exclut encore aujourd'hui tout ce qui pourrait influencer négativement ses souvenirs : « C'était un homme très gentil, un homme merveilleux — courtois, aimable, prévenant⁷. »

Bien des décennies plus tard, son neveu Peter Thomas Heydrich pouvait encore parler de deux Heydrich : d'un côté, l'idole sportive lumineuse, dans sa tenue blanche d'escrimeur, ôtant le masque de son visage tout à la joie de la victoire, lors d'un tournoi à Berlin ; de l'autre, un hôte plus sombre, en uniforme noir de la SS, jouant du violon dans son jardin, concentré sur lui-même. La signification du costume noir échappait au jeune garçon, mais il y pressentait quelque chose de sinistre qui ne cadrerait pas vraiment avec le « cher tonton » qui aimait couvrir les enfants de la famille de cadeaux somptueux pour leurs anniversaires. « Blanc et noir, dit le neveu. Cet homme était les deux à la fois ! Et il l'était naturellement. Je le voyais bien. Mais il y a toujours une scission dans mon esprit, chaque fois que je pense à mon oncle depuis ce temps-là⁸. »

Blanc et noir — l'homme, dans tout cela, reste énigmatique. Et le

seul fait d'y songer est un tourment.

a. On nous permettra de les transcrire le plus souvent en français, éventuellement en utilisant les abréviations administratives courantes, afin de ne pas trop alourdir le texte (NDT).

CHAPITRE PREMIER

L'OFFICIER DE MARINE ET LES NAZIS

(1904-1932)

Halle an der Saale — la vieille cité du sel — fête toujours le plus célèbre de ses fils avec une fierté non dissimulée. Elle lui a érigé un monument sur la vieille place historique du Marché, sa maison natale est devenue un musée, une salle des fêtes et une rue portent son nom. La ville organise tous les ans des festivals, des séminaires et d'autres manifestations en son honneur ; ses œuvres sont jouées constamment et on peut en acheter des enregistrements partout. Le compositeur Georg Friedrich Händel, l'auteur du *Messie*, celui que les Anglais vénèrent comme « *our Haendel* » en raison de son poste de musicien officiel de la Couronne à Londres, est né dans cette ville, en 1685, dans une maison bourgeoise de style baroque, non loin de la cathédrale. Dans les dépliants touristiques, la ville universitaire se vante d'avoir mené ce musicien cosmopolite sur le bon chemin, grâce à « une atmosphère spirituelle et musicale stimulante », et fait de lui un « maître ouvert sur le monde ». Quelques habitants croient même — ou font mine de croire — que dans son œuvre la plus célèbre, Händel a composé le chœur « Halle-luiah » en pensant à son pays natal !

En revanche, les habitants de Halle ont totalement occulté le plus infâme des enfants de leur ville. Même les chauffeurs de taxi locaux prétendent ne jamais avoir entendu ce nom-là. Aucune plaque commémorative, aucune indication ne rappelle l'homme né ici le 7 mars 1904, à 10 heures 30, au numéro 21 de la Marienstrasse, près du Leipziger Turm. Trois jours plus tard, le *Hallescher Central-Anzeiger* publiait un petit entrefilet dans un style étrange, presque dissimulé en bas à droite d'une page, entre des annonces pour un tournoi de gymnastique au Jahn'scher Turnverein, à la Rossplatz, et un livre sur de nouveaux remèdes contre la syphilis. On pouvait y découvrir,

littéralement :

Pour information exceptionnelle !

Bruno Heydrich et Madame,
Elisabeth, née **Krantz**.

ont la joie d'annoncer
l'heureuse naissance d'un vigoureux et en bonne santé
garçon

Halle a. S., le 7 mars 1904

Manquait le prénom de l'enfant. Le père le déclara le 12 mars, lorsqu'il fit officiellement enregistrer la naissance au bureau de l'état civil de la mairie. Il fut inscrit dans le registre principal A, sous le numéro 669 : « Reinhard Tristan Eugen². » Le choix des prénoms reflétait les goûts musicaux des parents : Bruno Heydrich dirigeait le conservatoire local qu'il avait fondé, et sa femme Elisabeth y exerçait comme professeur de piano et inspectrice de l'école d'institutrices. « Reinhard » était le nom du héros de l'opéra composé par le père, *Amen* ; « Tristan » était la référence obligatoire au vénéré Richard Wagner, et « Eugen » était un hommage au père d'Elisabeth Heydrich, Georg Eugen Krantz, professeur de musique et conseiller aulique^a en la bonne ville de Dresde. Reinhard était le deuxième enfant du couple, après une fille — Maria — née en 1901 ; un second fils, Siegfried Heinz, devait suivre en 1905.

Reinhard Tristan Eugen n'était pourtant pas en si bonne santé que l'affirmait l'annonce du journal. À l'âge de six mois, une encéphalite manqua de l'emporter. Le père, protestant peu religieux, et la mère, élevée dans un catholicisme strict par des religieuses suisses, jusque-là en désaccord sur la religion, firent ondoyer le nourrisson le 6 octobre 1904 à l'église Sankt Franziskus-und-Elisabeth, selon le rite catholique romain. Seul de son âge parmi les enfants nés en septembre et octobre, le curé Schwermer l'inscrivit sur le registre des baptêmes de l'année 1904 sous le numéro 154, mais d'abord avec un prénom erroné, « Richard », biffé et remplacé par « Reinhard³ ». L'église était directement rattachée à l'hôpital catholique pour enfants Sankt Barbara ; le parrain fut le médecin accoucheur Julius Hermann Lüdicke, qui était par ailleurs le frère de Bruno Heydrich dans la loge

maçonnique Aux Trois Épées, à l'Orient de Halle. Le choix de la marraine donne une indication de la position sociale du directeur du conservatoire de Halle : Elise, baronne von Eberstein, appartenait à une vieille famille de la noblesse régionale. Elle était, comme son mari, une passionnée de Wagner, et la fréquentation des concerts lui avait permis de rencontrer les Heydrich. Plus tard, elle devait jouer un rôle décisif à un moment crucial dans la vie de son filleul.

Il est impossible de savoir à quel point l'encéphalite affecta l'esprit et le tempérament du jeune Heydrich. Les dossiers des patients de l'hôpital Sankt Barbara ont disparu. Il est établi que l'enfant fut constamment difficile : cabochard, hâbleur, avide de reconnaissance, casse-cou, rétif, colérique — ce fut très tôt un solitaire que les autres enfants asticotaient et rossaient à l'occasion. Dans le même temps, il éprouvait une grande soif d'amour et de reconnaissance, mais les parents étaient très pris par leurs obligations et n'avaient guère de temps à consacrer à leur progéniture. Le père s'occupait fort peu de leur éducation, et « madame mère » restait distante et peu chaleureuse. La discipline était de rigueur dans une maison remplie de professeurs et d'élèves, où les cours de musique étaient permanents et où il fallait respecter scrupuleusement les emplois du temps.

Un hôte de la maison disait un jour d'Elisabeth Heydrich : « Elle enseignait le piano aux jeunes filles avec une application de fourmi. Mais on n'était jamais vraiment bien avec Mme Heydrich. Il manquait à ces jeunes êtres la chaleur de la femme et de la mère. Elle faisait toujours beaucoup d'impression. Toujours maîtresse d'elle-même, il lui était impossible de faire un faux pas. Cet orgueil qu'elle avait d'elle-même, elle le transmet aussi à Reinhard⁴. »

À l'époque de la naissance de son premier fils, Bruno Heydrich se forgeait avec application un rôle central dans la vie culturelle de Halle. Il apportait dans cette ville paisible de mineurs et de garnison l'instinct de la scène musicale d'Europe centrale, sur laquelle ce Saxon de naissance avait fait ses preuves. Sachant se faire valoir, il vantait ainsi ses qualités dans un curriculum vitæ rédigé de sa main en 1903 :

« Je m'appelle Richard Bruno Heydrich et suis né le 23 février 1863 à Leuben près de Lommatzsch. Mon père était facteur de pianos. J'ai fréquenté le cours complémentaire municipal de Meissen, où j'ai plusieurs fois été distingué, et j'ai commencé à étudier la musique à partir de douze ans : d'abord le violon, le violoncelle et le cor ténor,

plus tard la contrebasse et le tuba. Dès ma treizième année, j'ai participé à des concerts publics de l'orchestre de garçons de Meissen en tant que soliste, et certaines de mes compositions de jeunesse — des *lieder* et des marches — ont été jouées dans ces occasions. Après ma confirmation, je suis devenu apprenti musicien dans l'orchestre d'Anders, à Meissen, et j'ai postulé après deux ans d'études pour une place d'étudiant libre au Conservatoire royal de Dresde, immédiatement obtenue dans la classe de contrebasse après avoir passé avec succès les épreuves pratiques de violon, de contrebasse et de tuba. Mes études à Dresde ont duré trois ans et j'en suis sorti en juillet 1882 avec le diplôme et la plus haute distinction accordée : un prix qui me donnait la possibilité d'enseigner la discipline sur place et pendant un an.

« Hans von Bülow^b m'engagea aussitôt dans son orchestre où je passai un an (1882-1883) comme musicien de la Cour, avant d'être appelé au célèbre orchestre royal de Dresde^c. Je fis mon service militaire comme membre de la chapelle royale, avant d'être versé dans la réserve de 2^e classe. Après quatre ans d'activité (1883-1887) à l'orchestre de Dresde, je retournai au Conservatoire royal pour étudier la composition et le déchiffrage avec le professeur docteur Wüllner qui découvrit à cette occasion ma voix de ténor et me procura de nouveau une place d'étudiant libre, cette fois dans la classe de chant. Après mes études auprès du *Hofopernsänger* [littéralement : « chanteur de l'Opéra d'État »] professeur Scharfe, du *Hofopernsänger* Eichberger et du professeur *hofrat* Krantz, je fis mes débuts sur scène dans le rôle de Lyonel dans *Martha* ^d, au théâtre princier de Sondershausen, le 11 mars 1887. J'y remportai un tel succès comme chanteur que l'intendance du théâtre de la Cour, à Weimar, me fit aussitôt engager comme chanteur invité. J'y chantai Lohengrin et Faust, et fus engagé pour deux ans (1887-1889) comme ténor lyrique à l'Opéra de Weimar. J'y poursuivis mes études auprès de monsieur le *Kammersänger* ^e von Milde, et accédai au rang de ténor héroïque^f. J'obtins mon premier engagement en tant que tel en 1890, comme chanteur invité à Magdeburg, dans les rôles de Tannhäuser et de Faust. Je repris alors mes études auprès du professeur Hey, à Berlin, qui me lança résolument dans une carrière wagnérienne, et plus tard auprès du professeur Schulz-Dornburg à Cologne. Suivirent des engagements exceptionnels à Stettin et Aix-la-Chapelle, puis à Cologne (où j'assurai

pendant quatre ans la succession d'Emil Götze avec un succès éclatant), puis à Brunswick (trois ans comme premier ténor héroïque au théâtre de la Cour) et deux ans comme chanteur invité à Halle (1899). À partir de Cologne et de Brunswick, j'ai été invité surtout comme chanteur wagnérien, mais aussi dans les rôles de José, Joseph, Bajozzo, Fra Diavolo, Zampa, etc., dans plusieurs grands théâtres, entre autres à Francfort-sur-le-Main, Anvers, Mayence, Genève, etc., et j'ai souvent chanté dans des festivals et des tournées de concert. À Cologne, j'ai eu du succès comme compositeur et librettiste avec mon premier opéra *Amen* (22 septembre 1895). La presse de Rhénanie loua généralement cette œuvre, qui connut de multiples reprises avec ma participation, soit comme chef d'orchestre, soit dans le rôle principal. *Amen* a en outre été donné avec le même succès sur d'autres scènes, à Bonn, Aix-la-Chapelle, Brunswick, Halle, Kolberg, etc. Par mon mariage (décembre 1897) dans une famille d'enseignants (ma femme est la fille de monsieur le conseiller aulique le professeur Krantz, directeur du Conservatoire royal de Dresde) et pour déférer au vœu de ce dernier, avec ses conseils, je suis devenu moi-même pédagogue. J'avais déjà enseigné à Brunswick, parallèlement à mon engagement, et j'ai fondé en 1899, à Halle, une école de chant que j'ai transformée en conservatoire en 1901. Mon activité d'enseignant a rencontré tout de suite un grand succès et une reconnaissance officielle, comme mon activité d'artiste. Plusieurs anciens élèves sont aujourd'hui des artistes et des professeurs confirmés, et les résultats obtenus ces deux dernières années sont à cet égard très réjouissants. Après un an de travail, ma dernière œuvre — un opéra en quatre actes intitulé *Frieden* [« Paix »] — est aujourd'hui achevée dans toutes ses parties ; sa première représentation aura vraisemblablement lieu dans le courant de l'hiver, sur la scène d'une grande ville. Parmi mes compositions ont été imprimés, entre autres, des pièces pour piano, des *lieder*, des chœurs, des trios, des pièces pour orchestre et l'opéra *Amen*, soit quarante-trois œuvres. Chaque année, plusieurs de mes compositions se trouvent dans les programmes de musiciens renommés ; de nombreuses sociétés de chant et de musique m'ont nommé membre d'honneur, dont le Männergesang Verein Liederkranz de Cologne, le Richar-Wagner-Verein de Halle, etc.

« Je ne pratique plus mon art de chanteur qu'à titre privé et je me consacre totalement depuis mai 1901 à mes activités d'enseignement

et à direction de mon institut⁵. »

Il est étrange que ce passionné de Wagner n'ait pas mentionné un séjour d'été à Bayreuth, rappelé par contre dans les nécrologies qui suivirent sa mort, en 1938. Il y fit la connaissance de Cosima Wagner^g et chanta lors de soirées privées des extraits des œuvres du maître, tirés de *Lohengrin*, de *Parsifal*, des *Maîtres chanteurs*, de *Tristan* et surtout de *Rienzi*^h. Peut-être avait-il eu du mal à digérer que cette rencontre n'eût pas été suivie d'un engagement. Les concerts à l'étranger — Bruxelles, Vienne, Prague et Marienbad — ne lui paraissent pas non plus devoir être mentionnés — pas davantage que le nom de son épouse.

À l'automne 1904, le « Conservatoire de musique et de théâtre » de Heydrich — qui occupait jusque-là deux bâtiments séparés, au 10 et au 21 de la Marienstrasse — s'installa au 21 de la Poststrasse, dans un des quartiers les plus huppés de Halle, où les habitants allaient volontiers se promener dans le parc qui jouxtait les anciennes murailles de la ville. À cette époque déjà, la *Saale-Zeitung* se félicitait que l'institution ait atteint, dans le domaine du chant, un niveau que « maint connaisseur pessimiste de la situation de Halle aurait estimé impossible à atteindre⁶ ». Dans sa publicité maison, le directeur Heydrich promettait de mettre un terme au « bousillage » répandu à Halle dans le domaine de la formation musicale, et d'imposer « dans tous les domaines de notre art ce qui est vraiment le Bon, le Noble et le Beau⁷ ». Sur le mur de la grande salle de musique de la Poststrasse s'étalait la devise du directeur de l'institution : « Le talent est beaucoup, l'application est davantage ! » Il semble que cela ait marqué le jeune « Reini ».

Le nombre des élèves augmenta rapidement, passant de vingt en 1901 à cent trente-deux en 1904, pour culminer à quatre cents en 1912. Dans le même temps, l'effectif du corps enseignant s'accrut en proportion, de six professeurs en 1902 à vingt-six professeurs et neuf assistants juste avant la Première Guerre mondiale. Dès le 1^{er} avril 1908, le conservatoire déménagea de nouveau dans des locaux plus grands, au 20 de la Gütchenstrasse (ce nom venant d'une corruption du nom précédent, Jüdchengrube).

Au temps de la RDA, un camarade d'école de Reinhard Heydrich a rédigé anonymement les souvenirs qu'il avait de la résidence de la

famille : « Les lieux étaient aménagés dans le style de la bonne bourgeoisie. On pouvait s’y sentir à l’aise. Tout respirait un bien-être certain. De jolies pièces lambrissées, de belles et précieuses assiettes décoratives, beaucoup d’argenterie et de la vaisselle de prix. Le bâtiment abritait une belle salle avec une scène décorée. J’y ai assisté plusieurs fois à des représentations données par des débutantes et des débutants. Le maître de maison, Bruno Heydrich, était au piano. » C’était un personnage imposant qui « promenait environ deux cent cinquante livres bon poids », mais cela ne gênait ni ses activités — il était membre de plusieurs sociétés et fondateur de l’association chorale Schlaraffia — ni sa joie de vivre. « Il était resté une authentique figure de comédien », racontait encore le camarade de Reinhard. « J’ai encore dans les oreilles certaines blagues de scène qu’il aimait nous raconter. Par exemple, une scène de *La Walkyrie*, la déesse Erda sort des profondeurs et Wotan lui demande alors doucement : “Erda, comment préfères-tu les œufs, durs ou mollets ?” Et la déesse de répondre, en réprimant à grand peine une forte envie de rire : “Mollets, Wotan, molletsj !”⁸ »

Reinhard vénérât son père, même si son caractère tenait plutôt de celui de sa mère. Un jour que le père avait donné libre cours à ses talents de parodie au piano, devant son fils et quelques camarades de classe, le jeune garçon, rayonnant, murmura à ses amis : « Quand même, mon vieux, il est épatant ! »

S’il en était allé selon les désirs du père, Reinhard Heydrich aurait suivi les traces des grands musiciens. Il devait devenir « un second Mozart ». Il apprit tout jeune le violon et le piano dans la maison de la Gütchenstrasse, mais une carrière comme celle du joyeux père était hors de question. Reinhard eut toute sa vie une voix grêle qui lui valut, avec son rire chevrotant, le sobriquet de *Hebbe* (« bique »). Alors qu’il était déjà adolescent, il lui arriva de chanter le rôle de Marie dans un jeu de la Nativité, avec un poupon dans les bras en guise d’Enfant Jésus. En revanche, il maîtrisa rapidement le violon de façon si virtuose qu’il pouvait tirer des larmes à ceux qui l’écoutaient. Mais il jouait de préférence des morceaux de musique légère. Plus il s’isolait, plus l’instrument devint son « unique ami⁹ ».

Cette passion pour la musique, communiquée par la famille, ne devait jamais quitter Heydrich. Mais tout aussi ardent fut rapidement son amour du sport. Comme il était de constitution plutôt fragile, ses

parents l'encouragèrent à pratiquer toutes sortes d'exercices physiques, surtout à partir de l'automne 1914, lorsque Reinhard entra au Reform-Realgymnasium (RRG^k) de Halle : natation, course, football, voile, cheval — et escrime. Bruno Heydrich était aussi membre d'honneur de la filiale locale de l'École d'escrime du Reich, fondée en 1896 à Halle, et c'est là que commença la carrière d'escrimeur de son fils, qui allait faire de celui-ci l'un des meilleurs épéistes et sabreurs d'Europe.

Dans toute la bourgeoisie allemande, avant la Première Guerre mondiale, soufflait le même esprit de fierté patriotique et de fidélité au Kaiser, et il n'en allait pas autrement dans la famille Heydrich. Le directeur du conservatoire de Halle fit donner la première de son opéra *Frieden* le 27 février 1907 à Mayence, à l'occasion du quarante-huitième anniversaire de l'empereur Guillaume II. Il vécut aussi comme l'apogée de sa carrière un « concert solennel pour le 25^e jubilé du règne de l'empereur d'Allemagne et roi de Prusse ». Il le dirigea le 13 juin 1913, à Bad Wittekind, en ayant fait imprimer dans le programme : « L'honorable public est prié de se lever et de chanter au moment de l'hymne final de l'ouverture, "*Heil Dir im Siegerkranz*" [Salut à toi, vainqueur couronné]¹⁰. » À cela s'ajoutait l'enthousiasme paternel pour Wagner et ses mythes opératiques germano-nordiques, chargés d'idéaux emphatiques — honneur, combat, courage devant la mort, éducation virile, etc. — qui allaient marquer profondément l'esprit et la sensibilité du fils.

Dans cette ambiance, le jeune Heydrich manifesta très tôt un penchant pour l'armée. Il admirait les soldats du 75^e régiment d'artillerie de campagne de Mansfeld, stationné à Halle, lorsqu'ils partaient en manœuvre, avec leurs pièces tirées par les chevaux. À partir de 1914, il y eut parmi eux Karl von Eberstein, le fils de sa marraine. Mais son cœur battait encore plus fort lorsque, pendant les vacances d'été que la famille Heydrich passait habituellement à Swinemünde, sur la Baltique, il voyait passer les croiseurs de la Reichsmarine. Et ses oreilles vibraient en écoutant le célèbre « diable des mers », Felix, comte von Luckner, invité de la maison Heydrich, raconter ses aventures sur les océans. Le comte, né en 1881 à Halle, avait déjà fait le tour du monde dans sa jeunesse, comme matelot de la marine marchande. Depuis 1911, il servait comme officier dans la Marine impériale. La guerre éclata sur ces entrefaites et Luckner,

corsaire moderne à bord de son voilier *Aigle des mers* (*Seeadler*), rendit l'Atlantique et le Pacifique aventureux pour les ennemis du Reich. Il devint ainsi un véritable héros national, surtout avec la parution de ses souvenirs en 1921, sous le titre de *Seeteufel* (*Diable des mers*). Ce fut un livre de chevet pour Reinhard Heydrich qui n'était pas précisément un « rat de bibliothèque », mais préférait les romans policiers aux livres de fond.

La défaite de l'Allemagne en 1918 signifia l'effondrement pour Heydrich, élevé dans la fierté nationale et dans la fidélité à l'empereur, comme pour des millions de ses compatriotes. Le Reich était humilié, le souverain parti en exil, la République proclamée. Le bien-être douillet de la famille Heydrich s'évanouit. Le conservatoire périlait peu à peu : les pénuries et les privations dues à la guerre laissaient peu de moyens pour les soirées de *Lieder* et la musique à la maison. Au cours de « l'hiver des rutabagas » (1916-1917), les Heydrich avaient eu faim pour la première fois de leur vie. Après la capitulation du Reich, le 11 novembre 1918, ils crurent sans peine à la légende du « coup de poignard dans le dos » répandue par les radicaux de droite et les milieux militaristes (ils se confondaient souvent) : les « traîtres de l'intérieur » — essentiellement les « rouges » et « le Juif » — avaient livré à l'ennemi des soldats « invaincus sur le terrain ». Dans la confusion de l'après-guerre, le jeune Heydrich s'imprégna de toute cette agitation politique et de ces idées simplificatrices.

Au printemps 1919, la possibilité d'un engagement direct s'offrit à l'élève du RRG, alors âgé de quinze ans. Quelques mois après la capitulation, des insurgés communistes occupèrent Halle. Heydrich courut rejoindre les bannières d'un corps franc de la droite radicale, bien qu'il fût beaucoup trop jeune pour s'engager. Les avis de recrutement parus dans la presse locale demandaient « des jeunes gens en bonne santé n'ayant pas fait leur service militaire », mais l'âge minimal stipulé était de dix-sept ans. Le *Freiwillige Landesjägerkorps* demandait encore en mai 1919 des « jeunes gens n'ayant pas fait leur service, âgés de 17 ans révolus, taille 1,56 m, 80 cm de tour de poitrine ». En raison de ces restrictions, certains défenseurs de Heydrich — qui l'ont présenté ensuite comme politiquement naïf et désintéressé — ont mis en doute cet engagement dans les corps francs. Pourtant, d'un côté, Heydrich a lui-même indiqué, dans le

questionnaire de la SS sur ses activités personnelles, qu'il avait servi dans différents corps francs : en 1937, il mentionne expressément le Freikorps Maercker et le Freikorps Halle pour les années 1919-1920, et plus tard le Deutschvölkischer Schutzund Trutzbund de 1920 à 1922. De l'autre, l'auteur de ces lignes a découvert dans le fonds de la veuve Heydrich, aux Archives nationales de Washington, des documents attestant les faits. Le premier est un laissez-passer manuscrit établi par un certain « commandant Lucius », le 6 mars 1919, où l'on peut lire : « L'élève Heydrich est au service du 3^e bataillon du Freiw. Landesjäger-Regt. » Le second document est daté du 15 mars 1920, et rempli à la main sur un formulaire tapé à la machine. Provenant du même « 3^e bataillon, 1^{er} Landesjäger Regiment, Section "Moyenne" à Halle », il est ainsi conçu : « Le lyc. Reinhard Heydrich de Halle, Gutchenstrasse 20 [sic], appartient au groupe des estafettes civiles de la section "Moyenne". Certifié conforme [signature] Kunstein, lieutenant et officier adjoint du bataillon, par intérim. » À quoi s'ajoute un cachet avec l'aigle impériale et la mention : « Freiwilliges Landes-Jäger-Korps/III. Abteilung¹². »

Au début de 1919, la révolution avait porté au pouvoir, dans la commune de Halle, un conseil d'ouvriers et de soldats (*Arbeiter-und Soldatenrat*, abrégé en *A-und-S-Rat*) de la gauche radicale, qui s'appuyait sur une compagnie de matelots et un « régiment de sécurité ». Des troupes lourdement armées patrouillaient dans les rues et réprimèrent en janvier des manifestations du camp bourgeois par des arrestations et par la terreur. Fin février, une grève générale « rouge » du bassin industriel et minier d'Allemagne centrale fut imposée avec une telle brutalité par l'A-und-S-Rat de Halle qu'elle entraîna une contre-grève du camp opposé : commerçants, postiers, policiers, médecins, enseignants et autres fonctionnaires. Pour venir à bout des troubles, le social-démocrate Gustav Noske, ministre de la Reichswehr, dépêcha à Halle un *Freikorps* stationné à Halle, le Landesjägerkorpsⁿ constitué début 1919 avec des soldats démobilisés de l'ex-armée impériale. Son commandant était le général de brigade Georg Maercker, un officier résolument conservateur de l'ancienne école, qui s'était mis au service de la nouvelle République comme « preneur de villes », contre les « rouges et le chaos ».

À son arrivée à Halle, le 1^{er} mars 1919, le *Freikorps Maercker* rencontra une forte résistance des spartakistes. Maercker et son état-

major furent assiégés toute une journée dans la poste principale et dans l'hôtel Stadt Hamburg, avant d'être dégagés par leur infanterie dotée d'une section de mitrailleuses. Ce n'est qu'au matin du 3 mars que les troupes gouvernementales chassèrent les insurgés de leur quartier général, dans le théâtre municipal, et mirent un terme aux combats de rue acharnés au cours desquels Johannes Pludra, le chef local des spartakistes, fut tué. Pendant la nuit, des pillards avaient ravagé une trentaine de commerces dans le centre-ville : des boutiques de mode, des bijouteries, des épiceries et des bureaux de tabac.

Maercker fit proclamer que les émeutiers armés, les pillards et les incendiaires seraient « passibles de mort » et il imposa un couvre-feu de sept heures du soir à sept heures du matin. Lors d'une reconnaissance de terrain en civil, des spartakistes identifièrent l'un des officiers de Maercker, le lieutenantcolonel von Klüver : une foule furieuse s'empara de lui, le rossa presque à mort et le jeta dans la Saale. En représailles, le général fit passer cinq cents révoltés en cour martiale. Maercker envoya à Merseburg, non loin de là, son train blindé à la poursuite des matelots révolutionnaires qui avaient fui Halle. Le 5 mars, tous les drapeaux rouges avaient disparu de la ville. Bilan des combats : trente révoltés et sept soldats tués, plus de cent blessés. « Où que je sois allé, je n'ai pas encore connu de ville où la populace se soit autant déchaînée qu'ici », déclara Maercker, furieux, dans un entretien accordé aux *Hallische Nachrichten* ¹³.

Le jeune Heydrich, bon sportif, s'enrôla comme estafette au service de la troupe, une fois que les combats furent terminés. Une partie d'entre eux s'étaient déroulés à quelques centaines de mètres du conservatoire de la Gütchenstrasse. Le 5 mars, avant de repartir et pour assurer la sécurité de la ville, Maercker ordonna la mise sur pied d'une formation de volontaires payés, le *Freikorps Halle*, et d'une « garde bourgeoise » (*Bürgerwehr*) sans solde¹⁴. Le laissez-passer manuscrit de l'adolescent est daté du lendemain. Il est signé du chef de la section « Moyenne », le commandant Lucius, qui avait son poste de commandement à la direction de la poste centrale, non loin du domicile de Heydrich¹⁵.

Il existe une autre carte, sans date, dans le fonds Heydrich. Numérotée 101, elle porte le cachet du « *Einwohnerwehr Halle, Bezirk 21, Friedrichsplatz* » (« Garde des habitants de Halle, secteur 21, Friedrichsplatz »). On lit, imprimé sur le bord de la carte : « Document

important ! À conserver scrupuleusement dans le plus grand secret, sert aussi de permis de port d'arme¹⁶. »

Heydrich joua donc pendant un an les estafettes volontaires, la tête protégée par un vieux casque d'acier^o. Les parents n'avaient manifestement rien contre. Un jour qu'un camarade de classe essayait en cachette le fameux casque dans la chambre de Reinhard, Mme Heydrich le surprit et le gronda : « Tiens, tiens, qui se pare ici de plumes qui ne sont pas à lui¹⁷ ? »

Après l'échec du putsch tenté à Berlin par des militaires réactionnaires sous la direction d'un *Reichskanzler* autoproclamé, Wolfgang Kapp^p, un soulèvement de l'USPD (*Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands*, « Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne ») communiste de Halle entraîna le 18 mars 1920 la proclamation de l'état de siège pour plusieurs jours. Les troupes, qui avaient été à deux doigts de basculer du côté de Kapp, combattirent les radicaux de gauche qui expliquèrent, dans une proclamation, qu'ils étaient d'accord « avec les masses du prolétariat révolutionnaire, et que le combat doit être poursuivi avec une énergie croissante jusqu'à la prise du pouvoir prolétaire du socialisme ». Cette fois, le jeune Heydrich servit comme assistant technique du service de secours créé par le ministère de l'Intérieur et chargé d'entretenir et de rétablir au besoin l'alimentation en eau, en électricité et en gaz. Il vit le sang couler une fois encore. Le « dimanche sanglant » (21 mars), il y eut plusieurs centaines de morts dans les combats du centre, sur la place du Marché où les balles endommagèrent même le monument à Händel, et dans les affrontements du Galgenberg, au nord de la ville, où l'artillerie fut engagée. Les troupes gouvernementales ne reprirent le contrôle de Halle — « le cœur rouge sang de l'Allemagne centrale » — que le 23 mars¹⁸.

Le laissez-passer que détenait Heydrich comme « membre du service technique de secours » portait le numéro 2348 et lui permettait « de passer sans obstacle tous les points de contrôle, dans l'exercice de son activité de technicien de secours ». Au revers figure une photographie montrant un jeune homme au regard décidé, les cheveux légèrement ondulés au-dessus d'un front haut. Il porte une veste sombre et une chemise blanche à col dur, avec un nœud papillon. La signature est au-dessous, sans caractéristiques particulières ni fioritures, en écriture régulière¹⁹.

La famille de Heydrich a tenté plus tard de minimiser ses activités dans les corps francs. Mais Friedrich Karl von Eberstein — le fils de la marraine de Reinhard, officier réactionnaire du « corps franc de Halle », qui avait personnellement participé au putsch de Kapp — a souligné, dans une lettre à Shlomo Aronson, le biographe israélien de Heydrich, que celui-ci était devenu « extrêmement *völkisch* » et qu'il avait essayé d'entrer dans diverses organisations « *völkisch* ». Dans un des questionnaires de la SS, Heydrich a d'ailleurs mentionné lui-même le *Völkischer Schutzund Trutzbund* (« Alliance *völkisch* offensive et défensive »), une association qui arborait une croix gammée dans son emblème et qui voyait « dans l'influence opprimante et délétère du judaïsme [...] la cause principale de l'effondrement ». Toujours selon Eberstein, Heydrich serait alors devenu un « pur raciste fanatique ». Il est hors de doute que ses contacts avec les propagandistes de la « légende du coup de poignard dans le dos », qui peuplaient les corps francs, déterminèrent ses positions personnelles²⁰.

Peu avant Pâques 1922, « Reini » obtint son baccalauréat au RRG, avec d'excellentes notes. Le 30 mars, il fut appelé sous les drapeaux à Kiel, dans la Marine, son cher violon dans le paquetage. Il voulait devenir amiral. La « Marine nouvelle » se composait d'une flotte que le traité de Versailles avait limitée à quinze mille hommes (dont quatre mille officiers) et vingt-quatre navires de guerre (six cuirassés moyens, six petits croiseurs et douze contre-torpilleurs) ainsi que douze torpilleurs. En choisissant cette carrière, il s'agissait pour lui de relever l'honneur de l'Allemagne contre les humiliations du « *Diktat* de Versailles » — comme le comte von Luckner l'avait régulièrement martelé après la guerre, lors de ses visites chez les Heydrich, et comme il l'avait proclamé avec emphase dans son *Diable des mers* : « Soyons fidèles à la mer, maintenant surtout que ses vagues viennent battre les côtes allemandes, vainement, désespérément ! Son appel continue de résonner à nos oreilles et si, selon la vieille légende des matelots [...], Gorch Fock et ses camarades “passent la revue au fond des eaux” au-dessus du cercueil d'acier du *Wiesbaden*, vainqueurs terrassés, avec autour d'eux les morts de l'antique Hanse, alors descend du Walhalla de la Baltique, sur nous et sur nos enfants, comme une prière allemande : “Il faut aller sur la mer !” La prospérité de notre peuple reviendra, s'il est uni. Que nul n'espère aide ou secours de l'extérieur, mais que chacun croie à la volonté future de l'Allemagne et à son

chemin à venir. Quand notre peuple se sera retrouvé, alors, jeunes aigles de terre et de mer, les ailes pousseront²¹ ! »

Pour la future promotion d'officiers de Heydrich, la « Crew 22 », la formation des cadets commença par six mois de dure instruction à bord du vaisseau de ligne *Brandenburg*, suivis de trois mois sur le voilier-école *Niobe*. Elle s'acheva, de juillet 1923 à mars 1924, par le service à bord du croiseur *Berlin*. Le 1^{er} avril 1924, Heydrich fut promu aspirant de marine et partit pour un an de formation d'officier à l'École de marine de Mürwik, près de Flensburg.

Les premières années dans la Marine réservèrent peu de joie à l'arrogant personnage au violon. Ses condisciples asticotaient ce grand dadais blond, brocardant son long nez busqué, ses « yeux de loup » obliques et sa voix grêle de fausset. Ils lui donnèrent le surnom de « bique », se contentaient d'un chevrottement en guise de salut et s'amusaient alors à voir son visage « s'empourprer de colère », comme le notait l'un de ses camarades, Hans Heinrich Lebram. « Il n'avait aucun ami dans la crew ». Un autre, Heinrich Beucke, jugeait plus tard comme « moyennes » les connaissances et l'intelligence de Heydrich, et ses commentaires ne sont guère flatteurs sur son caractère : « En lui ressortaient particulièrement la vanité, le contentement de soi, le désir de plaire, la mollesse et la sensibilité malade. Il se montrait en même temps rempli de contradictions. Il devint rapidement la cible favorite des moqueries de presque tous ses camarades. Et il réagissait toujours à côté. » Il ne songea pourtant jamais à quitter la Marine. Cela aurait été, selon lui, « outrageant²² ». Malgré ces moqueries, selon les témoignages de plusieurs de ses camarades de promotion à Aronson, l'aspirant ne manifesta jamais d'hostilité à l'encontre de ses condisciples et il s'efforçait d'être prévenant à chaque occasion possible. Lorsqu'il était trop déprimé, il se retirait avec son violon à l'avant du navire et jouait des airs mélancoliques.

Son jeu de violon surprit un jour le capitaine de corvette Wilhelm Canaris, à bord du *Berlin*, et à partir de 1924, celui-ci invita régulièrement Heydrich dans sa maison de Kiel, pour jouer de la musique avec sa femme Erika²³. Malgré la différence de rang, Canaris — dont le mariage battait de l'aile — profitait de cette occasion pour faire plaisir à son épouse. Lui-même pensait que la musique était une affaire de musiciens et préférait passer ses moments de liberté à

cuisiner. Pour l'aspirant-chef, ces concerts intimes avaient valeur de promotion mondaine, ce qui le renforçait ensuite dans sa condescendance envers ses camarades de promotion. Plus tard, stationné à Wilhelmshaven avec la flotte de la Baltique, il remporta de nouveaux succès par ses talents musicaux, lors des fêtes que les officiers supérieurs donnaient chez eux.

Canaris impressionna le jeune Heydrich par son expérience, et les deux hommes étaient politiquement sur la même longueur d'onde. L'ancienne estafette des corps francs et l'ancien officier de la Première Guerre mondiale — qui avait participé en 1920 au putsch de Kapp — s'entretenaient des causes de la défaite allemande, des moyens de faire renaître une Allemagne forte et puissante, de ses visées impérialistes (« un peuple sans espace vital ») et de leur haine commune contre l'occupation française de la Rhénanie. « Si nous avions enfin un gouvernement convenable, répétait constamment Canaris, nous pourrions accomplir des merveilles. » Selon Günther Gerecke, connaissance de Heydrich à cette époque, Canaris avait endoctriné ce dernier dans les règles. À l'occasion de visites à Berlin, il avait parlé d'une « politique d'expansion de l'Allemagne » (« *Grossraumpolitik Deutschlands* ») et défini « les réalisations de la technique allemande » comme les clés de sa puissance militaire à venir. Heydrich était particulièrement fasciné par le développement de l'aviation et par son emploi pour la guerre. Sa décision de recevoir une formation d'officier de renseignements et d'apprendre les nouvelles techniques de communication sans fil, les méthodes d'écoute et de chiffage, remonte partiellement aux encouragements de Canaris — lequel devait devenir plus tard le chef du contre-espionnage militaire ²³.

Bien que son entourage l'ait considéré sans exception comme « hideux », Heydrich fut en fait, selon Lebram, un coureur de jupons « irrésistible ». Dans sa jeunesse déjà, il avait recherché son initiation sexuelle auprès du personnel du conservatoire et l'avait apparemment trouvée. Toute sa vie, il resta ensuite très porté sur les choses du sexe. Il recherchait constamment connaissances et liaisons, et s'attaquait également aux dames mûrissantes. Lors d'une escale de la flotte à Barcelone, au printemps 1926, l'enseigne de vaisseau Heydrich, âgé de vingt-quatre ans, servant sur le *Schleswig-Holstein*, navire amiral de la flotte, serra de trop près une jeune dame de la colonie allemande, ce qui lui valut un soufflet et une réprimande de la part de son supérieur.

Quelques semaines plus tard, à Madère, un nouvel éclat se produisit dans les salons du Reid's Hotel, à Funchal : Heydrich offensa des femmes d'officiers britanniques par ses invitations à danser intempestives. Ses camarades du *Schleswig-Holstein* se sentirent « extrêmement ridicules », mais Heydrich ne reconnut même pas le caractère déplacé de son comportement. Pour lui, en raison de sa xénophobie latente, la réserve propre aux mœurs anglaises lui paraissait une insulte²⁴.

Après sa promotion au grade d'enseigne de vaisseau, le 1^{er} octobre 1926, Heydrich reçut dans le premier quart de l'année 1927 une formation d'officier de renseignements subalterne, obtenant selon un témoin « d'assez bons résultats dans l'émission comme dans la réception²⁵ ». Il servit ensuite jusqu'en octobre 1928 comme deuxième officier radio. Ce service se termina par sa promotion au grade d'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe, le rang le plus élevé qu'il ait atteint dans la Marine. Ensuite et jusqu'à son renvoi, il fut employé à la section « renseignements » de la base navale de Kiel. « Ses capacités, ses connaissances et son engagement le mettaient au-dessus de la moyenne », selon le vice-amiral Gustav Kleikamp qui l'avait eu comme élève à l'École de renseignements de la Marine (lettre de 1950 au *Spiegel*) : « Par contre, il s'était déjà révélé chez H. qu'il était vraiment convaincu de son talent, ambitieux et très appliqué à présenter à sa façon tout ce qui pouvait le faire valoir auprès du plus grand nombre²⁶. » Deux ans plus tard, il n'obtint que le vingt-troisième rang parmi les enseignes de vaisseau de sa promotion.

En revanche, dans la Marine comme au lycée, il se distinguait en tant que sportif de haut niveau : escrime, cheval, voile, tir au pistolet, natation, course de fond — Heydrich y donnait libre cours à sa passion constante, d'être toujours le meilleur. Une témoin de cette époque rapporte : « Il régatait de telle sorte qu'il chavirait ou remportait le premier prix²⁷. » Il se brisa un jour le nez, à cheval, à l'École des sports de l'armée, à Wünsdorf. Il avoua une autre fois à un camarade qu'il aimerait bien participer un jour aux jeux Olympiques, naturellement dans une discipline individuelle, car il n'avait guère de goût pour les sports d'équipe.

Depuis le début de son service dans la Marine — et peut-être même bien avant — une rumeur persistante tourmentait Heydrich : il était partiellement d'origine juive et son père s'appelait en fait « Isidor

Süss». Lors d'une visite chez lui, quelqu'un s'était même payé sa tête : « Tiens, voilà le jeune Itzig Süss en uniforme de marin ! » De telles « diffamations » n'étaient pas nouvelles pour lui. En 1916 déjà, son père s'était défendu comme un beau diable contre une rubrique dans la huitième édition du *Hugo Riemanns Musik-Lexikon* qui donnait en quelques lignes sa biographie : « Heydrich, Bruno (en réalité Süss), né le 23 février à Leuben (Saxe), fils d'un facteur de pianos... » À la suite de sa protestation, la précision entre parenthèses — « (en réalité Süss) » — ne fut pas reprise dans l'édition suivante²⁸. En juillet 1922, dans une supplique au magistrat de la ville de Halle, par laquelle un Bruno Heydrich désespéré demandait de l'aide financière et quelques centaines de quintaux de coke pour son conservatoire ruiné par l'inflation et la baisse de ses revenus, il écrivait : « Les suppositions erronées selon lesquelles le directeur et propriétaire est un juif, et qu'il aurait accumulé des richesses grâce à son école, doivent être écartées avec la plus grande énergie, et l'on doit absolument savoir que même à la meilleure époque, avant la guerre, des dépassements n'ont jamais été commis²⁹. »

Les « suppositions » en question venaient surtout du fait qu'en 1877, la mère de Bruno Heydrich, Ernestine Wilhelmine Lindner (1840-1923), trois ans après la mort de son époux Carl Julius Reinhold Heydrich (1837-1874), s'était remariée avec le commis serrurier Gustav Robert Süss (1853-1951). Selon le « Registre des ancêtres » (« *Ahnenliste* »), ce Süss n'était pas juif, mais luthérien évangélique, comme ses parents, le propriétaire Ehregott Süss et son épouse Marie-Rosine, née Stegedly. Le remariage avait fait jaser, à quoi s'ajoutait le fait que le directeur du conservatoire envoyait de temps à autre de l'argent par la poste à une certaine « madame Süss », à Meissen. Friedrich Karl von Eberstein raconta plus tard, au sujet des Heydrich : « On jasait beaucoup — chez nous aussi — sur leur ascendance juive. Je ne suis pas un fanatique, mais le vieux Heydrich avait vraiment l'air juif³⁰. » De nombreux amis de la musique, à Halle, se rappelaient que lors des fêtes de carnaval, le joyeux Bruno jouait volontiers « le Juif ».

Au demeurant, le directeur Heydrich n'avait pas peur de côtoyer des Juifs. Dans la maison qu'il occupait, dans la Gütchenstrasse, logeait au rez-de-chaussée un marchand juif du nom de Lewin. Avant la guerre, il arrivait de temps en temps à Bruno Heydrich de

s'entretenir avec le chanfre de la communauté juive de Halle, Abraham Lichtenstein. Celui-ci venait aussi souvent avec son fils qui jouait avec le petit « Reini » tandis que les deux pères parlaient métier, c'est-à-dire musique³¹. Lorsque ses camarades de la Marine l'appelaient « le Juif blanc », Heydrich se défendait par « des prises de position violemment antisémites » — mais en vain, s'il faut en croire son condisciple Lebram. Il raconta à l'un des membres de sa promotion que son père avait été élevé chez les bohémiens et qu'il avait été adopté par le grand-père Heydrich en raison de ses dons musicaux.

Dès cette époque, comme son mentor Canaris, Heydrich cherchait le contact avec les nouveaux représentants de la pensée *völkisch*, sectateurs d'un agitateur munichois nommé Hitler. Or celui-ci faisait alors fureur avec un livre de haine intitulé *Mon combat (Mein Kampf)*, rédigé (avec de l'aide) pendant qu'il purgeait, dans la forteresse de Landsberg am Lech, une peine de prison consécutive à son putsch manqué du 9 novembre 1923 — la fameuse affaire de la « *Marsch auf die Feldherrnhalle* ». Haine raciale, politique et messianisme fumeux se mélangeaient dangereusement dans l'ouvrage de Hitler, où l'on pouvait lire par exemple : « Si le Juif triomphe avec l'aide de sa profession de foi marxiste sur les peuples du monde, alors son diadème sera la couronne mortuaire de l'humanité ; alors notre planète errera de nouveau vide d'hommes, comme il y a des millions d'années. L'éternelle nature venge impitoyablement la transgression de ses lois. Je crois donc aujourd'hui agir dans le sens du Créateur tout-puissant : lorsque je me défends du Juif, je me bats pour l'œuvre du Seigneur³². »

Dans les convulsions de la République de Weimar, dont l'organisation étatique s'effritait sous les attaques continues des extrémistes de droite comme de gauche, le Parti national-socialiste des travailleurs allemands (*Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei*, en abrégé *NDSAP*) de Hitler paraissait à beaucoup d'Allemands comme une solution à la faiblesse de la démocratie, et il devint une puissance bientôt incontournable. À la fin des années vingt, le personnage de Hitler — le « caporal de Bohême » de la Première Guerre mondiale, en réalité estafette d'un régiment bavarois, décoré de la Croix de fer — était de plus en plus au centre de la politique allemande, même si sa

moustache à la Charlot, ses gestes emportés et ses grondements rauques à la tribune paraissaient à beaucoup ridicules et peu attirants.

En faisant de la voile, l'enseigne de vaisseau noua connaissance à Kiel avec un étudiant en droit, Werner Mohr. À l'automne de 1925, celui-ci avait fondé dans sa ville natale d'Eutin une antenne locale du NSDAP, avec sa section d'assaut (*Sturm-Abteilung*, en abrégé SA) réglementaire, après avoir vu Hitler reprenant en mains le parti de nouveau autorisé dans la Bürgerbräukeller de Munich³³. Mohr participa à au moins un entraînement de combat (clandestin) de la « Reichsmarine noire », dans le cadre de l'École de yachting hanséatique (*Hanseatische Yachtschule*, en abrégé HYS) de Neustadt, que Heydrich fréquentait régulièrement.

L'ancienne discipline et les anciens modes de pensée régnaient dans cette école. Une affiche de propagande interne proclamait, en 1925 : « Nous sommes tous des hommes d'Allemagne, animés d'un même idéal : collaborer à la régénérescence de notre peuple ! » La HYS était gérée par l'Association allemande des sports de haute mer (*Deutscher Hochseesportverband*) « Hansa » dont l'administrateur en chef devait être connu de Heydrich : c'était l'ancien chef d'état-major de la flotte de guerre impériale, plus tard chef de l'amirauté, Adolf von Trotha (1868-1940), qui avait pris sa retraite en 1919 — et qui avait participé au putsch de Kapp dès l'année suivante. Lui aussi attendait avec nostalgie que « l'esprit de la Hanse, affrontant vagues et tempêtes de l'océan, rétablisse sur toutes les mers la considération due au nom de l'Allemagne³⁴ ».

Cette idéologie était en harmonie parfaite avec le sentiment de revanche et d'orgueil national blessé par la honte de la défaite que Heydrich avait éprouvé dès ses débuts dans la marine de la république de Weimar. Le 3 juin 1923, il participa à Mürwik, avec d'autres cadets, à la commémoration de la bataille navale du Skagerrak (1916) : l'Allemagne l'avait gagnée tactiquement contre la Royal Navy, mais perdue sur le plan stratégique, car la flotte allemande ne s'était plus aventurée ensuite en haute mer jusqu'à la fin de la guerre. Lors de la fête commémorative, on dévoila une plaque — toujours visible aujourd'hui — portant les inscriptions suivantes : « Ne pas pleurer. Oser à nouveau ! Il faut aller sur la mer ! » Puis, en latin épigraphique : « *EXORIARE ALIQVIS NOSTRIS EX OSSIBVS VLTOR* », c'est-à-dire : « Puisse naître un vengeur de nos ossements³⁵. »

Pendant son temps de service, Heydrich resta aussi en contact avec Friedrich Karl von Eberstein, le fils de sa marraine. Membre du Stahlhelm^w, il était entré dès octobre 1922 dans l'« Alliance d'urgence (*Notbund*) de Halle », précurseur du NSDAP en Allemagne centrale. Dès 1924, lors d'une parade du parti pour le *Deutscher Tag*^x, il se tenait aux côtés du général Erich Ludendorff — héros de la Première Guerre mondiale et protecteur (initial) de Hitler — sur la pelouse du champ de courses, à Halle, une croix gammée blanche peinte sur son casque d'acier. Eberstein entra dans la SS en 1928. À la fin des années vingt, il avait rang d'*Untersturmführer* (à peu près sous-lieutenant), servait d'aide de camp à la direction de la SS de Thuringe et siégeait au conseil municipal NSDAP de Gotha. Il se voyait de plus en plus comme « soldat politique » au service du parti³⁶.

À Wilhelmshaven, Heydrich fit la connaissance du jeune nazi Hermann Behrend. Ce fils d'aubergiste devait être l'un des rares hommes que le méfiant et réservé Heydrich allait qualifier d'« ami ». Il le prit d'ailleurs plus tard dans son service.

Mais ce fut pour finir une admiratrice enthousiaste de Hitler qui allait bouleverser la vie de Heydrich. À la Saint-Nicolas 1930, au bal d'une société d'aviron donné à la Tonhalle de Kiel, il fit la connaissance de l'institutrice Lina von Osten, fille de la noblesse campagnarde dédorée du Holstein, blonde, dans la fraîche vigueur de ses dix-neuf ans³⁷. Née dans l'île de Fehmarn, elle avait été élevée après la Première Guerre mondiale à Lütjenbrode, « de l'autre côté du Sund » qu'aucun pont ne franchissait en ce temps-là. Son père Jürgen von Osten y dirigeait l'Olde School^y. Toute la famille était nazie. Son cousin Peter Wiepert était d'ailleurs l'auteur d'une formule passée depuis en proverbe : « Sur Fehmarn, il n'y a ni serpents, ni taupes, ni juifs. »

En fait, Lina von Osten et ses amies s'ennuyaient au bal. Une masse confuse d'écolières, mais aucun danseur, et même leur ami Wulf, le fils du fermier, avait dû renoncer à les accompagner. Comme elles étaient sur le point de s'en aller — c'est ce que raconte Lina von Osten dans ses *Mémoires* — deux officiers de marine parurent, « un petit brun et un grand blond », qui s'approchèrent de leur table. Le petit brun se présenta comme « von Manstein^z », tandis que le grand blond déclarait, avec la brève courbette et le claquement de talons réglementaire : « Heydrich, Reinhard Heydrich. »

Le bal fini, l'enseigne de vaisseau accompagna Lina von Osten au Henriettenhaus, foyer des élèves de l'école normale d'institutrices de Kiel. Il lui demanda un rendez-vous et ils se retrouvèrent deux jours plus tard. Tandis qu'ils déambulaient dans le parc Hohenzollern (aujourd'hui le Schewenpark), Heydrich parla de lui et de sa famille et questionna la jeune fille sur ses origines et sur ses projets de vie. « Je ressens de la sympathie pour cet homme qui sait ce qu'il veut, sans rien perdre de sa réserve », notera Lina plus tard. « Il ne se pose pas en amoureux, mais en camarade, en ami — et il est pourtant bien davantage. »

Trois jours après leur première rencontre, Heydrich invita Lina au théâtre, puis — ce n'était pas dans les habitudes de l'élève institutrice — à prendre un verre au Wicht's Weinkeller, réputé pour « l'ambiance et la bonne musique ». Après un long silence, il lui demanda tout à trac : « Mademoiselle von Osten, voulez-vous devenir ma femme ? » Interloquée, elle répondit : « Mon Dieu, monsieur Heydrich, vous ne connaissez même pas mes parents, ne savez rien de la profession de mon père. Vous êtes officier de marine, vous avez votre règlement, vos instructions de mariage. » Il l'interrompit : « Tout cela s'arrangera. Je ne veux pas épouser votre père, mais c'est vous que je voudrais pour femme. » Elle exprima encore des doutes et des réserves, mais finit par dire : « Oui ! »

Ils se fiancèrent secrètement le 18 décembre. À Noël, Lina présenta son prétendant dans la maison de ses parents, l'école du village, un bâtiment de briques rouges à Lütjenbrode. Son père avait annoncé qu'il voulait voir si le jeune homme était « un garçon bien ». Il s'entretint longtemps avec l'officier plutôt silencieux, et pour finir, le maître d'école parla interminablement de sa famille et de celle de sa femme, Mathilde Hiss, originaire de Fehmarn, mais dont les ancêtres avaient traversé les mers jusqu'aux chercheurs d'or « *on the banks of Sacramento* ».

Le récit de Heydrich plut par sa netteté et sa concision. Il ne chercha pas à dissimuler qu'il n'était pas resté grand-chose du conservatoire autrefois florissant de Halle, et qu'il ne fallait pas attendre de dot somptueuse de la part de ses parents. Mais les von Osten bénirent cette union. « Il va bien avec notre paysage », dit le père à sa fille. Un officier de marine résolument nationaliste et décidé, déterminé qui plus est à monter en grade, était un bon gendre pour

Jürgen von Osten. Mais cette bulle de rêve allait bientôt crever.

Sans autre commentaire, Heydrich envoya l'annonce de ses fiançailles à une élève de la Koloniale Frauenschule de Rendsburg, avec qui il était sorti un moment³⁸. Une relation étroite existait entre les jeunes « cols bleus » et ce pensionnat situé à proximité immédiate du canal de Kiel, qui formait en deux ans des jeunes filles « à l'économie domestique et agricole, en vue d'établissement dans le pays et à l'étranger ». Chaque fois qu'un navire de guerre rentrait d'un voyage lointain, les jeunes pensionnaires se pressaient sur le bord du canal pour saluer les équipages, après quoi on les retrouvait invitées dans les fêtes de la Marine, à Kiel. La nuit, les matelots éclairaient l'école avec les projecteurs des navires et hurlaient à l'aide de porte-voix : « Bonne nuit, les chéries ! » Ces liens d'attraction réciproque avaient permis à Heydrich de lier connaissance avec une de ces jeunes filles. Cette liaison s'était prolongée par des visites mutuelles, lorsque la demoiselle avait quitté la « Kolo » pour rentrer chez ses parents, à Potsdam.

Quand elle reçut l'annonce des fiançailles de Heydrich, cette fille d'un fonctionnaire influent à la direction de la Marine (*Marineleitung*) réagit très mal. Sur les instances pressantes de l'enseigne de vaisseau, elle avait passé une nuit avec lui à Kiel — peut-être pas dans son lit — au lieu de rentrer au pensionnat, et elle se considérait depuis comme sa « fiancée ». C'était aussi l'avis de son père, qui se plaignait de l'officier déloyal auprès de sa relation, l'amiral Erich Raeder, chef de la direction de la Marine. Heydrich dut se justifier devant un tribunal d'honneur présidé par l'amiral Gottfried Hanse, commandant de la base navale de la Baltique.

Tout aurait pu se solder par un blâme pour « une histoire de femme », mais la morgue de Heydrich provoqua un éclat. Aux représentations qu'on lui faisait, il répliqua insolemment que le « devoir d'un officier allemand » lui était indifférent en la matière. Il n'était pas question de fiançailles, encore moins de mariage ; la fille l'avait « relancé ». Le jury apprécia moins encore — à ce que raconta plus tard Kleikamp, un de ses membres — « sa mauvaise foi manifeste pour se tirer d'affaire ». En raison d'un tel « comportement inexcusable », le tribunal, sans trancher par lui-même, posa la question de savoir « si le maintien d'un tel officier dans la Reichsmarine était encore possible ». La sentence de Raeder tomba au

printemps : « Renvoi pur et simple pour indignité. » Kleikamp souligne sur ce point : « Cette décision, quoique dure, fut jugée correcte, objective et nécessaire par tous ceux qui avaient eu connaissance de l'affaire³⁹. » Certains des camarades de promotion de Heydrich, qui voulaient d'abord protester contre la sentence, y renoncèrent lorsqu'ils apprirent ce qui s'était passé devant le tribunal d'honneur.

Il n'existe aucun dossier sur des menées parallèles, ce qui a suscité l'hypothèse que Heydrich avait été en fait renvoyé « pour des motifs politiques », parce qu'il aurait été trop proche des mouvements radicaux de droite. Mais la propagande nazie aurait alors ébruité l'affaire. En revanche, s'il s'agissait d'une « affaire de femme » touchant à l'honneur et à la morale, on comprend mieux que le parti n'en ait pas fait ses choux gras. Un point reste toutefois étonnant : on ne sait rien de précis sur l'identité exacte de la jeune fille de la « Kolo » de Rendsburg ni sur celle du père. Chacun de ceux qui ont écrit sur Heydrich, ou presque, a donné sa version. Cette jeune fille était-elle en fait la fille « d'un influent ingénieur de construction navale » (Aronson, Deschner) ? d'un « directeur de chantier naval » (Crankshaw) ? d'un « officier supérieur de l'arsenal de Hambourg » (Delarue, Paillard, Rougerie) ? d'un « directeur d'IG-Farben en service dans un chantier naval de Kiel » (Brissaud) ? d'un « responsable du système d'approvisionnement du chantier naval de Kiel » (Sydnor) ? Ou bien la famille de la jeune fille n'avait-elle « absolument aucune relation de proximité avec la Marine » (Kleikamp) ?

Le 1^{er} mai 1931, le *Journal officiel de la Marine* (*Marine-verordnungsblatt*) publia une brève annonce : « Rayé des cadres : l'enseigne de vaisseau Heydrich », mention suivie d'une suite de lettres — « v.d.N.A.d.St.O. » — composant le sigle « de la section de renseignements de la base de la Baltique⁴⁰ ». Peu après suivit, dans le journal de l'Union des officiers de la Marine (*Marine-Offizier-Vereinigung*) une annonce un peu plus complète — qui donnait aussi la clé du sigle sibyllin : « Le 30 avril, avec l'aval du service des pensions, l'enseigne de vaisseau Heydrich, de la section de renseignements de la base de la Baltique, est renvoyé du service de la Marine. Il recevra pour le reste de son congé de trois mois, et en particulier pour le mois de mai 1931, les émoluments prévus au chapitre VIII, alinéa B. 2., titre 1.a. du budget de la Marine⁴¹. » Le motif du renvoi n'est pas spécifié dans le « certificat des états de service » établi par

l'administration. Heydrich obtient même d'excellentes appréciations : « Tous ses supérieurs présentent H. comme un officier consciencieux et digne de confiance, animé d'une conception sérieuse du service, et qui s'est acquitté avec zèle de toutes les tâches qui lui avaient été confiées. Disponible et discipliné envers ses supérieurs, apprécié de ses camarades, il traitait ses subordonnés avec bonté et justice. H. est un sportif parfaitement accompli, excellent à l'escrime et à la voile⁴². »

Ainsi prenait fin une carrière prometteuse, et Lina Heydrich ne fut pas la seule à poser plus tard la question : que serait-il advenu de son mari s'il ne s'était pas trouvé brutalement en 1931, en pleine crise économique mondiale, face au vide ? Heydrich quitta en effet la Marine onze mois avant d'avoir acquis des droits à pension, de sorte qu'à partir de juin, il se retrouva pratiquement sans revenus. L'enseigne de vaisseau « en retraite » revint en secret à Halle, s'enferma dans sa chambre et sanglota des jours durant, de rage et d'apitoiement sur lui-même⁴³.

Ses parents étaient atterrés et impuissants, car il leur était impossible de l'aider. Le conservatoire était sous le coup d'un procès en habilitation, qui allait se conclure en automne par la perte de l'agrément officiel. Elisabeth Heydrich, qui avait naguère des domestiques à commander, s'occupait à présent du ménage tout en continuant à donner des leçons de piano. Outre son mari, il lui fallait aussi s'occuper de sa fille Maria, elle-même professeur au conservatoire, et de son mari au chômage, Wolfgang Heindorf, ainsi que de leur fils Siegfried Heinz, marié depuis peu à une certaine Gertrud Werther. Dans cette situation de gêne extrême, Elisabeth se disputait constamment avec ses frères Hans et Kurt à propos des revenus du conservatoire de Dresde que le conseiller aulique Krantz avait légué en indivision à ses trois enfants. Après une attaque, Bruno Heydrich ne pouvait plus guère enseigner, et Siegfried Heinz avait arrêté ses études à Dresde. Lorsque Lina von Osten vint retrouver son Reinhard à Halle, tous les deux fuirent la misère familiale au zoo, où ils passèrent des heures devant le nouvel enclos des lions à réfléchir à la façon dont les choses allaient tourner.

Heydrich refusa une proposition de son ami Mohr de devenir moniteur de voile à Neustadt, bien que les 380 Reichsmark de salaire mensuel lui eussent été bien utiles. Il ne voulait pas être « l'arbin de

voilier pour les gosses de riches ». Il ne voulait surtout plus avoir de contacts avec la Marine — qui auraient été pratiquement inévitables dans l'École de voile de la Hanse. Et cet emploi pouvait-il remplacer son bel uniforme bleu, son rêve d'amiral ? Dans cette situation de détresse extrême, Elisabeth Heydrich s'adressa à la baronne Elise von Eberstein. Son fils Karl était parvenu entre-temps au grade d'*Obersturmführer* (lieutenant) dans la SS ; il était en service à Munich, « capitale du Mouvement » du parti nazi en plein essor, dans l'état-major du chef suprême des SA, l'*Oberster SA-Führer* Ernst Röhm. « Karlchen » savait que la nouvelle élite des SA cherchait un « homme du renseignement » — et cette SS avait de très beaux uniformes noirs pour « Reini ».

Le 1^{er} juin, Heydrich s'enrôla d'abord dans la SA de Hambourg, sous le matricule 544916⁴⁴. C'était la condition préalable pour obtenir le poste à la SS. Le 14 juin, il débarqua en train à Munich pour se présenter au chef suprême de la SS, le *Reichsführer* Heinrich Himmler. Lina vit dans ce jour — qui était aussi celui de son vingtième anniversaire — « l'heure décisive de ma vie, de notre vie⁴⁵ ». Avant son départ, le *Sturmführer* von Eberstein lui avait déconseillé cette visite, parce que Himmler était chez lui à soigner une mauvaise grippe, mais Heydrich se rendit quand même chez le *Reichsführer* SS — un élevage de poules à Waldtrudering. Le chef SS avait fait des études d'agronomie, mais il avait lamentablement échoué dans l'élevage des volailles, avant d'organiser pour Hitler une « unité de protection » (*Schutzstaffel*, en abrégé SS) en garde prétorienne. Himmler, tout enchifrené, reçut l'impétrant et fut ravi d'emblée par son « allure nordique » : il était « grand et blond, avec des yeux sérieux, pénétrants et dénotant un bon caractère », comme il devait le raconter plus tard. Peu importait aussi que le recrutement reposât sur un quiproquo de Himmler qui voulait mettre sur pied, avec l'aide d'un « officier des renseignements », un service de sécurité et d'espionnage interne au parti, « pour débusquer l'ennemi communiste, juif, franc-maçon et réactionnaire ».

« Non, *Reichsführer*, je ne suis absolument pas celui que vous cherchez — dit aussitôt Heydrich. J'ai été officier radio. » Himmler répondit tranquillement : « Cela ne me dérange absolument pas. Asseyez-vous dans cette pièce ; je reviens dans un quart d'heure ; mettez par écrit comment vous vous représentez un service de

renseignements du NSDAP ! » Heydrich rassembla tout ce qu'il savait en fait d'organisation et d'investigation militaires, en ajoutant la matière utilisable de ses chers romans policiers anglais. Himmler fut content du résultat : « Bon, je suis d'accord. » Et tandis que les poules de la ferme caquetaient au dehors, un pacte fut conclu entre les deux jeunes hommes — Himmler, né en 1900, n'avait que quatre ans de plus que Heydrich —, qui allait livrer l'Allemagne à la puissance du Mal. Le chef de la SS dit simplement : « Parfait, je vous prends. » On se mit d'accord sur un salaire initial de 120 Reichsmark mensuels — un salaire de misère pour le directeur du nouveau SD⁴⁶.

Himmler était un homme étonnamment pâle, farouche et réservé, qui n'avait nullement l'allure que l'on imaginerait pour le patron d'une organisation de guerriers nordiques, suivant les critères raciaux de la beauté idéale selon Hitler. Heydrich cadrerait mieux avec cette image. Himmler faisait petit et maigrichon, surtout quand il ne portait pas son uniforme noir. Il cachait ses yeux d'un bleu froid sous des lorgnons sans monture ; sa moustache et ses cheveux étaient rasés de près, à la façon des militaires, et sa quasi-absence de menton s'effaçait rapidement dans un cou flasque. Comme on l'a vu lors du recrutement de Heydrich, il garda toute sa vie quelque chose d'un maître d'école ; rien d'étonnant à cela dans la mesure où, à la naissance de Heinrich, son père Gebhard Himmler était employé à Munich chez les Wittelsbach^{aa}, comme précepteur du prince Henri de Bavière. Il travailla aussi, de 1913 à 1919, comme directeur adjoint du lycée de Landshut. « À cette époque déjà, il donnait une impression de correction pédantesque », ont écrit ses biographes Heinrich Fraenkel et Roger Manvell, dans leur livre intitulé *Heinrich Himmler, sous-titré Petit-bourgeois et massacreur* ⁴⁷.

Pendant la Première Guerre mondiale, malgré son ardent désir de monter au front, Himmler — violemment nationaliste — ne fut appelé qu'en 1917 en raison de son âge ; il vécut la capitulation comme aspirant officier, dans une caserne de Ratisbonne. Pour lutter à Munich contre la « république des Conseils » (*Räterepublik*) qui avait suivi l'abolition de la monarchie, Himmler s'engagea dans un corps franc d'extrême droite, en se gavant parallèlement de littérature où il était perpétuellement question de « complot mondial » réunissant les communistes, les juifs, les francs-maçons et les jésuites contre l'Allemagne. Après avoir décroché son baccalauréat, il étudia de 1919

à 1922 à l'École technique supérieure (*Technische Hochschule*) de Munich, d'où il sortit avec un diplôme d'économie rurale. Il travailla ensuite à peu près un an dans une usine d'engrais, à Schleissheim, mais le démon de la politique était déjà en lui. Par l'intermédiaire d'anciens camarades des corps francs, il entra au NSDAP en août 1923 et participa, le 9 novembre de cette même année, au « putsch de Hitler », sous un casque trop grand pour lui et comme porte-drapeau de la bannière de guerre du Reich. Dans l'été 1924, il devint le secrétaire de Gregor Strasser^{ab} dans le « Mouvement de libération grand-allemand » (*Grossdeutsche Freiheitsbewegung*) avec lequel il repassa au NSDAP refondé en mai 1925. Il milita activement pour le parti en Bavière, à l'occasion des élections, dans la fonction de directeur de la propagande du Reich (*Reichspropagandaleiter*) sous la houlette de Strasser, plus spécialement chargé du « peuple de la campagne » (*Landvolk*) en Haute et Basse-Bavière, régions (*Gaue*) qu'il sillonnait sur sa moto.

Himmler revint aussi à « notre sainte mère la Terre ». En juillet 1928, son mariage avec Margarete Boden — une infirmière née en 1893 à Goncercevo près de Posen (Poznan), dans la partie de la Pologne annexée par la Prusse — lui permit d'acheter une petite ferme à Waldtrudering, sur la départementale 109 qui mène à Wasserburg, où il devait plus tard recevoir Heydrich pour leur première rencontre. « Marga » vendit un centre de soins qu'elle gérait à Berlin et investit le produit dans un élevage de poules, avec une cinquantaine de volailles. Ce ne fut pas un succès commercial, car on retrouve bientôt Himmler en service à plein temps dans le parti. Le 6 janvier 1929, Hitler le nomma *Reichsführer SS* pour remplacer Erhard Heiden dont Himmler — matricule SS 168 — était le lieutenant depuis 1925. La Schutzstaffel comptait alors environ deux cent quatre-vingts hommes, mais ses effectifs augmentèrent rapidement sous l'impulsion de Himmler qui transforma cette troupe initialement conçue comme une puissante garde du corps de Hitler [dite « troupe de choc (*Stoßtrupp*) Adolf Hitler »] en une unité prétorienne parfaitement entraînée et docile, à l'intérieur de la SA. Himmler inventa leur devise qui figurait sur les boucles de ceinturon et sur les dagues d'honneur (*Ehrendolche*) : « Mon honneur est ma fidélité. »

Pour Himmler, Hitler — il le déclara un jour de 1940 — était « une des plus grandes figures lumineuses qui se dressent toujours dans la

germanité, lorsqu'elle est dans la détresse matérielle et spirituelle la plus profonde⁴⁸ ». Il le mettait au ciel depuis qu'il avait lu *Mein Kampf*, et Hitler avait besoin de la loyauté absolue du « fidèle Heinrich » pour l'accomplissement de ses desseins. Sur le plan personnel, Himmler ne fut toutefois jamais si proche de son Führer que l'ancien as de l'aviation Hermann Göring, le Bavarois, ou que le propagandiste Joseph Goebbels, le Rhénan. Hitler était invité chez eux à souper et à passer la nuit — mais il ne resta jamais longtemps lors des visites qu'il faisait chez Himmler, à Waldtrudering, puis à Gmünd.

Malgré son apparence insignifiante, Himmler était — comme son maître — un tacticien de la puissance, qui poursuivait ses objectifs avec beaucoup de patience et d'entêtement. « On commet une lourde faute en sous-estimant Himmler », disent ses biographes Fraenkel et Manvell. C'était un « homme aux convictions passionnées » pour qui la puissance était le moyen de « concrétiser une mission messianique auto-proclamée au service de la race germanique⁴⁹ ». Himmler savait employer les hommes à bon escient et exploiter la valeur d'une organisation parfaitement huilée. Cette organisation exigeait au premier chef une anticipation sans faille de l'information sur les amis comme sur les ennemis. Et Himmler reconnut en Heydrich l'homme qui pouvait créer, dans sa SS, cette parfaite maîtrise de l'information.

Avant d'intégrer la « Maison brune » qui était le siège du parti à Munich, Heydrich dut quand même faire ses preuves dans les « ordres mineurs » du nazisme : c'était le « temps de combat » (*Kampfzeit*). L'ancien enseigne de vaisseau fut donc affecté le 14 juillet comme *Untersturmführer SS* (sous-lieutenant), matricule 10120, dans le *Gau* de Hambourg. Avec les brutes du bataillon de marine (*Marinesturm*) de la SA — fraîchement constitué — et de sa petite unité SS, il participa aux combats de rue contre les « rouges », avant les élections municipales du 27 septembre 1931, qui firent des morts et des blessés. Parmi les membres du Parti communiste (KPD) se répandit bientôt la sinistre renommée du « fauve blond de Dovenhof » avec qui les commandos nazis motorisés, « formés militairement », frappaient comme l'éclair puis disparaissaient aussi rapidement avant que la police ne puisse intervenir⁵⁰. Lina Heydrich aussi raconte dans ses mémoires que son mari avait vécu « à Dovenhof [sic] et dans d'autres secteurs de la ville [...] des combats politiques dans lesquels s'échangent indistinctement coups de poing, de couteau, de matraque ou même de pistolet⁵¹ ».

Lors de ces élections municipales, les nationaux-socialistes emportèrent quarante-trois des cent soixante sièges au conseil et imposèrent au Sénat de Hambourg un gouvernement minoritaire conduit par le Parti socialiste (SPD), qui ne pouvait se maintenir au pouvoir qu'avec l'appui tacite des trente-cinq députés du KPD. Les nazis voyaient venir des jours meilleurs. Un homme de la SA de Hambourg, du nom de Pidder Lüng, hasarda ces vers de mirliton : « Le monde se réveille et nos ennemis faiblissent. / Donc en avant, camarades, du fond de l'obscurité ! / La croix gammée nous salue en gage de victoire ! / Nous frappons à la porte des temps nouveaux⁵² ! »

L'intelligent Heydrich ne pouvait pas se tromper sur le parti qu'il avait intégré : avec leurs tirades de haine et de meurtre, les nazis ne se battaient pas seulement contre les rouges et contre les Juifs ; Hitler entendait bien détruire « l'État de la trahison de Novembre [1918] », la République de Weimar. « Il faut mettre le système K-O ! » hurlait le propagandiste Goebbels lors d'une réunion électorale à Hambourg. « Nous voulons imposer nos idées, rien de plus, mais aussi rien de moins. Pour cela, nous avons besoin du pouvoir et nous l'aurons, que vous le vouliez ou non⁵³ ! » Leurs adversaires voyaient clair dans les sombres desseins des nazis. Rudolf Breuscheid, président du groupe SPD au Reichstag, déclarait ainsi en juin 1931, à Leipzig, au congrès du parti : « Le but essentiel du fascisme est l'élimination de la démocratie. » Les nazis refusaient tout arrangement et s'étaient ménagé avec l'antisémitisme « un nouveau moyen de séduire les classes moyennes qui souffrent du capitalisme bancaire et de la hausse des taux d'intérêt : la seule voie dont nous disposons pour défendre l'intérêt national est la force⁵⁴ ».

Dans l'Allemagne de l'automne 1931, avec ses 5,7 millions de chômeurs, peu de nazis étaient confiants en l'avenir. Le NSDAP était plongé dans les luttes d'influence entre Hitler et Strasser ; la morosité régnait dans la SA et dans la SS. Les grands succès électoraux étaient encore loin et des combats sanglants mobilisaient l'énergie du moment. Mais pour Heydrich, tout retour en arrière était impossible.

Le 10 août, Heydrich jeta à Munich les bases de son service de renseignements, qu'il baptisa Ic, sur le modèle des sections d'information de l'armée. C'est l'acte de naissance du Service de sécurité (SD) qui allait s'étendre comme une pieuvre sur toute l'Allemagne et plus tard sur la moitié de l'Europe. « Dès le début,

Heydrich dut à Himmler sa carrière dans la SS », souligne l'historien américain Charles Sydnor. « Inversement, celui-ci s'appuya, pour le contrôle de cette même SS, sur la loyauté absolue d'un Heydrich dynamique et sans scrupule. L'histoire du Troisième Reich n'offre aucune autre relation de la même importance⁵⁵. »

Le 11 août, Heydrich écrivit à ses beaux-parents à Lütjenbrode qu'il s'était mis au travail : il avait été promu lieutenant et il toucherait un salaire à partir de septembre. Il serait alors « en mesure de régler [ses] dettes par des versements mensuels aussi élevés que possible, en limitant raisonnablement [ses] conditions de vie ». Au nombre de ces dettes figurait l'argent que ses beaux-parents lui avaient prêté lorsqu'il était au chômage. Il travaillait de longues heures chaque jour, « si bien que je resterais assis à mon bureau, le soir, si le *Reichsführer*, le prince Waldeck ou bien v. Eberstein ne venaient me tirer de là⁵⁶ ».

L'instinct de Heydrich pour les hommes et pour le pouvoir impressionna rapidement le *Reichsführer*. Il accusa le « camarade du parti » (*Parteigenosse*, en abrégé *PG*) Horninger — que Himmler avait aussi pressenti pour la direction de l'Ic — d'être l'indicateur de la police munichoise au sein du parti. L'accusation était fondée et coûta la vie au policier Horninger, incarcéré par les nazis en 1933⁵⁷. Les archives de la police munichoise montrent effectivement qu'à partir de 1931, elle recueille beaucoup moins d'informations sur la direction de la SS et sur son service Ic que dans les mois antérieurs. Himmler disait de son compère qu'il « possédait un flair infallible pour les gens. Il prévoyait avec une étonnante lucidité les chemins qu'allaient suivre amis et ennemis. Ses hommes n'osaient pas lui mentir⁵⁸ ».

Heydrich, toujours sur ses gardes, considéra comme son premier travail de débusquer les espions infiltrés de la police ou du KPD. Ses collaborateurs de la SS le surnommèrent bientôt le « soupçonneur en chef » (*Obverdachtschöpfer*), sobriquet qu'il considérait comme un compliment. Le 26 août 1931, peu après sa prise de fonction et alors qu'il n'avait que trois mois d'ancienneté dans le parti, il donna à la Maison brune une conférence sur les « méthodes de combat des ennemis ». L'objectif du gouvernement était de « nuire par tous les moyens possibles au NSDAP », notait-il. Personne ne devait tomber dans le piège, mais chacun devait attendre scrupuleusement les ordres donnés par la direction du parti. Les ennemis de divers bords faisaient

observer le NSDAP et s'emparaient de la moindre affaire pour diffamer le parti de Hitler dans la presse. Au moins aussi dangereuse que l'espionnage était la tentative de monter les chefs NS et SS les uns contre les autres et d'introduire « la discorde dans vos organisations ». Pour finir, Heydrich annonçait la fondation d'« une petite section de quelques SS » qui auraient à « repérer les indicateurs au sein du parti » ; et il mit en garde les chefs SS réunis contre les discours inconsidérés au sujet des affaires internes : « Cela ne doit pas être de la méfiance envers les camarades ; mais on ne sait justement pas qui sont les traîtres⁵⁹. »

Heydrich se mit donc à collecter sur des fiches — d'abord rangées dans une boîte à cigares — tous les renseignements qu'il pouvait glaner sur les membres comme sur les adversaires du parti, et en premier lieu celles qui pourraient être utilisées plus tard contre l'individu ainsi fiché. Au début, il ne disposa que d'un demi-bureau à la Maison brune, étant obligé de partager son espace de travail, ainsi que l'unique machine à écrire, avec le chef d'état-major SS Richard Hildebrandt. Le 4 septembre, Himmler décida dans une directive SS confidentielle que chaque section et chaque bataillon SS aurait à fournir dorénavant un « rapport Ic » (*Ic-Referat*) pour envoi à Munich, car « l'agressivité, le travail d'infiltration et de sape, en particulier de nos adversaires communistes, exigent [...] un service d'enquête et de contre-espionnage rigoureux ». Les activités de ce service de renseignements étaient toutefois « absolument légales » et ne visaient que les « organisations non étatiques⁶⁰ ». Ces limitations étaient naturellement de pure forme, car Heydrich avait aussi des informateurs à la préfecture de police de Munich et au ministère de l'Intérieur bavarois.

Les services de Heydrich travaillaient avec tant de zèle que des dignitaires du parti — comme le *Gauleiter* de Hambourg, Karl Kaufmann^{ac} — se plaignirent de la psychose de l'espionnage dans leurs troupes. Himmler, compagnon de Hitler lors du putsch avorté de novembre 1923, fut toujours en mesure de couvrir son officier de renseignements. Le 1^{er} décembre 1931, il le récompensa par une promotion au grade de *Hauptsturmführer* SS (capitaine).

Si l'on était tenté de voir en Heydrich un nazi « de rencontre », le simple déroulement de son mariage suffirait à prouver le contraire. Le 26 décembre 1931, pendant ses congés de Noël, il épousa en effet Lina

dans l'église évangélique Sankt Katharina, à Grossenbrode am Fehmarhnsund. Les uniformes SA et SS étant alors officiellement interdits, il portait naturellement le frac — mais le mur d'autel était décoré d'une croix gammée confectionnée en branches de sapin. Sur le parvis, les jeunes mariés défilèrent entre deux haies de nazis locaux en costume, la main droite levée en salut hitlérien. À la messe, Bruno Heydrich chanta un *Notre Père* composé spécialement pour la circonstance ; mais pour la sortie de messe, l'orgue de l'église joua le *Horst-Wessel-Lied*^{ad}, hymne de combat du parti nazi. La noce, remplie de membres de la SA, de la SS et du NSDAP, ricanait de voir la police interdite d'accès sur le terrain de l'église (le pasteur fut ensuite puni d'une amende⁶¹). Pour fêter ce jour, Himmler promu à nouveau Heydrich, cette fois au grade de *Sturmabführer SS* (commandant), soit deux grades au-dessus de celui qu'il aurait occupé après neuf ans passés dans la Marine. En outre, la solde mensuelle de Heydrich fut portée à 280 Reichsmark.

Dès l'automne, la section Ic — Heydrich et trois secrétaires — avait obtenu un bureau indépendant : deux pièces en sous-location chez la veuve Viktoria Edrich, sympathisante du parti, au quatrième étage du 23 de la Türkenstrasse. Heydrich vivait dans une des deux pièces louées où sa jeune épouse vint le rejoindre pour le nouvel an 1932. Au début de l'année, le jeune couple emménagea dans un logement sordide à Lochhausen, que Lina put meubler grâce à la dot fournie par son père. Quelques mois plus tard, les Heydrich quittèrent toutefois cette résidence dont Lina trouvait l'environnement si typique de la « campagne bavaroise ». Leurs nouveaux quartiers étaient à proximité immédiate du château de Nymphenburg. C'était une jolie villa blanche, au 4 de la Zuccalistrasse, un peu à l'écart et donc parfaite pour les activités du chef du service secret de renseignements de la SS. Les Heydrich partageaient d'ailleurs les lieux avec le service de l'Ic : d'avril à juin 1932, en raison de l'interdiction de la SA et de la SS, l'Ic se déguisa en service de presse et d'information (*Presse- und Informationsdienst*, abrégé en *PI*) du député Himmler. À cette époque, l'office central de l'Ic comptait sept collaborateurs à temps plein.

« Tout est dissimulé », écrivait Lina Heydrich. « La maison, un peu reculée au fond du jardin, nous donne la possibilité, en cas de visite intempestive, de faire disparaître tout ce qui est gênant. Notre chien nous avertit à temps. » Elle se considérait comme la « gardienne du

dispositif d'alarme » et la « bonne à tout faire », la parfaite *PI-Frau* (« dame du PI »). Elle cuisinait pour tous de la soupe de légumes secs : « C'est ce qu'il y a de moins cher⁶². »

Heydrich travaillait d'arrache-pied. Tout en parcourant l'Allemagne pour recruter des gens qualifiés, il se formait à l'espionnage, dépouillait et débrouillait les dossiers secrets et les fiches des membres de la SA et du NSDAP, et agrandissait le fichier des ennemis du parti, alimenté par les informateurs qui se multipliaient — également dans la police. À compter de juillet 1932, Heydrich fut formellement établi comme chef du Service de sécurité auprès du *Reichsführer SS* (*Chef des Sicherheitsdienstes beim Reichsführer SS*). Toutefois, ce SD était encore si mal financé qu'il ne pouvait pas se payer le matériel de bureau suffisant et qu'il employait surtout des volontaires bénévoles. Les moyens n'abondèrent qu'à partir du moment où Hitler prit le pouvoir.

Heydrich enrôlait dans son service de préférence de jeunes universitaires, des fonctionnaires et des hommes d'affaires : des juristes comme le docteur Herbert Mehlhorn et le docteur Johannes Schmidt, ou des marchands comme Carl Oberg, de Hambourg, qui désespéraient du « système de Weimar » et de la crise économique, et qui cherchaient les moyens de mettre sur pied quelque chose de radicalement nouveau — ou au moins de se sortir du marasme. Heydrich, qui savait être charmant et entraînant quand il voulait, les convainquit que cette voie passait par le NSDAP, la SS et le SD. Himmler voulait faire de la SS un « ordre noir », une élite de guerriers aryens obéissant aveuglément à Hitler et à sa doctrine ; dans son esprit, le SD devait être l'élite dirigeante de cette SS, le « haut du pavé » du NSDAP.

Le SD dut d'abord éliminer l'un des multiples services de renseignements du parti, avec lesquels il devait rivaliser pour attirer les faveurs et l'attention de la direction suprême. C'était avant tout dans le directeur du service de renseignements de la SA, le juriste munichois Karl, comte Du Moulin Eckart, que Heydrich voyait un rival à éliminer. Il avait toutefois aussi des perspectives plus ambitieuses et comparait son SD aux services secrets officiels des grands pays, comme le Guépéou^{ae} soviétique ou le Deuxième bureau français ; mais il rêvait surtout de l'Intelligence Service britannique que des *gentlemen* servaient pour l'honneur. Il se fit donc appeler « C » comme le chef de

l'IS et signait très fréquemment sa correspondance avec cette initiale⁶³.

Lorsque la police d'Oldenburg arrêta en février 1932 un agent de l'Ic qui avoua avoir espionné pour le compte du service de renseignements de la SS dans la base navale de Wilhelmshaven, Heydrich avait déjà résolu d'organiser plus rigoureusement son ordre. Avant toute chose, ses collaborateurs en Allemagne — ils n'étaient alors qu'une trentaine — ne devaient plus rendre compte aux sections SS locales, mais être placés directement sous ses ordres. Le SD devint progressivement une organisation autonome et centralisée à l'intérieur de la SS, alors même que celle-ci était encore formellement rattachée à la SA. Ce fut donc aussi le chef suprême de la SA Röhm qui inspecta en juin 1932 le siège du SD, de concert avec Himmler. Il se fit présenter le fichier secret et accepta finalement l'octroi de moyens supplémentaires pour le travail de Heydrich.

Au début de juin 1932, Heydrich se retrouva soudain confronté avec son vieux cauchemar. Rudolf Jordan, *Gauleiter* de Halle/Merseburg, écrivit à Gregor Strasser, directeur de l'organisation des SA à Munich : « Il est parvenu à ma connaissance que la direction du Reich compte un PG^{af} du nom de Heydrich, dont le père habite, dit-on, à Halle. Il y a des raisons de supposer que ledit père, Bruno Heydrich, de Halle, est juif. Je vous envoie ci-joint un extrait du *Musik-Lexikon* de Rieman, de 1916, où vous pourrez examiner la chose de plus près. Peut-être serait-il opportun que le service du personnel pût vérifier cette affaire⁶⁴. »

Resurgissait ainsi cette fatale entrée lexicographique sur « Heydrich, Bruno (en fait Süß) ». Strasser fit immédiatement suivre cette requête au docteur Achim Gercke, généalogiste et directeur du Renseignement national-socialiste (*NS-Auskunft*). Mais alors que d'autres devaient souvent attendre des mois, l'expertise arriva à peine deux semaines plus tard, et parfaitement claire : « De la liste généalogique ci-jointe, il résulte que l'enseigne de vaisseau en retraite Reinhardt [*sic*] Heydrich est bien d'ascendance allemande et pur de tout apport de sang coloré ou juif. La rumeur outrageante selon laquelle la famille se serait appelée autrefois Süß et qui a conduit le père de l'enseigne de vaisseau Heydrich à s'entendre appeler "Isidor Süß" par les gens, s'explique de la façon suivante. On voit d'après la liste généalogique que la grand-mère de l'enseigne de vaisseau

Heydrich, Ernestine Wilhelmine Heydrich, née Lindner [...] a été mariée en secondes noces avec le compagnon serrurier Gustav Robert Süss ; mère d'une nombreuse progéniture avec son premier mari Reinhold Heydrich, elle a très souvent pris le nom de Süss-Heydrich. Il faut de plus remarquer que le compagnon cordonnier Süss n'est pas non plus d'ascendance juive⁶⁵. »

La « liste généalogique ci-jointe » paraît bien superficielle pour une organisation comme la SS dont le chef suprême Himmler exigeait de ses principaux subordonnés un certificat d'aryanité (*Ariernachweis*) remontant jusqu'en 1648, date des traités de Westphalie qui avaient mis fin à la guerre de Trente Ans. Manquaient par exemple les dates de naissance de la mère et du grand-père de Heydrich, ainsi que trois des huit arrière-grands-parents. Gercke écrivait pourtant, dans son attestation : « J'assume la pleine responsabilité de cette attestation et me déclare prêt à la soutenir devant un tribunal en cas de besoin. » Bien que « toutes les questions litigieuses » fussent désormais réglées pour le parti, Heydrich continua d'enquêter sur de possibles ancêtres juifs. Selon Felix Kersten, très proche de Himmler par la suite en tant que masseur et familier du *Reichsführer SS*, Hitler et lui jouaient avec la hantise de Heydrich. Au sortir d'une longue conversation avec l'homme de Halle, Hitler aurait dit un jour à Himmler : « Ce Heydrich est un homme très dangereux, dont il faut conserver les talents pour le mouvement. Mais on ne peut laisser faire ce genre de personnage que si on les tient bien en main. Son ascendance non aryenne est idéale à cet effet. Il nous sera éternellement reconnaissant que nous le gardions, et il obéira aveuglément⁶⁶. » Mais beaucoup d'historiens jugent Kersten, Allemand balte, « peu crédible »...

Quiconque observait le « tandem » au travail ne pouvait manquer de remarquer avec quelle étrange obséquiosité Heydrich se comportait vis-à-vis de Himmler : « Oui, monsieur le *Reichsführer* ! À vos ordres, monsieur le *Reichsführer* ! » Et cela, venant d'un homme habitué à commander et qui passait de terribles « savons » à ses subordonnés pour la moindre brouille. Redoutait-il que sa carrière nazie ne se terminât aussi brutalement que sa carrière dans la Marine ?

Heydrich engagea donc à titre privé le généalogiste Ernst Hoffmann et se fit rendre des rapports périodiques sur ses recherches qui durèrent des années. « À la façon dont il me scrutait lorsque

j'entrais dans son bureau, raconta plus tard Hoffmann, on remarquait son anxiété. Mais avant même que j'eusse dit un mot sur la chose, sa tension qui craignait un malheur s'était relâchée. Il m'avait examiné et en avait déduit que tout était "en ordre". Des doutes l'assaillirent un jour en découvrant le nom de "Birnbaum" : ils étaient compréhensibles, mais sans fondements⁶⁷. » Cette recherche des ancêtres garde encore aujourd'hui sa part de mystère, même si les historiens Aronson et Flachowsky ont mené des recherches exhaustives qui les ont amenés à prendre position contre toutes les spéculations sur une « grand-mère juive ». Dans les documents de Heydrich apparaît en effet une aïeule mariée en 1810 avec le *Freihäusler* Johann Gottfried Heidrich ; elle était née Johanna Birnbaum en 1773 à Reichenbach et morte en 1841 à Arnsdord (Saxe). Son époux était décédé dans la même ville en 1837. En revanche, un document d'ascendance du frère de Reinhard, Siegfried Heinz, mentionne — sans dates de vie plus précise — une bisaïeule nommée Maria Rosine Lichner ; mais le nom de Birnbaum — qui n'est pas obligatoirement d'origine juive — n'apparaît pas⁶⁸.

Heydrich — qui écrit vers cette époque son prénom avec « dt » en finale, comme l'indiquait le certificat de Gercke — avait des soucis plus familiaux avec les difficultés financières persistantes de ses parents. Ils s'étaient couverts de dettes, car les revenus du conservatoire de Dresde s'étaient effondrés. Quoique modestement payé par la SS, Heydrich conclut avec eux une convention « sur l'entretien des parents par leur fils ». Il s'engageait à leur verser une rente mensuelle de 65 Reichsmark, plus les frais de chauffage, et 50 Marks de gratification. En échange, les Heydrich seniors devaient s'engager à « ne plus faire de dettes » et à cesser les « bavardages chez les commerçants, les cafés, etc., susceptibles de mettre en danger la réputation et l'existence de leurs enfants⁶⁹ ». S'agissait-il à nouveau des grands-mères juives ?

Reste que Heydrich pouvait maintenant se consacrer avec Himmler à la grande politique. Le 30 janvier 1933, les nazis touchèrent au but : le pouvoir échappa aux politiciens bourgeois déconsidérés pour tomber entre leurs mains. Ce fut la « prise de pouvoir » (*Machtergreifung*^{ag}). À 11 heures 40, ce jour-là, le vieux *Reichspräsident* Paul von Hindenburg, manipulé par ses conseillers aux abois, nomma Hitler au poste de chancelier du Reich. En regagnant son quartier

général à l'hôtel Kaiserhof dans sa Mercedes découverte, au milieu d'une foule de partisans en délire, Hitler hurlait avec des sanglots dans la voix : « Nous y sommes arrivés ! » (« *Wir haben es geschafft !* ») Les conservateurs qui lui avaient mis le pied à l'étrier, emmenés par l'ancien chancelier Franz von Papen, politicien du Zentrum, escomptaient bien serrer la bride au « Führer brun ». Du reste, le premier cabinet formé par Hitler ne comptait en dehors de lui que deux nazis : Göring, ministre du Reich sans portefeuille, par ailleurs commissaire du Reich à l'Aviation et ministre de l'Intérieur de la Prusse, et Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur du Reich. Hitler ne connaissait pas vraiment la plupart des douze autres, membres du Parti populaire national-allemand (*Deutschnationale Volkspartei*, abrégé en *DNVP*) et du Stahlhelm, ou sans étiquette. Ils lui avaient été imposés par Hindenburg et von Papen. Tout cela ne troublait pas le nouveau maître du pouvoir. En prenant ses fonctions, Hitler prophétisa : « Aucune puissance au monde ne me fera jamais sortir d'ici vivant⁷⁰. »

Le soir venu, vingt-cinq mille SA et SS berlinois fêtèrent l'événement sur Unter den Linden et dans la Wilhelmstrasse, avec une triomphale marche aux flambeaux. Hitler assista au défilé depuis une fenêtre au premier étage de la Chancellerie. Son vice-chancelier von Papen raconta plus tard : « Les cris indéfiniment répétés de "*Heil, Heil, Sieg Heil !*" résonnaient dans mes oreilles comme un tocsin⁷¹. » Comprit-il alors qu'il venait d'ouvrir les portes à des démons à face humaine ?

a. *Hofrat*, « conseiller à la Cour » ou « conseiller aulique » : depuis le XVI^e siècle, c'était un titre réservé aux membres des autorités gouvernementales, juridiques et (parfois) universitaires. Jusqu'en 1918, le titre de *Hofrat* resta en Allemagne un titre honorifique attribué plus généralement à des hommes de mérite (NDT).

b. Célèbre chef d'orchestre, créateur de certains opéras de Wagner. Ce dernier lui avait par ailleurs enlevé son épouse Cosima, la fille de Liszt (NDT).

c. L'un des plus anciens et des plus illustres orchestres de la vieille Allemagne (NDT).

d. Opéra de Friedrich von Flotow, jadis très joué (NDT).

e. « Chanteur de la Chambre princière », titre honorifique décerné à un chanteur d'opéra dans l'Allemagne d'avant 1918 (NDT).

f. Le *Heldentenor* est spécialisé dans les grands rôles wagnériens (NDT).

g. Veuve de Richard Wagner, Cosima dirigea Bayreuth d'une poigne énergique

jusqu'à sa mort, en 1930 (NDT).

h. L'une des premières œuvres de Wagner (1842), « grand opéra tragique » d'après le roman historique de B. Lytton (NDT).

i. Le narrateur se trompe d'opéra : l'épisode en question se situe à la quatrième scène de *L'Or du Rhin*, prologue de *l'Anneau du Nibelung*, et non dans *La Walkyrie* qui en est la première journée. La déesse Erda — qui est la Terre, la mère primordiale — sort un instant d'une anfractuosité de rocher pour avertir Wotan de « céder » aux géants l'anneau maudit qu'il voudrait garder (NDT).

j. Dans le livret wagnérien, Wotan n'adresse pas la parole à Erda : c'est elle qui intime au dieu l'ordre de « céder », en employant la deuxième personne du singulier de l'impératif présent du verbe *weichen* : « *Weiche, Wotan, weiche !* » (« Cède, Wotan, cède ! »). Or il se trouve qu'en allemand, cette forme verbale *weiche* peut être aussi le pluriel de l'adjectif *weich* qui signifie « mollet » — d'où la plaisanterie de scène racontée par l'ancien chanteur wagnérien Heydrich. (NDT).

k. Le Realgymnasium était une sorte de lycée technique (NDT).

l. Le *Liederabend* est une tradition typiquement germanique : on réunit des amis dans un salon bourgeois, autour d'un piano, et l'on passe la soirée à chanter et/ou écouter des mélodies accompagnées (NDT).

m. Constitués d'anciens soldats et officiers de l'armée impériale qui avaient refusé de revenir à la vie civile après une défaite qu'ils n'admettaient pas, les « corps francs » (*Freikorps*) se distinguèrent dans l'Allemagne de Weimar en contribuant à réprimer féroce les soulèvements des radicaux de gauche. On leur doit entre autres l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg, à Berlin en janvier 1919. Majoritairement hostiles à la République, beaucoup de leurs membres devaient ensuite s'enrôler dans les SA du NSDAP (NDT).

n. Littéralement : « corps de chasseurs territoriaux » (NDT).

o. Le *Stahlhelm*, casque lourd des fantassins allemands pendant la Première Guerre mondiale (NDT).

p. Le *Kapp-Putsch* — tentative fomentée par un haut fonctionnaire prussien antirépublicain — avait pour but de rétablir la monarchie. Le haut commandement militaire ayant refusé de faire tirer sur les soldats révoltés qui occupèrent Berlin pendant quatre jours, c'est une grève générale — proclamée par les syndicats et suivie dans toute l'Allemagne — qui réussit à mettre fin à l'insurrection (NDT).

q. Terme polysémique du vocabulaire politique de la République de Weimar. On peut le traduire, selon le contexte, par « populiste », « national », « racial », « nationaliste » ou « raciste ». À titre d'exemple, le *Völkischer Beobachter* (« *L'Observateur völkisch* ») était l'organe de presse officiel du NSDAP (NDT).

r. Le *Hakenkreuz*, utilisé comme emblème religieux en Asie et en Europe depuis la protohistoire (*svastika* signifie « de bon augure » en sanskrit), fut considéré par les groupes nationalistes et antisémites d'Allemagne, à partir de la fin du XIX^e siècle, comme un symbole de la mythique race aryenne. La croix gammée sera reprise par le NSDAP, puis intégrée dans le drapeau officiel de l'Allemagne nazie entre 1933 et 1945 (NDT).

s. Le 11 janvier 1923, les troupes françaises et belges avaient occupé la Rhénanie en application de l'ultimatum londonien du 5 mai sur le versement des « réparations » (NDT).

t. On sait que *Le Juif Süss* (*Jud Süß*) sera, en 1940, le titre d'un abject film antisémite de Veit Harlan, qui fera un triomphe dans l'Allemagne nazie (NDT).

u. « Marche sur le hall des Héros », monument munichois (NDT).

v. Groupe d'officiers de marine gagnés à la cause nazie (NDT).

w. Le « Casque d'acier » était une association d'anciens soldats de la Première Guerre mondiale, fondée dès le 25 décembre 1918 par Franz Seldte (futur « ministre du Travail du Reich », de 1933 à 1945). Mouvement anti-démocratique et rapidement paramilitaire, le Stahlhelm facilita l'accession de Hitler au pouvoir ; ses troupes furent intégrées dans les SA à partir de 1933. Le parti politique lui-même fut dissous (comme les autres) en 1935 (NDT).

x. Le « jour de l'Allemagne » était une sorte de fête nationale (NDT).

y. La « Vieille École » (NDT).

z. Simple homonyme du maréchal qui sera condamné pour crimes de guerre en 1949 et libéré en 1953 (NDT).

aa. Famille régnante de Bavière, de 1180 à 1918 (NDT).

ab. Né en 1892, Gregor Strasser sera *gauleiter* nazi de Basse-Bavière de 1925 à 1928, puis chef de l'organisation du NSDAP de 1929 à 1932. Démissionnaire en 1932, il sera assassiné lors de la « Nuit des longs couteaux » le 30 juin 1934 (NDT).

ac. Karl Kaufmann (1900-1969), ancien des corps francs et résistant contre l'occupation française en Rhénanie (1921), a participé au putsch de Munich en 1923. Chef de la section locale du NSDAP à Elberfeld (1925), il a été *Gauleiter* de Rhénanie du Nord puis de la Ruhr en 1926, avant de devenir député au Landtag de Prusse (1928), puis *Gauleiter* de Hambourg (1929) et député au Reichstag (1930). Il sera en 1933 gouverneur de Hambourg, puis chef du gouvernement régional de Hambourg en 1936 (NDT).

ad. La *Chanson de Horst Wessel* était le chant de marche du NSDAP, déclaré plus tard second hymne officiel du Troisième Reich. Les paroles avaient été composées par l'étudiant Horst Wessel, adhérent du parti nazi dès 1926. En 1930, sa mort à la suite d'une rixe sanglante avec les communistes en avait fait un martyr du mouvement (NDT).

ae. Le GPU regroupa la police politique et les services secrets soviétiques de 1922 à 1923. Il avait été précédé par la Tcheka (1917-1922) et fut ensuite remplacé par l'OGPU, de 1923 à 1934, puis par le NKVD de 1934 à 1946 (NDT).

af. Abréviation utilisée entre eux par les nazis pour *Parteigenosse*, « camarade de parti » (NDT).

ag. Le mot allemand *Ergreifung* est à la fois plus expressif et plus violent que le mot « prise » en français (NDT).

CHAPITRE II

L'IRRÉSISTIBLE
ASCENSION
DE REINHARD HEYDRICH

(1933-1940)

D'autres événements dramatiques se déroulèrent un peu plus tard en Bavière, lors de la prise de pouvoir locale des nationaux-socialistes. Elle commença le 27 mars 1933, vers 11 heures, avec un appel de Reinhard Heydrich, chef du Service de sécurité de la SS, à son épouse Lina, dans leur appartement de fonction du château de Nymphenburg : « Envoie sur-le-champ mon pistolet à la Maison brune ! » Les autorités munichoises voulaient attaquer la SA par les armes. Lina, terrorisée, fit porter l'arme au siège du parti.

Peu de temps après, l'*Osaf* Ernst Röhm, le *Reichsführer SS* Heinrich Himmler et Heydrich entrent en négociations à la chancellerie d'État avec le ministre-président de Bavière en fonction, Heinrich Held, du Parti populaire bavarois (*Bayerische Volkspartei*, abrégé en *BVP*). Ce dernier se refuse à nommer de sa propre autorité le nazi Franz, chevalier von Epp^a comme *Reichskommissar* : il veut avoir une réquisition écrite du nouveau chancelier du Reich, Adolf Hitler. Röhm téléphone à Berlin et obtient l'envoi d'un télégramme — qui n'arrive pas. Des heures passent. Un second télégramme reste bloqué quelque part. Mais où ? En fait, des fonctionnaires loyalistes de l'Office télégraphique munichois le retiennent. Alors Heydrich éclate. Le géant blond — 1,85 mètre — fonce à la poste centrale, pistolet au poing. Il finit ainsi par obtenir le télégramme de nomination de von Epp. Le coup d'État a parfaitement réussi.

En ce même après-midi, des voitures noires de la SA foncent à la préfecture de police munichoise, au palais des Wittelsbach. Deux officiers SS en sortent, en uniforme noir orné du brassard à croix gammée, et se précipitent dans le bureau du directeur : il s'agit de Himmler, nouveau chef de la police munichoise, et de Heydrich, directeur de la « section politique 6 ».

Le chef SS et son adjoint prennent à Munich ce qui leur avait échappé à Berlin le 30 janvier. Sur les premières photographies de Hitler en chancelier, Himmler est le seul à poser en uniforme, mais il était sorti les mains vides de la répartition des ministères, et resté en Bavière. Il avait délégué Heydrich à Berlin « en mission spéciale » (*zur besonderen Verwendung*, abrégé en *z.b.V.*), mais son prestige était si faible là-bas que le chef local des SS, Kurt Daluge, plus tard chef de la police en uniforme, pactisait ouvertement avec son adversaire Hermann Göring, bombardé ministre-président de la Prusse. Il ne prit même pas la peine de recevoir Heydrich, de sorte qu'avant de reprendre le train pour Munich, le chef du SD écrivit de la gare du Zoo, sur papier à en-tête de l'hôtel Savoy, pour se plaindre d'avoir sonné en vain « à la grille » de Daluge : « Je vous ai bien téléphoné six fois¹ ! »

La prise de pouvoir intervint à Munich le jour même où Heydrich allait repartir pour Berlin. Il resta donc sur place, avec Himmler, à la tête de la nouvelle police politique couvrant toute la Bavière. Il voulait simplement, comme il le déclara à Lina, « donner un bon coup de balai », avant de se consacrer de nouveau pleinement au SD².

Les deux chefs SS commencèrent par faire arrêter des centaines de communistes, en s'appuyant sur l'« ordonnance d'urgence pour la protection du peuple et de l'État », prise le 28 février 1933, vingt-quatre heures exactement après l'incendie du Reichstag prétendument provoqué par des communistes. Ce fut l'ordonnance fondamentale de la dictature nazie, qui permettait d'institutionnaliser l'état d'exception : l'absence de droit avait désormais force de loi. Et Hitler y ajouta une traduction brutale : « Il n'y a plus de pitié ; quiconque se met en travers de notre chemin sera abattu³. » Deux semaines à peine après leur entrée en fonction, Himmler et Heydrich avaient déjà rempli les prisons d'État au-delà de leurs capacités d'accueil. Le 22 mars, dans une ancienne poudrerie désaffectée, en lisière de Dachau, Himmler inaugura un camp qui pouvait contenir jusqu'à cinq mille « détenus à titre préventif » (*Schutzhäftlinge*), qu'il baptisa administrativement et simplement « camp de concentration » (*Konzentrationslager*, abréviation officielle *KL*, puis *KZ*).

En juillet, Heydrich voulut y faire interner aussi Thomas Mann lui-même, prix Nobel de littérature, au motif qu'il représentait une « position non allemande, ennemie du mouvement national, marxiste

et judéophile⁴ ». Mais l'écrivain, alors en vacances en Suisse, ne rentra pas. Ses biens munichois furent confisqués peu de temps après.

Le 11 avril, la garde du camp de Dachau fut transférée à la SS. Le lendemain, les nouveaux gardiens tuèrent trois Juifs ; un quatrième survécut, gravement blessé, et les dénonça une fois arrivé à l'hôpital. Des procureurs du Reich enquêtèrent et découvrirent un camp où la dignité humaine était foulée aux pieds — mais ils n'arrivèrent à rien. Heydrich les bloqua par des refus, des tergiversations et des intimidations, jusqu'à ce qu'ils finissent par renoncer.

Libéré de tout contrôle juridique, le camp de concentration de Dachau devint, selon l'expression de l'historien des lieux, Hans-Günther Richard, l'« école de la violence » — paradigme pour tous les camps de concentration et d'extermination qui allaient suivre. Ce fut le lieu de formation pour leurs dirigeants, comme le commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss, et le « chargé des affaires juives » Adolf Eichmann ; mais également la pépinière des sbires spécialisés organisés à partir de 1936 dans les *SS-Totenkopfverbände* (« unités de SS-Tête de mort »). Afin de remplacer les innombrables camps de torture « sauvages », improvisés par les troupes d'assaut des SA aussitôt après la prise du pouvoir pour y jeter indistinctement les « rouges » et les Juifs, l'esprit de sérieux typique d'une certaine Allemagne instaura la terreur, la torture et le meurtre organisés. Le commandant du camp était une brute bornée, Theodor Eicke, qui avait pour maxime : « Tolérance vaut faiblesse. » Pour le moindre manquement au règlement, « papa Eicke » faisait étriller les détenus à coups de nerfs de bœuf, selon un barème extrêmement précis allant jusqu'à la mort. Promu par la suite inspecteur des KL, il organisa sur le « modèle de Dachau » les lieux d'épouvante que furent Sachsenhausen-Oranienburg (Brandebourg), Buchenwald (Thuringe) et Ravensbrück (Brandebourg). Sur les 206 000 détenus passés à Dachau entre 1933 et 1945, 31 591 y laissèrent la vie — mais Dachau ne passe pas pour un « camp d'extermination ».

Pour pouvoir réaliser complètement leurs conceptions d'« anéantissement des ennemis de l'État », Himmler et Heydrich durent aller à Berlin, devenu la véritable capitale du mouvement. C'était là que Hitler démantelait méthodiquement la démocratie et la liberté, là aussi que l'*Osaf* Röhm rêvait d'une « seconde révolution », là encore que Göring mettait sur pied sa police secrète d'État. À la tête

de la police politique bavaroise (*Bayerische Politische Polizei*, abrégé en *Baypopo*), Heydrich se fit instruire par son secrétaire général Heinrich Müller — enlevé à ses anciennes fonctions en raison de sa connaissance du système communiste — sur le Guépéou de Joseph Staline, sur son organisation et sur ses méthodes d'espionnage et de répression. Une force de police centralisée sur l'ensemble du Reich, au lieu des polices éparpillées des différents *länder*, lui parut alors la condition indispensable pour la préservation de l'État nazi, qui deviendrait en fait un État SS sous la direction du *Reichsführer*. Telle était l'idée de Heydrich, qui plut immédiatement à Himmler. De l'automne 1933 à l'été 1934, il annexa progressivement toutes les *Kommandantur* de la police politique, de Lübeck à Schaumburg-Lippe.

Si le ministre-président Göring s'était d'abord senti supérieur au « binoclard maigrichon » et à son aide de camp (« Himmler et Heydrich ne mettront jamais les pieds à Berlin ! »), il dut baisser pavillon dès mars 1934. Himmler allait prendre aussi la direction de la police politique de la Prusse. Hitler lui-même l'y avait contraint, au goût duquel Göring se révélait trop avide de pouvoir, donc dangereux. Plus tard, pendant son procès à Nuremberg, l'ancien chef de la police prussienne expliqua lui-même : « À cette époque, je ne m'y suis pas opposé. Toute cette affaire n'avait rien d'agréable pour moi, car je voulais garder ma police sous ma coupe. Mais lorsque le Führer me donna lui-même l'ordre correspondant en me disant que c'était la solution la mieux appropriée, et qu'il était de la plus extrême importance que les ennemis de l'État fussent combattus de la même façon sur l'ensemble du Reich, j'ai aussitôt subordonné la police à l'autorité suprême de Himmler, qui a chargé Heydrich de sa direction⁶. »

Le chef de « sa » Gestapo, Rudolf Diels, redoutait non que Himmler, mais Heydrich vînt « prendre toute la police en main ». Göring s'emporta : « Qu'est-ce que ça veut dire ? » Et Diels soupira : « Pauvre Allemagne⁷ ! » Le 20 avril 1934, Himmler devint officiellement chef de la Gestapo, avec Heydrich comme bras droit ; mais ce dernier restait en même temps chef du SD, lequel devint à partir du 6 juin l'unique service secret du NSDAP. Le policier Heinrich Müller était l'un des collaborateurs les plus importants de Heydrich.

En choisissant cet homme, qui avait servi la Bavière avec zèle et

fidélité du temps de la défunte République de Weimar, honnie par les nazis, Heydrich signifiait clairement qu'en matière de personnel, l'efficacité primait pour lui sur les bruits de couloir — pourvu que ses collaborateurs lui fussent tout dévoués. Pour le reste, il veillerait lui-même sur l'orientation idéologique du SD allemand. Au fil des années qui suivirent, Müller ne déçut jamais Heydrich.

En 1933 pourtant, Müller avait fait partie de ceux qui s'étaient opposés à ce que des nazis prennent leur place. La section politique de la police munichoise était alors connue pour sa proximité avec les partis démocratiques, en particulier le Parti populaire bavarois. « Qu'ils y viennent, on s'occupera d'eux ! », aurait-il dit avec ironie le 9 mars 1933, peu de temps avant que les SA ne soient effectivement devant la porte. Il finira par entrer au NSDAP sur les instances pressantes de Himmler, le 31 mai 1939, sous le matricule 4.583.199.

Pour Heydrich, il était indifférent que « Gestapo-Müller » — comme on le surnommait dans le jargon nazi — fût resté si longtemps éloigné du parti et qu'il n'y participât que fort peu en qualité de PG. Cela l'intéressait tout aussi peu que son assistant n'ait fréquenté que huit ans l'école et qu'il n'ait décroché son brevet de fin d'études secondaires que fort tard — alors que pour Müller lui-même, c'était la source d'un complexe d'infériorité permanent face aux « intellectuels » de la Gestapo. Müller cherchait alors à compenser son manque de sûreté par de grandes déclarations à l'emporte-pièce, par exemple devant son collègue Walter Schellenberg : « On devrait enfermer toute l'intelligentsia dans une mine, puis tout faire sauter⁸ ! »

Il était capital pour Heydrich d'avoir à Berlin, en la personne de Müller, un expert qui connaissait parfaitement les menées dangereuses de la « gauche » — grâce au temps passé dans la Baypopo — et qui se montrait tout disposé à servir la nouvelle légitimité avec la même conscience professionnelle et le même zèle qu'il avait déployés au service de la démocratie weimarienne.

Un de ses anciens collègues de la direction de la police munichoise décrit en ces termes le comportement de Müller, après la prise de pouvoir par les nationaux-socialistes en Bavière : « Dès l'occupation de la préfecture de police par les maîtres du Troisième Reich, à Munich, Müller déploya une intense activité pour le compte du national-socialisme. Son étroite relation avec le *Standartenführer* Heydrich conduisit à une reconnaissance complète de son engagement et de sa

collaboration avec l'État nazi⁹. »

Avec un zèle proche de l'obsession, Müller rédigea entre 1933 et 1938, pour son nouveau chef, des rapports sur la structure du Parti communiste. Il dicta à sa secrétaire tout ce qu'il savait sur le communisme : de la Ligue spartakiste au Comité central, des objectifs du KPD à ses activités clandestines et aux méthodes employées — sans oublier le chapitre essentiel sur les activités des agents de l'Est.

Les méthodes d'interrogatoire des Soviétiques fascinaient particulièrement son supérieur Heydrich, tout autant que Müller lui-même. Horst Kopkow, en charge du contre-espionnage à partir de 1939 dans l'Office central de sécurité du Reich, se rappelait en 1961 : « Müller me dit quelquefois que cela l'intéresserait au plus haut point de savoir comment les aveux des généraux au sujet de Toukhatchevski avaient été obtenus. Il était manifestement extrêmement étonné de voir comment le maréchal lui-même, lors des procès de Moscou, avait reconnu sans détours ses relations avec des officiers allemands. Il pensait que les Russes devaient disposer d'un moyen — il me parla plusieurs fois de l'emploi de drogues — pour annihiler complètement la volonté afin d'obtenir des aveux aussi monstrueux¹⁰. »

Le SD de Heydrich et son expert en communisme Heinrich Müller prirent peut-être une part active à la chute de Mikhaïl Toukhatchevski : on sait que le maréchal fut jugé et condamné en 1937 avec une grande partie de la hiérarchie militaire, dans une de ces vastes purges dont Staline avait le secret, pour haute trahison et intelligence avec l'ennemi. Aujourd'hui encore, il est assez difficile d'établir le rôle qu'a pu jouer le SD dans cette affaire. Il semble pourtant assez plausible qu'à l'instigation de Hitler et « pour paralyser l'Armée rouge¹¹ », des agents de Heydrich aient communiqué aux autorités soviétiques une correspondance fictive entre Toukhatchevski et des officiers supérieurs allemands. Les signatures falsifiées des Allemands venaient probablement de chèques bancaires ; celles du maréchal, d'un échange officiel de lettres datant des années de la République de Weimar, pendant lesquelles l'armée allemande réduite à cent mille hommes avait collaboré secrètement avec l'Armée rouge. Les lettres controuvées du maréchal laissaient entendre qu'il espionnait pour le compte de l'Allemagne hitlérienne¹².

Le complot réussi — à supposer qu'il se soit vraiment passé

ainsi — devait toutefois se révéler plus tard comme un fiasco stratégique. En automne 1943, Himmler soupirait, devant de hauts gradés de la SS : « Lorsqu'à Moscou — je crois que c'était en 1937 ou 1938 — le général [sic] bolchevique Toukhatchevski et d'autres généraux ont été fusillés, on pensait dans toute l'Europe, et nous aussi dans le parti et dans la SS, que le système bolchevique avec Staline avaient commis une de ses plus grandes erreurs. Nous nous sommes totalement trompés en jugeant ainsi la situation. [...] Je crois que la Russie n'aurait pas tenu ces deux ans de guerre si elle avait gardé les anciens généraux tsaristes [autour de Toukhatchevski] ¹³. »

Pour l'infatigable expert en bolchevisme qu'était Müller, son bureau était un second chez-soi. Le commandant de camp Höss se rappelait : « Il était rarement en déplacement de service. On pouvait le joindre à tout moment, de jour comme de nuit, et le dimanche comme les jours de fête¹⁴. » Heydrich récompensa ce zèle : le 1^{er} juillet 1936, il confia à « Gestapo-Müller » la direction de la section II du SD (« Affaires de politique intérieure »), dont lui-même avait été jusque-là le chef. En 1939, lorsque les sections II et III furent regroupées dans le quatrième bureau (« Lutte contre l'opposition »), Himmler en attribua la direction au même Müller. Heydrich n'avait aucun remplaçant officiel, mais en cas d'absence, c'était Müller qui assurait le suivi des affaires. Peut-être conçut-il des espoirs de succession, mais sa carrière s'arrêta avec la mort de Heydrich : après le 4 juin 1942, ce chef de la Gestapo qui avait des milliers de meurtres et de tortures à son actif perdit toute fonction dans les « services » de la Prinz-Albert-Strasse.

Deux ans plus tard, ce fidèle serviteur de son maître reçut toutefois la croix de chevalier dans l'ordre du Mérite militaire, avec épées. Cette distinction suprême était en principe réservée aux combattants du front et Müller n'avait jamais connu de près la guerre. Lors de la cérémonie de remise, Himmler et le successeur de Heydrich, Ernst Kaltenbrunner, louèrent les exploits héroïques de Müller sur le front... intérieur : « Le *Gruppenführer SS* Müller, par un long et dur travail de plusieurs années, avec un engagement personnel extrême, a su, à partir des quelques forces de la police criminelle, totalement apolitiques au moment de l'accession au pouvoir, faire de l'actuelle police secrète d'État l'instrument puissant de la direction du pays, qui assure par son service politique de renseignements la défense constante et l'information continue sur toutes les menées illégales à

l'intérieur du Reich. Par ses décisions rapides comme l'éclair et dans d'innombrables cas, Müller a empêché la réussite de graves sabotages et espionnages des ennemis du Troisième Reich [...]. La police secrète d'État, renforcée par Müller dans son unité idéologique de portée mondiale, a de plus contribué de façon rapide et décisive à la défaite, à l'arrestation et à l'élimination des traîtres du 20 juillet 1944 et de leurs complices¹⁵. »

Bien peu de nazis avaient officiellement acquis de tels mérites envers le Reich ! À partir de 1945, le destin de Müller reste mystérieux. Un mandat d'arrêt fut naturellement émis contre lui après la guerre, mais il fut parallèlement déclaré mort par l'administration. Peut-être mourut-il effectivement dans les combats de Berlin, en mai 1945. Mais peut-être avait-il aussi appris assez de techniques auprès de ses modèles — les agents soviétiques — pour passer au travers des mailles du filet et s'évanouir dans la nature.

Avec des hommes de cette trempe, aussi habiles que sans scrupules, la petite équipe formée autour de Himmler et Heydrich modifia en profondeur la Gestapo de Göring. Dans la Prinz-Albert-Strasse, Himmler s'installa dans un ancien hôtel au numéro 9, et Heydrich juste à côté, au numéro 8, dans une ancienne école d'arts décoratifs. Göring y avait déjà installé, en 1933, les forces de sécurité de l'État, pour les avoir à proximité immédiate de son ministère et mieux les contrôler. La clique bavaroise commença par un grand nettoyage : la plupart des fonctionnaires de la direction furent transférés au ministère de l'Intérieur. Le conseiller judiciaire Arthur Nebe, autre spécialiste des services de Heydrich, fut chargé de trier ceux qu'il considérait comme dignes d'être gardés. Les postes libérés furent aussitôt attribués à des hiérarques SS.

Diels chercha encore en vain à entrer en contact avec les nouveaux maîtres de céans, mais ils n'avaient rien à dire au chef congédié de « l'ancienne » Gestapo et se firent excuser par leurs assistants. « L'antichambre était un campement, écrivait Diels. Partout des uniformes noirs, entremêlés de filles coiffées de macarons^b, tous parlant en dialecte bavarois. » Le *Basler Nationalzeitung* identifia le signe des temps : « La nomination du *Reichsführer* de la SS à la place de Diels, mis en congé voici quelque temps, signifie sans aucun doute une pratique plus rigoureuse de la police secrète d'État, dont

l'importance politique se fait chaque jour plus grande¹⁶. » Le journal commente lucidement en ces termes la passation des pouvoirs dans la Prinz-Albert-Strasse. Diels comprit aussi que l'heure avait sonné et alla se mettre à l'abri à Prague.

Le tandem Himmler-Heydrich avait désormais la voie libre. Même si le « goût de la critique froidement rationnelle¹⁷ » propre à Heydrich irritait souvent Himmler, et que Heydrich se moquât dans l'intimité du « ton de maître d'école¹⁸ » de son chef et de sa passion pour les tombes mégalithiques et les cultes des anciens Germains, les deux hommes restaient soudés comme deux frères siamois. « Reinhard Heydrich n'est rien sans Himmler et Heinrich Himmler est tout avec Heydrich¹⁹ », jugea plus tard le résistant Hans-Bernd Gisevius, qui les avait connus tous les deux. « Cet homme en tenue sombre avec son fanatisme et sa vigilance infatigable, avec ses exposés clairs et concis, suivis de conséquences impitoyables, ce technicien de la terreur avec ses dossiers inépuisables — ce “croyant” est le véritable fondateur, idéologue et organisateur de l'État SS²⁰. »

Felix Kersten, médecin personnel de Himmler jusqu'à la fin du Troisième Reich, a lui aussi décrit l'étonnante symbiose des deux hommes les plus puissants dans l'appareil répressif de l'État hitlérien. Malgré toutes les réserves quant à la fiabilité historique de ses carnets quotidiens, ils représentent quand même, pour la relation entre Himmler et Heydrich, un témoignage capital et de première main parfaitement crédible : « Il [Heydrich] a toujours accès à Himmler et il apparaît soudain en pleine séance de soins pour présenter à celui-ci des pièces à signer d'urgence [...]. Face à un Himmler souvent un peu embarrassé dans son mode d'expression, il fait l'effet d'une épée affilée. J'ai souvent pu assister à des explications que Heydrich donnait pour des projets isolés. C'était à chaque fois des modèles d'exposé de présentation : brève description de la personne ou de l'affaire, puis son argumentation, accentuée en fonction de l'efficacité désirée, jusqu'à l'atout décisif qu'il abat en dernier ; suit alors une proposition à laquelle Himmler peut difficilement se soustraire. J'ai parfois eu l'impression qu'après un tel exposé, Himmler se sentait comme violenté. Souvent, il allait au bout d'un moment au téléphone et faisait dire à Heydrich qu'il ne pouvait pas encore exécuter la mesure dont ils venaient de parler, qu'il devait d'abord en discuter avec le Führer. Puis il lui faisait transmettre plus tard son contrordre,

sous la forme d'un ordre — prétendu — du Führer.

« D'un autre côté, face à Himmler qui le traite toujours avec une extrême amabilité, Heydrich est toujours d'une servilité pour moi totalement inexplicable. Il s'adresse à lui en disant "Monsieur le *Reichsführer*" au lieu de "*Reichsführer*", ce qui est rigoureusement interdit dans la SS. Les conversations entre Himmler et Heydrich se déroulent toujours, du côté de Heydrich, sous la forme suivante : "Certainement, Monsieur le *Reichsführer*, si Monsieur le *Reichsführer* en est d'accord, je vais aussitôt faire le nécessaire et j'en rendrai compte à Monsieur le *Reichsführer*, oui, oui, oui !" Il est certain que comme personnalité politique, Heydrich est très supérieur par sa puissance de pénétration. Il en est conscient et met tout cette force dans son intervention lorsqu'il présente quelque chose ; Himmler est tout bonnement incapable de le suivre. En revanche, Heydrich bat en retraite aussitôt que Himmler oppose une résistance ou exprime des vues contraires. Himmler paraît disposer d'une puissance secrète d'un autre genre, devant laquelle Heydrich s'incline sans discussion²¹. »

La « souillure juive » de sa famille (déjà évoquée) ou une foi aveugle dans le « principe du chef » expliquent-elles que Heydrich, intellectuellement supérieur, ait reconnu presque servilement l'autorité de son supérieur hiérarchique ? Himmler semble avoir cru que du sang juif coulait dans les veines de son assistant, comme ses remarques à Kersten le donnent à penser, après la mort de Heydrich. Qu'il ait utilisé cette « faute » comme une menace latente pour tenir en bride l'ambition de son subordonné est envisageable, mais pratiquement impossible à prouver.

Heydrich croyait inconditionnellement au *Führerprinzip*, comme l'attestent ses déclarations d'octobre 1941 à Prague : « La SS — et le SD comme la SP sont une partie de la SS — est la troupe de choc du parti [...]. Mais "troupe de choc" signifie aussi qu'elle ne fait rien qui ne soit selon la volonté et les plans de la direction générale. [...] Nous agissons ainsi comme les organes d'exécution, dans la parfaite conscience de la vocation du Führer et du Reich, cette vocation qui mène sur la voie de l'empire grand-germanique en passant par l'empire grand-allemand [...]. Je considère mon devoir ici comme un devoir de combat, que j'ai à remplir en lieu et place d'un autre, afin [...] de pouvoir annoncer au Führer : "Mon Führer, je l'ai rempli !" »²²

Heydrich avait exprimé depuis longtemps cette soumission inconditionnelle à Hitler, d'homme à homme, à son chef Himmler.

Dans l'entourage de Himmler, tous n'appréciaient pas les talents de Heydrich de la même façon que le médecin personnel du *Reichsführer* SS. Bertha, la belle-sœur de Himmler, était moins convaincue des qualités de cet arriviste forcené. Elle venait souvent en visite, Prinz-Albert-Strasse, et ne cachait pas sa façon de penser dans cette circonstance. Tous les collègues de son beau-frère colportaient à l'envi les commentaires acides de Bertha sur Heydrich, qui parvinrent aux oreilles de l'intéressé. Elle le considérait comme tellement incapable que d'après elle, lorsque Himmler était absent, c'était elle, Bertha, qui devait diriger le bureau à sa place. Le 19 avril 1936, Himmler explosa. Il fit parvenir à la sœur de son épouse Marga une lettre formelle où l'on pouvait lire : « À ce que j'entends, tu es venue encore une fois dans nos bureaux et tu as fait des remarques indélicates et parfaitement idiotes. Je t'interdis par la présente, premièrement, de pénétrer dans mon service ; deuxièmement, d'appeler qui que ce soit dans mon service, en dehors de moi ou du *Brigadeführer* Wolff [...]. Tu t'abstiendras dorénavant de toute remarque sur les affaires et les personnels de la SS. Tous les chefs de section ont reçu communication de cette lettre. *Heil Hitler* ²³ ! »

Himmler et Heydrich réalisèrent leur chef-d'œuvre commun de compagnonnage avec la « Nuit des longs couteaux », du 30 juin au 1^{er} juillet 1934, libérant ainsi leur Führer d'une SA devenue trop encombrante. Depuis les années vingt, Hitler avait développé autour de lui la « section d'assaut » (*Sturmabteilung*, abrégé en SA), rassemblant des exclus de la société, des sanstravail et des gaillards plus ou moins douteux, pour servir de garde personnelle. Liés par un serment de fidélité personnelle au Führer, les sbires brutaux de la SA rossaient dans les manifestations et les rassemblements tous ceux qui osaient critiquer les idées nationales-socialistes. Ils devinrent ainsi un instrument de terreur urbaine pour le NSDAP. Mais ce troupeau de brutes — qui comptait quand même 4,5 millions de membres en juin 1934 ! — avait fini par développer sa propre dynamique et exigeait à présent des réformes socio-économiques en sa faveur.

Aussi cette armée brune était-elle devenue un poids pour Hitler, surtout et d'autant plus que son chef suprême Ernst Röhm — homosexuel notoire, pour faire bonne mesure — visait à prendre le

contrôle de la Reichswehr et indisposait le corps des officiers dont Hitler avait besoin pour ses plans de conquête. L'occasion d'exploiter les craintes du Führer devant un *pronunciamiento* de la SA était favorable pour accomplir un grand nettoyage parmi les ennemis réels et potentiels. En concertation avec Goebbels, Göring et Himmler, Heydrich convainquit Hitler de l'imminence d'un putsch fomenté par Röhm et les chefs de la SA.

Le vendredi 29 juin, le Führer logeait à l'hôtel Dreesen de Bad Godesberg, sur le Rhin. Entre-temps, le *Gruppenführer SS* Sepp Dietrich avait mis en alerte le bataillon « Berlin », deux cents hommes triés sur le volet pour la circonstance. Vers une heure du matin, le téléphone retentit : le *Gauleiter* Adolf Wagner, ministre bavarois de l'Intérieur, était à l'appareil et faisait savoir qu'à Munich, on criait dans les rues contre Hitler et la Reichswehr. Cette nouvelle fit déborder la coupe : Hitler décida de « calciner la conjuration jusqu'à l'os²⁴ » et il prit aussitôt l'avion pour Munich.

Toujours prévoyant, Heydrich avait tiré de son fichier secret les noms des chefs SA à liquider. Après la guerre, Friedrich Karl von Eberstein, ami de Heydrich, déclara qu'il avait vu arriver au SD de Dresde un courrier émanant de Berlin et portant une liste d'exécutions à accomplir : « Ces instructions étaient signées de la main même de Heydrich²⁵. » Dix fonctionnaires de la SA et du NSDAP furent abattus incontinent. Il n'y avait eu ni jugement ni enquête. Entre le 30 juin et le 2 juillet, le prétendu « putsch de Röhm » coûta la vie à quatre-vingt-neuf personnes — qui n'étaient pas toutes membres de la SA.

Heydrich fit tout simplement exécuter les ennemis personnels du Führer, dans un véritable bain de sang. Depuis les sous-sols de la Gestapo, il dirigea les opérations d'extermination de l'opposition « interne ». Gregor Strasser, ancien directeur de l'organisation du Reich du NSDAP, qui avait rompu avec le Führer à la fin de 1932, fut le premier à connaître les cachots souterrains de Heydrich. Un SS l'abattit d'une balle dans le dos, dans le couloir, avant de le jeter dans une cellule. Des prisonniers l'entendirent râler longtemps ; ils entendirent aussi la voix de Heydrich : « Il n'est pas encore mort ? Laissez ce porc se vider de son sang²⁶ ! »

« C » dépêcha ensuite le docteur Johannes Schmidt pour assassiner à son domicile l'ancien chancelier du Reich, Kurt von Schleicher. Vers midi, le 30 juin, Schmidt investit avec cinq assistants la villa de

Schleicher, à Neu Babelsberg, et écarta brutalement sa gouvernante. Le général von Schleicher ^a était assis à son bureau ; un des intrus lui ayant demandé s'il était bien le général, sa réponse affirmative fut aussitôt suivie de trois coups de pistolet. Comme sa femme entraînait dans la pièce adjacente, elle fut également abattue et mourut le même jour à l'hôpital.

L'anticatholique Heydrich remit aussi au *Hauptsturmführer* Kurt Gildish un pistolet, avec l'ordre suivant : « Vous êtes chargé du cas Klausener, qui doit être abattu de votre propre main. Rendez-vous pour cela immédiatement au ministère des Transports²⁷ ! » Erich Klausener, directeur de l'Action catholique, y travaillait alors comme directeur de département. Avant l'arrivée des nazis au pouvoir en 1933, il avait été directeur de la police au ministère de l'Intérieur prussien et s'était montré un adversaire résolu des nationaux-socialistes. Tout aurait pu se résoudre pacifiquement pour lui, une fois que Göring l'avait fait affecter au ministère des Transports.

Mais Klausener n'était pas homme à se taire. Il continuait de prendre publiquement position contre le régime nationala. Kurt von Schleicher, né en 1882, avait été général de l'armée impériale pendant la Grande Guerre, puis secrétaire général du ministère de la Reichswehr en 1929, ministre de la susdite en 1932, et finalement chancelier du Reich de décembre 1932 à janvier 1933 (NDT). socialiste, et sa position dans l'Église catholique lui donnait une vaste audience. Ni Göring ni Daluge — son successeur immédiat à la direction de la police — n'avaient réussi à trouver une faute permettant d'instrumenter légalement contre lui et de le sanctionner. C'est avec Heydrich que Klausener trouva son adversaire mortel. Le chef du SD était furieux contre lui depuis que celui-ci avait proclamé que la messe était « une reconnaissance toute particulière de la doctrine sociale de l'Église ». Heydrich interpréta cette déclaration comme un sabotage de la « fête de Mai ». Deux mois plus tard, Klausener parla de nouveau au péril de sa vie à l'occasion de la Journée catholique, à Hoppegarten, en prêchant publiquement contre les nationaux-socialistes. Ce fut pour Heydrich la provocation de trop qui entraîna l'inscription du politicien catholique sur la liste noire.

Arrivé auprès de Klausener, Gildish prétextait une arrestation ; mais comme le politicien, surpris, allait chercher sa veste, l'assassin lui logea par derrière une balle en pleine tête. Gildish prit aussitôt après

le téléphone et composa le numéro de Heydrich, pour lui rendre compte de l'exécution de son ordre. Heydrich lui ordonna alors de placer le pistolet à proximité de la main droite de la victime, afin de maquiller le crime en suicide. C'est après son retour au siège que le *Hauptsturmführer* apprit qui était vraiment celui qu'il venait de tuer, et pourquoi ce directeur de département ministériel devait mourir : « C'était un dangereux meneur catholique²⁸ », commenta Heydrich de façon lapidaire. Lors du procès de Nuremberg, Göring déclara : « Ce fut une action vraiment sauvage de Heydrich²⁹. »

Dans le feu de l'action, le critique musical des *Münchener Neuesten Nachrichten*, Willi Schmid, fut victime d'une tragique méprise. L'ordre d'arrestation concernait en fait un de ses homonymes : soit Wilhelm Schmid, *Oberführer SA* qui était alors le directeur du journal, soit Paul Schmitt, un de ses collègues journalistes. Mais l'ordre portait seulement : « Schmid, *Münchener Neuesten Nachrichten* » ; et c'est ainsi que trois SS allèrent se saisir du docteur Willi Schmid chez lui, au 3 de la Schnakenstrasse, pour l'emmener au camp de concentration de Dachau. Son épouse eut beau crier aux hommes en uniforme noir qu'il s'agissait certainement d'une erreur, on lui rendit le 4 juillet un cercueil qui contenait prétendument la dépouille de son mari — avec interdiction formelle de l'ouvrir.

Ernst Röhm fut arrêté personnellement par Hitler. Le 30 juin, le Führer se rendit à Bad Wiessee, sur la rive occidentale du Tegernsee, où son ancien compagnon de lutte faisait alors une cure antirhumatismale. Il était encore enclin à l'indulgence envers son vieil ami et voulait même le gracier « en raison de ses mérites ». Göring, Himmler et Heydrich le contraignirent alors à donner l'ordre de l'exécuter. Le 1^{er} juillet, l'*Osaf* Röhm, parrain du premier fils de Heydrich, Klaus, trouva la mort dans la cellule 474 de la prison de Munich-Stadelheim. Dans une ultime tentative pour ne pas se souiller les mains du sang de Röhm, Hitler ordonna de donner au chef suprême des SA la possibilité du suicide : Theodor Eicke, alors commandant du camp de concentration de Dachau, et Michael Lippert, colonel des *Waffen SS*, chargés de la besogne, firent passer un pistolet au condamné dans sa cellule et attendirent dix minutes à proximité. Comme rien ne se passait, les deux sbires entrèrent pistolet au poing dans la cellule où Röhm les attendait debout, et l'abattirent. Au moment de l'exécution, Hitler donnait un thé dans les jardins de la

Chancellerie.

Hitler et ses sicaires ne s'embarrassèrent pas de justifications alambiquées : la loi sur les mesures de légitime défense de l'État, promulguée dès le 3 juillet 1934, était ainsi rédigée : « Le gouvernement du Reich a décidé la loi suivante, décrétée en ces termes : Article unique : les mesures prises pour châtier les trahisons intérieures et extérieures, les 30 juin, 1^{er} et 2 juillet 1934, sont justifiées par la légitime défense de l'État³⁰. »

Face à l'opinion populaire, Hitler excipa de l'homosexualité de Röhm pour expliquer les mesures extrêmes prises à son encontre. Un communiqué du bureau de presse du Reich (*Reichspressestelle*) déclara : « Ses [ceux de Röhm] penchants malheureux et connus ont conduit à des tares si détestables que le chef du mouvement et chef suprême de la SA a lui-même été amené à de graves problèmes de conscience [...]. L'exécution de l'arrestation a révélé des images moralement si tristes que toute espèce de pitié a été forcée de disparaître. Certains de ces chefs SA étaient en compagnie de prostitués. L'un d'eux a été surpris et arrêté dans la situation la plus obscène. Le Führer a donc donné l'ordre d'exterminer impitoyablement cette pestilence. Qu'il soit ainsi entendu qu'à l'avenir, on ne supportera plus que des millions d'hommes sains soient contaminés ou compromis par des êtres isolés aux penchants maladifs³¹. »

À l'issue de cette « Saint-Barthélemy des nazis », la SS sortit victorieuse de la SA. Le 30 juillet 1934, elle devint une organisation autonome, alors que la SA ne jouait dorénavant plus aucun rôle. Heydrich fut promu *Gruppenführer* SS (général de division) et on le redouta désormais comme l'un des plus sombres démons noirs du Troisième Reich. Il avait juste trente ans.

L'émissaire de la Confédération helvétique, Carl J. Burckhardt, voyait en lui, avec son uniforme noir, un « jeune et cruel dieu de la Mort » ; la cousine de Göring, Ilse, le tenait pour « le Diable en personne³² ». Lors d'une réception à Berlin, la journaliste Bella Fromm — une Juive qui allait plus tard émigrer aux États-Unis — fit une rencontre fort désagréable : « Un frisson me parcourut lorsque Heydrich claqua courtoisement les talons devant moi. Pour tout l'or

du monde, je n'aurais pas tendu la main à ce meurtrier en chef (*Obermörder*)³³. »

Devant Burckhardt qui inspectait en 1935, pour le compte de la Croix-Rouge, les camps de concentration nouvellement installés, Heydrich tenta de défendre le régime : « On nous considère comme des buveurs de sang à l'étranger, n'est-ce pas ? C'est presque trop dur pour l'individu, mais nous devons être durs comme le granit, sinon l'œuvre de notre Führer s'effondre³⁴. » Il renouvela cette argumentation en 1935, dans un libelle à usage interne du parti, intitulé « Métamorphoses de notre combat » (« *Wandlungen unseres Kampfes* ») : « Pour préserver notre peuple, nous devons être durs envers l'ennemi, au risque de faire du mal à l'adversaire isolé et même de passer pour des brutes incontrôlées auprès de maintes personnes assurément bien intentionnées³⁵. » Pour « anéantir » l'ennemi, « des années de combats acharnés » étaient nécessaires, avec une seule alternative : « Ou bien nous finissons par vaincre définitivement l'adversaire, ou bien nous périssons. » Dans la théorie de Heydrich, SS et Gestapo constituaient pour cela « un corps de défense politique intérieure de l'État national-socialiste³⁶ ».

En 1936, Himmler et Heydrich contrôlaient la totalité de l'appareil policier. Le 17 juin, Hitler nomma son « *ReichsHeini* ³⁷ » chef de la police allemande ; neuf jours plus tard, il faisait de Heydrich le chef de la police de sécurité (*Sicherheitspolizei*, en abrégé *Sipo*) qui englobait la police secrète d'État (Gestapo) et la police judiciaire (Kripo). Heydrich voulait fusionner son SD avec la Gestapo, et constituer une seule « unité » pour les espions et les mouchards de l'État et du parti. Par décret du 1^{er} juillet 1937, il les condamna « à se compléter mutuellement et réciproquement, en évitant les doubles emplois³⁸ ». « C » dirigeait maintenant une « armée des ombres » d'au moins cinquante mille hommes. Il n'avait que trente-trois ans.

Ses séides étaient également jeunes : l'âge moyen des personnels dirigeants du SD était d'une trentaine d'années. Cette génération avait vécu sa première adolescence immédiatement après la Première Guerre mondiale. La plupart d'entre eux ne savaient que trop bien, et d'expérience, ce que signifiaient la défaite et les privations. Leur motivation s'enracinait dans les discours d'extrême droite et les dogmes idéologiques qui soustendaient les organisations politiques du début des années vingt, où beaucoup d'entre eux avaient fait leurs

premières expériences et leurs premières armes dans le domaine politique.

Lorsque Heydrich énumère les ennemis de l'État, qui sont « éternellement les mêmes » — « le Juif, le franc-maçon, le clergé politisé³⁹ » —, on a l'impression qu'il se tourne vers ses propres origines : les ancêtres juifs (peut-être imaginaires), le père franc-maçon, membre de la loge Aux Trois Épées de Halle, et la mère catholique élevée par des nonnes en Suisse. L'incarcération de l'évêque catholique de Meissen fut l'occasion d'un profond désaccord avec la pieuse femme qui s'entendait sans cela fort bien avec son cher « Reini ». Mais sa mère ne put toutefois faire revenir ce nazi de son anticatholicisme viscéral, lui qui avait été baptisé dans la foi.

La rage froide avec laquelle Heydrich traitait précisément cette religion prenait parfois un tour paranoïde. Dans son libelle « Métamorphoses de notre combat », il se déchaînait contre les Juifs et les prêtres avec la même violence : « Non contents de s'être efforcés pendant des siècles de détruire les valeurs raciales et spirituelles de notre peuple, ils [les prêtres] ont feint de conserver ces mêmes valeurs par la prise en charge de leurs formes extérieures, et les voici qui prétendent être les gardiens et garants de ce monde. Mais au lieu d'être de véritables médiateurs désintéressés, ils ont conquis l'une après l'autre des positions de force temporelles sous le manteau de la religion⁴⁰. »

Heydrich ressentait l'action de l'Église comme une menace concrète contre sa religion qui était le national-socialisme. « Pour élargir son champ d'influence temporel après la prise du pouvoir, elle a mobilisé avec une force gigantesque la propagande religieuse de ses forces auxiliaires non religieuses, les laïques. Dans des centaines de maisons de retraite spirituelle, on les entraîne mécaniquement — comme le nom même l'indique — à faire en sorte que les intéressés ne remarquent pas comment on leur fausse ou supprime les forces patrimoniales de la race et de l'esprit, héritées des ancêtres. » Il remarquait pour finir : « En vérité, ils ne se battent pas positivement pour la préservation des valeurs religieuses et culturelles (qui ne sont absolument pas en danger), mais ils continuent leur vieux combat acharné pour la domination temporelle de l'Allemagne. »

En 1973, Lina Heydrich commentait en ces termes l'hostilité inflexible et glaciale de son époux envers l'Église : « De tous les

“groupes ennemis” de l’intérieur, il considérait l’Église comme le plus dangereux⁴¹. » Le catholicisme politique était à ses yeux le principal ennemi parce qu’il était insaisissable. Heydrich caressa même l’idée d’infiltrer l’Église romaine et de la miner de l’intérieur. Pour cette « pénétration des institutions », il fallait faire entrer de jeunes nazis convaincus dans les séminaires. Ils auraient peu à peu imprégné la hiérarchie catholique des théories du Reich millénaire. Comme les mille ans escomptés se réduisirent en fait à douze, cette stratégie de longue haleine resta sans effets.

Vis-à-vis des deux autres grands adversaires de sa conception du monde, les Juifs et les francs-maçons, Heydrich était convaincu qu’il ne s’agissait en fait que des deux faces d’une même médaille. Lors d’une rencontre avec Burckhardt, pendant la tournée d’inspection des KZ effectuée par ce dernier, il lui fit la leçon en ces termes : « La franc-maçonnerie est l’instrument de la vindicte juive. Tout au fond de ses temples, il y a un gibet devant un rideau noir qui masque le saint des saints ; seuls les plus suprêmes initiés y ont accès. Il n’y a qu’un mot derrière ce rideau : “Iahvé” — et ce nom en dit assez⁴². » Si d’aventure les francs-maçons prenaient le dessus dans leur lutte contre le national-socialisme, ils célébreraient « des orgies de cruauté » en comparaison desquelles « la sévérité d’Adolf Hitler paraîtrait extrêmement mesurée⁴³ ». Par ce terrifiant assaut idéologique, l’escrimeur qu’était Heydrich cherchait de façon typique à justifier « rationnellement » l’installation des camps de concentration.

Deux jours plus tard, il conduisit son hôte avec un plaisir visible à travers son « musée » berlinois de la franc-maçonnerie, Prinz-Albert-Strasse. Dans la première salle, expliqua-t-il à l’historien suisse, étaient répertoriés tous les francs-maçons du monde entier. Dans la deuxième salle, sans fenêtres et tendue de noir, régnait une obscurité absolue. « Heydrich alluma une lumière violette qui fit peu à peu émerger de l’ombre toutes sortes d’objets de culte de la franc-maçonnerie. Pâle comme un mort sous cette bizarre lumière, Heydrich parcourut la salle, discourant sur le complot mondial, les degrés de l’initiation et les juifs qui occupaient naturellement le sommet de la hiérarchie et qui préparaient dans le secret la destruction de toute vie. Venaient ensuite des espaces étroits et bas de plafond, toujours plus sombres, où l’on n’avait que courbé, et qui contenaient des squelettes humains animés automatiquement, qui vous saisissaient aux épaules avec leurs

maines osseuses⁴⁴. »

Telle est la description par Burckhardt du macabre *Geisterbahn* (« train-fantôme ») aménagé par Heydrich dans une partie des caves de son quartier général. Le mélange d'efficacité, d'idéologie bornée et d'infantilisme qui ressortait de ce musée choqua profondément le haut fonctionnaire suisse, qui n'eut guère à chercher longtemps pour trouver la comparaison de Heydrich — alors âgé de trente et un ans — avec un « jeune et cruel dieu de la Mort ».

Plusieurs de ses contemporains remarquèrent que malgré sa toute-puissance, Heydrich restait un homme intérieurement déchiré. Vu de l'extérieur, il y avait d'un côté un soldat dur, strict et sportif ; de l'autre, un ami des Muses doux, courtois et presque féminin. Après la guerre, un criminologiste a pu le qualifier de « schizoïde ambivalent ». Un jour, pris de boisson, il aurait tiré sur son reflet dans la glace, avant de s'écrier : « Je t'ai eu enfin, *canaille* ! »

Ajoutons aux difficultés psychologiques de Heydrich qu'il se plaignit souvent auprès de Karl Wolff, aide de camp de Himmler, de rapports familiaux orageux. Son épouse Lina, qui lui donna quatre enfants jusqu'en 1942, supportait mal ses constantes absences et snobait les épouses des autres dignitaires comme la malheureuse Marga Himmler, qui ne supportait pas que l'on doublât son auto ornée du fanion de la SS. Wolff faisait remarquer plus tard^e que le « superflic » Heydrich n'était pas toujours le maître chez lui. On rapporta un jour à Lina que le *Reichsführer* aurait dit, à ce sujet : « Celui qui ne peut pas commander à sa clique personnelle ne saurait prétendre commander à une troupe⁴⁵. »

Wolff se dissimulait manifestement derrière tout cela, car il espérait, comme Heydrich, prendre la succession de Himmler. Le *Reichsführer SS* renforçait cette rivalité en déclarant qu'il se les imaginait volontiers tous les deux en héritiers : Wolff pour les bons jours, Heydrich pour les mauvais. Il préservait ainsi sa propre position de force. C'est aussi la raison pour laquelle Himmler ne lui confia jamais les pleins pouvoirs sur toutes les « tâches d'ordre » : la police régulière resta à Daluge, l'administration des camps de concentration à Oswald Pohl, la supervision desdits camps étant attribuée à Eicke.

Lorsque Heydrich voulait se distraire de ses problèmes conjugaux et de son « travail » de mort, il partait en quête de partenaires sexuelles. Il restait un coureur de jupons invétéré et Lina le savait

parfaitement : « Il y a toujours eu des filles dans mon mariage⁴⁶. » Il enrôlait fréquemment ses plus proches collaborateurs comme le jeune Walter Schellenberg, chef du département étranger du SD, pour de longues virées nocturnes dans les bars et les bordels de Berlin, où nulle variante sexuelle ne le rebutait.

Heydrich n'eut apparemment jamais de relation extraconjugale passionnée ou de quelque durée — en bref, aucun amour. Kersten raconte dans ses souvenirs : « Heydrich a vis-à-vis des femmes une position extrêmement cynique et brutale, elles le sentent et se détournent de lui. Il arrive ainsi que cet homme de superbe prestance, dont on supposerait que les femmes n'attendent qu'un signe pour se jeter dans ses bras, a peu de succès auprès d'elles. Et quand il sort en civil avec ses lieutenants, ceux-ci ont souvent la préférence — ce qui se traduit ensuite pour eux par des réactions très violentes de Heydrich dans le service⁴⁷. » Il arrivait ainsi qu'au cours de ces expéditions nocturnes, il ne fût plus que le pâle reflet du chef du RSHA devant qui tous tremblaient. Les clients d'un bistrot — qui ne le connaissaient pas — lui rirent un soir au nez lorsqu'il leur hurla : « Je suis le chef de la Gestapo ! Je suis Heydrich ! Je peux tous vous faire expédier en camp de concentration⁴⁸ ! »

Les collaborateurs réquisitionnés pour l'accompagner dans ses expéditions nocturnes n'étaient rien de plus que des compagnons de beuverie occasionnels. Le lendemain, au bureau, Heydrich redevenait froid et taciturne à leur égard. « Heydrich n'a pas d'ami ; ses amitiés sont déterminées par des raisons d'utilité politique temporaire, il les quitte dès qu'il n'en a plus besoin⁴⁹. » Il désavouait même l'attitude de ses chefs de bureau qui fraternisaient entre eux sans tenir compte des cloisons entre les sections. Lui et lui seul devait être leur point de référence commun. Les relations transversales aux niveaux inférieurs de la hiérarchie ne faisaient que porter atteinte à son pouvoir absolu. C'est seulement avec ses camarades de sport de la SS et en salle d'escrime qu'il se sentait au milieu de ses pairs⁵⁰.

Le « fauve lisse et souple » ne pouvait ni ne voulait créer de relation de proximité humaine. Horst Naudé, haut dignitaire nazi à Prague à l'époque où Heydrich était *Reichsprotektor* de Bohême-Moravie, se souvient : « Dans les relations personnelles, il pouvait être extrêmement aimable et charmant homme du monde, mais il pouvait tout aussi bien redevenir d'un froid glacial lorsque ses yeux bridés se

plissaient dans sa tête de cheval⁵¹. » Même dans l'éloge funèbre publié le 8 juin 1942 par le *Völkischer Beobachter*, cette impossibilité était mentionnée parmi les flots d'éloge déversés sur sa vie d'héroïsme : Heydrich était réservé « dans les relations personnelles, l'homme de cœur ayant dû s'effacer » devant l'indispensable combat à mener pour le Führer, le peuple et la patrie⁵².

Lina Heydrich expliquait ainsi la solitude humaine de son mari : « Il ne voulait pas d'amis. Il pensait qu'il n'avait pas le droit de nouer des amitiés [...]. Il avait été vraisemblablement programmé par des événements personnels. Son renvoi de la Marine, auquel ses camarades avaient si énergiquement collaboré, et l'affaire Ernst Röhm, de qui il s'était senti assez proche pour en faire le parrain de son fils, pour ensuite se retrouver, obéissant aux ordres de service, à côté du Führer [lors de l'exécution de Röhm], ont certainement joué un grand rôle dans cette affaire [...]. Il en est arrivé au point de demander un jour audience à Himmler, et de prier celui-ci, dans un entretien très personnel, de ne jamais le tutoyer. [...] Il redoutait, en devenant un ami que l'on tutoie, de ne [...] plus pouvoir le contredire avec assez d'énergie en cas de besoin⁵³. »

En règle générale, personne ne manquait de respect à Heydrich. Ni ses collaborateurs qu'il poussait constamment à se dépasser, dans sa rage de travail infatigable, ni les prisonniers comme le futur accusateur de Nuremberg Robert Kempter, qu'il vint trouver dans les caves de la Gestapo pour lui tenir « de méchants propos », ni ses camarades du parti, qui auraient bien aimé savoir ce qui figurait sur eux et sur leurs fautes dans ses fameuses fiches. S'il faut en croire Schellenberg, « C » avait un véritable flair pour les faiblesses humaines et il pouvait enregistrer ses informations « aussi bien dans sa phénoménale mémoire que dans son « fichier », et les ressortir au bon moment, souvent des années après⁵⁴ ».

Heydrich a sondé et inventorié tous les secrets du Troisième Reich : il savait les maladies de Hitler et ses péchés de jeunesse ; il avait même fait enquêter sur ses fréquentations dans les foyers viennois pour hommes en 1910, et sur le mystérieux suicide de sa « nièce chérie », Geli Raubal, en 1931⁵⁵. Heydrich connaissait aussi les turpitudes des autres dirigeants du parti. Il était au courant des fredaines de Goebbels. Il savait bien aussi qu'après la blessure reçue

lors du putsch raté de 1923, Göring était devenu morphinomane. Après deux années de déchéance, la police l'avait arrêté à Stockholm où il résidait⁸, et l'avait fait interner à l'asile de Langbro. Dans un hôpital privé d'Allemagne, il avait roué de coups une infirmière qui refusait de lui redonner de la morphine. Libéré au bout de trois mois, le *Reichsmarschall* avait dû être à nouveau hospitalisé quelque temps après, car il était incapable de se libérer de son addiction.

Heydrich savait encore les épouvantables douleurs d'estomac qui accablaient Himmler : les crises étaient parfois si violentes que le *Reichsführer* SS en perdait connaissance. Elles pouvaient durer plusieurs jours pendant lesquels il était alors incapable de travailler. À cela s'ajoutait la peur panique que ces crampes ne vinsent d'un cancer de l'estomac (le père de Himmler en était mort). Son aide de camp Wolff lui recommanda finalement un médecin et chiropracteur finlandais, Kersten. Cette rencontre fut fatidique. Kersten grimpa si haut dans les faveurs de Himmler que le *Reichsführer* ne supportait plus de ne pas l'avoir dans son entourage immédiat ; il l'appelait son « Bouddha magique⁵⁵ ». Le médecin était naturellement tenu au plus rigoureux secret professionnel sur l'état réel de son patient, pour ne pas ternir au dehors l'image de l'Aryen solide et vigoureux.

La confiance de Himmler dans son « docteur miracle » allait si loin qu'il l'employa comme une sorte d'« arme secrète » pour espionner ses rivaux éventuels dans les cercles suprêmes du pouvoir. Il vanta ainsi les mérites de Kersten — qui le soignait prétendument pour des rhumatismes — auprès du ministre des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop, pour soigner des douleurs au cou. Himmler apprit à cette occasion que Ribbentrop souffrait en réalité de migraines et de névralgies épouvantables, accompagnées de vertige et de crises de cécité temporaire, et aussi de douleurs d'estomac. (Le Führer lui-même souffrait de maux d'estomac depuis son arrivée au pouvoir.) L'éminence grise de la petite cour himmlérienne n'échappa naturellement pas à l'œil inquisiteur de Heydrich, qui essaya plusieurs fois de lui soutirer des informations.

Parallèlement aux informations tirées des cercles supérieurs du pouvoir, « C » faisait aussi rédiger régulièrement par son SD des « *Berichte aus dem Reich* » (« Rapports en provenance du Reich »), afin d'avoir une image réelle du pays et de son atmosphère. Les rapports de la Gestapo arrivaient ainsi de tous les *Gauen* aux bureaux de la

Prinz-Albert-Strasse, constituant une sorte de chronique quotidienne de la répression. Le rapport de synthèse du 13 octobre 1936 récapitule ainsi, par ordre décroissant, la liste des arrestations : Berlin 36, Hambourg 21, Düsseldorf 17, Dortmund 12, Bielefeld 10, Francfort-sur-le-Main 4...

En 1935, le publiciste juif Berthold Jacob fut enlevé dans son exil suisse, à Bâle, et emmené à Berlin. Le 11 mars, dans la cave de la Gestapo, il fit la connaissance de l'homme en veste civile bleue qui « était manifestement le maître de cette maison et de cette prison ». Il entendit d'abord sa voix : « Alors il est là, ce porc ! » Jacob raconte : « Heydrich exprima de façon cavalière sa satisfaction de m'avoir “quand même, finalement”, et me conseilla “pour de bon” de ne pas faire de “chichis”. On en aurait bientôt fini une bonne fois [...]. En sortant de ma cellule, Heydrich demanda encore au gardien si je mangeais correctement. “N'essayez pas de nous en imposer ici avec des grèves de la faim et autres mômeries. Cela irait mal pour vous⁵⁶.” »

En septembre, à la suite d'interventions diplomatiques, « C » fut obligé de laisser repartir Jacob en Suisse. Mais le long bras de Heydrich devait le rattraper ; en 1941, des agents du SD l'enlevèrent au Portugal ; il mourut en 1944 dans sa prison berlinoise.

La carrière rectiligne de Heydrich marqua le pas au début de 1938. Hitler et Göring cherchaient alors à se débarrasser des chefs militaires de la vieille garde. Le ministre de la Guerre, Werner von Blomberg, et le chef de l'armée Werner von Fritsch, général de corps d'armée, s'opposaient ouvertement aux plans de guerre des nazis. On évinça Blomberg en raison de son mariage « indigne » de vieillard avec une ancienne prostituée⁵⁷. Pour Fritsch, on ressortit un dossier de la Gestapo vieux de deux ans, qui lui imputait des relations homosexuelles avec un jeune prostitué du nom d'Otto Schmidt. Hitler l'avait ignoré en 1936, mais Heydrich en possédait une copie dans « l'armoire à poisons ». Elle arrivait à point nommé. Le « témoin » fut confronté à Fritsch en présence de Hitler et s'écria aussitôt : « Oui ! C'est lui ! » Interloqué, le commandant suprême demanda : « Mais que me veut ce monsieur ? »

Il se trouva bientôt que le commissaire de la Gestapo, Josef Meisinger, dans un excès de zèle courtisan, n'avait pas poussé assez loin ses recherches et qu'il avait incité Schmidt à continuer son faux

témoignage sous la menace voilée d'un « voyage au Ciel ». Le défenseur de Fritsch découvrit en effet que le « client » de Schmidt n'était pas le général von Fritsch, mais un capitaine de cavalerie du nom de von Frisch. Le 17 mars, le tribunal de guerre du Reich acquitta Fritsch « pour innocence prouvée » — mais il avait été révoqué dès le 2 février. Bien qu'il eût découvert la vérité, Heydrich avait tenté de masquer l'erreur de ses services en essayant vainement de pousser le général au suicide, à la faveur de son interrogatoire dans les locaux de la Gestapo. Il fit quand même liquider Schmidt. À un moment, le chef de la Gestapo — mis en défaut — craignit même un putsch de militaires loyalistes. Il attendit avec Schellenberg dans un bar de Berlin, en se bourrant d'aspirine, jusqu'au moment où il déclara : « Si ceux de Potsdam n'ont pas fait mouvement d'ici une demi-heure, le danger devrait être passé⁵⁸. » Il passa, de même que la colère de Hitler et de Himmler pour ce pas de clerc qui était évitable.

C'est qu'entre-temps, la Gestapo et le SD s'étaient comportés à merveille à l'occasion de l'entrée du Führer en Autriche : exploitant les listes dressées par les services de Heydrich, ils avaient arrêté tous les opposants, et jeté en un tournemain sur le petit pays alpin les filets de la police d'État. Le 14 mars, le Führer célébra à l'Hotel Imperial de Vienne la parfaite réussite de l'Anschluss de l'Autriche à l'*Altreich* (« Ancien Empire »), au mépris du *diktat* de 1919. Il loua publiquement Heydrich : « Vous avez contribué de façon décisive à l'abolition du traité de Saint-Germain^h. C'est magnifique et je vous en remercie⁵⁹ ! »

L'*Anschluss* jeta de nouvelles cohortes de victimes dans la machinerie des KZ de la SS. Bientôt surgit près de Linz, la ville natale de Hitler, le camp de Mauthausen dans lequel les prisonniers devaient se tuer au travail, en hissant des quartiers de roche au sommet d'une rampe, avant de les précipiter à nouveau pour recommencer — variante concentrationnaire du supplice de Sisyphe. Partout dans le troisième Reich, le système de la détention préventive (*Schutzhaft*) permit aux sbires de Heydrich de garder et de torturer impunément, derrière les grilles et les barbelés, des hommes et des femmes internés sans jugement. Toute protestation légale était impossible depuis que le tribunal administratif de Prusse avait décidé, le 2 mai 1935, que la Gestapo échappait à la juridiction ordinaire. Heydrich — véritable champion de la *Schutzhaft* — la justifiait en déclarant qu'il était

« insensé d'attendre » que des « criminels dégénérés » fussent de nouveau justiciables de punition. On devait bien plutôt « empêcher à temps des actes nuisibles au peuple⁶⁰ ».

Le processus inique de telles pratiques est bien illustré par l'exemple du marchand juif Alfred Oppenheim, documenté dans les archives de la Gestapo de Düsseldorf. En 1936, âgé de vingt-neuf ans, il fut condamné à six ans de réclusion pour relations avec le KPD — parti interdit — que le tribunal qualifia de « complot de haute trahison ». Libéré le 6 juin 1941 du pénitencier de Siegburg et requalifié aussitôt de *Volksfeind* (« ennemi du peuple ») en sa double qualité de Juif et de communiste, il fut incontinent jeté en « détention préventive » dans les geôles de la police de Düsseldorf. Son épouse Martha alla supplier la Gestapo de le relâcher : toute la famille pourrait alors émigrer aux États-Unis comme prévu. Oppenheim s'engagea par écrit à « ne jamais agir contre le Reich allemand » quand il serait à l'étranger. Peines perdues. Le 7 juillet, une lettre arriva de Berlin : « Pour le susnommé O., j'ordonne par la présente la mise en détention préventive jusqu'à nouvel ordre [...]. O. est à transférer au KL de Neuengamme [...]. Vous voudrez bien signifier en mon nom à madame Martha Sara Oppenheim, Düsseldorf, Kreuzstr. 58, que sa requête est rejetée. Signé : Heydrich⁶¹. »

Oppenheim mourut de « tuberculose pulmonaire » à Neuengamme, près de Hambourg, comme l'annonce un télégramme du commandant du camp à la *Stapo-Leitstelle* (« direction de la police d'État ») de Düsseldorf, en date du 24 juin 1942. C'était un dernier mensonge du système : en réalité, il avait été tué par l'expérimentation d'un gaz toxique au sanatorium de Bernburg, où le docteur Fritz Mennecke, médecin consultant du camp, l'avait expédié comme « ennemi fanatique des Allemands et psychopathe asocial⁶² » — son arrêt de mort. La femme d'Oppenheim ne pouvait plus rien apprendre sur sa mort auprès de la Gestapo. Entre-temps, elle avait été elle-même « évacuée » sur Minsk — autant dire condamnée à mort, elle aussi. Car dans le même temps, sur tous les territoires envahis par les nazis, une énorme machine de mort s'était mise en route — et Heydrich était au cœur même des décisions prises, sans pitié, ni grâce, ni remords.

L'historien Joachim Fest a écrit : « C'était un homme comme un coup de fouet, dans sa froideur de sentiments luciférienne, son amoralité tranquille et son inextinguible soif de pouvoir⁶³. » Dans un

discours prononcé en 1941 pour le « jour de la Police », Heydrich — devenu directeur de la Commission internationale de la police criminelle — souligna les tâches de la police de sécurité : « Nous sommes polyvalents et pouvons ainsi passer, pour parler plaisamment, de la “bonne à tout faire” à la “poubelle du Reich”. » Mais il y avait beau temps que ses plaisanteries ne faisaient plus rire personne⁶⁴.

a. Franz Xaver, chevalier von Epp (1868-1946), chef de corps franc en 1919, entre au NSDAP en 1928. Il est député au Reichstag la même année, et sera gouverneur de Bavière de 1933 à 1945 (NDT).

b. Tresses de cheveux enroulées sur les oreilles, à la bavaroise (NDT).

c. Le *Führerprinzip* est littéralement la clé de voûte de l'État nationalsocialiste : c'est le principe de la soumission aveugle des membres de la communauté du peuple (*Volksgemeinschaft*) à un chef charismatique qui dispose de talents exceptionnels et du pouvoir absolu que tous lui accordent inconditionnellement (NDT).

d. En français dans le texte (NDT).

e. L'ancien général SS Karl Wolff est mort en 1984 (NDT).

f. Née en 1908, la nièce de Hitler se donna la mort (?) dans des circonstances restées inexplicables (NDT).

g. Göring avait épousé une aristocrate danoise, Carin von Fock, qui devait mourir en 1931 (NDT).

h. Traité signé le 10 septembre 1919 à Saint-Germain-en-Laye, établissant la paix entre les Alliés et l'Autriche. Il consacre l'effondrement de l'Empire austro-hongrois (NDT).

CHAPITRE III

LA PLANIFICATION
DE L'EXTERMINATION
DES JUIFS

(1938-1942)

Le soir de novembre 1938 où l'Allemagne retomba dans la barbarie, le couple Heydrich était allé se coucher de bonne heure, dans sa maison de Berlin-Schlachtensee. Des coups frappés à la porte de la chambre éveillent soudain Lina, tandis que son époux continue de dormir. « Qui frappe ? » crie-t-elle. Le garde du corps répond : « C'est Schmidt. Le général doit appeler le bureau tout de suite ! » Elle demande : « Qu'est-ce qui se passe ? », la réponse tombe : « Les synagogues brûlent ! » Elle réveille son mari. Il se dépêche de revêtir son uniforme noir et part en trombe. Il ne revient que plusieurs heures après et paraît à sa femme « troublé et absent ». Il déclare pour finir : « Ils ont tout cassé, saccagé et pillé les magasins... On ne pourra plus freiner les agressions contre les Juifs, à présent¹. »

C'est ainsi qu'apparaît le rôle de Heydrich dans la « Nuit de cristal » du 9 au 10 novembre 1938 — au moins si l'on en croit Lina Heydrich et ses Mémoires (*Leben mit einem Kriegsverbrecher*, « *La Vie avec un criminel de guerre* »). Mais rien de tout cela n'est vrai.

Ce soir-là en fait, comme tout ce que le nazisme comptait d'élites, Heydrich était à Munich, loin de Lina. On y célébrait le quinzième anniversaire de la marche sur la Feldherrnhalle, la tentative de putsch conduite par Hitler en 1923, en Bavière : elle était devenue dix ans plus tard, après la prise de pouvoir, l'acte de baptême du mouvement national-socialiste. Alors que le Führer et ses proches soupaient à l'ancien hôtel de ville, une nouvelle arriva qui fit « un très fort effet » sur Hitler, selon le récit d'un témoin visuel². À Paris, le diplomate allemand Ernst von Rath venait de succomber à ses blessures.

Il avait été victime d'un Juif polonais de dix-sept ans, Herschel Grynszpan (Hermann Grünspan). Cet émigrant avait tiré deux coups de revolver sur lui le 7 novembre, dans l'ambassade d'Allemagne,

furieux de voir ses parents déportés de Hanovre à la frontière de la Pologne. Depuis le 27 octobre, il y avait là quelque dix-sept mille Juifs polonais venus de tout le Reich et parqués dans des conditions inhumaines en vue de leur expulsion, car Varsovie voulait les déchoir de la nationalité polonaise. La Gestapo de Heydrich avait organisé cette opération.

C'est en effet que le « chef de la Sipo et du SD » n'avait jamais travaillé à « freiner les agressions contre les Juifs », comme le laisse supposer Lina Heydrich dans son récit contourné. Tout au contraire, il avait soigneusement exploité l'antisémitisme répandu autour de lui pour élargir ses attributions. Cependant que les Juifs subissaient vexations, agressions et injustices systématiques, la Gestapo de Heydrich procédait à des arrestations ciblées, et son SD préparait activement des plans pour le « déjuivage » (*Entjudung*) de l'Allemagne. Il avait compris plus tôt encore que son supérieur hiérarchique, Himmler, qu'il n'y avait rien de plus important pour Hitler, littéralement obsédé par sa paranoïa raciale. L'historien de Stuttgart, Eberhard Jäckel, explique bien à ce sujet que « Heydrich voulait surclasser Himmler. Et son désir des honneurs et sa soif de puissance permirent à Hitler de faire cela même qu'il avait toujours rêvé de faire³ ».

Cette compréhension de l'univers mental de Hitler, le chef du SD la partageait avec l'antisémite forcené qu'était Joseph Goebbels. Heydrich ne l'aimait pas, mais — selon Lina — il l'admirait pour son art « diabolique » de « mener les hommes⁴ ». L'attentat de Paris fournit un prétexte pour durcir la politique antijuive du régime, en passant des lois raciales de Nuremberg à des « actions » directes contre la vie et les biens des personnes.

Dans l'hôtel de ville de Munich, Hitler s'entretint longtemps à voix basse avec Goebbels, puis il quitta la salle sans prononcer le discours habituel. Goebbels prit alors la parole. Le ministre de la Propagande s'emporta comme d'habitude contre « la canaille juive », mais il indiqua aussi que « des actions spontanées » avaient eu lieu contre les Juifs, en Hesse, dans l'après-midi. Le Führer avait donc décidé que le NSDAP ne devait certes pas favoriser de telles exactions, mais qu'il « ne fallait pas non plus s'y opposer⁵ ». Les chefs nazis rassemblés dans la salle comprirent et traduisirent le message : après 23 heures, ils appelèrent leurs subordonnés au pogrom, par téléphone et par télex

— mais ces actions seraient menées sans les bannières à croix gammée.

Peu avant minuit — et après en avoir conféré avec Heydrich —, le chef de la Gestapo berlinoise, Heinrich Müller, appela la police d'État : « Il va y avoir dans très peu de temps et dans toute l'Allemagne des actions contre les Juifs, en particulier contre leurs synagogues. Il ne faut pas les empêcher⁶. » La police devait par ailleurs préparer l'arrestation de « vingt à trente mille Juifs », surtout des riches. Himmler s'était d'abord emporté contre la stupidité de l'action de Goebbels et il avait retiré « sa » SS de cette affaire. Mais après avoir été chapitré par Hitler qu'il était allé voir dans sa résidence munichoise privée, il reconfirma toute l'opération à Heydrich, qui résidait à l'hôtel Vier Jahreszeiten.

Le 10 novembre 1938, à 1 heure 20 du matin, le « chef de la police de sécurité et du Service de sécurité » envoya par télégramme secret les instructions suivantes : « On ne devra mener que des actions qui ne mettent pas en danger la vie et les biens allemands (par exemple des incendies de synagogue, uniquement s'il n'y a pas de danger de propagation du feu alentour). Les commerces et les appartements des Juifs seront seulement saccagés, mais non pillés⁷. » À 3 heures 45, Heydrich télégraphia encore que « l'action contre les Juifs » (*Judenaktion*) ne devait entraîner aucune sanction⁸.

Deux jours durant, la populace brune se déchaîna, puis les chefs sonnèrent la fin du pogrom programmé. Le 12 novembre, Heydrich dressa le bilan de l'opération lors d'une conférence ministérielle, en présence du *Reichsmarschall* Hermann Göring : 7 500 magasins et 177 synagogues détruits, plus de 100 millions de Reichsmark de dégâts matériels, 800 cas de pillages et — au bout du compte — 35 Juifs tués. Les victimes — dont le nombre monta ensuite officiellement à 91 — ne déridèrent pas le directeur de l'Économie : « J'aurais préféré que vous ayez tué deux cents Juifs et que vous n'ayez pas détruit tant de choses de valeur⁹ ! »

C'est à ce moment que sonna l'heure du garde-chiourme Heydrich : il ne lui suffisait pas que les Juifs allemands, en sus de tous leurs malheurs, dussent payer collectivement et de surcroît un milliard de Reichsmark de « réparations ». « Même en excluant totalement le Juif de l'économie, dit-il, le problème fondamental reste entier : il faut que

le Juif quitte l'Allemagne¹⁰ ! » Il recommanda donc, sur ce point, de fonder une centrale du Reich pour l'émigration juive (*Reichszentrale für jüdische Auswanderung*), afin d'expulser d'Allemagne dans un délai de dix ans tous les Juifs, de préférence vers la Palestine. Sur les quelque 566 000 Juifs qui vivaient en Allemagne en 1933, la moitié avait déjà quitté le pays en 1939. Heydrich faisait l'éloge de la centrale d'émigration viennoise que son SD avait animée depuis l'*Anschluss* en mars 1938, sous la direction du SS Adolf Eichmann : elle avait « tout de même viré 50 000 Juifs¹¹ ».

Heydrich voulait aussi imposer à tous les Juifs d'Allemagne « un signe distinctif déterminé¹² ». « Un uniforme ! », exulta un Göring bardé de médailles. « J'ai dit un signe distinctif », répéta Heydrich. Mais cela allait trop loin cette fois pour Hitler lui-même : c'est trois ans plus tard seulement, en septembre 1941, que les Juifs allemands allaient être contraints d'arborer une étoile jaune. Reste que la centrale d'émigration fut bel et bien créée sous l'autorité de Heydrich, le 24 janvier 1939.

En novembre 1938, déjà, l'hebdomadaire de la SS — *Das Schwarze Korps* (*Le Corps noir*) — financé par Heydrich avait publié les véritables objectifs des nazis. On y menaçait clairement les Juifs d'une « extermination impitoyable », « par le fer et par le feu ». Et le 30 janvier 1939, pour le sixième anniversaire de son accession au pouvoir, Hitler prophétisait devant le Reichstag : « Si la finance juive internationale parvenait une fois encore, en Europe et hors de l'Europe, à jeter les peuples dans une nouvelle guerre mondiale, le résultat ne serait pas la bolchevisation de la terre et la victoire de la juiverie^a, mais l'anéantissement de la race juive en Europe¹³. »

La guerre se rapprochait ainsi inexorablement, en 1939, mais les incendiaires n'étaient ni les communistes ni les Juifs ; c'était Hitler lui-même. Il y avait préparé dès longtemps son NSDAP, mais aussi la Wehrmacht, liée à lui par serment depuis 1934. Le Führer avait impressionné son peuple en faisant voler en éclats le « *Diktat* de paix » de Versailles et en obligeant les grandes puissances — la France et l'Angleterre — à se coucher littéralement devant une Allemagne redevenue puissante. Elles avaient entériné le réarmement en 1935, la réoccupation de la Rhénanie en 1936, l'annexion de l'Autriche et du territoire des Sudètes^b en 1938 et pour finir, en 1939, en violation des tout récents accords de Munich, l'occupation de la Tchécoslovaquie et

du territoire de Memel.

Heydrich était impliqué dans toutes ces affaires. De même que la Gestapo et le SD aidaient à imposer la domination nazie en Autriche annexée et en Tchécoslovaquie occupée — rebaptisée « protectorat du Reich de Bohême-Moravie » (*Reichspro-tektorat Böhmen uns Mähren*) — à grand renfort de tortures et de potences, de même ses agents travaillaient à présent contre la Pologne. Début août 1939, Heydrich réunit un groupe d'officiers supérieurs de la SS à Gleiwitz, dans le dancing de l'hôtel Oberschlesien. « Le Führer a besoin d'un *casus belli* pour liquider la frontière polonaise », leur déclara-t-il. Le plan combiné par Hitler, Himmler et lui-même prévoyait la simulation d'attaques polonaises du côté allemand de la frontière, contre le poste de douanes de Hochlinden, la maison forestière de Pitschen et l'émetteur radio de Gleiwitz.

Le plan prit corps dans les semaines qui suivirent et tous les sceptiques eurent à affronter les fureurs de Heydrich. Il destitua en un tournemain le chef de commando Herbert Mehlhorn parce que l'*Oberführer SS* s'était moqué de la vanité d'un chef qui se faisait appeler « C ». Et lorsque le chef de la Gestapo d'Oppeln, Emanuel Schäfer, fit remarquer que le prétexte de l'attaque était cousu de fil blanc, Heydrich gronda : « Quand les blindés rouleront, plus personne n'en parlera¹⁴. »

Pour rendre l'affaire plus crédible, Heydrich ordonna de disposer quelques cadavres sur le terrain. On tira donc à cet effet six déportés du KZ de Sachsenhausen, baptisés « conserves » en langage de code. Ils furent tués le 31 août 1939, habillés en soldats polonais, lors des prétendus échanges de tirs à Hochlinden.

Pour la fausse attaque de l'émetteur radio de Gleiwitz, « C » chargea son agent d'élite Alfred Hermann Naujocks de l'opération. L'officier du SD commanda une « conserve » d'insurgés en civil, que « Gestapo-Müller » s'empressa d'accorder. L'après-midi du 31 août, Naujocks et Müller reçurent directement de Heydrich, par téléphone, l'ordre codé de passer à l'action : « Grand-mère décédée¹⁵. » Le soir même, le commando de Naujocks investit l'émetteur de Gleiwitz et s'empressa de diffuser un message en polonais, ce qui suffit pour les manchettes de la presse aux ordres du régime : « Des insurgés polonais franchissent la frontière allemande¹⁶. » Müller fit placer devant l'entrée de l'émetteur un interné exécuté par injection : il s'agissait

d'un certain Franz Honiok, habitant de Haute-Silésie arrêté la veille pour entente avec la Pologne — et qui fut ainsi la première victime identifiée de la Seconde Guerre mondiale.

Cette mort donna le signal d'un bain de sang comme l'Europe n'en avait encore jamais connu. Les colonnes de la Wehrmacht qui envahirent la Pologne, le 1^{er} septembre 1939, furent aussitôt suivies par des groupes d'intervention (*Einsatzgruppen*) du SD, formés par Heydrich depuis le mois de juillet. Le 7 septembre, Heydrich définit leurs tâches devant les chefs du service : « Il faut mettre aussi complètement que possible les classes dirigeantes hors d'état de nuire [...]. Nous épargnerons les petites gens, mais la noblesse, les papes et les Juifs doivent être exécutés¹⁷. » De septembre 1939 au printemps 1940, la SS liquida ainsi plus de soixante mille personnes. Le massacre révolta même des officiers de la Wehrmacht, mais le général Wilhelm Keitel, son chef suprême, rejeta leurs mises en garde contre les « brutalités sans mesure » de la SS. De son côté Hitler — qui garantissait l'impunité aux acteurs de ces crimes — se contenta de déclarer que l'armée devait s'estimer heureuse « de ne rien avoir à faire avec cette besogne infernale¹⁸ ».

La SS poursuivait parallèlement sa « politique juive », en passant ainsi de l'expulsion à l'extermination. Heydrich se fabriqua à cet effet l'instrument adéquat selon ses propres plans, en créant le 27 septembre 1939 l'Office central de sécurité du Reich. Celui-ci regroupait désormais le SD et la police de sécurité (Sipo), formée par la Gestapo et la Kripo, en un « super-service » de la terreur d'État, fort d'environ soixante mille collaborateurs. Le RSHA étendit le système éprouvé de la « détention préventive » à toute protestation contre les nazis ou leur politique belliqueuse. « C » entendait ainsi créer les conditions pour la guerre et la formation du royaume « grand-germanique¹⁹ ».

Il ne prévoyait dans cet ensemble géographique aucune place pour les Juifs. Dès novembre et décembre 1939, le RSHA fit déporter environ quatre-vingt-sept mille Juifs et Polonais de l'ouest de la Pologne, annexé par le *Reich*, dans le Gouvernement général (GG) — c'est-à-dire ce qui restait du pays après son partage entre les Allemands et les Russes. Himmler — nommé entre-temps commissaire du Reich pour la nationalité allemande (*Reichskommissar für das deutsche Volkstum*) — entendait bien « germaniser » le nouveau « pays

d'attente » (*Warthegau*) avec des Allemands transplantés de force depuis la Baltique et la Volhynie^d.

En vertu des plans qu'il avait d'abord soumis à Himmler, Heydrich chargea par lettre expresse du 21 septembre la Sipo de rassembler tous les Juifs dans les ghettos du « plus petit nombre possible » de villes desservies par le chemin de fer, et de constituer des conseils juifs (*Judenräte*) comme organes auxiliaires, « afin que les futures mesures en fussent facilitées ». Le « but final de l'opération, qui exige des délais un peu plus longs », était « à tenir rigoureusement secret²⁰ ». En décembre, Heydrich nomma Eichmann, directeur de la « section spéciale IV D₄ » (plus tard B₄), comme « chargé des Juifs ». Pour Michael Wildt, spécialiste du RSHA, « le génocide était en germe dès ces premières mesures²¹ ».

Au début, les « précurseurs de l'extermination » s'imaginèrent encore qu'ils pourraient expulser les Juifs « n'importe où » et les y abandonner à leur destin. Le RSHA songea un temps à créer une « réserve juive » (*Judenreservat*) chez les Bochimans^e ou bien à les reléguer dans l'île de Madagascar. Hitler semblait accorder sa préférence à cette dernière solution. Le 18 juin 1940, il informa Benito Mussolini de son intention d'utiliser l'île comme « réserve de Juifs²² ». Après sa victoire éclair sur la France, il pensait bien pouvoir disposer de cette colonie française.

Avec le soutien énergétique de Heydrich, Eichmann rédigea un mémorandum qui faisait référence aux travaux du ministère des Colonies français, lequel avait mené quelques années auparavant des recherches sur l'éventuelle vocation de Madagascar à accueillir des colons européens. Il avait en outre à sa disposition le plan du chargé des Affaires juives au ministère des Affaires étrangères, Franz Rademacher, qui se révéla un « dur » de l'État SS — comme plus tard son chef direct, le sous-secrétaire général Martin Luther — à la conférence de Wannsee : « Du point de vue allemand, la solution de Madagascar représente la création d'un grand ghetto. Seule la police de sécurité possède l'expérience nécessaire en ce domaine ; elle a les moyens d'empêcher toute fuite de l'île. Elle a de plus l'expérience des mesures de représailles à prendre, en cas d'actions hostiles contre l'Allemagne de la part des Juifs réfugiés aux États-Unis²³. »

Eichmann sonda aussi les deux compagnies de navigation allemandes — la Hapag et la Norddeutscher Lloyd — pour savoir si

elles étaient disposées à se charger du problème du transport. On comptait bien contraindre la France à abandonner Madagascar et — après la victoire finale — forcer tous les États subjugués à se joindre à cette opération de transfert²⁴. Mais l'échec de l'invasion de l'Angleterre fit capoter le « plan Madagascar ». Les routes maritimes de l'océan Indien étaient désormais fermées.

Avec la conquête de la Pologne, les nazis étaient face à une population juive plus importante qu'auparavant — 3,5 millions — et plus aucune région d'accueil n'était possible. Les vastes plans de déportation à l'Est échafaudés par Heydrich restèrent dans les limbes du chaos : au vu de la famine et des épidémies qui sévissaient parmi les déportés, le gouverneur Hans Frank bloqua les trains dont la Wehrmacht avait besoin pour ses mouvements de troupes sur le front ouest.

Dès juin 1940, Heydrich se rendit compte que la « question juive » (*Judenfrage*) ne pouvait « plus être résolue par l'émigration » : « Une solution finale à l'échelle du territoire devient indispensable²⁵. » En mai 1940, dans un mémorandum à Hitler, le « purificateur ethnique du sol » allemand, Heinrich Himmler lui-même, refusait encore « dans sa conviction la plus intime, la méthode bolchevique de l'extermination d'un peuple, comme non germanique et impraticable²⁶ ».

Heydrich en revanche ne reculait devant aucun crime. Wilhelm Höttl, un de ses collaborateurs du SD, le jugeait en ces termes : « Son idole était la puissance. La vie d'autrui n'était pas pour Heydrich une valeur à protéger pour elle-même. Si l'objectif de puissance l'exigeait, elle était aussitôt supprimée²⁷. » Aux yeux de Walter Schellenberg, son aide de camp, il avait « l'air d'une bête féroce²⁸ ». Le conseiller juridique Werner Best⁸, avec qui Heydrich rompit en 1940 en raison de son « formalisme », voyait en lui « la personnalité la plus démoniaque parmi l'élite dirigeante NS », d'une « inhumanité naturellement inconsciente et qui n'entend pas rendre des comptes au sujet de tout ce qu'elle piétine²⁹ ». Son épouse a déclaré, en contrepartie : « Souvent, il ne pouvait pas trouver le sommeil ; mais il n'a jamais dit pourquoi³⁰. » Vu de l'extérieur, Heydrich resta toujours « l'homme au cœur de fer », comme Hitler lui-même le nommait³¹.

C'est d'ailleurs ainsi qu'il se présenta au printemps 1941 sur le champ de manœuvres de Pretzsch, au bord de l'Elbe, devant les chefs

des *Einsatzgruppen* de la Sipo et du SD nouvellement formés, pour les appuyer dans leur entreprise meurtrière : devant eux s'ouvrait le *Weltanschauungskrieg*^h contre l'Union soviétique, gouvernée par des communistes et habitée par cinq millions de Juifs. Selon des témoins de la scène, Heydrich martela : « La juiverie de l'Est est le réservoir du bolchevisme et doit donc être anéantie conformément à l'avis du Führer³². » Lors d'un entretien postérieur, à Berlin, un chef de commando voulut se l'entendre confirmer : « Nous devons donc abattre les Juifs ? » Heydrich le houspilla en lui disant que cela « allait pourtant de soi³³ ».

Au sujet du « problème juif », le chef du RSHA se concertait presque chaque jour avec son chef Himmler, qui avait à son tour liaison directe avec Hitler de qui les ordres venaient en toute confidentialité. Là où Himmler hésitait devant « la tâche la plus terrible dont une organisation pouvait se voir chargée³⁴ », Heydrich releva le défi par l'effet de sa cruauté naturelle. Il pressa le *Reichsführer SS* de nommer à la tête des quatre *Einsatzgruppen* — et de leurs sous-groupes, ou *Kommandos* — certains des directeurs de section les plus importants de son RSHA, « afin de couler de l'acier dans leurs veines ». Ils devaient « apprendre à agir sans pitié » et « à donner la mort comme à la recevoir³⁵ ». Sans broncher, le juriste Otto Ohlendorf, le criminaliste Arthur Nebe et le sociologue Franz Alfred Six passèrent de l'état de « gratte-papier » à celui de chefs de tueurs. C'est ainsi que Heydrich voulait voir son SD, comme l'élite de la SS et du NSDAP — jamais comme une « officine bureaucratique de ronds-de-cuir », mais toujours « dans la ligne du combat ».

Leur collègue Bruno Streckenbach, chef du personnel du RSHA, avait montré dès 1940, en Pologne, ses capacités à agir — c'est-à-dire à tuer. Chef du groupe d'intervention I, il avait dirigé l'« action générale de pacification » de Cracovie. En mai et juin, cette coopération avait coûté la vie à plus de deux mille hommes et femmes, membres prétendus d'organisations illégales : ils avaient été jugés « selon des procédures expéditives » et immédiatement exécutés³⁶. Le chef de la Gestapo de Hambourg fit de pressantes offres de service, mais Heydrich ne le laissa pas partir cette fois : il avait besoin de lui à Berlin, pour coordonner les activités des autres chefs de section.

Ohlendorf, Nebe et Six, nazis « purs et durs », sont de bons

exemples de ces hommes intelligents qui, dans d'autres circonstances, auraient sans doute mené une vie bourgeoise et « convenable », mais qui se trouvèrent entraînés dans l'orbite d'une idéologie meurtrière et d'un maître à penser aussi peu scrupuleux que fanatique, et qui purent ainsi devenir des meurtriers zélés. Aucun d'eux ne pouvait souffrir les aberrations froidement calculatrices d'un Heydrich — mais aucun d'eux ne put ni ne voulut lui tenir tête. Chacun s'acquitta de la tâche fixée par le chef du RSHA à sa manière, mais le résultat fut toujours le même au bout du compte : la mort d'innocents.

Otto Ohlendorf — le méthodique

« Ohlendorf m'expliqua que l'ordre d'abattre les Juifs émanait du *Reichsführer SS* par l'intermédiaire de Heydrich et qu'il avait déjà été transmis à tous les groupes d'intervention. Il s'agissait en fait d'un ordre du Führer lui-même. Ohlendorf ne me donna pas d'autres justifications. Il mentionna simplement que les motifs étaient raciaux, en ajoutant que les enfants juifs d'aujourd'hui seraient nos adversaires de demain. » Telles furent les déclarations d'un membre de l'*Einsatzgruppe D*, en 1967, devant le procureur de la République de Munich³⁷.

Telle était aussi, à trente-quatre ans, la vision du monde d'Otto Ohlendorf, juriste et économiste : un ordre est un ordre, et le Juif est l'ennemi héréditaire. Le 1^{er} août 1941, à Kichinev en Moldavie, un brancardier de la Wehrmacht fut témoin de ce que signifiait, pour les victimes, la « vision du monde » du chef de la section III du RSHA : « Ces filles et femmes juives alignées au bord de la fosse furent ensuite [...] abattues par un peloton d'exécution. Il y eut alors des scènes effroyables. Quelques-unes supplièrent en allemand le chef SS [qui dirigeait l'exécution] de les épargner. Mais cela ne servit à rien. À droite et à gauche de la fosse se tenaient debout des hommes juifs qui jetaient les femmes une fois abattues dans la fosse. Après que toutes les femmes et les filles eurent été exécutées, ce fut le tour des hommes. On en abattit peut-être deux cent cinquante de cette façon, comme les femmes avant eux. Mais je ne suis pas resté jusqu'à la fin³⁸. »

Ohlendorf était né le 4 février 1907 à Hoheneggelsen, près de Hanovre, fils de fermier. Il passa son enfance et sa jeunesse à travailler dans l'exploitation paternelle, ce dont il resta fier toute sa vie. Après le

baccalauréat, il étudia le droit et l'économie à Leipzig, puis à Göttingen. Dès l'âge de seize ans, cet étudiant actif et malin dirigeait un groupe de jeunes du Parti populaire national-allemand. Mais ce groupuscule lui parut bien vite trop bourgeois. C'est ainsi qu'il entra au NSDAP en 1925, à l'âge de dix-huit ans. Il s'acquit rapidement la réputation d'un bon orateur. Il organisa dans son secteur un groupe pour la SS, toute jeune encore, et entra dans l'ordre noir sous le matricule « précoce » 880.

Après sa licence en droit, Ohlendorf alla passer quelques mois à Padoue, en 1933, pour étudier sur place le fascisme italien. L'emphase et la pompe factices du régime mussolinien répugnèrent à ce « gardien du Graal du national-socialisme », comme Himmler le nomma une fois. Son parti, en Allemagne, ne devrait jamais évoluer en ce sens. C'est ainsi qu'après l'accession au pouvoir des nazis, l'ambitieux juriste se voua à la préservation de la « pure doctrine ». En 1936, il intégra le SD, dirigé par Heydrich, en qualité d'expert économiste. Cette organisation plus tard si redoutée lui parut, dans sa section, un chaos total : « Une vingtaine de jeunes gens, sans secrétariat, sans archives, sans aucun budget, aucune infrastructure organisée à l'échelle du Reich³⁹. »

Ce travailleur méthodique en fut choqué. Il se mit pourtant au travail avec passion et suscita bientôt la satisfaction de ses supérieurs par des rapports dans lesquels, selon ses propres paroles, il enregistrerait « par des informations précises les mauvaises évolutions et les défauts de la politique national-socialiste⁴⁰ ». Plus tard, lorsque Ohlendorf devint chef de la section « Intérieur » du SD, ces rapports allaient connaître leur apothéose avec la rédaction régulière des « Nouvelles du Reich ». Avec ces rapports et presque jusqu'en 1945, son département fournit — naturellement pour les plus hautes sphères de l'État SS — un tableau relativement sincère de l'atmosphère et des sentiments des membres du parti et, plus généralement, des Allemands.

Ohlendorf reçut la charge de la section « Intérieur » en 1937. Deux ans plus tard, cette section fut transférée — avec l'ensemble du SD — dans le nouvel Office central de la sécurité du Reich. D'abord bien vu par Himmler et par Heydrich, l'universitaire se mit un peu à l'écart avec le temps : son malaise venait du fait que Himmler ne favorisait pas de « relations hiérarchiques » dans le RSHA de Heydrich et qu'il

préférerait confier les tâches à des individus plutôt qu'à des institutions⁴¹.

Inversement, Ohlendorf déplut à ses supérieurs par ses conceptions scientifiques et trop objectives : « Comme nous [...] nous élevions contre la révocation des anciens professeurs de faculté par le parti, et faisons remarquer que les jeunes opportunistes de la culture n'étaient assurément pas propres à les remplacer, Himmler se mit à me regarder de travers pour la première fois⁴². » C'est ainsi qu'Ohlendorf rapportait lui-même le début de la brouille. Les responsables le taxèrent de « pessimisme ». Heydrich tenait pourtant à ce chef de section intelligent et travailleur, et refusa la démission présentée par un Ohlendorf dépité et frustré.

Malgré toute sa rationalité objective, ce dernier restait dans son cœur un national-socialiste convaincu. Après la fin de la guerre, lors du procès contre les chefs des groupes d'intervention, il ne renia pas cette foi — tout en critiquant sans illusion la haute hiérarchie du régime. À ses yeux, Himmler avait une « personnalité double », Martin Bormann était « absolument matérialiste » et Hitler avait la médiocrité de l'homme de la rue. Pour Ohlendorf, ce n'était pas le national-socialisme qui était pourri, mais plutôt les hommes qui le représentaient⁴³.

Rien d'étonnant, donc, à ce que l'intelligent chef de section ait accueilli « au garde-à-vous » la mission extérieure que Heydrich lui confia en été 1941. Il s'agissait après tout d'agir contre les Juifs et les bolcheviques qui étaient à ses yeux les ennemis mortels du peuple allemand. On lui confia le groupe d'intervention D, chargé de « remanier » la Moldavie actuelle, l'Ukraine méridionale et la région de la mer Noire.

Après la guerre, dans le cadre du procès de Landsberg, Ohlendorf prétendit qu'il avait été victime d'une intrigue ourdie par Himmler et Heydrich pour le « ruiner moralement⁴⁴ » : il avait par deux fois refusé une affectation à l'Est ; de sorte qu'un troisième refus l'aurait marqué officiellement de « lâcheté ». Il avait donc accepté cette fois, pour échapper à cet opprobre et pour éviter une perte de son emploi au RSHA. Reste que sur le terrain, l'homme de combat qu'était Ohlendorf ne se comporta absolument pas comme quelqu'un qui obéit à contrecœur ou qui redoute une compromission morale ruineuse.

Il fit un jour à un aide de camp la remarque qu'ils avaient un

« ordre terrible » à exécuter, mais dont il fallait s'acquitter jusqu'au bout⁴⁵. Ce détail mis à part, Ohlendorf ne prit jamais de distance par rapport aux meurtres de masse qu'il organisa avec l'efficacité professionnelle qu'il mettait dans toute chose. Dans un ordre du jour donné en août 1941 à ses chefs de commando, il insista même sur le fait « que dorénavant, tous les Juifs arrêtés doivent être abattus pour raison raciale⁴⁶ ».

Il montra pourtant de la compassion lors des exécutions de masse — mais pour les massacreurs. Par exemple, un Autrichien du nom de Martin Mundschütz, ne supportant plus les fusillades qui duraient des heures, fit un jour une crise nerveuse. Ohlendorf le dispensa d'exécution et le chargea du ravitaillement. Puis comme d'autres membres du commando le traitaient de « couille molle autrichienne » et qu'il demandait son retour au pays parce que, désirant « se sacrifier jusqu'au bout pour la cause allemande », il ne voulait pas « donner le spectacle d'un homme qui serait devenu lâche⁴⁷ », Ohlendorf le renvoya à Innsbruck où Mundschütz reprit son travail d'avant-guerre dans la Kripo.

Un autre membre de son *Einsatzkommando*, après une matinée de mitraillages sanglants, vint trouver le responsable du ravitaillement de son unité qui leur avait donné du boudin noirⁱ pour le casse-croûte : « J'ai hurlé après lui : “Qu'est-ce que c'est que cette saloperie ? [...] Dans une telle situation, on pourrait se passer de ce genre de nourriture !” Ohlendorf ne me dit rien par lui-même, mais il fit simplement remarquer à Zapp [un *Unterführer* d'Ohlendorf], accouru sur les lieux, qu'il fallait quand même se comporter comme un officier⁴⁸. »

L'impeccable officier SS Ohlendorf revint en juillet 1942 à son bureau du RSHA. Après l'assassinat de Heydrich à Prague, le service avait un besoin urgent de fonctionnaires capables. Ce retour à ses anciennes fonctions qu'il exerça jusqu'à la capitulation de 1945 en publiant ses « Nouvelles du Reich » fut complété par une promotion au grade de général de brigade de la police. En un an de fonctionnement, son *Einsatzkommando D* avait exécuté quatre-vingt-dix mille hommes, femmes et enfants — comme Ohlendorf le reconnut volontiers en 1946, devant le tribunal de Nuremberg.

Un an plus tard, englobé avec vingt-deux autres accusés dans le procès des groupes d'intervention instruit à Landsberg, Ohlendorf ne

nia pas ces crimes, se retranchant derrière l'ordre suprême du Führer qui lui interdisait d'agir autrement. Mais pour le « chevalier du Graal du national-socialisme », les meurtres de masse à l'Est étaient justifiés même sans référence à la loyauté hiérarchique. Dans le cadre de la « guerre totale de conception du monde » (*totaler Weltanschauungskrieg*), il fallait impérativement empêcher la naissance d'une génération future de « vengeurs⁴⁹ ». Le tribunal allié condamna Ohlendorf à la mort par pendaison, sentence exécutée le 7 juin 1951 dans la prison de Landsberg.

Franz Alfred Six — le zélé

Lorsqu'il y alla de sa tête, le « distingué » professeur se présenta comme un esprit éclairé : « Ma conception politique me suggérait que notre devoir, en tant qu'Allemands, était d'introduire dans la gestion politique de ce pays [la Russie] les principes fondamentaux de la liberté politique, de la liberté économique et de la liberté religieuse. Lorsque je franchis la frontière russe, j'étais fermement convaincu que tel était bien le programme politique du Reich allemand dans les territoires occupés de l'Est, et l'un des plus cruels bouleversements de ma vie a été de découvrir, par les documents qui ne m'avaient pas été présentés jusque-là [...], qu'au lieu de l'administration politique, c'est la terreur qui était à l'ordre du jour⁵⁰. »

Devant cette noble attitude, Michael Angelo Musmanno — président du tribunal au procès des groupes d'intervention, à Landsberg — eut cette remarque ironique : « Devons-nous comprendre [...] que vos efforts visaient à faire rouvrir les églises et à garantir aux populations civiles la plus grande liberté de religion et de culture⁵¹ ? »

C'est que le tribunal de Landsberg n'avait pas affaire à Six, soi-disant homme des Lumières et ami de l'humanité, mais au chef du *Vorkommando Moskau*^j. Selon le bulletin numéro 73 du 4 septembre 1941, cette troupe avait exécuté cent quarantequatre personnes entre le 22 juin et le 20 août, à quoi s'ajoutèrent quarante-six autres dont trente-huit intellectuels juifs qui avaient prétendument fomenté « des désordres dans le ghetto nouvellement créé à Smolensk⁵² ». Le chef de ce « groupe avancé » était Six, ci-devant directeur de la section VII du RSHA et depuis 1940 artilleur de la *Waffen SS*, mais que Heydrich avait chargé « après l'appel du soir, de vérifier toutes les entrées dans mon office, et d'être personnellement disponible pour tout entretien

dans les cas rares et les plus importants⁵³ ». Né en 1909 dans un milieu de petite bourgeoisie, le bachelier Six était entré dans la SA en 1932. « Je suis devenu national-socialiste moins pour des raisons de programme que pour avoir reconnu les potentialités du national-socialisme. J'y voyais la promesse que la solution du problème social ne viendrait pas d'une classe, mais de l'ensemble du peuple⁵⁴. » Même si l'étudiant Six ne se laissait pas impressionner par les détails souvent flous de l'idéologie nazie, une chose était clairement établie à ses yeux : un groupe n'appartenait certainement pas à la communauté du peuple (*Volksgemeinschaft*), celui des Juifs allemands. La décomposition des peuples et des États européens du fait des Juifs était à mettre au nombre « des plus grandes maladies épidémiques du siècle précédent ». Telle était l'une de ses convictions fondamentales⁵⁵.

Après la Nuit des longs couteaux et la mise au pas de la SA dans l'été 1934^k, le publiciste et universitaire Six passa dans le SD de Heydrich pour se charger du bureau de presse, puis du vaste domaine de la « recherche sur les adversaires » (*Gegnerforschung*). Parallèlement cet homme « opiniâtre », « pensif » et « énormément travailleur », à la chevelure blonde clairsemée, devint professeur des sciences du journalisme à Königsberg, et professeur d'histoire politique à l'université de Berlin — malgré une violente opposition des vrais universitaires. Lorsque Heydrich créa le RSHA en 1939, Six obtint, après six mois de lutte avec ses rivaux Ohlendorf et Schellenberg, la direction de la section VII, perdant toutefois la *Gegnerforschung* pour se consacrer aux « archives centrales de l'ensemble de la Police de sécurité et du Service de sécurité⁵⁶ ».

Dans toutes ses fonctions, la jeune vedette des sciences littéraires nazies servit le régime avec zèle, enseignant et diffusant — avec des prétentions scientifiques — ses valeurs fondamentales « de la race, du *Führertum*, de l'esprit de parti, de la germanité et de la communauté » auxquelles tout Allemand se devait de croire parce qu'elles étaient pour lui « les points de repère moraux naturels de sa vie et de son action, parce qu'il ne peut ni ne veut plus agir autrement⁵⁷ ».

Comme son chef Heydrich, Six voyait aussi dans les Juifs, les communistes, les francs-maçons et l'Église les principaux adversaires du national-socialisme. Lui et ses collaborateurs de la *Gegnerforschung* s'efforcèrent donc d'établir des fichiers exhaustifs des ennemis de la germanité et du national-socialisme, par exemple de tous les Juifs

importants, « spécialement de ceux qui sont actifs dans la science internationale ». Les bases scientifiques de ce travail étaient très souvent abstruses, mais conformes à la ligne du parti. Le 17 juillet 1939, un plan de travail élaboré par Six énumérait les autres champs de recherche possibles : « Ces problèmes peuvent être, par exemple : établir que le philosémitisme de l'Angleterre est fondé sur sa foi puritaine, et sur la croyance que l'Angleterre est issue de l'une des tribus perdues d'Israël⁵⁸. »

Au temps du SD, Heydrich profita beaucoup des recherches de Six — mais « C » voulait voir établie une « règle : que le SS (*SS-Mann*) politiquement conscient soit aussi le meilleur spécialiste, dans la théorie comme dans la pratique ». Cependant, plus la guerre approchait et avec elle, selon Heydrich, le temps de la pratique impitoyable, plus le théoricien lui tombait sur les nerfs. Il jugeait Six « encombré de complexes et de scrupules », le traitait volontiers de très haut (comme plusieurs autres de ses subordonnés immédiats) et ne faisait pas mystère de son aversion. En 1947, Werner Best déclarait : « Le docteur Six souffrit beaucoup des mauvais traitements de la part de Heydrich et finit par éprouver à son égard une aversion qui confinait à la haine⁵⁹. » La rupture arriva en 1939. Heydrich qualifia publiquement son subordonné de « professeur pédantesque » — mais il ne songea pas un instant à le renvoyer.

Par la suite, Six prit part à toutes les conférences importantes du RSHA. Membre de « l'état-major Heydrich » après l'invasion de la Pologne, il était parfaitement informé des exactions perpétrées sur place par les groupes d'intervention du SD et de la SP. Il savait que Hitler, Himmler et son chef songeaient à remodeler complètement le pays occupé, en mettant « hors d'état de nuire » les élites dirigeantes « aussi complètement que possible », et en utilisant le reste de la population comme « travailleurs saisonniers et migrants permanents⁶⁰ ». Et que les Juifs du Reich devaient être déportés par trains de marchandise dans une « réserve naturelle » (*Naturschutzgebiet*) ou « ghetto du Reich » (*Reichs-Ghetto*) que l'on allait installer au-delà de Varsovie et autour de Lublin⁶¹.

Six fut-il pris de scrupules devant la brutalité de la politique d'expulsion et d'extermination de la haute hiérarchie ? Ou bien le carriériste fut-il affecté par la conscience de sa perte d'influence ? Toujours est-il qu'il s'engagea en septembre 1940 dans les *Waffen SS* 1

afin de se battre sur le front « pour le Führer, pour le peuple et pour la patrie ». Les projets sur lesquels travaillaient ses collaborateurs du RSHA étaient de plus en plus marginaux et éloignés de la réalité. L'un d'eux enquêtait sur les rapports entre les familles princières d'Europe et la franc-maçonnerie ; un autre travaillait opiniâtrement sur une idée fixe de Himmler : les procès médiévaux contre les sorcières relevaient d'un complot du catholicisme romain contre les femmes de race germanique (*sic*). Six alla se former dans une unité d'artillerie, à Berlin-Lichterfeld. Mais il n'abandonna pas son poste de directeur de section au RSHA.

On ne sait rien de l'engagement de l'artilleur Six sur le front Ouest. Le commandant du régiment SS dans lequel il servait se montra fort élogieux : « Six est apte à commander. Il est extrêmement correct sur le plan militaire. Ses exposés politiques et philosophiques auprès des batteries font une grande impression sur les hommes⁶². » Peu avant l'attaque surprise de l'Union soviétique, en juin 1941, Heydrich convoqua l'artilleur Six à Berlin. Le chef du RSHA voulait lui confier une tâche dans laquelle il devait réaliser l'union dont il rêvait entre la science et l'action. Chef du *Vorkommando Moskau*^m, le savant devait prendre le contrôle des bibliothèques et des archives d'une capitale dont la conquête paraissait toute proche. Pour cette mission, son commando motorisé de vingt à trente hommes fut adjoint au groupe d'intervention B, commandé par Arthur Nebe. Celui-ci était, comme Six, chef d'une section du RSHA, en l'occurrence celle de la police judiciaire (Kripo). Six s'exécuta.

Mais le professeur Six n'avait-il comme objectifs que des livres et des documents ? Ou bien reçut-il aussi le 17 juin 1941, de la bouche même de Heydrich et comme les autres chefs de groupe et de commando, la consigne que le chef de groupe Karl Jäger entendit ce jour-là : dans le cas d'une guerre avec la Russie, les Juifs de l'Est devaient tous être tués. Lors de son procès à Landsberg, Six nia avoir participé à cette réunion. Il n'aurait été informé de sa mission que le 22 juin, par un aide de camp de Heydrich — mission qui ne comportait d'ailleurs que la mise en sécurité des archives.

Six se défendit avec plus d'énergie encore d'avoir commandé les tueries de Smolensk, où sa petite troupe attendait la prise de Moscou — qui n'arriva jamais. Le bulletin d'information numéro 73 (22 juin-20 août 1941) mentionnait cent quatre-vingt-dix exécutions

sous la responsabilité de Nebe, alors que Six avait déjà quitté son commandement et qu'il était sur le chemin du retour (ou peut-être déjà à Berlin). En raison de conflits d'attribution avec son collègue, Six avait demandé à être réaffecté au RSHA.

Au-delà de cette ligne de défense — il n'avait pas pu commettre ces crimes, puisqu'il n'avait pas été là —, Six tenta aussi de se blanchir moralement. À l'en croire, il avait déjà tenu la destruction des synagogues lors de la « Nuit de cristal », en 1938, pour « une honte et un scandale ». Et si d'aventure il avait reçu l'ordre d'exécuter des femmes et des enfants lors des opérations à l'Est, ajouta-t-il, il se serait dérobé à cet ordre en se donnant la mort⁶³.

Tels furent au procès de Landsberg les propos de celui qui s'était exprimé sans complexe dans une réunion d'avril 1944 — en tant que directeur de la section de politique culturelle du ministère des Affaires étrangères — sur la « juiverie mondiale », disant que les Juifs avaient perdu la partie en Europe, parce que « l'élimination physique de la juiverie de l'Est enlevait aux Juifs leurs racines biologiques⁶⁴ ».

Le tribunal commenta les confidences de Six avec une ironie méprisante. Mais à la différence d'Ohlendorf et de quinze autres accusés du procès de Landsberg, qui furent condamnés à mort ou à la prison à vie, Six ne fut condamné qu'à vingt ans de réclusion parce que sa participation au programme meurtrier de l'*Einsatzgruppe B* n'était « pas attestée avec certitude ». Le motif de sa condamnation fut qu'il avait « appartenu à une organisation qui avait commis des crimes et des actions inhumaines contre les populations civiles⁶⁵ ».

Le 3 novembre 1952, après seulement quatre ans et demi de détention, Six sortit libre de la prison de Landsberg. La justice ouest-allemande l'ayant ensuite laissé en paix, il a vécu depuis confortablement comme directeur de la mercatique chez Porsche-Diesel, puis comme consultant d'entreprise indépendant. Le docteur Six, ancien responsable de la « recherche des adversaires », est mort en 1975 d'une maladie de cœur à Bolzano (Bozen), dans le Tyrol méridional devenu italien.

Arthur Nebe — le tourmenté

« Il n'y a pas de convictions, il n'y a que des circonstances. » Cette phrase de Balzac était une des citations favorites du directeur de la police judiciaire du Reich (*Reichskriminaldirektor*), Arthur Nebe, chef de la section V dans le RSHA de Heydrich⁶⁶. Cela aurait pu être la devise d'une vie qui se termina le 3 mars 1945, sans doute au bout d'une corde, dans la prison de Plötzensee. C'est là que — juste deux mois avant l'effondrement du troisième Reich — la seule vedette de la criminalistique nazie fut condamnée et exécutée pour haute trahison, c'est-à-dire pour faits de résistance.

Au cours de sa brillante carrière, Nebe avait commencé par déployer tout son zèle comme chef du groupe d'intervention B en Russie, en faisant exécuter des milliers de personnes. Pour le compte de Himmler, il avait expérimenté d'épouvantables méthodes d'exécution plus ou moins « efficaces » sur des Juifs, des résistants et des malades mentaux. Il avait toujours soutenu qu'avec la victoire du national-socialisme, le travail de la police ne concernait « pas seulement l'élimination des criminels, mais aussi et conjointement le maintien de la pureté de la race⁶⁷ ».

Reste que le même Nebe conspirait depuis au moins 1940 avec le cercle des conjurés qui organisèrent finalement l'attentat manqué contre Hitler, le 20 juillet 1944. Il fournissait aux résistants des renseignements confidentiels en provenance du RSHA, et il est même possible qu'il leur ait procuré l'explosif employé. Après l'attentat et en cas de réussite, il aurait pris le contrôle du Troisième Reich avec une poignée de fonctionnaires de la police, tous hommes de confiance⁶⁸.

Le plus tourmenté des bureaucrates à qui Heydrich voulait « couler de l'acier dans les veines » en les impliquant activement dans sa

politique de meurtres, était né en 1894, fils d'un instituteur. Après un baccalauréat passé en catastrophe en 1914, il s'était engagé comme volontaire dans l'armée, et il avait terminé la guerre décoré de la Croix de fer de 1^{re} puis de 2^e classe. Entré dans la police de Berlin en 1920, il avait intégré le NSDAP et la SS en 1931. Un an plus tard, avant même l'arrivée au pouvoir de Hitler, il avait fondé le Cercle d'études national-socialiste de la police de Berlin (*Nationalsozialistische Arbeitsgemeinschaft bei der Berliner Polizei*). Une fois son parti au pouvoir, Nebe fit une carrière rapide dans la police. Directeur de la police judiciaire prussienne (*Leiter des preußischen Landeskriminalamts*) en 1935, il devint en 1937, sous Heydrich, le directeur de la police judiciaire du Reich (*Leiter des Reichskriminalamts*) intégrée ensuite dans le RSHA comme section V.

Pendant toutes ces années, l'arriviste Nebe se montra un camarade de parti entièrement dévoué à la cause, obéissant à Heydrich et aux autres hiérarques nazis. Mais il avait déjà intérieurement pris ses distances vis-à-vis du régime et de ses pontifes, dont il ne parlait plus qu'« avec mépris » dans l'intimité — si l'on en croit le livre de Hans Bernd Gisevius publié en 1966 sous le titre *Wo ist Nebe ?* (*Où est Nebe ?*). Dans les premières années du Troisième Reich, le criminologiste Gisevius avait été le collègue et l'ami intime de Nebe à Berlin. Révoqué de la police en 1936, il en était resté proche ; ce fut par son intermédiaire que Nebe entra en contact avec le cercle de résistants qui s'était constitué autour du général Ludwig Beck et du colonel Hans Oster, ainsi que du premier bourgmestre de Leipzig, Carl Friedrich Goerdeler.

Le livre de Gisevius est une tentative pour « blanchir » son ami. Mais les faits enregistrés fragilisent considérablement ces pieux efforts de l'amitié. Il est établi que Nebe gravit très rapidement les échelons hiérarchiques de la SS pour finir — en tant que directeur de section au RSHA — avec le double grade de *Brigadeführer SS* et de général de brigade de la police (*Generalmajor der Polizei*). Dans son poste de chef de la Kripo, il se comporta toujours « convenablement ». À la différence de ce qui se passait dans le service de « Gestapo-Müller », on ne battait pas chez lui les suspects lors des interrogatoires. « Gardez haute la bannière de la Kripo ! » conseillait Nebe à ses subordonnés, quand ils étaient mutés à la Gestapo. Il engagea sans faiblir des poursuites disciplinaires contre plusieurs de ses fonctionnaires pour

coups et blessures avérés en service⁶⁹. À Varsovie, après l'invasion de la Pologne, il instrumenta avec la même rigueur contre Lothar Beutel — pourtant *Brigadeführer SS* — qui avait violenté la fille de sa cuisinière polonaise, âgée de seize ans.

À l'Office central de sécurité du Reich, les relations de Nebe avec « C » étaient aussi tendues que celles des autres chefs de section. Heydrich jouait habilement de Nebe — un angoissé qui souffrait d'horribles maux d'estomac dans les situations critiques — contre son rival de la Gestapo, Müller. Nebe n'osa jamais la moindre opposition, sauf peut-être dans l'intimité, avec son ami Gisevius. Selon ce dernier, il aurait parlé un jour de « combines de gangsters » au sujet de son chef et des autres hauts dignitaires nazis⁷⁰. Heydrich appréciait apparemment l'efficacité de Nebe et Lina Heydrich se rappelait : « Je n'ai jamais entendu mon mari formuler un jugement négatif sur Nebe⁷¹. »

En 1939, les nazis lancèrent un programme de liquidation de la « vie indigne de vivre » — c'est-à-dire de l'euthanasie pour tous les déficients mentaux incapables de travailler. L'Institut technique de la police judiciaire (*Kriminaltechnische Institut*, abrégé en *KTI*) — qui faisait toute la fierté de Nebe — fut impliqué de façon décisive dans le projet. Il développa un mode d'exécution par l'oxyde de carbone pur, diffusé dans un espace hermétiquement clos, qui tuait les sujets exposés en quelques minutes. Nebe savait quelle responsabilité il prenait. En 1967, dans le jugement de la cour d'assises de Stuttgart rendu contre le docteur Albert Widmann, directeur de section à l'Office de police judiciaire du Reich, qui pratiqua les expériences, on lit : « Dès le stade de la planification, Nebe — sur instruction venue du plus haut — informa l'accusé que l'euthanasie était une affaire résolue et que le KTI avait un rôle décisif à jouer. À la question de l'accusé demandant si l'on allait tuer des hommes ou des animaux, Nebe répondit qu'il ne s'agissait ni d'hommes ni d'animaux, mais "d'animaux à forme humaine". À la question suivante de l'accusé, Nebe répondit qu'il [l'accusé] n'encourait aucune responsabilité et que le tout serait légalisé par une loi officielle⁷². »

Entre janvier 1940 et août 1941, quelque soixante-dix mille malades et déficients mentaux furent ainsi gazés. Le « convenable » Nebe eut-il alors des tourments avec sa conscience ? Nous l'ignorons.

Son apologiste Gisevius est muet sur ces monstruosités. Il n'en défend qu'avec plus d'éloquence l'épisode le plus sombre de la vie de son ami : le commandement de l'*Einsatzgruppe B* en Russie, de juin à fin octobre 1941. Selon les souvenirs de Gisevius, Nebe se serait maintes fois et violemment opposé aux exigences de Heydrich et il aurait préparé sa mutation à la Commission internationale de police judiciaire. Toujours selon Gisevius, Nebe voyait « venir vers lui quelque chose qui allait fatalement lui faire perdre le contrôle⁷³ ».

Seul un entretien avec le général de corps d'armée Beck, chef du réseau de résistance, l'avait convaincu d'obéir à Heydrich. D'après Gisevius, Beck avait expliqué de façon insistante à Nebe que c'était l'une des décisions les plus difficiles à prendre pour un chef d'armée : il fallait « sacrifier des victimes dans le cadre d'une opération tactique en vue d'un bouleversement stratégique, et même, si besoin est, verser le sang de troupes plus nombreuses⁷⁴ ». C'est ainsi qu'on avait besoin de lui et qu'on espérait qu'il n'allait pas faire défaut aux conjurés.

Le bouleversement stratégique : un coup d'État contre Hitler avec la participation du directeur de la police judiciaire. Le sacrifice tactique : coopérer aux plans de liquidation de Heydrich, pour ne pas être démasqué comme résistant au régime. C'est ainsi que Gisevius justifie l'engagement meurtrier de Nebe à l'Est, au cours duquel on devait effectivement « verser le sang de troupes plus nombreuses ».

Un témoin oculaire de la scène au cours de laquelle Heydrich chargea ses chefs de section de prendre la direction des commandos de liquidation ne perçut aucune résistance de la part du directeur de la police. Selon le docteur Bernhard Wehner, commissaire de police sous les ordres de Nebe, son chef fut le premier à sortir du rang : « Général, vous pouvez compter sur moi ! » Wehner : « Les collègues du chef de section ricanent intérieurement. Ils sont habitués à ce que leur Arthur se targue d'être le plus vaillant et le plus courageux d'entre eux. On se moque souvent de son désir ardent de la Croix de fer avec palme⁷⁵. »

Parfaitement « couvert » par sa position d'exécuteur des basses œuvres de Heydrich, l'homme de la résistance eut quand même à répondre de la liquidation de dizaines de milliers de victimes par son groupe d'intervention B. Selon le bulletin numéro 113 du 14 novembre 1941, 45 467 personnes avaient été exécutées à cette date. Simplement pour ne pas se faire remarquer, Nebe incitait ses

commandos à des mesures énergiques lorsqu'ils pénétraient dans des villes conquises : c'est ce que Heydrich attendait de lui⁷⁶.

Himmler eut de grosses déceptions à Minsk, le 15 août, pour la seule et unique fois de sa vie où il voulut assister à une exécution de masse. Le *Reichsführer SS* avait chargé Nebe de trouver de nouvelles solutions. Nebe fit apporter d'Allemagne par son adjoint Widmann quatre cents kilos d'explosif et deux grands tuyaux métalliques. Vingt-cinq malades mentaux russes furent d'abord enfermés dans un baraquement en bois bourré de charges explosives, puis Widmann appuya sur le détonateur. Mais l'explosion n'apporta pas le résultat prévu. « Le toit et la porte volèrent en éclats, mais la moitié des malades sortirent en rampant ou en courant, hurlant de terreur. Tandis que des déportés juifs étaient chargés de rassembler les survivants dans l'obscurité, Widmann et ses assistants analysèrent les causes de l'échec. On arriva à la conclusion que la charge d'explosifs avait été trop faible et l'on fit un deuxième essai. Le baraquement fut réduit en miettes et l'on n'entendit plus aucun bruit. Quelques morceaux de cadavres restèrent accrochés dans les arbres⁷⁷. »

Nebe rejeta le test de l'explosif en le qualifiant de « saloperie monstrueuse » et décida d'essayer un dispositif « plus humain ». Dans une maison de santé de Moguilev, en Biélorussie, il fit installer les deux tuyaux métalliques dans un espace étanche ; le premier était relié à l'échappement d'un moteur de voiture, le second, d'un camion. Une fois que les patients eurent été répartis et enfermés, on envoya les gaz dans le premier : même au bout de plusieurs minutes, les malades ne présentaient aucun signe d'empoisonnement. Nebe ordonna alors la mise en route de la seconde installation — et il ne fallut que quelques instants pour que le silence se fit.

Le lendemain, les SS analysèrent les résultats obtenus. On récusait la méthode de l'explosif parce que la mort n'était pas assurée du premier coup ; et cela nécessitait trop de préparatifs et de travaux, avant et après. « Dans ces conditions, l'exécution par les gaz d'échappement était à préférer, parce que l'on disposait partout de véhicules et d'espaces facilement aménageables⁷⁸. »

Lorsque Nebe reprit sa place au bureau, en novembre 1941, il n'était plus — selon Gisevius — que « l'ombre de lui-même, hypernerveux, malheureux ». Son engagement infatigable fut récompensé par sa promotion au grade de général de division, mais la

flamme s'était éteinte. Il échafaudait avec sa section des plans extravagants, imaginant par exemple d'attirer la pègre américaine du côté des nazis, afin que l'Allemagne puisse gagner la guerre. « Des sabotages ! Des incendies ! Des catastrophes ! Cela devrait décider du sort de la guerre⁷⁹ ! »

Lorsque Heydrich mourut en juin 1942 des suites de l'attentat de Prague, Nebe ne manifesta aucun deuil excessif, mais il fut naturellement représenté dans la garde d'honneur au cercueil du chef du RSHA. Il servit ensuite avec la même loyauté — au moins apparente — le successeur de celui-ci, le docteur Ernst Kaltenbrunner.

Autre exemple des déchirements intérieurs de Nebe : selon des témoins oculaires, il se montra « très bouleversé » et « exténué » en avril 1944, lorsqu'il transmit à un subordonné l'ordre confidentiel donné par Hitler d'« abattre au cours d'une tentative d'évasion » cinquante aviateurs anglais prisonniers pour rébellions réitérées, afin de terroriser les autres détenus. La sélection des victimes incombait en effet au *Reichskriminalamt*. Mais le même Nebe apaisa ses collègues et sa propre conscience de façon très caractéristique : les exécutions seraient naturellement à la charge de la Gestapo et au bout du compte, il n'y avait aucun moyen de s'opposer à un ordre du Führer⁸⁰. Et il donna les instructions nécessaires.

Quatre mois plus tard, Nebe était au RSHA lorsqu'il apprit l'attentat contre Hitler. Si tout avait marché comme prévu, lui et quelques fonctionnaires de la Kripo acquis à sa cause auraient dû arrêter aussitôt Kaltenbrunner, « Gestapo-Müller » et d'autres dignitaires nazis. Mais Hitler ne fut pas tué. Jusqu'au 24 juillet, Nebe put rester parmi ses collègues fidèles au régime sans être inquiété, puis les soupçons s'accumulèrent sur sa personne, au fur et à mesure que les autres conjurés étaient arrêtés et exécutés. Alors le directeur de la police judiciaire du Reich plongea dans la clandestinité.

Nebe réussit à se cacher pendant presque six mois chez des amis, à la campagne, dans le canton de Teltow. Depuis sa cachette, il espérait une fin rapide de la guerre et « il se demandait sérieusement si on lui accorderait, en tant que résistant, un des domaines de Heydrich en Bohême ou à Fehmarn⁸¹ ». Pour finir, une ancienne maîtresse le trahit par jalousie et on l'arrêta le 16 janvier 1945, sans qu'il opposât de résistance. Il n'y eut pas à le torturer pour obtenir des aveux qui l'accablaient. Jusqu'au bout, ce « cacique de l'extermination, aussi

sérieux qu'ambitieux⁸² », espéra que Himmler le laisserait partir au front pour se racheter, en souvenir des services rendus. En vain. Nebe finit ses jours sur un gibet nazi.

Heydrich avait été régulièrement informé par téléphone et par télégramme des activités meurtrières de ses directeurs de section et des autres chefs de commando du RSHA qui devaient lui rendre des comptes ponctuellement — à lui, pas à Himmler. « C » fixait la feuille de route des opérations : il fallait provoquer « sans laisser de trace » des exactions de la population contre les Juifs, ce que Heydrich appelait des « opérations d'autopurification » (*Selbstreinigungsbestrebungen*) [29 juin] ; tous les politiques communistes, les Juifs fonctionnaires du parti et de l'État, les saboteurs et les agitateurs étaient « à exécuter » (1^{er} juillet) ; en fin de compte, « tous les Juifs » (17 juillet) ; parmi les prisonniers de guerre, les commissaires politiques et les Juifs devaient être abattus « le plus discrètement possible » et « pas dans le camp » (17 juillet) ; tous ceux qui aidaient les partisans étaient « à fusiller », leurs villages « à brûler jusqu'au sol » (18 septembre). De ses exécuteurs, Heydrich exigeait non seulement une « action énergique et impitoyable », mais aussi « une attitude impeccable, dans le service comme au dehors⁸³ ».

Le chef du RSHA pressait ses subordonnés pour avoir des « résultats ». Le 30 juin, il visita Grodno, en Lituanie, et blâma les membres du commando 9 parce qu'ils avaient liquidé « 96 Juifs seulement ». Les deux chefs SS revinrent sur place le 9 juillet, pour constater avec satisfaction que les exécutions avaient « considérablement » augmenté⁸⁴.

Les historiens n'ont pas encore pris l'exacte mesure de l'épopée sanglante des *Einsatzkommandos* à travers les pays baltes et la Biélorussie, l'Ukraine et la Russie. Environ trois mille hommes du RSHA, appuyés par des *Waffen SS*, des unités régulières de la police et des troupes de la Wehrmacht, exécutèrent plus d'un demi-million de personnes, y compris des femmes et des enfants, à partir d'octobre 1941. Les pires massacres ont leur place sur les monuments commémoratifs du génocide en Europe, en Amérique et en Israël : Kamenets-Podolski, 23 600 morts, Babi Yar, 33 700, Vitebsk, 16 000, Dniepropetrovsk, 10 000, Odessa, 27 000, Dalnik, 20 000, Rovno, 21 000, Minsk, 19 000, Riga, 38 000, Vilnius, 33 500...

Ces exécutions de masse étaient planifiées avec un sang-froid

parfait de professionnel, comme le montre le rapport Jäger : « L'exécution de ces actions est avant tout une question d'organisation. La décision d'éradiquer systématiquement tous les Juifs d'un canton exigeait une préparation rigoureuse de chaque opération et une investigation précise de la situation régnant dans le canton en question. » Une fois l'investigation terminée, les Juifs devaient « être rassemblés en un ou plusieurs lieux. En fonction de leur nombre, on cherchait une place suffisante pour les fosses que l'on creusait. Il fallait compter en moyenne quatre à cinq kilomètres de marche entre les points de rassemblement et les fosses. Les Juifs étaient acheminés par groupes de cinq cents, distants d'au moins deux kilomètres, jusqu'au lieu de l'exécution. »

Le déroulement des exécutions a été établi en 1964 au tribunal de grande instance de Kiel, dans l'enquête sur les actes perpétrés par l'*Einsatzkommando 8* : « Lors des premières exécutions par balle (à Bialystok et Baranovitchi), on forma des pelotons d'exécution composés de membres des commandos et des policiers qui leur avaient été adjoints. L'effectif d'un peloton comptait autant d'exécuteurs que d'hommes à abattre et (dans certains cas isolés) le double, de sorte que chaque victime avait son tireur (et quelquefois deux). Ces pelotons d'exécution, équipés de fusils, se composaient de fonctionnaires de la police et de membres des *Waffen SS*, et ils étaient commandés par un chef SS, conformément aux instructions données par la direction du groupe d'intervention 8. Lors de ces exécutions, il arrivait à l'occasion que les victimes dussent se ranger au bord des fosses où l'on n'avait plus ensuite qu'à les "pousser"...

« Lors des actions qui suivirent, au plus tard à partir de Baranovitchi, les victimes devaient s'allonger face contre terre dans les fosses ; elles étaient alors tuées d'une balle dans la tête. Lors des exécutions à Bialystok, Novgorod et Baranovitchi, les cadavres étaient plus ou moins bien recouverts de sable ou de chaux avant l'arrivée des victimes suivantes ; mais par la suite on ne procéda plus à ce genre d'ensevelissement sommaire, de sorte que pour être exécutés, les nouveaux arrivants devaient s'allonger directement sur les cadavres de ceux qui les avaient précédés. Mais même dans les cas où les corps d'un groupe de suppliciés avaient été recouverts d'une légère couche de chaux ou de sable, les suivants pouvaient sentir les corps de leurs compagnons d'infortune dont les membres émergeaient ici et là⁸⁵. »

C'est ainsi que 33 771 personnes trouvèrent la mort, les 29 et 30 septembre 1941, dans le ravin de Babi Yar, près de Kiev. Un survivant a raconté : « Sur le terrain du cimetière, les Allemands nous dépouillèrent de nos bagages et objets de valeur, nous et les autres habitants. Puis ils nous dirigèrent par groupes de quarante ou cinquante vers un “corridor” d'environ trois mètres de largeur, formé des deux côtés par des Allemands serrés les uns contre les autres, avec des bâtons, des matraques de caoutchouc et des chiens [...]. Ceux qui passaient par ce “corridor” étaient sévèrement rossés par les Allemands et venaient ensuite s'entasser sur une place au bout du “corridor”, où ils étaient déshabillés par des policiers ; ils étaient obligés de tout enlever, jusqu'au linge de corps. Ils étaient aussi battus à ce moment-là. Beaucoup de gens ne sortaient pas vivants du “corridor”. Puis les survivants, déshabillés et toujours battus, étaient emmenés par groupes au ravin de Babi Yar, au lieu des exécutions [...]. J'ai vu de mes yeux les Allemands arracher les enfants à leurs mères pour les jeter vivants dans le ravin. J'ai vu des femmes rossées et abattues, des vieilles et des malades. Des jeunes êtres sont devenus gris sous mes yeux. » Un des exécutants confirme cet apogée de l'horreur : « Les Juifs devaient se déshabiller dans une sablière. Il y avait des enfants, des hommes et des femmes. De là, ils devaient descendre à pic dans le ravin où il y avait déjà des cadavres. Je ne sais pas combien de couches il y avait. J'ai dû moi aussi monter sur ces cadavres et mes camarades aussi ont dû le faire. Les Juifs devaient s'allonger sur les cadavres. Ils étaient ensuite abattus. » Trois jours plus tard, rapporte un autre témoin, les montagnes de dépouilles tressaillaient encore ; mais ceux qui n'étaient pas morts sous les balles devaient mourir tôt ou tard d'étouffement ou de soif, prisonniers de l'entassement des morts⁸⁶.

Les meurtriers n'avaient de compassion que pour eux-mêmes. « Nos hommes étaient plus déprimés nerveusement que ceux qui allaient être abattus⁸⁷ », déclara après la guerre Paul Blobel, qui commanda le massacre des Juifs de Kiev dans le ravin de Babi Yar. Walter Mattner, secrétaire général de la police de Vienne, écrivit chez lui à propos d'une « action » menée à Moguilev, en Biélorussie : « La mort que nous leur donnions était une mort rapide et belle⁸⁸. » « Les nourrissons décrivaient une grande courbe en l'air et nous les abattions en vol avant qu'ils n'arrivent dans l'eau ou dans la fosse. Se

débarrasser au plus vite de cette engeance [...]. Pouah ! Je n'ai jamais encore vu tant de sang, de merde, de corne et de viande ! Je comprends maintenant ce que signifie l'expression "folie sanguinaire⁸⁹". »

Fidèles aux consignes de Heydrich sur la « correction » du comportement à observer pendant le service et en dehors, ces meurtriers s'opposaient toutefois aux « exécutions sadiques et non convenables⁹⁰ ». Leurs alliés roumains fêtèrent par exemple leur entrée dans Kichinev, sous les yeux indignés du commando spécial allemand, en abattant des gens au hasard dans le cimetière juif et dans les rues, dont ils laissaient les cadavres sur place. Furieux, le commandant Paul Zapp exigea de son homologue roumain local qu'il signifie clairement à ses compatriotes qu'ils seraient considérés comme responsables de ces exécutions irrégulières, afin que l'on n'attribue pas « au commando d'intervention la responsabilité de ces forfaits⁹¹ ».

Reste que les groupes meurtriers de la SS et du RSHA ne tuaient pas sans témoins : des troupes régulières de la Wehrmacht étaient toujours sur les lieux de leur macabre besogne. Cinquante ans après la fin de la guerre, la légende tenace courait toujours selon laquelle l'homme de troupe allemand n'avait rien eu à voir avec les orgies meurtrières des sbires de Heydrich. Il fallut attendre l'exposition intitulée « Guerre d'extermination. Crimes de la Wehrmacht, 1941-1944 » (« *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht, 1941 bis 1944* ») et présentée en 1995 par l'Institut hambourgeois de recherches en sciences sociales — malgré les protestations furieuses d'une grande partie du public — pour qu'une autre image parvienne à s'imposer.

Au printemps 1941, donc avant le début de la campagne de Russie, la direction de la SS et le haut commandement de la Wehrmacht délimitèrent les domaines d'intervention et de compétence. « Les groupes d'intervention ou commandos sont habilités à décider de procéder à des exécutions dans la population civile, dans le cadre de leur mission⁹². » Cet ordre du jour secret émanant du commandant en chef de l'armée de terre, le maréchal Walther von Brauchitsch^p, en date du 28 avril 1941, atteste sans équivoque que les plans meurtriers de la SS et du RSHA étaient connus des chefs suprêmes de la Wehrmacht. Les généraux les approuvaient pour l'essentiel, mais ils arrachèrent quand même à Hitler et Himmler le droit de donner des

ordres aux commandos de tueurs — seulement (cela fut expressément stipulé) quand la situation militaire l'exigeait sur le terrain⁹³. Cette possibilité d'ordre contraignant ne fut pratiquement jamais utilisée pour faire obstacle à des exécutions de masse. La seule demande vraiment formulée par la hiérarchie militaire fut « que les exécutions eussent lieu autant que possible à l'écart des troupes⁹⁴ ».

Le 11 juin 1941, le général de corps d'armée Franz Halder^q précisa la répartition des rôles entre les groupes d'intervention de la SS et la Wehrmacht : « Il convient de faciliter l'exécution des missions spéciales des commandos etc. par des instructions à la troupe, la délivrance de laissez-passer, la mise à disposition de personnels auxiliaires, l'utilisation des véhicules et toute aide requise, autant que la situation des combats le permet⁹⁵. »

Sur le terrain d'action du groupe d'intervention C, de nombreux soldats interprétèrent si généreusement l'« aide requise » aux commandos de Heydrich que le chef de la VI^e armée se vit dans l'obligation d'intervenir. Le feld-maréchal Walter von Reichenau écrit ainsi, le 10 août 1941 : « En différents endroits du territoire sous contrôle militaire, des organes du SD, du *Reichsführer SS* et du chef de la police allemande procèdent aux exécutions indispensables contre des éléments criminels bolcheviques, juifs pour la plupart d'entre eux. Il est arrivé que des soldats exempts de service soient allées se proposer d'eux-mêmes au SD pour l'aider à s'acquitter de ces exécutions, qu'ils aient assisté en spectateurs à ces actions et qu'ils en aient pris des photographies. Le chef suprême de l'armée ordonne donc ce qui suit. Toute participation de soldats de l'armée à ces exécutions, comme spectateur ou comme exécutant, qui n'aura pas été ordonnée par un supérieur hiérarchique, est formellement interdite [...]. Si le SD vient demander aux commandants sur le terrain de garantir au moyen de barrages militaires un espace prévu pour une exécution du SD, il faut donner suite à cette demande⁹⁶. »

L'élimination « indispensable » des « éléments criminels bolcheviques, juifs pour la plupart » ne paraît pas poser de problèmes fondamentaux au feld-maréchal. Mais comme les groupes d'intervention avaient désormais le droit d'opérer de façon autonome, il rappelait la répartition du travail fixée en haut lieu pour ces circonstances : exécutions pour les uns, assistance matérielle pour les autres.

C'est ainsi qu'à Berlin comme à Prague, à l'aide des « Bulletins d'informations sur l'URSS » (« *Ereignismeldungen UdSSR* ») de ses commandos fournis par « Gestapo-Müller », Heydrich put constater qu'à de rares exceptions près, la Wehrmacht collaborait sans états d'âme aux actions de nettoyage du RSHA. Par exemple, lors du massacre de Babi Yar près de Kiev évoqué un peu plus haut, des unités régulières de la VI^e armée encerclèrent la capitale ukrainienne. Elles ordonnèrent sous peine de mort aux Juifs de la ville de se rassembler en un lieu où les membres d'un régiment de police, aidés de policiers ukrainiens auxiliaires, vinrent les chercher pour les escorter jusqu'au lieu de leur exécution. Des événements analogues se déroulèrent à Lubny. Là aussi, la Wehrmacht rassembla *manu militari* quelque deux mille victimes, qui furent ensuite liquidées par un commando spécial de la SS.

À Minsk, en juillet 1942, trente mille Juifs furent exécutés lors du « nettoyage » du ghetto. « La boucherie fut exécutée par un commando spécial de la SS, mais les soldats de la Wehrmacht montèrent la garde autour du ghetto et veillèrent à ce que personne ne pût s'enfuir et échapper à la mort⁹⁷. » Les recherches effectuées par l'Office central d'information sur les crimes nazis (*Zentralstelle zur Aufklärung nationalsozialistischer Verbrechen*), à Ludwigsburg, ont confirmé que des unités de la Wehrmacht avaient participé directement aux exécutions massives. En Biélorussie, par exemple, sous le haut commandement de la Sipo et du SD, la 7^e compagnie du 727^e régiment d'infanterie massacra plus de huit mille Juifs entre octobre et novembre 1941.

À la fin de 1941, l'*Einsatzgruppe D* d'Otto Ohlendorf liquida plusieurs milliers d'hommes à Simferopol, en Crimée. Le 15 décembre, il put annoncer à Heydrich que la ville était *judenfrei*, c'est-à-dire « libre de juifs ». Deux unités régulières de la Wehrmacht — les détachements 683 de la police militaire (*Feldgendarmarie*) et 647 de la police rurale (*Feldpolizei*) — participèrent aux exécutions. Quelques mois plus tard, le commandant de la place de Simferopol sur ordre du commandant en chef de la XI^e armée, le général Erich von Manstein⁹⁸, demanda si l'on pouvait remettre à l'armée les montres « provenant de l'action contre les Juifs, dans l'intérêt du service ». Généreux, les services de Heydrich expédièrent cent vingt montres ayant appartenu aux Juifs liquidés, et proposa d'autres livraisons en cas de besoin⁹⁸.

Les chronomètres précieux en or et en argent ne figuraient cependant pas dans le lot. Conformément aux ordres, l'*Einsatzgruppe D* les avait « consignés à la caisse de l'État à Berlin ».

Heydrich n'assista jamais sur place aux tueries. On lui présenta une fois à Berlin un petit film sur une exécution de masse. Il bondit et exigea sur-le-champ la mise au point d'une autre méthode. Comme Himmler était arrivé de son côté à la même conclusion, les sbires de Heydrich — Arthur Nebe en tête — cherchèrent la méthode la plus efficace pour réaliser des meurtres de masse. Placé à la tête d'un groupe d'intervention, Nebe expérimenta, on l'a vu, la dynamite et les gaz d'échappement^s.

Mais les commandos de la mort avaient besoin de dispositifs d'exécution mobiles, pour accomplir leur besogne sur le terrain aussitôt après la conquête des localités par l'armée régulière. Et tandis que Nebe continuait en Russie les liquidations sanglantes sur le mode routinier, ses techniciens du RSHA, à Berlin, travaillaient fébrilement la mise au point d'un camion de gazage. On relia directement le tuyau d'échappement du véhicule à la caisse étanchéifiée, derrière la cabine de pilotage. Les spécialistes du RSHA savaient parfaitement à quoi ils travaillaient. Le *Sturmabführer SS* Friedrich Pradel leur avait expliqué sans détour que les membres des commandos d'exécution étaient à bout de nerfs, sur le front est, et qu'il fallait « employer une technique d'exécution plus humaine⁹⁹ ».

Albert Widmann, expert en exécution, imagina de modifier la teneur en oxyde de carbone des gaz d'échappement en retardant l'allumage, afin d'augmenter leur pouvoir asphyxiant. Les mesures prises à l'intérieur du camion par des collaborateurs de l'Institut équipés de masques à gaz donnèrent des résultats « satisfaisants ». Mais le RSHA ne voulait pas expédier sa « réalisation humaine » en Russie sans un test en situation réelle. En novembre 1941, on sélectionna dans le KZ de Sachsenhausen une trentaine de prisonniers en vue de la vérification décisive. Les malheureux se déshabillèrent et montèrent dans le camion « comme dans un omnibus ». Puis le camion démarra.

« On me dit en outre que les gens qui étaient montés dans le véhicule étaient des Russes et qu'ils auraient dû être fusillés. On voulait voir s'il n'y avait pas une autre manière de les tuer. Nous avons ensuite retrouvé le véhicule dans un autre endroit [...]. Je me

rappelle encore que l'on pouvait regarder par un œillette ou par une lucarne à l'intérieur, qui était éclairé. Puis le véhicule fut ouvert. Quelques cadavres tombèrent au dehors ; les autres furent retirés par des prisonniers. Nous autres techniciens constatâmes que les corps avaient pris une couleur rose-rouge, comme il est courant pour des hommes asphyxiés à l'oxyde de carbone¹⁰⁰. » Tels étaient, en 1959, les souvenirs du docteur Theodor Leidig, chimiste qui avait participé à l'expérience décisive.

Les constructeurs et leurs commanditaires étaient satisfaits. Himmler exigea dorénavant l'utilisation de chambres à gaz mobiles. Dans son esprit rempli de fantasmes romantiques, la mort par l'inhalation d'oxyde de carbone ne devait pas être une épouvantable asphyxie, mais un simple « endormissement », un crépuscule finissant... La Chancellerie conseilla par téléphone une amélioration technique pratique : l'Institut technique de la police criminelle devait équiper l'intérieur du camion d'un caillebotis, afin de faciliter le nettoyage des excréments et de l'urine sortis des corps à l'agonie¹⁰¹. À partir de décembre 1941, l'utilisation de ces chambres à gaz roulantes est attestée sur le front Est.

Parallèlement à ces unités mobiles, on construisit aussi les premières installations fixes dans les camps de concentration. Le 3 septembre 1941, dans le camp gigantesque d'Auschwitz dont Himmler avait ordonné la construction dès le mois de mars — Heydrich entendit parler dès janvier d'un « Auschwitz II » —, les SS firent un premier essai de chambre à gaz sur des prisonniers de guerre russes. Le commandant du camp, Rudolf Höss, fit employer des cristaux d'acide cyanhydrique utilisés jusque-là comme insecticide : le zyklon B allait être l'instrument de la mort pour les un million cent mille victimes d'Auschwitz et de Birkenau. En octobre, Himmler put annoncer devant les commandos d'intervention : « Bientôt, les Juifs seront systématiquement et exclusivement gazés¹⁰². » La première extermination massive eut lieu le 7 décembre à Chelmno (Kulm), près de Lodz. Dans ce camp, administré — à la différence d'Auschwitz ou de Treblinka — par des fonctionnaires de la Sipo de Heydrich, cent cinquante mille hommes moururent en quinze mois. On y utilisa aussi, au moins au début, trois chambres à gaz mobiles, dissimulées en camions de déménagement.

Pendant cette mise au point progressive de l'extermination de

masse, Heydrich aspirait aussi à l'expérience du front, mais de façon active, conformément à la fougue de son tempérament. Il était hors de question de revenir dans la Marine, qui l'avait congédié en 1931. Il refusa brutalement les tentatives de réconciliation de ses anciens camarades de la « Crew 22 ». Le chef du RSHA essaya même de discréditer le commandant en chef de la Kriegsmarine, le grand amiral Erich Raeder, auprès de Hitler, mais en vain. Raeder put faire éclater « la fausseté des calomnies » de Heydrich et « couvrir de ridicule¹⁰³ » ce dernier. Heydrich touchait là à ses limites : Hitler protégea le chef de sa flotte de guerre.

Heydrich se tourna donc, dès 1939, vers la Luftwaffe de Göring. Bien qu'il eût déjà trente-cinq ans et qu'il fût mobilisé par son travail au RSHA, il reçut une formation accélérée de pilote de chasse sur Messerschmidt Bf109D^u à la base aérienne de Werneuchten, près de Berlin. Il fit son premier vol de guerre dès la campagne de Pologne. En 1940, il participa à des engagements aériens en Norvège et aux Pays-Bas, dans l'escadrille de chasse (*Jagdgeschwader*, abrégé en *JG*) 77 ; puis, en 1941, aux commandes d'un Me-109E-7 frappé du sigle « SS », comme garde-côte pour l'île de Wangerooge. Heydrich avait tendance à « casser du bois ». Le 13 mai 1940, son Me-109 capota au décollage à Stavanger. Impulsif et sans doute insuffisamment formé, le pilote avait donné trop vite les gaz. L'avion était un amas de ferraille dont il fallut extraire Heydrich, qui s'en tira avec une blessure au bras gauche. À Wangerooge, en juin 1941, il endommagea son appareil en le rangeant dans un hangar.

La propagande officielle transforma naturellement ces maladroites en autant d'occasions de louanges : « Lors d'un accident avec son appareil — même le meilleur pilote de chasse peut faire une erreur — il s'en tira avec une légère blessure à la main. La plaie à peine traitée à l'aide d'un pansement d'urgence, il repartit pour un nouvel engagement¹⁰⁴. » Et c'est naturellement avec le même héroïsme tranquille qu'il fait face à ses multiples responsabilités : « Mais quand dans la nuit du Nord, les avions allemands étaient rentrés à l'aérodrome et que les pilotes se jetaient sur leur lit de camp pour quelques heures d'un sommeil réparateur, des tâches non moins importantes attendaient le commandant Heydrich sur le front du combat intérieur. Il fallait alors dépouiller les dépêches, donner des coups de téléphone, prendre des décisions et traiter le courrier. C'est

que le chef de la police de sécurité et du Service de sécurité du Reich n'était pas moins en service au front que le commandant d'escadrille. Et ses compagnons d'armes devaient souvent se demander quand le commandant Heydrich trouvait le temps de dormir¹⁰⁵. »

Bien que Himmler — son supérieur hiérarchique — lui eût interdit de voler, Heydrich participa secrètement aux premiers jours de l'opération « Barberousse » en URSS. Aux commandes de son Me-109, il rejoignit soudain l'escadrille 77 sur la base de Balti (Bieltsy), en Moldavie. Il expliqua aux pilotes émerveillés qu'il avait obtenu son avion du général d'aviation Ernst Udet^v, en échange d'une plaque d'immatriculation de la police grâce à laquelle le général pourrait circuler comme il voulait, de jour comme de nuit et même pendant les attaques aériennes et les bombardements¹⁰⁶. Lors d'une attaque contre un pont sur le Dniestr près de Jampol, le 22 juillet 1941, la défense anti-aérienne soviétique toucha son avion. Heydrich dut atterrir en catastrophe.

Anton Mader, son chef d'escadrille, était aux cent coups : le chef de l'Office central de sécurité du Reich aux mains de Staline — la colère de Hitler allait être terrible ! Un appel téléphonique venant d'une unité du front le tira d'angoisse : « Ici se trouve l'un des vôtres qui a été descendu. Il doit avoir pris un sérieux coup. Il dit qu'il est Reinhard Heydrich¹⁰⁷ ! » La presse allemande aux ordres conféra également à cette aventure une tournure glorieuse : « Sur le front de l'Est, son Me-109 fut un jour abattu après un combat acharné. Rassemblant toutes ses forces, il réussit avec sang-froid à poser son appareil près des lignes allemandes. Pendant sa descente, il eut encore le temps d'apercevoir des Soviétiques en déroute¹⁰⁸. »

Les Allemands qui mirent en sécurité Heydrich — miraculeusement indemne, une fois encore — étaient des siens. Un détachement du *Sonderkommando 10a* appartenant à l'*Einsatzgruppe D* sous la conduite du *Hauptsturmführer SS* Otto-Ernst Prast le mena devant le chef du commando Heinz Seetzen, que Heydrich avait connu comme chef de la Gestapo de Hambourg. Son commando spécial, engagé dans la « guerre contre les partisans », venait juste de liquider quarante-cinq Juifs et trente otages.

Après cette mésaventure, Himmler mit un terme définitif à la carrière du commandant d'aviation Heydrich. « Il n'avait guère d'expérience aérienne et aucun succès en combat aérien », se rappelait

le pilote Georg Schirmbock, un de ses compagnons d'escadrille, « mais il reçut la Croix de fer de première classe avec épingle d'argent — et tout fut dit¹⁰⁹ ».

Tout en jouant aux cartes le soir, le commandant Heydrich avait eu l'occasion de développer devant ses camarades aviateurs sa vision d'un « paradis » grand-allemand dans cette Russie fertile dont les masses russes et surtout leurs élites communistes étaient indignes. Mais il n'avait pas mentionné « l'enfer » sur le chemin. De retour du front, Heydrich continua de se rapprocher de l'Holocauste qui était de plus en plus à l'ordre du jour depuis le début de 1941. Selon l'historien Eberhard Jäckel, « l'architecte suprême du génocide ne fut pas Himmler, mais Heydrich. Il poussa Hitler lui-même¹¹⁰ ».

Après accord du Führer, Heydrich proposa le 26 mars à son représentant Göring un projet de « solution du problème juif ». Le 31 juillet, Göring le chargea par écrit de « produire dans les plus brefs délais un projet d'ensemble sur les premières mesures pratiques d'organisation matérielle à prendre pour mener à bien la solution finale tant désirée du problème juif¹¹¹ » — « la feuille de route » pour le génocide.

Vers cette époque déjà, les initiés portaient du principe que les exécutions massives en Union soviétique étaient sans doute le point de départ d'un génocide généralisé. Dans une lettre du 6 août 1941, Walter Stahlecker, confident de Heydrich et chef de l'*Einsatzgruppe A*, renvoyait à « des ordres fondamentaux, à ne pas mentionner par écrit » émanant de la direction de la Sipo, en vue du « nettoyage d'ensemble de l'espace européen de tous les Juifs », projet qui allait être bientôt « mûr¹¹² ». D'autres comme Rolf-Heinz Höppner, chef du SD à Posen (Poznan), se demandaient si les Juifs allaient encore avoir droit à « une certaine vie » ou bien s'ils allaient être « totalement éliminés¹¹³ ».

Un jour de l'été 1941, Heydrich fit venir son responsable des affaires juives, Adolf Eichmann, et lui déclara : « Le Führer a ordonné l'extermination physique des Juifs. » Puis cet homme au parler rapide fit une pause tout à fait inhabituelle, « comme s'il voulait vérifier l'effet de ses paroles¹¹⁴ », raconta plus tard Eichmann lors de son interrogatoire en Israël. « C » lui ordonna ensuite de se rendre à Lublin chez Odilo Globocnik, chef SS et de la police : « Le *Reichsführer SS* lui a déjà donné les instructions correspondantes. Voyez par vous-même à

quel stade du plan il en est parvenu¹¹⁵. » De fait, Himmler avait confié à Globocnik la mise sur pied d'un système qui devait comporter, sous délai d'un an, les camps d'extermination de Belzec, Sobibor, Treblinka et Majdanek, futures usines de mort pour deux millions de Juifs.

Le 15 octobre commencèrent les déportations massives planifiées depuis longtemps en provenance des terres du Reich, « par convois quotidiens de mille individus chacun¹¹⁶ », comme Heydrich l'annonça à Himmler quatre jours plus tard. Jusqu'à la venue de l'hiver, plus de cinquante mille Juifs d'Allemagne parvinrent à Lodz (Litzmannstadt), Riga, Kaunas (Kauen) et Minsk. La plupart d'entre eux s'entassèrent d'abord dans des ghettos surpeuplés. Mais le 30 novembre, le SS-Führer de la Baltique, Fritz Jeckeln, fit descendre mille trente-cinq Juifs berlinois directement du train dans la forêt de Rumbuli, près de Riga, et les fit exécuter contre les ordres exprès du Heydrich. Cela lui valut une sanction comminatoire de la part de Himmler. Trop d'instances subalternes décidaient des exécutions de leur propre chef. On mesure ainsi à quel point le mépris de l'humanité avait instillé sa haine meurtrière du haut en bas de la hiérarchie. Le Führer n'y voyait en fin de compte aucun inconvénient : « C'est une bonne chose que nous soyons précédés par la peur qui proclame que nous exterminons les Juifs¹¹⁷ », déclara-t-il à Himmler et Heydrich, lors du souper du 25 octobre.

Pour Hitler, la « guerre mondiale » commença après l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, lorsqu'il déclara la guerre aux États-Unis pour respecter le traité d'alliance passé avec Tokyo. Le 12 décembre 1941, il rappela aux *Gauleiter* réunis dans ses appartements privés de la Chancellerie du Reich sa « prophétie » de 1939^w. Goebbels écrivit ensuite dans son Journal : « La guerre mondiale est là. L'extermination des Juifs doit en être la suite logique¹¹⁸. » Toutefois, un autre participant à cette réunion, le gouverneur de la Pologne Hans Frank^x, exposa à son état-major, le 16 décembre, que les plans pour l'extermination des Juifs à l'Est étaient caducs. L'Armée rouge était passée à la contre-offensive devant Moscou et les assurances de victoire allemande étaient profondément remises en question. À Berlin, on lui avait conseillé : « Liquidez-les vous-mêmes ! » Conclusion de Frank : « Nous devons exterminer les Juifs, partout où nous les rencontrons¹¹⁹. »

Le 18 décembre, dans son quartier général de Prusse-Orientale, la

« forteresse du Loup » (*Wolfsschanze*), Hitler décida avec Himmler du destin des Juifs. Le *Reichsführer SS* nota de façon sibylline dans son agenda : « Problème juif / à exterminer en tant que partisans¹²⁰. » La signification détaillée de cette note allait être clarifiée dans une conférence des secrétaires généraux, à laquelle l'Office principal de sécurité du Reich avait convié les hauts responsables pour le 20 janvier 1942, dans la résidence berlinoise des invités de la SS, 56-58 Am Grossen Wannsee. Heydrich entendait y régler définitivement le problème juif.

a. Nous empruntons les expressions haineuses de « juiverie », « enjuiver » etc., aux écrits de Drumont, de Maurras et de Daudet, bons représentants — avec Céline — de l'antisémitisme « à la française » (NDT).

b. Partie de la Tchécoslovaquie peuplée d'une forte minorité allemande et annexée à ce titre par l'Allemagne nazie (NDT).

c. Ville de Lituanie (Klaipėda) située sur la Baltique (NDT).

d. Région du nord-ouest de l'Ukraine (NDT).

e. Peuples d'Afrique australe répartis aujourd'hui entre le Botswana, la Namibie et l'Angola (NDT).

f. Né en 1900, ce haut dignitaire nazi fut successivement ministre de la Justice en Bavière (1933-1934), puis président de l'Académie de droit allemand (1933-1945), et parallèlement ministre du Reich sans portefeuille (1934-1945) et gouverneur général de Pologne (1939-1945). Il sera condamné à mort et exécuté par pendaison à Nuremberg en 1946 (NDT).

g. Né en 1903, Werner Best fut successivement chef de la police de Hesse (1933), adjoint de Heydrich au SD (1934), puis au RSHA (1939), chef de l'administration civile en France (1940-1942) et plénipotentiaire au Danemark (1942-1945). Après avoir été condamné à mort en 1948 puis gracié en 1951, il est mort en 1989 (NDT).

h. Mot composite signifiant littéralement « guerre de conception du monde » : pour le Führer et son régime, inspirés par des philosophies mal comprises, la guerre était bien une façon de concevoir le monde et la vie en général, pour l'État comme pour les individus qui n'étaient rien en dehors de celui-ci (NDT).

i. En allemand *Blutwurst*, c'est-à-dire littéralement : « saucisse au sang » (NDT).

j. Littéralement : « groupe avancé Moscou » (NDT).

k. Voir plus haut, pages 78 à 83.

l. Unités militarisées de la SS, distinctes de la Wehrmacht (NDT).

m. Voir plus haut, page 110.

n. Voir plus haut, page 95.

o. Voir plus haut, page 71.

p. Né en 1881, commandant en chef de l'armée de terre depuis 1938 et promu

- maréchal en 1940, von Brauchitsch sera versé dans la réserve en décembre 1941. Il mourra en 1948 (NDT).
- q. Né en 1884, chef d'état-major général de l'armée de terre depuis 1938, Halder sera démis de ses fonctions en septembre 1942. Arrêté puis exclu de l'armée en 1944, après l'attentat contre Hitler, il est mort en 1972 (NDT).
- r. Né en 1887, von Manstein sera promu maréchal en 1942 ; commandant le groupe d'armées Sud jusqu'en 1944 avant d'être versé dans la réserve, il sera condamné pour crimes de guerre en 1949. Libéré en 1953, il est mort en 1973 (NDT).
- s. Voir plus haut, pages 117 à 120.
- t. Né en 1876, chef de la Kriegsmarine de 1935 à 1943, Erich Raeder devait être condamné à perpétuité pour crimes de guerre à Nuremberg. Libéré en 1955, il est mort en 1960 (NDT).
- u. Version perfectionnée de l'avion de chasse standard des escadrilles allemandes (NDT).
- v. Né en 1896, Ernst Udet était le chef du service du matériel de la Luftwaffe depuis 1938. Il devait se donner la mort en cette même année 1941 (NDT).
- w. Voir plus haut, page 98.
- x. Voir plus haut la note de la page 103.

CHAPITRE IV

LE *STATTHALTER*

(1941-1942)

Les bijoux de la couronne de Bohême, dans la cathédrale Saint-Guy de Prague, ne sont exposés que dans des circonstances exceptionnelles. Le 19 novembre 1941 était l'une d'elles — jour de la soumission symbolique des Tchèques devant la domination guerrière de l'Allemagne. Dans la chapelle Saint-Venceslas, à côté de la porte d'Or du dôme, le président de l'État tchèque, Emil Hacha, remit les sept clés de la chambre du Couronnement à Reinhard Heydrich, *Reichsprotektor* en exercice, *Obergruppenführer SS* et général de la police. Trois lui furent aussitôt redonnées « en mains fidèles », comme « symboles de la loyauté de la Bohême et de la Moravie envers le Reich¹ », selon les mots martelés par Heydrich. Puis tous les assistants s'immobilisèrent devant la couronne de Venceslas, sacro-sainte pour tous les Tchèques. Elle était ornée d'une croix incrustée de pierres précieuses et d'une relique enchâssée — un fragment, disait-on, de la couronne d'épines du Christ. Une superstition y était attachée : celui qui ceignait indûment cette couronne était sûr de disparaître dans l'année même, et son fils aîné après lui.

Cette vieille superstition attira sans doute le risque-tout et l'homme de pouvoir qu'était Heydrich. Que pouvait craindre quelqu'un qui concentrait entre ses mains plus de puissance que tous les autres dignitaires du Reich nazi, à l'exception de son Führer Adolf Hitler et du *Reichsführer SS* Heinrich Himmler ? Lui qui était le chef redouté des sbires de la police secrète d'État (la Gestapo), des agents du Service de sécurité (le SD) et des commandos meurtriers de la police de sécurité (la Sipo) ? Lui qui décidait de la vie et de la mort des « ennemis du Reich », des « peuplades de l'Est » et des Juifs ? L'homme de trente-huit ans s'empara un instant de la couronne, au grand effroi de tous les Tchèques présents — mais nul n'eut le droit de

photographier le geste sacrilège.

Ce 19 novembre, Heydrich se sentait plus fort que jamais. Il s'était presque réjoui comme un enfant le 24 septembre, lorsque le Führer en personne, dans la Wolfsschanze de Prusse-Orientale où il avait installé son quartier général, l'avait nommé suppléant (*statthalter*) du gouverneur Konstantin von Neurath^a, officiellement parti en « congé de maladie ». En vérité, il était devenu le « numéro un » en Bohême et Moravie.

Ce nouveau poste lui apportait enfin ce dont il rêvait depuis longtemps : l'accès direct au Führer dont tout pouvoir dépendait dans le Troisième Reich. Albert Speer, son architecte personnel, le rappelait après la guerre : « Dans l'Allemagne de Hitler, aucune décision — de quelque importance qu'elle fût — n'était concevable sans que Hitler ne fût au courant, voire qu'il l'eût prise lui-même². »

Jusque-là, les idées et les suggestions de Heydrich n'étaient parvenues au Führer que par l'entremise de son chef, Himmler, ou par celle du *Reichsmarschall* Hermann Göring ; les *desiderata* et les ordres du « Chef » suivaient en retour la même voie hiérarchique. La carrière de Heydrich avait certes été fulgurante, du petit officier des renseignements en 1931 au directeur du RSHA, organisme central de la terreur d'État — mais toujours dans l'ombre de Himmler. À présent, Heydrich pouvait rivaliser avec ce dernier. Chacun crut que Himmler, obnubilé par sa folie mystico-archéologique des Germains, était manipulé par l'élégant et machiavélique Heydrich : « *HHHH*

— *Himmlers Hirn heißt Heydrich*^b », osaient plaisanter d'audacieux compatriotes, et Himmler se qualifiait lui-même de « ressort^c » de Heydrich³.

D'une loyauté parfaite sur le plan extérieur, Heydrich n'avait guère de mal à supplanter intellectuellement le « SS 1 ». « J'en ai assez de votre passion de la critique froide et rationnelle », grommelait souvent Himmler, et l'on a vu^d qu'il s'empressait d'annuler les décisions prises sur les instances de Heydrich, dès que ce dernier avait quitté son bureau. Dans le même temps, Himmler ne pouvait s'empêcher d'admirer son partenaire de pouvoir, qui était aussi un escrimeur, un cavalier et un nageur hors pair : à trente-six ans, il s'échinait encore à décrocher les médailles sportives du Reich. Inversement, au niveau des subordonnés immédiats du Führer, Heydrich trouvait « très avantageux d'avoir quelqu'un devant soi pour amortir les coups ».

Devenu Reichsprotektor de Bohême-Moravie à Prague tout en conservant ses fonctions de chef du RSHA à Berlin, Heydrich prit l'habitude de court-circuiter Himmler en câblant directement aux maîtres suprêmes du Reich. Il rendait normalement compte au représentant personnel de Hitler, Martin Bormann^e, qui contrôlait l'accès au Führer et qui avait recommandé Heydrich pour le poste de Prague. Le chef du RSHA impressionnait même le sectateur le plus fanatique de Hitler, Joseph Goebbels, qui écrivait à son sujet : « Il est surtout — ce dont je n'avais pas conscience auparavant — une tête politique intelligente⁴. »

C'était là le genre de reconnaissance à laquelle aspirait Heydrich. Il entendait se débarrasser de sa fâcheuse réputation d'« éboueur du Reich allemand » et de « buveur de sang », afin de passer du statut de criminel d'État à celui d'homme d'État. Prague s'offrait à lui pour développer sa nouvelle méthode « de la carotte et du bâton ». Alors que la guerre faisait rage partout dans le monde, la Tchécoslovaquie vivait quasiment en paix : les hommes en permission de service rentraient manger chez eux le soir, les villes étaient épargnées par les bombardements et la résistance contre l'occupant était plutôt molle.

Heydrich veilla toutefois à bien marquer son entrée en fonction, afin que nul ne se fit d'illusion sur « la faiblesse du Reich ». À peine s'était-il installé le 27 septembre 1941 au Hradcany^r, siège de sa fonction, qu'il fit arrêter le Premier ministre Alois Elias, condamné à mort comme traître une semaine plus tard. Sous le mandat du *Reichsprotektor* von Neurath, Elias avait déjà entretenu des contacts avec le gouvernement tchèque exilé à Londres, contacts dont les services de renseignements nazis étaient informés. Mais le prédécesseur de Heydrich n'avait pas jugé politiquement opportun de faire arrêter l'homme politique. Le nouvel homme fort du Hradcany était d'un autre avis : à ses yeux, la condamnation à mort d'Elias était un atout que l'on pouvait utiliser.

C'est en homme d'État — ainsi se considérait-il, à présent — que Heydrich jugea le déroulement de la procédure expéditive contre le Premier ministre tchèque ; non comme un procès factice, mais comme un traitement « particulièrement officiel, correct et humainement généreux, au point qu'après sa condamnation, Elias ne pouvait que se féliciter de son traitement par la Stapo et devant le tribunal⁵ ».

Promis au châtimement suprême et convaincu de sa trahison, Elias lut

devant le tribunal une déclaration « personnelle » dans laquelle il reconnaissait sa faute et abjurait toute idée d'une Tchécoslovaquie indépendante en dehors du Reich allemand : « Si d'aventure nous nous opposions à l'Allemagne, notre situation politique et économique serait toujours déplorable et accablée d'incertitudes. » Lui, Elias, allait volontiers à la mort pour son peuple, « pourvu que cela lui serve d'ultime mise en garde et lui fasse trouver le chemin d'une collaboration honorable et loyale avec le peuple allemand ». Après la guerre, on découvrit que le malheureux avait fait cette profession de foi sous la menace de voir exécuter vingt mille de ses compatriotes au cas où il ne signerait pas⁶.

Heydrich pria instamment Hitler de ne pas faire usage de son droit de grâce, mais de suspendre un temps l'exécution de la sentence pour procéder à d'autres interrogatoires d'Elias « qui a l'intention de faire de nouveaux et importants aveux sur ses collègues du gouvernement et sur le président de l'État ». Il était politiquement utile de « recueillir par écrit [...] ces éléments à charge ». Heydrich croyait ainsi avoir sous la main, à toutes fins utiles, quelque chose contre le président Hacha.

Toutefois, il ne lui paraissait pas opportun pour l'instant de mettre hors jeu le président tchèque. Il était bien plutôt partisan de « présenter Hacha comme sage et intelligent président du Protectorat », dans la conviction positive que cela renforcerait l'idée que le président tchèque « marche apparemment avec nous et nous utilise même », en raison de « la considération certaine dont il jouit au sein du peuple tchèque⁷ ». Derrière la façade d'un gouvernement fantoche présidé par Hacha, Heydrich comptait bien pouvoir saper en sous-main l'autonomie du Protectorat, tout en conservant le calme dans la population.

Le *Reichsprotektor* trouva même des mots flatteurs à l'égard de Hacha. À l'en croire, il parlait contre le gouvernement tchèque en exil à l'étranger et reconnaissait Hitler comme son Führer. Non sans recourir au comportement réglementaire en usage chez les nazis : « J'avais [...] fait dire à Hacha que je considérais le salut nazi accompagné du *Sieg heil* ! au Führer comme allant de soi, puisque le Protectorat appartenait au Reich allemand et que le Führer de celui-ci était donc aussi le Führer du Protectorat. Des sources sûres m'ont appris que le président du gouvernement tchèque utilise le salut

allemand [...] avec les membres de son gouvernement⁸. »

Comme les Tchèques récalcitrants ne se laissaient pas abuser par son art de gouverner et qu'ils continuaient leurs « provocations » et leurs sabotages contre l'occupation allemande, Heydrich décréta l'état d'urgence : quatre cent quatre Tchèques furent passés par les armes jusqu'au 29 novembre et plus de quatre mille disparurent dans les caves de la Gestapo, au palais Pecek. La déportation des Juifs de Prague commença aussi, d'abord dans le « camp de triage » de Theresienstadt (Terezín), puis vers les camps d'extermination à l'Est.

Dans le même temps, aux fins de propagande, Heydrich augmenta les rations de vivres, créa des soupes populaires et fit la chasse au marché noir. En donnant « à manger » aux travailleurs, il comptait bien faire tourner sans à-coup les usines d'équipement et d'armement tchèques, vitales pour la poursuite de la guerre.

Tout en se référant à la « tradition de Venceslas » qui attribuait aux Tchèques une prétendue hostilité « contre l'Est⁹ », Heydrich ne faisait pas mystère de ses convictions en privé :

« Le Tchèque n'avait plus rien à faire dans cet espace. » Tel était l'objectif à long terme. Le 2 octobre 1941, dans une déclaration confidentielle aux hauts fonctionnaires du Protectorat, le *statthalter* expliqua que, pour « des raisons tactiques et de conduite de la guerre », on ne devait « pas chauffer le Tchèque à blanc sur certains points [...] ni l'amener à croire — parce qu'il ne voit pas d'autre issue — qu'il faille se révolter¹⁰ ».

Reste que — poursuivait-il — il ne devait y avoir aucune ambiguïté sur le détenteur du pouvoir. « Le Reich n'entend pas raillerie et il est maître chez lui. Cela veut dire que pas un seul Allemand ne doit laisser passer quelque chose à un Tchèque, de la même façon qu'à un Juif dans le Reich ; pas un Allemand ne doit dire que le Tchèque est quand même quelqu'un de convenable [...]. Si quelqu'un ici déclare cela, nous devons le renvoyer — si nous ne formons pas un front uni contre la tchèquerie (*Tschechentum*^g), le Tchèque trouvera toujours un défilement pour tricher. »

Convaincu de l'immense supériorité culturelle des Germains sur les Slaves, Heydrich indiqua aussi à l'élite de ses fonctionnaires — dans un passage involontairement comique de son discours — qu'ils ne devaient se laisser aller à leurs penchants que dans l'intimité : « L'Allemand ne peut pas se permettre de se piquer le nez en public au

restaurant. Soyons francs là-dessus : que l'on se pique le nez et que l'on puisse se lâcher, personne n'a rien contre, mais on le fera entre ses quatre murs ou au mess des officiers. Le Tchèque doit voir que l'Allemand se tient droit, en service comme dans le civil, qu'il est un seigneur et un maître, de la tête aux pieds¹¹. »

Dans le Protectorat, tout Allemand devait savoir « que le Tchèque est un esclave et que chaque bonté est interprétée comme une faiblesse ». Vouloir « germaniser^h » en bloc cette « racaille tchèque » était une erreur aux yeux du *Reichsprotektor*. Il imposait à ses collaborateurs une grille de lecture minutieusement délirante sur les chances de « germanisation » à long terme de la population tchèque : « Les hommes sont ainsi : les uns sont de bonne race et ils ont le bon esprit, pas de problème, nous pouvons les germaniser. Et puis nous avons les autres, qui sont à l'opposé : mauvaise race et mauvais esprit. Ces êtres-là, je dois les évacuer. Il y a beaucoup de place à l'Est. Reste alors au milieu une catégorie intermédiaire que je dois sonder avec précision. Il y a dans cette catégorie ceux qui ont un bon esprit mais qui sont de mauvaise race, et ceux qui sont de bonne race mais avec un mauvais esprit. Pour ceux qui sont de mauvaise race avec un bon esprit, on devra vraisemblablement procéder à leur [...] installation quelque part dans le Reich et veiller simplement à ce qu'ils n'aient plus d'enfants [...]. Restent alors ceux qui sont de bonne race mais avec un mauvais esprit. Ce sont les plus dangereux, car la bonne race est celle des élites dirigeantes [...]. Pour une partie de ces mauvais esprits de bonne race, je ne vois qu'une solution : nous devons essayer de les transférer dans le Reich dans un environnement purement allemand, de les germaniser et d'éduquer leur façon de penser ; et si ça ne marche pas, de les coller finalement au mur. Car je ne peux pas me permettre de les transférer à l'Est, où ils formeraient une couche dirigeante appelée à se retourner contre nous¹². »

« L'élément non germanisable » — qu'il estimait à environ la moitié de la population — pourrait plus tard aller gagner sa vie dans l'Arctique, « où nous construisons les camps de concentration des Russes¹³ ».

Ce « discours du trône » à usage interne des chefs de service ne resta pas longtemps secret. Dès le lendemain, un officier supérieur de la police tchèque vint trouver le chef allemand des forces de l'ordre pragoises et lui demanda, la peur dans la voix : « Puis-je me

permettre de vous demander, mon général, si j'appartiens avec ma famille aux "Tchèques de bonne race et de bon esprit" promis à la germanisation, ou bien à "l'intelligentsia de bonne race mais de mauvais esprit" qui doit être liquidée¹⁴ ? » Les principes cyniques édictés par Heydrich pour la « solution du problème tchèque » se diffusèrent rapidement et durcirent la résistance contre le régime national-socialiste.

Dans l'hiver 1941-1942, Heydrich ne vit plus la nécessité d'épargner le condamné à mort Elias. Konrad Henlein, *Gauleiter* du territoire des Sudètes (partie septentrionale de la Tchécoslovaquie, annexée par Hitler en 1938), s'était prononcé avec force fin novembre pour la mort d'Elias : « Risquer de faire d'Elias un martyr [en l'exécutant] n'est pas un argument qui doit nous retenir, car vu le nombre de Tchèques condamnés, la mort d'Elias ne joue aucun rôle particulier dans cette perspective. Au contraire, l'exécution du jugement serait considérée par les Tchèques comme un signe de notre force et de notre volonté de nous attaquer impitoyablement à tous les ennemis de l'intérieur du Reich¹⁵. »

Heydrich suivit cette argumentation. Dans une lettre du 30 décembre à Bormann et Hitler, il demanda « très respectueusement » que le Führer lui abandonnât Elias « pour l'exécution de la sentence du Tribunal du peuple¹⁶ » : « Je compte que l'exécution du jugement et l'annonce laconique de celle-ci feront clairement comprendre au peuple que le Reich, juste et bon pour le menu peuple, lui donne tout ce qu'il faut pour vivre lorsqu'il est loyal, mais qu'il traque et traite impitoyablement toute opposition contre le Reich^{16.k} »

Une semaine plus tard, Heydrich revint à la charge, avec un argument supplémentaire : « En raison de la situation militaire à l'Est, en Méditerranée et en Afrique, l'attitude de la population tchèque s'est considérablement dégradée¹⁷. » Pourtant, jusqu'à l'attentat contre son représentant à Prague, Hitler refusa d'exaucer cette demande régulièrement réitérée. C'est que l'on était convaincu, à Berlin, que Heydrich avait la situation bien en mains dans le Protectorat. En février 1942, Goebbels notait par exemple dans son *Journal* : « En tout état de cause, le danger qui menaçait la sécurité allemande dans le Protectorat, à cause de la tchèquerie, est totalement surmonté. Heydrich manœuvre avec bonheur. Il joue au chat et à la souris avec

les Tchèques et ils gobent tout ce qu'il leur donne à avaler¹⁸. »

Devant ses subordonnés, le *Reichsprotektor* ainsi encensé se montra un fanatique assuré de la victoire, détaillant sur une carte les objectifs de guerre. Les Scandinaves, les Néerlandais et les Flamands étaient de race germanique ; le Proche-Orient et l'Afrique allaient être partagés avec les Italiens ; les Russes seraient « rejetés au-delà de l'Oural » et leur pays colonisé par des « paysans soldats ». « L'Oural sera notre frontière à l'est. Nos recrues y feront leur année de service et seront formées à la guérilla comme gardes-frontière. » Celui qui ne combattrait pas « sans trêve », menaçait le *Statthalter*, pouvait s'en aller :

« Je ne lui ferai rien. » Personne ne profita de l'offre¹⁹.

Heydrich maîtrisait parfaitement sa double affectation à Prague et à Berlin. Deux à trois fois par semaine, il effectuait un aller et retour par avion avec son état-major. Il avait à sa disposition tous les moyens techniques d'un homme d'affaires : téléphone, dictaphone, courrier, fret accéléré, poste diplomatique. Toujours soucieux de ses secrets qui le rendaient si redoutable, il expédiait ses messages à l'encre sympathique, sur microfilm ou chiffrés. Il faisait le plus souvent travailler plusieurs secrétaires à la fois, car il aimait veiller aux moindres détails — ordres d'arrestation, demandes de grâce, payes, procurations, etc.

De concert avec Himmler qui restait son chef pour les affaires du RSHA, Heydrich s'occupait aussi des problèmes de vie publique et de société, par exemple d'immuniser la jeunesse allemande contre les influences néfastes de l'étranger. En 1941, la police de Hambourg arrêta presque cinq cents jeunes — garçons et filles — qui s'étaient adonnés aux charmes « dégénérés » du *swing*. Suivit, en janvier 1942, une lettre de Himmler à Heydrich : « Je m'élève contre toute demi-mesure en la matière. Tous les meneurs sont à expédier en camp de concentration. Cette jeunesse y recevra d'abord une bonne raclée. Le séjour en camp sera assez long, deux ou trois ans. Il doit être clair qu'ils n'auront plus le droit d'étudier. C'est seulement par une action brutale que nous pourrions éviter une dangereuse propagation de ces tendances anglophiles²⁰. » En juin 1942 — au moment de l'attentat contre Heydrich —, quarante à soixante-dix jeunes de Hambourg, amateurs de *swing*, furent effectivement internés dans les camps de concentration spécialisés de Moringen et d'Uckermark, où ils

restèrent jusqu'à la fin de la guerre.

Heydrich continuait à voir des ennemis partout. Ordre typique donné à l'un de ses subordonnés : « Prière d'établir avec certitude quel genre de type est le soi-disant historien Panitzer v. Patzan. Ce doit être un drôle d'oiseau tordu, qui serait bien tchèque de surcroît²¹ [...]. » La récolte d'informations était toujours à l'ordre du jour. Non content de faire enregistrer incognito les conversations dans son bureau de la Prinz-Albert-Strasse, il fit également aménager par son fidèle Schellenberg — l'un de ses subordonnés immédiats au SD — un bordel de luxe à Berlin, au 11 de la Giesebrechtstrasse, doté des moyens d'écoute les plus modernes : « Un jour, il me fit remarquer qu'il était temps de collecter de partout de meilleures informations, en particulier sur les "huiles" et les hôtes étrangers. Il songeait à créer, dans une banlieue chic de Berlin, un restaurant intime et soigné, avec de jolies femmes [...]. Je me mis en devoir de louer une bâtisse adéquate, par l'intermédiaire d'un prête-nom. Les remaniements et les aménagements intérieurs furent confiés aux meilleurs architectes. Des doubles cloisons, de modernes installations d'écoute et des dispositifs automatiques de transmission à distance faisaient que chaque parole prononcée dans ce "salon" était enregistrée et transmise à une centrale²². »

Comme Schellenberg ne se voyait pas recruter les « jolies femmes » indispensables, Heydrich mit le policier Arthur Nebe sur l'affaire. Le « résistant zélé^m » recruta dans toute l'Europe « des dames du demi-monde » mais aussi, en Allemagne, des hétaires bénévoles de la meilleure société, manifestement prêtes à se dévouer à la cause du Reich.

Heydrich donna à cet établissement le nom de « Salon Kitty », d'après le prénom de la mère maquerelle, une prétendue coiffeuse des folles années berlinoises. Seize prostituées de haut vol y officiaient, qui devaient avoir, outre leurs talents « professionnels », le don et la pratique des langues étrangères. Le mot de passe pour les hôtes de la pension était « Rothenburg ». Heydrich était particulièrement fier de son nid d'amour faisant office de service de renseignements.

Peu après l'ouverture, Felix Kersten — médecin personnel de Himmlerⁿ — dit à Heydrich que, bien que sa « maison galante » fût un organisme subventionné, il espérait qu'elle serait bientôt autofinancée.

« J'éclatai de rire là-dessus, et lui, tout sourire, me confia que depuis l'ouverture de cette "maison", Ciano [ministre des Affaires étrangères italien] venait beaucoup plus volontiers à Berlin, et que l'établissement exerçait aussi une grande attraction sur de nombreuses personnalités allemandes. Il avait fallu l'aménager parce que les étrangers de marque tombaient auparavant dans les mains des pires prostituées²³. »

Puis il demanda au docteur ce qu'il penserait d'un établissement identique pour les homosexuels. Kersten — selon ses dires — ne s'engagea pas sur ce terrain dangereux, sur quoi Heydrich l'invita avec un sourire sarcastique : « Eh bien, monsieur Kersten, si voulez rendre visite à la maison de la Giesebrechtstrasse, naturellement d'un point de vue strictement médical, elle est à votre disposition en permanence²⁴. »

Dans le « Salon Kitty », le SD espionna ainsi pendant des années les « confidences sur l'oreiller » des dignitaires du régime nazi et des diplomates — sans grands résultats d'ailleurs. Heydrich — à qui son état-major faisait une réputation de « don Juan de la débauche » — fut lui-même mis sur écoute à son insu dans son propre bordel. Comme il avait ordonné de débrancher temporairement les installations, Schellenberg se fit sévèrement rappeler à l'ordre.

L'énergie de Heydrich reste étonnante : malgré ses seize heures de travail quotidien, il réussissait à trouver le temps du plaisir... et aussi celui du sport. Dans ce dernier domaine également, il entendait être exemplaire. Il vantait à la SS les mérites de la compétition comme « incitation constante à renforcer la discipline du corps et du caractère²⁵ ». Sa photo en vainqueur de la marche militaire du Reich (*Reichsgepäckmarsch*) figurait dans davantage de casernes SS que les portraits du *Reichsführer SS* Himmler. Ses succès d'escrimeur faisaient les manchettes des journaux du régime. Ernst Hoffmann, une de ses connaissances, témoigne : « Heydrich s'interrompait souvent en plein travail pour aller nager, monter à cheval ou voler. Les tenues correspondantes devaient toujours être prêtes. Après quoi, il se remettait à sa table de travail²⁶. »

Heydrich était incontestablement un sportif talentueux, mais avant tout avide de gloire. À vingt et un ans, alors qu'il était encore enseigne de vaisseau, il avait remporté le cent mètres brasse au concours de

natation de la base de Flensburg. Mais son sport de prédilection fut ensuite l'escrime et spécialement le sabre. En 1927, le « lieutenant Heidrich [sic] » participa au championnat de Kiel dans cette discipline — mais on ne sait avec quel rang il en sortit. Son ascension fulgurante dans la hiérarchie de l'État SS se déroula ainsi en parallèle avec une brillante carrière d'escrimeur. Dans un magazine spécialisé, *Leibesübungen und körperliche Erziehung* (Gymnastique et éducation physique), un certain Herbert E. von Daniels rendit compte des championnats d'escrime de la grande Allemagne :

« Bad Kreuznach, août 1941. Les championnats d'escrime allemands viennent de se dérouler pour la seconde fois. Les douze meilleurs de la classe exceptionnelle du Reich [*Reichssonderklasse*] ont été distingués et vont recevoir l'agrafe d'or ou d'argent de la NSRL [*Nationalsozialistischer Bund für Leibesübungen*, Société national-socialiste pour la gymnastique]. Au cinquième rang vient un *Obergruppenführer* de la SS et général de la police : c'est Reinhard Heydrich, le chef de la police de sécurité et du SD. Il reçoit avec joie les congratulations, mais toute son attitude respire la modestie du vainqueur. Celui qui le connaît sait bien que le repos est pour lui une notion inconnue. Ne s'accorder aucun repos ni relâchement, tel est son principe fondamental, qu'il s'agisse de sport ou de service²⁷. »

L'accession de Heydrich à la *Reichssonderklasse* était assurément une affaire de talent. Mais le fait que ce sportif de trente-sept ans était aussi un séide redouté de Hitler contribua non moins certainement à la progression continue de sa carrière, même à un âge assez avancé pour les sports de très haut niveau. Avant la mise au point des dispositifs électriques de contrôle de touche, seul l'arbitre du combat pouvait décider qu'un adversaire avait touché l'autre ou non. « Lors des grands assauts, il était devenu extraordinairement difficile de trouver un arbitre pour juger d'un engagement où figurait Heydrich. » Pour ne pas froisser l'ombrageux chef du RSHA, les résultats personnels se multipliaient à l'envi. En décembre 1941, les sabreurs allemands se mesurèrent à leurs camarades hongrois. Le *Völkischer Beobachter* avait prévenu que cette rencontre avec « les frères d'armes hongrois » serait « une affaire difficile » et que « toute perspective de victoire » était à exclure. L'équipe allemande était affaiblie : Georg Frass von Friedenfeldt, le champion de 1940, était tombé sur le front

de l'Est ; le vice-champion, Josef Losert, engagé dans la campagne de Russie, était indisponible. « Dans ces conditions, il est particulièrement remarquable que Reinhard Heydrich, remplaçant du *Reichsprotektor*, *Obergruppenführer* de la SS et général de la police, vienne à la rescousse de ses trois compagnons d'armes, dans leur dure épreuve²⁸. »

L'affrontement entre les deux pays fut conforme aux attentes, la Hongrie l'emportant par onze victoires contre cinq. Mais un Allemand au moins avait brillé : « C'est dans les épreuves individuelles que l'Allemagne s'est montrée à son avantage, et c'est le directeur de l'Office central de sécurité du Reich, Reinhard Heydrich, *Obergruppenführer* de la SS et général de la police, qui a gagné tous ses engagements en triomphant de Rajczy 5 à 2, de Rajcsanyi 5 à 4 et de Berczelly 5 à 1. » Tel fut le compte-rendu de la rencontre dans le *Völkischer Beobachter* du 16 décembre 1941. Les « frères d'armes » hongrois savaient à quoi s'en tenir.

Ce ne fut pas le cas d'un « frère d'armes » belge. En 1940, parallèlement à ses (déjà) nombreuses fonctions dans l'État SS, Heydrich était aussi directeur de l'Office de l'escrime (*Fachamt Fechten*) et inspecteur de Himmler pour la gymnastique. Il voulait étendre ses activités de fonctionnaire au domaine international et devenir président de l'Union internationale d'escrime. Or le poste était occupé par le Belge Paul Anspach. Après la conquête de la Belgique par l'Allemagne en mai 1940, ledit Anspach, qui avait été procureur général militaire pendant la brève campagne, fut inculpé et arrêté pour de prétendus crimes de guerre.

Profitant de l'incarcération du président, son « compagnon d'armes » Heydrich fit saisir les dossiers et l'argent de l'Association internationale, aussitôt transférés de Bruxelles à Berlin. Au bout de plusieurs mois, son innocence ayant été prouvée, Anspach fut libéré. Heydrich le convoqua alors à Berlin et lui demanda — sur le ton de l'ultimatum — de lui abandonner la présidence. Après vingt-quatre heures de réflexion, Anspach refusa. Furieux, Heydrich laissa toutefois repartir le Belge sans encombres — mais en juin 1941, en accord avec le président italien de la Fédération Giulio Basletta, il fit savoir à Anspach qu'il était démis de ses fonctions, sans aller toutefois jusqu'à prendre sa place. La campagne de Russie allait commencer et le sabreur Heydrich avait des préoccupations plus importantes que le

poste honorifique d'un fonctionnaire sportif international²⁹.

Sur la piste, Heydrich se comportait généralement de façon correcte, même lorsque quelqu'un osait ne pas lui accorder les avantages dus à sa position officielle. Un jour qu'il murmurait contre la décision d'un juge dans un assaut, le directeur de la rencontre le rabroua devant le public assemblé : « Sur la piste d'escrime, les seules lois sont celles du sport, et rien d'autre ! » Heydrich commenta devant un ami cette attitude courageuse, avec un respect mêlé d'admiration : « Mon vieux, que cela existe, je ne l'aurais pas cru³⁰ ! »

Heydrich montra même de la pitié pour des escrimeurs juifs. C'est ainsi qu'il permit à l'ancien champion d'Allemagne Paul Sommer — juif — d'émigrer aux États-Unis lorsque ses compagnons d'armes de l'équipe de la SS l'en prièrent. Et pendant la guerre, il n'arriva rien aux escrimeurs polonais qui avaient participé aux Olympiades de 1936³¹.

Au-delà de ces interférences de la camaraderie sportive, Heydrich pressait activement l'étude du « problème juif », devenue la préoccupation essentielle du RSHA. Il fut bientôt « le moteur le plus constant des actions les plus radicales de Hitler », selon l'historien français Édouard Husson³². Il cherchait à étendre son pouvoir aux dépens d'Alfred Rosenberg, théoricien de la colonisation à l'Est, d'Oswald Pohl, contrôleur général des camps de concentration, et de Hans Frank, gouverneur général de la Pologne. Bien que le chef de l'Abwehr^p, l'amiral Wilhelm Canaris, son ancien supérieur hiérarchique dans la Marine, fût très proche de lui, Heydrich le contraignit aussi à lui céder, pour son SD, quelques-unes des attributions de l'espionnage militaire. Il obtint la collaboration de la Wehrmacht pour l'organisation des massacres et les déportations de Juifs à l'Est. En octobre 1941, lorsque l'armée se plaignit d'agents du RSHA qui avaient attaqué à la bombe sept synagogues parisiennes, Heydrich répondit avec emportement qu'il n'attendait guère de compréhension de sa part pour de telles « actions inscrites dans la lutte contre un adversaire idéologique », mais qu'il savait ce qu'il faisait. De toute façon, depuis « des années », sa mission était « la solution finale du problème juif en Europe³³ ».

À cette fin, Heydrich activait une « mise en parallèle des réseaux ». Au matin du 20 janvier 1942, dans une vaste villa berlinoise sur la

rive du Wannsee, quatorze secrétaires généraux de ministère, chefs de section et chefs de la police, compétents dans le domaine des « affaires juives », se retrouvèrent pour une grande conférence. Heydrich parla haut et clair : le concept avait été développé par la section IV B₄ du RSHA, sous la direction d'Adolf Eichmann, *Obersturmbannführer SS*. Le même mit au net, sur les indications très précises de son supérieur, le protocole de la séance dont il fut établi en tout trente copies.

La conférence de Wannsee ne marqua pas le début du génocide. Heydrich l'avait lancé avec ses *Einsatzgruppen* en Pologne (1939) puis en Russie (1941). Les camps d'extermination d'Auschwitz, de Belzec, de Majdanek et de Maly Trostinets étaient depuis longtemps en construction. Les chambres à gaz et les fours crématoires avaient déjà été choisis comme les méthodes d'extermination massive les plus efficaces, après plusieurs tournées d'inspection d'Eichmann dans les camps de la mort ; le zyklon B avait été testé avec succès à Auschwitz dès septembre 1941.

Mais Hitler, après maints revirements et hésitations, avait attendu les mois d'automne pour décider enfin l'application concrète d'une politique d'extermination exhaustive et radicale — comme l'a bien démontré Christopher R. Browning, historien américain de l'Holocauste. Hitler n'avait jamais douté qu'il fallait éliminer un jour la race si profondément exécrée. En juillet 1941, au début de l'opération « Barbarousse », il l'avait encore réaffirmé avec force. Mais des doutes étaient venus périodiquement empêcher le Führer de donner enfin le feu vert. Il semble surtout que son assentiment aux déportations massives et aux camps d'extermination ait dépendu très fortement de la situation militaire sur le front Est. Lorsqu'il se sentait vainqueur, il accomplissait des avancées décisives vers la « solution finale » ; quand les succès militaires se faisaient plus incertains, il hésitait aussi sur le problème juif. Le 6 octobre 1941, par exemple, Hitler avait encore rechigné à commencer les déportations à l'Est : elles n'étaient « pas réalisables pour le moment, en raison des immenses besoins [de la Wehrmacht] en moyens de transport ».

En revanche, le lendemain arriva la nouvelle que les troupes blindées avaient réussi à encercler Viazma et Briansk, opération suivie par la capitulation de presque sept cent mille soldats soviétiques. Grisé par cette « ambiance de victoire », Hitler oublia ses doutes sur les moyens de transport. Le premier train de déportés partit aussitôt de

Vienne pour Lodz. Peu après, trois autres convois de juifs (*Judentransporte*) quittèrent Prague, Luxembourg et Berlin. Le programme d'extermination était enfin en route. Pour Browning, « un parallélisme remarquable s'établit entre les succès militaires des troupes allemandes et les ultimes décisions de Hitler³⁴. »

En novembre, le sort des armes tourna. Intempéries catastrophiques, routes impraticables, manque de ravitaillement, épuisement des troupes allemandes (depuis plus de quatre mois en campagne) et résistance de plus en plus forte de l'Armée rouge. L'avancée de la Wehrmacht fut stoppée. Une victoire rapide et triomphale était désormais hors de portée. Hitler — *de facto* battu — n'aurait-il pas dû cesser aussi les déportations ? Selon Browning, « Hitler n'envisagea jamais, par la suite, un recul stratégique hors d'une position auparavant conquise ; le même phénomène se produisit avec la "solution finale", une fois la décision prise, il était hors de question de faire machine arrière. Les camps d'extermination existants furent agrandis, on en construisit de nouveaux, et les trains continuèrent à rouler³⁵. »

La rencontre de quatorze éminents serviteurs de l'État nazi à Wannsee, le 20 janvier 1942, n'ouvrit donc pas les portes de l'Holocauste : elles étaient déjà largement béantes. Mais elle marqua un seuil décisif dans la marche vers le massacre de six millions de Juifs. Le point de non-retour était désormais franchi. Pour Heydrich, ce qui s'était passé auparavant n'avait fourni que « des expériences pratiques » en vue de la « solution finale ». Maintenant, elle était écrite noir sur blanc. À Wannsee, l'atmosphère était détendue, presque amicale. « L'affaire se déroula très calmement, très cordialement, très courtoisement et très gentiment même. Il n'y eut guère de paroles échangées et le tout ne dura pas très longtemps. Les ordonnances apportèrent du cognac, et tout fut fini. » C'est ainsi que le rédacteur du protocole final, Eichmann, a évoqué la rencontre, lors de son procès à Jérusalem³⁶.

C'est dans cette atmosphère cordiale que l'on coucha par écrit la condamnation à mort de millions d'hommes, avec des phrases apparemment neutres et innocentes, dans un style bureaucratique. « Après approbation préalable du Führer, et comme nouvelle possibilité de solution, l'émigration est désormais remplacée par l'évacuation des Juifs à l'Est. Par grandes colonnes de travail où les

sexes seront séparés, les Juifs en état de travailler seront conduits dans ces régions pour y construire des routes, ce qui en éliminera certainement une grande partie par affaiblissement naturel. » « Ce qui restera dans tous les cas, c'est-à-dire la partie la plus résistante », représente « la sélection naturelle » et pourrait être le « germe » d'une renaissance juive : elle devra donc « recevoir le traitement approprié³⁷ ». En vue de cette « solution finale » affectant jusqu'à onze millions de Juifs, y compris ceux qui n'étaient pas encore sous la domination nazie, l'Europe sera « passée au peigne fin d'ouest en est ». Lorsque les enquêteurs israéliens demandèrent à l'accusé Eichmann, en 1960, ce que signifiait l'expression « traitement approprié », il bredouilla : « La mort, la mort, bien sûr³⁸ ! »

En dehors du procès-verbal, les participants s'exprimèrent de façon plus crue. Déclaration d'Eichmann devant le tribunal de Jérusalem : « Je n'ai plus les détails bien en tête à présent, monsieur le président, mais je sais que ces messieurs se sont assis ensemble, et qu'ils ont parlé de l'affaire en mots très crus — pas les mots que j'ai dû mettre ensuite dans le protocole, mais des mots très crus — sans les déguiser. Je ne pourrais plus m'en souvenir avec précision mais je sais que je me suis dit à ce moment-là : “Tiens, tiens, ce Stuckart, lui qu'on a toujours considéré comme un gardien des lois, très précis, très rigoureux” — et c'était bien le ton, et toutes les formules échangées ont été très peu protocolaires³⁹. »

Wilhelm Stuckart, secrétaire général du ministère de l'Intérieur^q, était un juriste de carrière, alors âgé de trente-neuf ans. Il surprit tous les assistants lors de la discussion sur le traitement à réserver aux « bâtards » judéo-allemands, en préconisant des mesures plus radicales encore que celles suggérées par Heydrich. Il défendit après la guerre sa position outrancière en la présentant comme une ruse tactique : il avait surenchéri sur les positions de Heydrich et des SS présents parce qu'il voulait gagner du temps et pensait au fond de lui-même que la stérilisation forcée — mesure qu'il préconisait — était techniquement irréalisable. Mais il s'agissait plus certainement pour lui de restaurer l'influence décroissante de son ministère face à Heydrich et au RSHA, en prenant une position de pointe à propos du « problème juif ».

La peur de perdre prestige et compétence aurait dû amener plus d'un haut fonctionnaire ministériel à s'opposer aux conceptions de Heydrich d'une façon ou d'une autre, autour de la table de conférence.

Moyennant quoi, après la chute du régime nazi (qu'ils avaient servi en toute connaissance de cause), tous jurèrent avec l'aplomb le plus naturel qu'ils n'avaient jamais entendu parler de « meurtre » des Juifs dans la villa de Wannsee, et qu'eux-mêmes, en tout cas, n'avaient pas employé le terme. De fait, le protocole final ne parle que de « traitement approprié » et d'« affaiblissement naturel » par les travaux forcés. Mais ces expressions pouvaient-elles masquer autre chose que la mort ?

À la fin de la réunion, Heydrich était très satisfait : sauf sur le problème secondaire des « bâtards », personne n'avait élevé la voix contre la compétence de ses directives. Et tous les experts en affaires juives venus des services concurrents du parti et de l'administration — dans une pagaille typique du pouvoir hitlérien — étaient désormais complices du scénario de mort élaboré sous sa haute direction. D'excellente humeur, Heydrich s'assit après la rencontre avec Eichmann et « Gestapo-Müller » devant la cheminée du salon des hôtes, au RSHA. Eichmann raconte : « C'est là que j'ai vu Heydrich fumer pour la première fois — cigarette ou cigare, je ne sais plus — et je me suis dit : "Heydrich fume aujourd'hui, ce que je n'avais encore jamais vu. Il boit du cognac alors que pendant des années, je ne l'ai jamais vu boire de boisson alcoolisée [...]" Après cette conférence de Wannsee, nous étions assis comme ça, non pour parler métier, mais pour nous accorder un peu de repos après de longues heures d'astreinte⁴⁰. »

La conférence de Wannsee n'avait pas valeur de blanc-seing pour l'extermination des Juifs. Par la suite, Hitler et Himmler intervinrent souvent par des ordres et des instructions ponctuels, au cours des vagues successives d'exécutions massives. D'après Browning, « pendant toute l'année 1942, il fallut rééquilibrer constamment la balance entre le besoin de main-d'œuvre et le programme du génocide. Mais on ne se demanda jamais s'il fallait tuer ou non : la question était seulement de fixer le rythme et le temps. Le protocole de Wannsee était assurément une affiche qui proclamait que le génocide était à l'ordre du jour de la politique officielle. »

Le 7 mai 1942, lors d'une visite à Paris, Heydrich ne mâcha pas ses mots. Dans les salons de l'hôtel Majestic, il expliqua aux officiers supérieurs des troupes d'occupation de la SS que les chambres à gaz mobiles, à l'Est, s'étaient révélées « une technique insuffisante » pour

la liquidation des Juifs — ce pourquoi « des solutions plus grandes, plus perfectionnées et assurant plus de rendement allaient venir ». Puis abruptement :

« La condamnation à mort a été prononcée pour l'ensemble des Juifs d'Europe⁴¹. » Fin janvier, les exterminations massives avaient commencé à Auschwitz-Birkenau, à Belzec, à la mi-mars. Jusqu'en juin, cinquante-cinq mille autres Juifs furent déportés de l'ensemble du Reich vers la Pologne orientale. Le 27 mars 1942, Goebbels note dans son *Journal* qu'on les y traite de façon « passablement barbare » et que « des Juifs eux-mêmes, il ne reste plus grand-chose⁴² ».

Dans l'idée de Heydrich, il ne devait rien subsister. Au début de 1942, l'avancée des troupes allemandes avait été définitivement stoppée en Russie, et les responsables nazis voyaient même s'annoncer à l'horizon la perspective de devoir rendre, à l'Est, les régions conquises et « nettoyées ». Toujours méfiant et prévoyant, le véritable organisateur de l'Holocauste redoutait que la découverte des charniers par l'Armée rouge ne provoquât un tollé catastrophique dans l'opinion internationale. Peu de temps avant sa mort, Heydrich commença donc de mettre sur pied un vaste programme destiné à effacer les traces des massacres. Il fallait détruire toutes les photographies des exécutions et des fosses communes. On mit à la disposition de l'*Oberführer SS* Paul Blobel une unité spéciale, avec ordre de faire disparaître les charniers qui ponctuaient le passage du RSHA, de la SS et (souvent aussi) de la Wehrmacht. Par le passé, cet ancien architecte de Düsseldorf s'était déjà attaché aux problèmes de l'extermination : les projets de chambres à gaz sortaient de son crayon.

Les premiers essais de Blobel — avec de la dynamite — se révélèrent insatisfaisants. Il imagina alors des batteries de moulins à os, mais il fallait quand même brûler les cadavres avec du bois ou du pétrole ; les cendres étaient ensuite dispersées aux quatre vents. Pour les travaux d'exhumation, Blobel avait formé le commando 1005, ainsi nommé d'après le nombre d'hommes qui le composaient. Mille étaient des déportés, juifs pour la plupart. Les cinq restants étaient de simples internés de droit commun, considérés comme des « experts » parce qu'ils avaient déjà participé comme auxiliaires à des exécutions de masse. Lorsque la ligne de front devint trop proche des secteurs où œuvrait le commando 1005, Blobel fit exécuter les mille déportés d'une balle dans la tête et n'épargna que les cinq « experts » dont le

savoir-faire paraissait irremplaçable au chef SS⁴³.

En mai 1942, lors de sa visite de travail en France, Heydrich préparait en fait sa prochaine mission — appliquer les méthodes de Prague à Paris — car il estimait que son travail dans le Protectorat tchèque était terminé. « L'histoire de la résistance française aurait alors pris un tout autre cours », note Charles Sydnor, le biographe américain de Heydrich, « et le chef du RSHA aurait franchi plusieurs degrés dans son ascension vers le pouvoir⁴⁴ ». Dans l'intimité, Heydrich laissait déjà percevoir qu'il voulait être un jour « le premier homme dans le Reich allemand ». Le Führer vieillissant aurait pu prendre alors une fonction purement cérémonielle. En marge des championnats d'escrime à Bad Kreuznach, en 1941, Heydrich aurait même dit à deux amis sportifs — en termes assez vifs — qu'il mettrait Hitler hors d'état de nuire, si « le vieux foutait la merde ».

Tandis que son mari échafaudait des plans de mort, à petite comme à grande échelle, Lina Heydrich vivait « la plus belle période de [leur] mariage ». Épouse du *Reichsprotektor*, la fille de l'instituteur, issue de la toute petite noblesse de province, vécut d'abord dans les somptuosités du château de Prague, puis à une vingtaine de kilomètres au nord, dans le château de Jungfern-Breschan (Panenské Brezany). « Je suis une princesse et je vis dans un pays de conte de fées », s'enthousiasmait-elle. Pour la première fois, son époux assumait son rôle de père auprès de ses enfants, « défiait » sa petite fille Silke et rentrait presque tous les soirs pour le souper.

Le temps des frustrations semblait passé, marqué par l'éternelle absence d'un mari qui avait « emporté sept années de mariage sur dix son repas au bureau⁴⁵ ». Terminée aussi la peur des passades et des écarts de son époux, qui l'avaient même conduite une fois à une amourette avec Schellenberg, son aide de camp, afin de le rendre jaloux ! À Prague, elle représentait avec lui le Reich, comme dans cette soirée du 26 mai 1942, au palais Waldstein, où le *Reichsprotektor* avait organisé un concert à la mémoire de son père, le compositeur Bruno Heydrich (mort en 1939), pour lequel il avait engagé d'anciens professeurs de musique du conservatoire de Halle.

Heydrich se sentait parfaitement maître de la situation dans le protectorat de Bohême-Moravie — même s'il percevait que sous la surface apparemment tranquille, on murmurait et s'agitait plus qu'il

ne pouvait l'apprécier. Quelques heures avant le concert de mai évoqué plus haut, il avait même proféré des menaces devant les journalistes du Protectorat assemblés pour la circonstance : « Force m'est de constater que les incivilités, voire les indélicatesses pour ne pas dire les insolences, particulièrement envers les Allemands, sont de nouveau en hausse [...]. Vous savez bien, messieurs, que je suis généreux et que j'encourage tous les plans de rénovation. Mais vous savez aussi que malgré toute la patience qui est la mienne, je n'hésiterai pas à frapper avec la plus extrême rigueur, si je viens à avoir le sentiment et l'impression que l'on juge le Reich faible et que l'on prend ma bonté d'âme pour de la faiblesse⁴⁶. »

Beaucoup d'éléments suggèrent que malgré sa responsabilité dans l'exécution de milliers de Tchèques, Heydrich croyait être sinon aimé, du moins respecté par la majorité de la population du Protectorat. Il estimait en particulier que les ouvriers étaient de son côté, car il pensait avoir beaucoup fait pour améliorer leurs conditions de vie.

Il se déplaçait donc dans Prague très librement. Dans les assemblées d'entreprise, il se mêlait sans protection aux ouvriers. Lorsque Albert Speer, ministre de l'Équipement du Reich, vint lui rendre visite au printemps 1942, à Prague, il fut effrayé de voir que le *Statthalter* parcourait les rues en voiture découverte, et sans gardes du corps. À la question anxieuse de Speer, Heydrich répondit par une autre question : « Pourquoi mes Tchèques devraient-ils donc tirer sur moi ? » Il avait vraiment dit : « mes ». De plus, il considérait comme totalement inélégant et peu sportif de se faire accompagner par des gardes du corps. Ce type de comportement était jugé « petit-bourgeois », bon pour les « hiérarques du parti ». La posture héroïque allait prendre fin le 27 mai 1942.

a. Né en 1873, von Neurath avait été successivement ministre des Affaires étrangères du Reich (1932-1938), puis protecteur de Bohême-Moravie (1939-1941). Condamné à quinze ans de prison à Nuremberg, il est mort en 1956 (NDT).

b. « Le cerveau [*Hirn*] de Himmler s'appelle [*heißt*] Heydrich », formule dont l'acrostiche ne donne évidemment rien en français (NDT).

c. À comprendre au sens horloger du terme (NDT).

d. Voir plus haut, page 54.

e. Voir index.

- f. Le « château de Prague », sur l'acropole qui domine la ville (NDT).
- g. Mot formé comme *Judentum*, avec la même connotation de mépris dans la bouche des nazis — « juiverie » et non pas « judéité » (NDT).
- h. Heydrich dit *indeutschen*, littéralement « faire devenir allemand » (NDT).
- i. L'officier tchèque emploie, lui, le terme classique de *Germanisierung* (NDT).
- j. Le *Volksgerichtshof* avait été créé en avril 1934 et confirmé en 1936. Composé de membres nommés directement par le Führer, il était chargé de juger les crimes de haute trahison (NDT).
- k. Le martelage insistant de certains mots — Reich, Führer, etc. — fait partie des ressources traditionnelles de la rhétorique nazie. Nous avons donc gardé volontairement ces répétitions (NDT).
- l. Un trimoteur Junkers Ju 52 (NDT).
- m. Voir pages précédentes.
- n. Voir plus haut, page 76.
- o. « L'Observateur national » était depuis 1920 l'organe officiel du NSDAP. Son rédacteur en chef était Alfred Rosenberg, l'un des doctrinaires les plus radicaux du nazisme (NDT).
- p. Service de contre-espionnage de l'armée allemande (NDT).
- q. Né en 1902, Stuckart était secrétaire général du ministère depuis 1935. Il avait participé en 1938 à la rédaction des lois raciales de Nuremberg (NDT).
- r. Voir pages 24 à 30

CHAPITRE V

L'ATTENTAT

(1942)

Jozef Gabcik consulte nerveusement sa montre. Dix heures et quart. Depuis neuf heures, il fait le pied de grue à l'arrêt « Klein-Holeschowitz-Strasse » sur la ligne 3 du tramway, dans le faubourg Lieben de Prague. Toujours aucun signal en provenance de Josef Valcik qui attend beaucoup plus haut, à la Kirchmeyerstrasse, cherchant « l'objectif » des yeux. D'après ses informations, le *Reichsprotektor* devrait passer d'un instant à l'autre. Un horloger tchèque chargé de réparer une pendule ancienne dans le bureau de Heydrich avait découvert sur la table de travail de ce dernier un morceau de papier, avec ses plans de déplacement pour le 27 mai 1942. Il l'avait subtilisé, chiffonné et remis à une femme de ménage qui l'avait aussitôt transmis à la Résistance¹.

Gabcik est obligé d'essuyer souvent la sueur de son front. La tension nerveuse et le soleil de mai lui donnent chaud. Et malgré la tiédeur de ce jour de printemps, il porte sur le bras un imperméable plié. Surprenant. Aucun passant ne remarque pourtant que Gabcik — un parachutiste entraîné en Angleterre — tient caché dessous une mitraillette Sten. De l'autre côté de la rue, son camarade Jan Kubis est adossé à un réverbère ; il transporte deux bombes ultra-sensibles dans sa serviette, et il lui jette un regard interrogateur. D'un geste énérvé Gabcik lui intime d'attendre.

Soudain tout se déroule très vite — et de travers. Le tramway de la ligne 3 arrive en ferraillant, lorsque le miroir de Valcik envoie le signal lumineux depuis la Kirchmeyerstrasse. 10 heures 29 ! Gabcik se précipite vers Kubis, du côté intérieur du virage en épingle par lequel la rue gagne la rive de la Moldau. Une Mercedes 320 vert foncé s'approche, porteuse du fanion « SS-3 ». C'est un cabriolet décapoté dont les deux seuls occupants sont le chauffeur et un homme de haute

taille, installé à l'arrière : Reinhard Heydrich. Johannes Klein, le conducteur — un *Oberscharführer SS* —, freine avant d'aborder le virage, d'autant plus que le tramway vient de s'arrêter ; des passagers montent et descendent. La Mercedes arrive à trois mètres de Gabčík, qui jette le manteau, brandit la mitraillette et presse la gâchette. Rien ne se produit. L'arme est enrayée par de l'herbe à lapin ! Gabčík avait enfoui les pièces de la mitraillette dans une poche remplie de cette herbe, avant d'assembler l'arme sous l'imperméable.

« Stop ! » crie Heydrich qui se lève à l'arrière de la voiture. Il sort son pistolet et tire en direction de Gabčík. Rien non plus : l'arme n'est pas chargée. Le chauffeur, au lieu d'accélérer pour mettre son chef en sécurité, freine à fond. Tandis que Gabčík, totalement désarmé, triture la Sten qui reste bloquée, arrive Kubis que Heydrich et son chauffeur n'avaient pas remarqué. Il lance sa bombe qui explose près de la roue arrière droite et manque Heydrich d'un rien — un crin de cheval arraché au capitonnage du siège et qui va se ficher, avec des éclats de métal, dans la rate du *statthalter*.

La confusion est totale. Heydrich, déjà touché, met en joue Kubis ; Klein part à la poursuite de Gabčík qui a jeté sa mitraillette inutilisable. Il parvient à le rattraper dans la boucherie Brauner, mais le Tchéque lui tire dans les tibias et parvient à s'échapper. Kubis, blessé au visage par des éclats de bombe, a réussi finalement à enfourcher sa bicyclette et dévale la pente vers Prague. Valčík, le troisième homme qui avait donné le signal de l'arrivée de Heydrich, réussit lui aussi à disparaître.

Telles furent les minutes dramatiques qui allaient entraîner la fin de Heydrich. On se demande aujourd'hui encore pourquoi le gouvernement tchéque en exil ne rechercha pas de meilleurs exécutants que Gabčík et Kubis pour la perpétration de cet attentat (qui avait reçu le nom de code « Anthropoïde »). Dans le certificat de formation délivré aux deux parachutistes — déposés par la Royal Air Force près de Prague (par erreur) le 29 décembre 1941 puis dotés de faux papiers et cachés pendant six mois par des résistants locaux — le serrurier Gabčík avait obtenu un 6, le constructeur de cheminées Kubis un 5, avec cette appréciation pour le maniement des explosifs : « Lent dans l'action et dans la réaction. »

Sur les lieux de l'attentat, le *Reichsprotektor* s'était effondré, un petit trou sanglant dans le dos. Une femme le reconnut et s'écria :

« Heydrich ! Jésus Marie ! » Il se passa presque une heure avant l'arrivée du blessé à l'hôpital Bulovka, situé à un kilomètre seulement du lieu de l'attentat. Aucune ambulance ne se présenta. Des passants arrêtaient des automobiles qui passaient. La première était conduite par un boulanger qui refusa de transporter le blessé lorsqu'il vit l'uniforme noir : il n'avait pas le temps et devait se rendre à son travail. Un policier tchèque arrêta le véhicule suivant, une fourgonnette de livraison ; il aida Heydrich à se caler dans l'étroite cabine, au prix de grandes douleurs pour le blessé gravement atteint.

Le conducteur, avec son passager sanglant à côté de lui, commença par se tromper de chemin et dut faire demi-tour. En repassant sur le lieu de l'attentat, Heydrich demanda à s'allonger à l'arrière de la fourgonnette, sur le plateau chargé d'encaustique. Le conducteur descendit et l'aida à s'installer. Et c'est allongé sur le ventre à cause de ses blessures dans le dos, au milieu des bidons de cire, que l'homme le plus puissant du Protectorat arriva à l'hôpital après onze heures². Un passant lui portait sa serviette, remplie de documents secrets en vue d'une conférence avec Hitler.

Heydrich aurait pu survivre à sa blessure, mais son destin se scella dans les deux heures qui suivirent, sur la table d'opération. À plus de quatre-vingt-dix ans, le chirurgien tchèque Alois Vincenc Honek a raconté pour la première fois ce qui s'était passé à ce moment-là³. Il réalisait une opération de l'estomac lorsqu'un infirmier se précipita : « Il y a eu un attentat contre Heydrich. Il est à moitié mort dans l'ambulance. » Aussitôt après parut le chirurgien en chef Walter Dick, qui demanda à Honek de libérer la salle d'opération. Celui-ci acheva son intervention, puis alla attendre dans son bureau de l'hôpital, tandis que SS et Gestapo investissaient l'établissement. Une demi-heure plus tard, on vint chercher Honek — seul Tchèque ayant assisté à l'opération — parce que « j'étais le seul à savoir se servir du système anglais d'anesthésie ».

« Lorsque j'arrivai dans la salle, on déshabillait Heydrich, raconte le vieux chirurgien. Il portait un gilet pare-balles, mais qui ne protégeait que le devant. Il ne manifestait aucun signe de douleur. Je lui ai demandé : “Vous avez des dents solides ?”, mais il n'a pas répondu. Alors j'ai ouvert sa bouche et tout contrôlé. » Des éclats de métal et du crin de cheval provenant du capitonnage des sièges de l'automobile avaient pénétré dans le dos à gauche, au-dessus du

diaphragme et ravagé la rate. Le meilleur spécialiste de Prague, le professeur Walter Hollbaum (de la Deutsche Klinik, sur la place Charles), devait réaliser l'opération.

Hollbaum commença par une grande incision longitudinale au-dessus du nombril. Honek : « Il remarqua soudain que ça ne marchait pas comme ça. La sueur coulait de son front. Le professeur Dick réagit promptement : “Vous n’allez pas bien. Avec votre permission, je vais prendre le relais.” » Hollbaum se retira et Dick incisa alors transversalement, vers le côté. Il procéda à l'ablation de la rate, recousit le diaphragme et referma la blessure. Après seulement, on soigna le collapsus pulmonaire de Heydrich. « Des complications se produisirent — se rappelle Honek — parce que l'incision initiale avait été trop grande. Nous n'attendions pas de problèmes, car la blessure elle-même était toute petite. » Une infection se déclara dans la cavité abdominale, entraînant une septicémie péricapnrique qui se généralisa rapidement. Le médecin personnel de Himmler, Karl Gebhardt, de Berlin, essaya de l'enrayer avec des sulfonamides — on ne trouvait alors de la pénicilline qu'en Angleterre — mais cela fut inutile. Heydrich mourut le 4 juin à 9 heures 24, à l'hôpital Bulovka. Le certificat de décès porte trois mentions sèches : « Blessure par arme à feu / Attentat Infection de la blessure ».

En présence de la mort, l'insensible était devenu sentimental. Il cita pour son chef compatissant venu le visiter à l'hôpital un extrait d'un opéra de son père : « Oui, le monde n'est qu'un orgue de Barbarie dont joue Notre Seigneur lui-même, et chacun doit danser sur cet air qui est sur le rouleau...⁴ »

On a beaucoup dit, en réexaminant les circonstances de l'attentat, qu'un authentique désir de mort se cachait derrière le fatalisme banal de Heydrich. Dans son étude sur Heydrich, Helmut G. Haasis fait de la « nécrophilie » du « jeune et cruel dieu de la Mort » la clé psychologique de toute son existence. Dans cette perspective, le *Reichsprotector* n'était pas simplement d'une insouciance désinvolte en se déplaçant dans Prague sans protection. Il provoquait le destin en duel, en sachant bien qu'il finirait par perdre. Haasis : « Heydrich éprouvait un plaisir presque érotique à risquer la mort. » Ce flirt avec la camarade aurait augmenté au rythme des progrès de la machinerie d'anéantissement qu'il avait mise au point. « Peut-être sublimait-il, avec cette joie devant toute possibilité de mort, le reste d'un

inconscience irrépressible de la faute, de même qu'il veillait à ce que rien du meurtre des Juifs ne transparût à l'étranger⁵. »

Le maître de la vie et de la mort de centaines de milliers d'hommes savait ainsi que son chemin conduisait au néant, c'est-à-dire aussi à sa propre mort. Le fait est qu'il enjoignait effectivement aux subordonnés qu'il envoyait en Russie pour ses campagnes de massacres non seulement de « donner » mais aussi de « recevoir » la mort. Karl Brandt — médecin personnel de Hitler^a — confiait un jour à Felix Kersten que le rêve de Heydrich aurait été d'expédier tous ses chefs de bureau à la guerre et de les y voir tous mourir, afin de pouvoir annoncer fièrement au Führer : « Tous les chefs de section de la police de sécurité sont morts au champ d'honneur. » Lui-même s'appliquait à provoquer ce duel décisif : « Il était continuellement assis à sa table de travail, tandis que les autres se battaient au dehors. Il avait à décider de la vie et de la mort des autres, et devait donc regarder la mort en face pour faire preuve de son courage⁶. »

Trente ans plus tard, Lina Heydrich accrédita cette thèse :

« J'ai tendance à croire aujourd'hui qu'il approuvait cette fin [...]. Il me semble qu'il s'était familiarisé depuis longtemps déjà avec l'idée qu'il mourrait jeune. Il savait manifestement que lui qui devait décider de la vie et de la mort d'autres hommes, serait bientôt exposé lui-même à ce genre d'échec et mat [...]. Assurément, cela sonne assez emphatique, mais je crois qu'il voulait se sacrifier⁷. »

Se sacrifier ? Pourquoi ? Dans son étude sur Heydrich, Haasis cite Erich Fromm qui écrivait sur Hitler et Mussolini :

« Ils n'avaient aucune idée créatrice et ils n'ont également apporté aucune modification essentielle qui eût pu être utile à l'homme. Il leur manquait ce qui est la marque essentielle de l'esprit révolutionnaire : l'amour de la vie, le souhait de servir à son développement et à son progrès⁸. » Ces phrases s'appliquent plus encore peut-être à Heydrich.

Nulle part chez Heydrich on ne relève de vision positive. Günther Deschner écrit très justement qu'il concevait l'état de la nation comme une crise permanente. Or on ne construit pas dans les temps de crise. Les foyers de danger devaient être neutralisés, il fallait éliminer sans pitié — mettre préventivement hors d'état de nuire les « parasites du peuple » (*Volksschädlinge*)⁹. La lettre d'adieu « apotropaïque » écrite par Heydrich à sa femme en 1939, au début de la guerre, est un document affligeant de pauvreté et de négativité spirituelles¹⁰. En

dehors de la « générosité envers les hommes de son propre peuple », il suggère par exemple une triple « rigueur » dans l'éducation des enfants.

Rigueur dans l'observation — voire l'observance — des lois fondamentales de la *Schutzstaffel*, rigueur contre soi-même, rigueur contre les ennemis de l'intérieur et de l'étranger. L'implacabilité comme principe d'action¹¹, et le mépris des hommes, pour atteindre le but : un État européen coercitif et racialement pur. « Quelle importance y a-t-il en effet à ce que n'importe quelle mademoiselle “Machin” ait été heureuse à n'importe quel moment ? Il ne s'agit pas ici de notre bonheur mais de savoir si nous atteindrons ou non notre but¹². »

La pensée de Heydrich était destructrice et sans avenir. En allemand, tous les verbes qui définissent ses activités et sonnent comme autant de mots d'ordre commencent par le préfixe qui indique la suppression, l'exclusion ou la ségrégation menées jusqu'au bout et le plus systématiquement possible : *aus* (ex-, hors de). On trouve ainsi *ausschalten* (supprimer), *ausschliessen* (exclure), *ausstechen* (supplanter), *ausspionieren* (espionner), *aussiedeln* (expulser), *ausgrenzen* (faire sortir des frontières), *auslöschen* (anéantir), *ausmerzen* (extirper), *ausrotten* (éradiquer), *austilgen* (exterminer), etc. Il fut une fois créatif, exceptionnellement, mais son imagination était trop désaxée pour ne pas être inhumaine : les Tchèques « superflus » (*überflüssige*) et « non germanisables » (*nicht einzudeutschende*) pourraient être pionniers puis surveillants d'un espace autour de l'océan Arctique, la « future patrie idéale des onze millions de Juifs présents en Europe¹³ ». La liquidation massive des Juifs et le sort des armes rendirent caduc ce plan imaginatif.

Même les proches collaborateurs de Heydrich n'avaient jamais eu l'impression que leur chef était poussé par une haine personnelle vers cette attitude de « dureté inouïe » tant de fois mentionnée. Selon Werner Best, même « la solution finale du problème juif » ne résultait pas d'une détestation *personnelle* envers l'ennemi héréditaire du national-socialisme¹⁴. Heydrich croyait devoir procéder aux exécutions massives pour amener l'avènement d'un « grand Reich » national-socialiste et germanique, passablement flou et nébuleux.

Pour Heydrich aussi, l'égoïsme nationaliste le plus absolu justifiait tous les excès, exactement comme Himmler l'exposera en 1943 avec la

brutalité la plus cynique et la plus impitoyable :

« Un principe fondamental doit avoir valeur absolue pour le *SS-Mann* : nous devons être des camarades loyaux, constants et fidèles envers ceux qui sont de notre sang, et pour personne d'autre. La santé des Russes, la santé des Tchèques m'est totalement indifférente [...]. Que les autres peuples vivent dans le bien-être ou qu'ils crèvent de faim, cela ne m'intéresse que dans la mesure où nous les utilisons comme des esclaves pour notre culture ; le reste ne m'intéresse pas¹⁵. » Dans cette perspective, les hommes se réduisaient à des objets ; les meurtres, à des modes opératoires.

Heydrich était donc fondé, selon son épouse Lina, à se sentir « libre de toute faute¹⁶ ». Mais cette autojustification du maître de la vie et de la mort avait ses failles internes profondément cachées. Lors des funérailles officielles, à Berlin, Himmler déclara : « D'innombrables conversations avec Heydrich m'ont appris ce que cet homme d'apparence si dure a dû combattre — ce qui lui a souvent coûté — pour décider et pour agir selon la loi de la SS, qui nous oblige à “n'épargner ni notre sang ni celui des étrangers lorsque la vie de la Nation l'exige¹⁷”. »

Aujourd'hui encore, beaucoup de Tchèques croient que Heydrich a été victime de la malédiction de la couronne de Venceslas¹⁸, car dans l'année qui suivit celle de sa mort violente, son fils aîné Klaus mourut aussi : trompant un instant la vigilance des SS qui montaient la garde à l'entrée du château familial, l'enfant de dix ans se précipita sur la route avec son vélo, au moment où passait un camion rempli de jeunes Tchèques qui rentraient du football dominical. Dans une annonce mortuaire publiée par le *Schwarzes Korps*, Lina Heydrich pleura son « enfance en fleurs ». La Gestapo relâcha bientôt Karel Kaspar, le chauffeur du camion, qui n'avait aucune responsabilité dans l'accident. En avril 1945, lorsque l'approche de l'Armée rouge obligea Lina Heydrich à quitter les lieux, elle fit réquisitionner ledit Kaspar pour assurer le transport de ses biens. Il ne devait pas en revenir¹⁸.

Si l'on en croit Himmler, la mort de Heydrich affecta Hitler « plus durement que la perte d'une bataille¹⁹ ». Il fit organiser à son paladin le plus somptueux des enterrements officiels que l'on ait connus jusque-là dans le Berlin nazi. Le rituel funéraire commença à Prague. Le jour même de sa mort, on fit prendre le masque mortuaire du défunt et l'on installa une garde d'honneur SS dans la chambre où il

venait de mourir. Dans la nuit du lendemain, un commando de la SS accompagné de porteurs de flambeaux transféra le cercueil sur un affût d'artillerie jusqu'au Hradcany, où il fut exposé. Le lendemain — 6 juin 1942 —, le vicariat catholique fit demander si quatre hauts dignitaires de l'Église pourraient participer aux funérailles : Heydrich avait été baptisé dans cette foi. On voulait en outre faire sonner les cloches de la cathédrale Saint-Guy. La direction de la SS déclina l'offre.

Dans son quartier général, Hitler se moqua de la servilité du clergé tchèque. L'épiscopat de Bohême-Moravie avait demandé l'autorisation de faire sonner le glas et de dire un *Requiem* pour Heydrich ! Il avait fait savoir à « ces messieurs » qu'il aurait été préférable de prier avant, pour la préservation de la vie du *Reichsprotektor* ²⁰.

Le cercueil de Heydrich fut exposé dans la cour d'honneur du Hradcany, devant une gigantesque croix de fer, des vasques de feu et le drapeau de la SS en berne. Parmi les personnalités de la garde d'honneur se trouvait aussi Arthur Nebe, le futur « résistant ».

Avant le début des cérémonies, des dizaines de milliers de personnes défilèrent devant le catafalque, dont de nombreux Tchèques. Puis l'on joua du Beethoven, le chant de la SS (*Treulied*), l'hymne national allemand (*Deutschlandlied*), l'hymne du Parti nazi (*Horst-Wessel-Lied*) et l'on prononça des discours. Le défunt avait été « un penseur » dont le nom « gravé dans la pierre figurerait dans la “salle des Héros” de la SS ». Le point culminant de l'éloge officiel fut atteint lorsqu'on déclara qu'il avait « gagné l'amour des gens simples dans ce pays de Bohême-Moravie²¹ ».

Ensuite, un convoi funèbre accompagna le cercueil jusqu'à la gare centrale où on le chargea dans le train spécial qui devait l'emporter à Berlin. Là, de nouveau, gardes d'honneur, vasques de feu et roulements de tambour en mineur. Parmi les chefs SS de la garde d'honneur, l'inévitable Nebe. Les grandes funérailles officielles se déroulèrent dans la Mosaiksaal de la Nouvelle Chancellerie : Albert Speer avait aménagé pour le Führer cette salle d'apparat — grande comme la moitié d'un terrain de football — selon les canons de la mégalomanie fasciste. Neuf solennités de cette sorte s'y déroulèrent jusqu'à la fin du Troisième Reich.

Pour commencer, l'orchestre de la Staatskapelle de Berlin joua la *Marche funèbre du Crépuscule des dieux*, de Richard Wagner²². Himmler

loua le « caractère d'une rare pureté » de Heydrich : « Du plus profond de son âme et de son sang, il a compris, réalisé et matérialisé la conception du monde d'Adolf Hitler²². » Pourtant — si l'on peut accorder confiance à la description qu'en donne le docteur Kersten, médecin personnel de Himmler — le « *Reichs-Heini* » de Hitler voyait plutôt son collaborateur le plus important comme un personnage profondément déchiré. Aux yeux de Himmler, la cause en était la part de sang juif dans les veines de Heydrich, fait dont le *Reichsführer SS* restait persuadé, malgré les conclusions opposées des experts (toujours selon Kersten).

« Heydrich souffrait infiniment du fait qu'il n'était pas de race pure. Par ses hautes performances dans le domaine du sport, inaccessible au Juif en lui-même et par lui-même, il voulait apporter la preuve que la part allemande de son sang devait être la plus forte. Il fut heureux comme un enfant, lorsqu'il obtint la médaille sportive en argent et la médaille de cavalier [...] ou naturellement la Croix de fer de 1^{re} classe. Pourtant, si acharnée qu'ait été la poursuite de ce but, il n'a jamais connu de véritable joie intérieure [...]. J'ai pu l'observer de très près pendant des années et je sais cela [...]. Je me suis souvent entretenu avec lui et j'ai cherché à l'aider — en dépit même de ma conviction — en reconnaissant que la supériorité du sang germanique pouvait triompher de la partie juive, et qu'il en était lui-même l'exemple le plus parfait [...]. Sur le moment, il m'était très reconnaissant de cette aide et il donnait l'impression d'être délivré, mais cela n'a jamais servi très longtemps²³. »

Après Himmler, ce fut au tour du Führer d'honorer le défunt d'une couronne et de paroles grandioses : « Je n'ai que peu de mots à dédier à ce mort, déclara Hitler. Il était l'un des meilleurs nationaux-socialistes, l'un des plus vaillants défenseurs de l'idée du Reich allemand et l'un des adversaires les plus résolus de tous les ennemis de ce Reich. En tant que chef du Parti et Führer du Reich allemand, je t'accorde, cher camarade Heydrich, deuxième Allemand à la recevoir après le camarade Todt^e, la plus haute distinction que je puisse décerner, le plus haut grade de l'Ordre allemand²⁴. » L'orchestre punctua ce discours plutôt sobre en jouant un vieux chant militaire, *Ich hatt' einen Kameraden*^f. Le cercueil sortit ensuite de la Mosaiksaal au son du deuxième mouvement de la symphonie « Héroïque » de

Beethoven^g.

Derrière s'avançaient Himmler et le général de corps d'armée Kurt Daluge, chef de la police et rival constant^h de Heydrich. Le cortège comprenait aussi une délégation du gouvernement tchèque. Celui-ci avait naturellement condamné l'attentat de la façon la plus vive à Prague, et il avait organisé, du vivant même de Heydrich, des manifestations proallemandes²⁵. Heydrich fut inhumé dans le carré des Héros, au cimetière des Invalides, dans une tombe très simple. À Prague en revanche, les nazis érigèrent sur les lieux de l'attentat, en 1943, un somptueux monument orné du buste du *Reichsprotektor* : jusqu'en 1945, une garde de la SS resta sur place en permanence.

Dans l'intimité, Hitler s'emporta contre le refus catégorique opposé par Heydrich aux escortes et aux voitures blindées.

« L'occasion fait non seulement le larron, mais aussi le criminel et le terroriste. Aussi des gestes héroïques comme se déplacer dans une voiture ouverte ou aller à pied sans protection dans les rues de Prague sont des folies dont la nation n'avait pas besoin. Les hommes de la stature politique de Heydrich devraient avoir pleinement conscience qu'on les guette comme du gibier et que d'innombrables personnes n'ont qu'une idée en tête : comment les tuer²⁶ [...]. » Deux heures après l'attentat, Hitler avait téléphoné à Karl Hermann Frank, le bras droit de Heydrich, et lui avait aussitôt demandé si son patron était sorti sans voiture d'escorte. Frank : « J'acquiesçai. Le Führer condamna sans appel cette pratique²⁷. » Hitler lui ordonna de ne sortir qu'avec une escorte de sécurité et promit de mettre une voiture blindée à sa disposition.

Et il exigea des représailles. Le jour même de l'attentat, Hitler évoqua devant Himmler l'idée d'envoyer à Prague le général SS Erich von dem Bach-Zelewski « parce qu'il voyait en lui la garantie qu'il agirait encore plus durement et brutalement que Heydrich, et qu'il n'aurait aucun scrupule à se plonger dans un bain de sang. Les Tchèques devraient en prendre de la graine : chaque fois qu'on en tue un, on peut être sûr d'en voir arriver un pire²⁸ ». En guise de représailles immédiates, le Führer voulait faire exécuter dix mille Tchèques « suspects » ou « de ces gens qui avaient quelque mauvais coup sur la conscience ». Himmler fit baisser le chiffre à cent exécutions. Il ordonna dans un télégramme à Frank d'arrêter dix mille otages, « en premier lieu tous les intellectuels de l'opposition. Sur ces

opposants issus de l'intelligentsia tchèque, les cent plus importants sont à fusiller dès ce soir²⁹ ».

L'un des premiers à être exécuté fut le Premier ministre Alois Elias, déjà condamné à mort aussitôt après l'entrée en fonction de Heydrich. Toutefois, lors d'une rencontre au quartier général du Führer, le 28 mai, Frank déconseilla auprès de Hitler le plan de représailles massives envisagé : il irait à l'encontre de la politique suivie par Heydrich, susciterait davantage encore de résistance, et donnerait à l'adversaire des arguments pour montrer que ces exécutions massives représentaient en fait la réaction contre une résistance généralisée de la population tchèque. Dans ses communiqués officiels sur la situation, le régime nazi n'avait fait état que de « désordres » et de « sabotages isolés » dans le protectorat de Bohême-Moravie. Jusqu'à la mi-juin, la police et la Gestapo arrêtaient mille Tchèques, sans mettre la main sur les auteurs de l'attentat. À l'occasion des funérailles de Heydrich, Hitler exigea d'Emil Hacha — le président de l'État fantoche sous occupation allemande — la multiplication des preuves de loyauté envers le Reich. « Il avait signifié à Hacha que nous ne pourrions tolérer d'autres atteintes aussi graves aux intérêts du Reich dans le Protectorat, et que nous envisagerions, le cas échéant, une évacuation des Tchèques qui ne nous poserait aucun problème, puisque nous avions déjà transféré des millions d'Allemands. Hacha s'était "dégonflé" face à cette déclaration³⁰. »

Mais le chef de la Sipo de Prague, Horst Böhm, voulait plus. Il désirait faire un exemple. Selon une information recueillie par la Gestapo à Kladno, le petit village de mineurs de Lidice, au nord-ouest de Prague, était soupçonné d'avoir hébergé des parachutistes tchèques venus d'Angleterre. Cette incrimination se révéla fausse : en réalité, deux anciens officiers de l'armée tchèque originaires du village étaient partis en Angleterre, en 1939, mais ils n'avaient aucun rapport avec l'attentat et ils ne s'étaient pas cachés à Lidice. Les familles de ces deux officiers — quinze personnes en tout — furent toutefois liquidées sans exception.

Puis le 9 juin, cinq jours après la mort de Heydrich, Hitler ordonna la mise en application de ce que Böhm avait suggéré : rayer de la carte le village de Lidice. Des SS vinrent exécuter la totalité des 184 hommes du village ; on déporta les 198 femmes au KZ de Ravensbrück (143 en sortirent vivantes) et les 105 enfants à Lodz (17

seulement survécurent). Lidice fut incendié et rasé au sol. Le 10 juin 1942, un communiqué de presse officiel du régime nazi, à Prague, justifia ces représailles barbares : « Au cours de l'enquête sur les meurtriers de l'*Obergruppenführer SS* Heydrich, des preuves formelles ont été découvertes que la population du village de Lidice a fourni aide et assistance au groupe des criminels en question. Des preuves concordantes ont été recueillies, sans la collaboration de la population locale, bien que celle-ci en eût été formellement requise. Le soutien apporté à l'attentat a été confirmé par d'autres actes hostiles au Reich, comme la détention de publications hostiles à l'État, de dépôts d'armes et de munitions, de postes émetteurs clandestins [...], sans oublier le fait que des habitants dudit village collaboraient activement avec des services étrangers ennemis du gouvernement³¹. » Les « dépôts d'armes et de munitions » allégués se réduisaient en fait à deux fusils de chasse à demi calcinés, un revolver et une carabine pour tirer les oiseaux³².

Le 24 juin, la vengeance allemande frappa la localité de Lezaky où la Gestapo avait découvert l'émetteur clandestin « Libuse ». Les femmes furent cette fois abattues comme les hommes, trente-trois personnes en tout.

Aucun des participants à l'attentat ne survécut. Et ce fut leur camarade Karel Curda qui mit les nazis sur leur piste, recevant pour cette trahison la somme de cinq millions de couronnes. Curda faisait partie du même commando que Kubis, Gabčík et Valčík. Il n'avait pas participé à l'attentat et se cachait chez sa mère. Craignant que les nazis n'exécutassent celle-ci au cas où ils viendraient à le découvrir chez elle, il dénonça ses camarades. (Dans les années qui suivirent, il continua de travailler comme indicateur des Allemands au sein de la résistance tchèque. Curda fut condamné et exécuté en 1947.)

Kubis, Gabčík et Valčík, avec quatre autres parachutistes, avaient trouvé refuge après l'attentat dans l'église orthodoxe des Saints-Cyrille-et-Méthode. Vladimir Petrek, chapelain de la paroisse, les cacha dans la crypte du sanctuaire, dont l'entrée était dissimulée par une dalle de pierre dans la nef. Dans les jours qui suivirent, le prêtre leur fournit de la nourriture et des journaux. L'évêque Gorazd, chef de la communauté orthodoxe de Prague, fut mis au courant³³.

Le groupe de résistants échafauda des plans désespérés pour exfiltrer les deux auteurs de l'attentat de leur cachette, car le commando avait remarqué que les enquêteurs de la Gestapo étaient

sur la piste de leur refuge. On imagina de dissimuler Gabcik et Kubis dans des tonneaux vides ou des cercueils pour les faire sortir de la ville, mais les contrôles de police étaient trop sérieux.

Les deux agents songèrent alors à se montrer au grand jour, pour donner un nouveau signal. Ils avaient appris le massacre de Lidice et se sentaient responsables de la mort de tant d'innocents. Devaient-ils aller s'asseoir sur un banc dans un parc public, se mettre autour du cou une pancarte proclamant :

« Nous sommes les auteurs de l'attentat ! », et se donner la mort ? Ou bien était-il préférable de demander audience à Emanuel Moravec, le ministre de la Propagande du gouvernement fantoche, d'abattre ce collaborateur des nazis et de croquer ensuite une capsule de poison ? Les deux idées furent abandonnées. Elles ne changeraient rien au déchaînement de la vengeance allemande.

Le 18 juin 1942, à deux heures du matin, huit cents hommes de la SS et de la Gestapo encerclèrent l'église. L'assaut fut donné à 4 heures 15. L'ordre était de prendre les résistants vivants. Les sept parachutistes menèrent un combat aussi héroïque que désespéré. Les trois résistants Adolf Opalka, Jaroslav Svarc et Kubis étaient de garde dans la nef lorsque les Allemands pénétrèrent dans l'église de deux côtés à la fois. Ils tirèrent depuis les galeries sur les assaillants qui répliquèrent par un feu nourri, contraignant les Tchèques à se mettre à couvert.

Par un feu bien ajusté, les résistants empêchèrent les SS de progresser pendant trois heures. Seul l'emploi de grenades à manche mit les combattants des galeries à la dernière extrémité. Vers 7 heures, l'un d'eux avait été tué et les deux autres — dont Kubis —, gravement blessés, se tirèrent une balle dans la tête. Ils furent emportés encore vivants à l'hôpital militaire de la SS, où ils moururent sans avoir repris connaissance.

Au début, les Allemands ne savaient pas que quatre autres partisans avaient trouvé refuge dans la crypte. Mais ils trouvèrent dans la galerie un costume qui n'allait à aucun des trois morts. La Gestapo examina de plus près l'église et découvrit l'accès à la crypte. On traîna sur place le prêtre Petrek, garrotté : il devait convaincre les hommes de la crypte de se rendre.

Petrek, le visage meurtri par les coups, cria par la lucarne : « Ils disent ici que vous devez vous rendre. Il ne vous arrivera rien et vous

serez traités comme des prisonniers de guerre. » Des rires moqueurs montèrent de la crypte, avec ces paroles :

« Nous sommes des Tchèques. Nous ne nous rendrons jamais. » Le traître Curda essaya ensuite de convaincre ses « camarades »

d'abandonner le combat. En vain. Deux volontaires de la SS se glissèrent avec une corde par l'ouverture. Touchés aux jambes par le feu défensif des parachutistes, ils durent être promptement remontés. Les attaquants lancèrent ensuite des grenades lacrymogènes que les défenseurs réussirent à renvoyer.

On ordonna alors aux pompiers tchèques d'installer un tuyau d'eau jusqu'à la crypte pour noyer leurs compatriotes. À l'aide d'une échelle de bois, les résistants repoussèrent le tuyau hors du trou d'accès. Lors d'une nouvelle tentative, l'un des enfermés réussit — au milieu des éclats de rire — à couper ledit tuyau. La SS ne put accéder vraiment que lorsqu'on eut agrandi l'accès à coups de burin et de marteau, puis enfin avec une charge de dynamite.

Rapport du commandant des attaquants : « Il se révéla alors qu'un large escalier de pierre, du côté de l'autel, descendait aux catacombes. Un peu avant que la dalle de pierre ne vole en éclat, un violent échange de tirs eut lieu et l'on jeta des grenades à manche. Quatre criminels ont été retrouvés morts dans la cave. Certains avaient, outre de graves blessures, la tête fracassée, de sorte qu'il est vraisemblable qu'ils se sont donné la mort à l'ouverture de la dalle de la cave³⁴. »

L'autopsie des cadavres révéla par la suite que les quatre résistants s'étaient tiré une balle dans la tête, deux d'entre eux après avoir pris du poison. La Gestapo procéda à l'identification des sept morts de façon particulièrement horrible : on coupa les têtes des résistants, que l'on disposa sur une étagère, avant de faire défiler parents et amis.

Pendant l'assaut déjà, la Gestapo avait arrêté le chapelain Petrek et plusieurs membres de la communauté qui avaient été mis au courant, avec leurs familles. Le lendemain, l'évêque Gorazd — qui était encore en liberté — écrivit une lettre aux autorités du Protectorat : « Je tiens ma personne à la disposition des autorités compétentes et me soumettrai à toutes les peines, y compris la peine de mort³⁵. » Le procès des complices et des sympathisants des résistants eut lieu le 1^{er} septembre. Gorazd, Petrek et deux autres religieux furent condamnés à mort et fusillés. 236 autres personnes qui avaient aidé les parachutistes furent déportées au KZ de Mauthausen, et liquidées

le 24 octobre.

Des milliers de Tchèques perdirent la vie au cours de cet été sanglant. Pour désigner cette vague de terreur qui suivit l'attentat contre Heydrich, les Tchèques créèrent le terme de « Heydrichiade ». La seule « approbation de l'attentat » était considérée comme un crime, passible de la peine de mort. Hana Vorel, née Kopecka, avait neuf ans lorsque deux fonctionnaires courtois se présentèrent au domicile familial et demandèrent son père, Cyril Kopecky, inspecteur des Eaux et Forêts, alors âgé de quarante-deux ans. Voici les souvenirs de ces événements, racontés par Hana Vorel et enregistrés au printemps 2004³⁶. Ils témoigneront pour des centaines de destins analogues : « Ce beau matin d'été, samedi 27 juin 1942, ma mère écoutait à la radio, les larmes aux yeux, les noms des hommes, des femmes et même des familles entières qui avaient été exécutés la veille. Dans ces jours les plus terribles de la "Heydrichiade", on dénombrait déjà des centaines, peut-être des milliers de victimes. Elle remarqua soudain qu'une automobile s'arrêtait devant notre maison, dans la tranquille petite ville de Protivin, en Bohême méridionale. Étrange, pensa-t-elle, car toutes les automobiles avaient été confisquées après l'occupation allemande.

« Deux hommes — nous avons appris, après la guerre, qu'ils s'appelaient Bacher et Ehrensberger — en descendirent et pénétrèrent au rez-de-chaussée dans le bureau de mon père, l'ingénieur Cyril Kopecky, directeur de l'office des Eaux et Forêts pour la région. Peu de temps après, mon père apparut à l'entrée de notre appartement, encadré par les deux hommes, et ma mère comprit soudain que quelque chose d'effroyable nous arrivait.

« Nous étions alors sous le régime de la loi martiale après l'attentat, pendant lequel plus de 3 000 personnes furent arrêtées et plus de 1 300 exécutées, dont 477 pour "approbation de l'attentat". La veille au soir, Thomas Mann avait pris la parole à la BBC de Londres, pour présenter la situation en ces termes : "Depuis la mort violente de Heydrich — c'est-à-dire la mort la plus naturelle dont un buveur de sang [*Bluthund*] comme lui pouvait mourir —, la terreur règne partout, plus impitoyable que jamais."

« Les deux messieurs de la Gestapo permirent à mon père de prendre rapidement congé de sa femme. Elle lui dit en tchèque : "Sois fort !" Puis il eut la permission de prendre brièvement dans ses bras

mon frère âgé de sept ans et moi-même, et ils le conduisirent à la voiture qui était restée ouverte. Ils emportèrent aussi quelques-unes de ses armes de chasse et son chien. Le tout se déroula le plus paisiblement du monde, personne ne cria, personne ne fit de scène, la Gestapo ne rossa personne, personne ne tira en l'air. L'ordre doit régner : les Allemands règnent de façon civilisée dans notre pays.

« J'ai encore l'image dans les yeux : nous les enfants, terriblement effrayés, et notre mère, pleurant et tremblant de tous ses membres, nous nous penchâmes à la fenêtre pour jeter un dernier regard sur notre père.

« En ce moment de détresse, ma mère se souvint que son mari lui avait dit, peu de temps auparavant, qu'en cas de besoin, elle devait aller aussitôt demander aide et assistance à son supérieur allemand, un certain Sladek, à la direction régionale des Eaux et Forêts de Trebon, à une soixantaine de kilomètres. Dans le Protectorat, tous les postes hiérarchiques supérieurs devaient être obligatoirement des Allemands. "Demande-lui de t'aider, c'est un type correct", avait-il dit. Mais on était samedi ; Sladek n'était pas au bureau et il était introuvable.

« Le lendemain, 28 juin 1942, mon père fut exécuté à Tábor. Ma mère apprit la mort et sa raison dans le journal du lundi 29 juin. Dans la rubrique des exécutions, qui était soigneusement distribuée selon le genre et l'étendue des activités antigouvernementales, le nom de l'ingénieur Cyril Kopecky figurait avec neuf autres. Dans ce moment terrible, ma mère se rappela que son mari avait pris position quelques jours auparavant, en présence de toute la famille, *contre* l'attentat : dans l'univers nazi, ce genre d'action n'avait aucun sens, car un tyran serait toujours remplacé par un autre. On l'avait sans doute arrêté simplement parce qu'il était président de l'association tchèque de gymnastique "Sokol" que les nazis avaient alors interdite en raison de menées anti-allemandes.

« Quelques jours plus tard arrivèrent trois hommes de la Gestapo avec un camion et ils embarquèrent toutes les affaires personnelles de mon père, jusqu'à sa brosse à dents usagée, bien qu'ils dussent savoir qu'il avait été exécuté. Mais "l'ordre doit régner" [*Ordnung muß sein*]. Ils dressèrent une longue liste des tapis, tableaux et objets de valeur qu'ils emportèrent. Ils confisquèrent aussi l'alliance de mon père mais laissèrent celle de ma mère — correct : on ne prenait que les biens du

coupable de haute trahison, pas ceux de son épouse. Deux de ces gestapistes furent arrêtés après la fin de la guerre. Il se révéla lors de leur audition que les objets de valeur des suppliciés étaient rassemblés dans un dépôt où les agents de la Gestapo pouvaient les acheter bon marché, afin de les expédier chez eux en Allemagne.

« Les trois messieurs de la Gestapo — cette fois aussi, courtois et corrects — apportèrent à ma mère le certificat de décès de son mari, établi au 28 juin 1942. Sous la rubrique “22b : genre et moyen de la mort violente” était écrit : “Mort par fusillade (exécution)”. Date : dimanche 28 juin 1942, à 19 heures.

« À Tábor travaillaient vingt-neuf agents de la Gestapo, en tenue et en civil, dont deux femmes. En un mois seulement, du 3 juin au 3 juillet 1942, ils réussirent à arrêter 156 personnes, les exécuter, confisquer leurs biens, brûler leurs corps et disperser leurs cendres aux quatre vents.

« Ma mère dut quitter dans un délai d’une semaine l’appartement de fonction de six pièces, avec interdiction de chercher désormais un travail ; elle n’avait droit à aucune pension de veuve. C’était la seconde fois que les Allemands nous chassaient de notre maison. La première fois avait été en 1938, quelques jours après les accords de Munich, quand nous avions été expulsés de Zakupy. Après la mort de mon père, nous vécûmes trois ans chez les parents de maman, grâce à leur petite pension et avec le soutien de parents et d’amis.

« Dans l’été 1945, après la fin du Troisième Reich, nous emménageâmes à Prague dans un logement vide d’où les occupants allemands s’étaient enfuis. Chaque semaine, une jeune demoiselle allemande qui était restée à Prague commença de venir nous donner des cours d’allemand, à mon frère et à moi. Nos voisins et nos parents protestèrent auprès de ma mère : comment pouvait-elle faire apprendre l’allemand à ses enfants, alors que les Allemands avaient tué son mari ! Maman leur dit que l’allemand était la langue d’une grande culture et qu’elle n’avait rien à voir avec les crimes des nazis. »

Malgré la terreur qui suivit l’attentat contre Heydrich dans le protectorat de Bohême-Moravie, le gouvernement tchèque en exil à Londres depuis 1939 considéra l’opération « Anthroïde » comme un succès politique. Le résistant Ladislav Vanek, chef du groupe Sokol qui cachait Kubis et Gabčík, essaya par radio de convaincre Eduard Benes

de reporter l'opération. Les représailles des nazis allaient coûter « des milliers d'autres vies », avertissait-il, non sans raison. Benes maintint la décision : pour son gouvernement en exil, l'assassinat de Heydrich valait reconnaissance de la Tchécoslovaquie comme nation belligérante. Pressé par les Alliés et surtout par les Soviétiques de faire quelque chose dans une Bohême encore à l'écart de la guerre, Benes accepta de payer le prix du sang.

Et son calcul allait se révéler juste. Ce ne furent pas les massacres bien plus importants de Babi Yar ou de Riga, mais celui de Lidice qui allait symboliser la flamme de la Résistance. Au contraire de ce qui se passait avec les horreurs perpétrées en Union soviétique, les nazis narguèrent l'opinion mondiale en assurant la publicité de l'anéantissement du village bohémien. « Lidice vivra³⁷ » devint dans le monde entier le cri de guerre contre le régime hitlérien. À peine les SS avaient-ils rayé le village de la carte que l'on vit naître de nouveaux « Lidice » un peu partout aux États-Unis, au Mexique au Pérou et au Brésil. Dans son exil californien, Heinrich Mann écrivit le roman *Der Protektor (Le Protecteur)* ; le metteur en scène Douglas Sirk, *alias* Detlef Sierck, réalisa son film *Hitler's Madman* ; et Bertolt Brecht composa son *Lidicelied (Chant de Lidice)* qui se termine par des vers devenus célèbres : « Aujourd'hui tu es vaincu et c'est pourquoi tu es l'esclave / Mais la guerre ne prend fin qu'avec le dernier combat. »

Trois années allaient encore s'écouler jusqu'au « dernier combat » et des millions d'êtres humains allaient encore mourir à cause de la « solution finale » et de la « guerre totale ». À l'Est, la machinerie d'extermination que Heydrich avait si soigneusement mise au point tourna après sa mort à plein régime. Dieter Pohl, chercheur spécialiste de l'Holocauste, dit du temps écoulé entre juillet et octobre 1942 qu'il représenta « les semaines les plus sanglantes du ^{xx}e siècle ». Dans les camps de Pologne, on extermina alors plus de 1,5 million de Juifs. En l'honneur du défunt, le programme d'exécutions massives confié par Himmler à son pire bourreau, Odilo Globocnik, dans les camps de Belzec, Sobibor, Treblinka et Majdanek, reçut le nom d'« Action Reinhard ». Lorsqu'elle prit fin en octobre 1943, deux millions d'êtres humains avaient été anéantis.

Comment les nazis se représentaient-ils l'avenir ? Une conversation tenue à Auschwitz en 1944 permet de s'en faire une idée. Comme un prisonnier lui demandait quand allait cesser « toute cette

extermination », le sinistre Josef Mengele, docteur du camp, répondit :
« Cela va continuer, encore et encore...³⁸ »

a. Né en 1904 (la même année que Heydrich), Karl Brandt était le médecin du Führer depuis 1934. Chargé de la mise à mort des malades mentaux en 1939 (programme « T-4 »), il fut « commissaire à l'Hygiène et à la Santé » à partir de 1942, et coordinateur des expériences médicales dans les camps de concentration. Il sera condamné à mort et exécuté par les Alliés en 1948 (NDT).

b. Voir page 137.

c. Voir page 115.

d. À la fin de la *Götterdämmerung*, le pur héros Siegfried est tué traîtreusement par le tortueux Hagen. Son corps est alors rapporté au palais des Gibichungen, sur les bords du Rhin, au son d'une marche funèbre poignante qui enchaîne les *leitmotive* retraçant la tragique destinée du héros, victime à son tour de la malédiction de l'anneau du Nibelung (NDT).

e. Né en 1891, Fritz Todt avait été inspecteur des Routes en 1933, puis ministre plénipotentiaire pour le Bâtiment et la Construction. Chef de l'« organisation Todt » chargée de fortifier le littoral européen pour prévenir les tentatives de débarquement, ministre de l'Armement en 1940, il s'était tué dans un accident d'avion au début de l'année 1942 (NDT).

f. *J'avais un camarade*, premiers mots du poème publié en 1815 par Ludwig Uhland, *Der gute Kamerad (Le Bon Camarade)* (NDT).

g. L'*adagio assai*, deuxième mouvement de cette symphonie (*opus* 55) datée de 1804, est sous-titré « *Marcia funebre sulla morte d'un eroe* » (« Marche funèbre sur la mort d'un héros ») (NDT).

h. Voir page 68.

i. Voir page 140.

j. Aux termes de ces accords conclus le 29 septembre entre l'Allemagne de Hitler, l'Italie de Mussolini, la France (représentée par Daladier) et l'Angleterre (représentée par Chamberlain), les deux dernières acceptèrent les revendications de l'Allemagne sur le territoire des Sudètes, province tchécoslovaque annexée par le régime nazi et aussitôt colonisée par des Allemands transplantés. Les négociations avaient naturellement eu lieu malgré les protestations des autorités légitimes de Prague (NDT).

CHAPITRE VI

LE « CŒUR DE FER »
ET LES IMPÉNITENTS

(1942 À NOS JOURS)

« Retourne à Fehmarn¹ ! » Tel fut prétendument le dernier conseil de Reinhard Heydrich à son épouse Lina avant de sombrer dans le coma puis la mort, le 4 juin 1942, à l'hôpital Bulovka de Prague. Mais la veuve ne manifesta aucun empressement à suivre l'ultime recommandation de son époux mourant. Elle s'efforça d'abord de bien vivre son nouveau rôle de châtelaine de Jungfern-Breschan. « Le 7 décembre 1942 — écrit-elle dans ses Mémoires² —, nous rentrâmes “pour toujours”, je l'espérai du moins, au château de Breschan. » Entre-temps, on avait aménagé une installation de chauffage permanente dans le « château d'en bas » (*Talschloß, dolni zamek*) équipé jusque-là en simple résidence d'été. Karl Hermann Frank^a résidait dans le « château d'en haut » (*Bergschloß, horni zamek*). D'autres remaniements ainsi que l'aménagement d'une piscine dans le vaste parc, derrière le bâtiment principal, signifiaient clairement que Lina van Osten, veuve Heydrich, n'entendait pas renoncer de sitôt à la vie privilégiée dont elle jouissait dans une Bohême toujours largement épargnée par la guerre, pour retourner s'enfermer dans son île natale de la Baltique.

La mort accidentelle de son fils aîné, le 24 octobre 1943, n'y changea rien. Elle fit inhumer Klaus dans le parc du château, à la lueur des flambeaux de la Jeunesse hitlérienne locale et tout fut dit. Heinrich Himmler — qui s'était autoproclamé tuteur des enfants Heydrich — accompagna Klaus à sa dernière demeure au bras de sa mère, à nouveau drapée de ses voiles noirs. Hitler n'envoya que le strict nécessaire, comme Lina s'en plaignit : « Monsieur Hitler m'a fait remettre des condoléances écrites à la machine³. »

Le Führer avait montré auparavant une générosité qui avait paru excessive à Lina Heydrich. Le 20 avril 1943, il décréta depuis son

quartier général : « Reinhard Heydrich, chef de la Police de sécurité et du Service de sécurité, vice-protecteur du Reich en Bohême-Moravie, *Obergruppenführer SS* et général de police, tombé dans l'exercice de ses fonctions et fidèle à son devoir en combattant sans peur les ennemis de l'État, s'est acquis l'immortelle reconnaissance du Reich grand-allemand. Afin de donner une expression visible au remerciement de la Nation pour les services extraordinaires rendus par le défunt, je décrète que le château & domaine de Jungfern-Breschan près de Prague, avec tous ses biens mobiliers & immobiliers et autres dépendances, est offert en dotation à sa veuve Lina Heydrich et à ses enfants. J'exprime ici le désir que la famille de Reinhard Heydrich se sente liée pour jamais à la vie et à la mort avec cette propriété⁴. »

Lina Heydrich refusa cette donation. Elle justifia sa décision en déclarant à Himmler « que le domaine était trop grand et nullement en rapport avec la pension de veuve qu'elle pouvait espérer et les futures conditions de vie de la famille », comme le rapportait après la guerre Hans Heinrich Lammers, chef de la Chancellerie du Reich. Selon Himmler, elle avait aussi refusé « la dotation parce que le Führer l'avait liée à une interdiction de remariage⁵ ». Le domaine resta ainsi propriété du Troisième Reich, Lina Heydrich en ayant l'usufruit en tant que régisseuse.

Son comportement sur place est encore bien vivant, soixante ans plus tard, dans les souvenirs d'Helena Vovsova, l'ancienne domestique de « madame ». Elle vit toujours aujourd'hui dans la bourgade redevenue Panenské Brezany, à vingt-cinq kilomètres environ au nord de Prague. De son jardin, elle peut apercevoir le *Talschloß* qui a marqué son destin. Elle a en effet travaillé quarante-quatre ans sur le domaine, de 1941 à 1985, d'abord pour les nazis, puis pour le commandement de l'Armée rouge qui s'y était installé, puis — pendant trente ans — dans un institut de recherches métallurgiques des forces armées tchécoslovaques. En mars 1941, Helena Vovsova avait seize ans lorsqu'elle entra au service de Konstantin von Neurath⁶, alors *Reichsprotektor* en titre pour la Bohême-Moravie, et seigneur des lieux. Elle connut fort peu Heydrich lui-même — « Il était rarement là et passait alors son temps à faire du cheval » — mais d'autant mieux Lina Heydrich. « Madame s'installait quelquefois à côté du château, sur un fauteuil, et montrait à ses visiteurs le vaste

environnement qui l'entourait : "Tout cela est à moi", disait-elle alors⁶. »

Pour la jeune jardinière tchèque, la maîtresse de maison — que les domestique locaux appelaient secrètement entre eux « notre vieille » (*nasa stara*) — ne fut jamais rassurante. « Elle avait une voix aiguë — se souvient Helena — et elle aimait faire rudoyer les gens. Madame avait ses humeurs. Lorsqu'elle avait mal dormi, elle courait partout et houspillait tout le monde en criant qu'ils étaient tous des flemmards, même les gardes SS. Lorsqu'elle était de bonne humeur, elle nous ignorait tous⁷. »

Helena Vovsova eut un jour un exanthème infectieux au bras ; elle alla demander l'autorisation d'aller chez le médecin, mais Lina Heydrich intervint : « Que se passe-t-il, Helenka ? Nous n'avons pas besoin de médecin. Viens avec moi ! » Comme Helena « avait peur d'être seule avec madame », elle demanda à la servante Marie de les suivre. Lina Heydrich envoya Marie chercher du sucre et fit à Helena un cataplasme qu'elle renouvela plusieurs fois dans les jours qui suivirent. L'éruption persista et comme l'infection empirait de plus en plus le cinquième jour, la jardinière reçut enfin l'autorisation d'aller chez le médecin. Celui-ci prescrivit une pommade qui fit rapidement de l'effet. Malgré tout, raconte l'ancienne jardinière, « madame continua de dire à qui voulait l'entendre, lorsqu'elle me voyait : "C'est la fille que j'ai guéries"⁸. »

En octobre 1942, cent vingt déportés du camp de concentration de Theresienstadt vinrent à Jungfern-Breschan, à la demande de Lina Heydrich. « Il était interdit de leur parler, raconte Helena Vovsova. Je le faisais en cachette. Je les ai secourus, surtout avec de la nourriture⁹. » Les déportés devaient transformer le parc à l'anglaise, bien conçu, mais la régisseuse voulait avoir un ruisseau avec des méandres, et quelques parcelles pour cultiver des arbres fruitiers, des légumes et des fleurs. Les prisonniers — dont des Juifs — « étaient hébergés de façon vraiment inhumaine » dans l'écurie, près du château, « parqués ensemble dans un espace très étroit » comme le rapporta l'un d'eux, Walter Grunwald : « Nous étions envahis de vermine à un point tel qu'après un travail inhumain de quatorze à dix-huit heures par jour, nous ne pouvions trouver le repos que nous méritions après ce temps. La nourriture était de toute façon insuffisante. Nous recevions les quantités inscrites sur la carte

supplémentaire pour les travailleurs de longue durée, c'est-à-dire uniquement les rations d'appoint¹⁰. » Seuls les colis de vivres envoyés par les proches — et d'où les gardes SS retiraient le meilleur — permettaient aux prisonniers de survivre.

« Toutes ces dispositions, que ce soit la longueur du temps de travail, l'imposition de délais d'achèvement stricts, les menaces permanentes d'envoi à Auschwitz en cas de nonrespect des tâches fixées, etc., étaient exclusivement du fait de la Heydrich », expliquait Grunwald. Chaque fois qu'ils rencontraient Lina, les déportés devaient se figer au garde-à-vous. Grunwald de nouveau : « Il nous arrivait souvent de nous faire insulter de la façon la plus outrageante, comme "salaud de Juif, hors de mon chemin !", ou qu'elle nous crache dessus, ce que ses enfants faisaient aussi¹¹. »

Les prisonniers étaient gardés par une douzaine de SS, mais d'après Helena Vovsova, personne ne fut tué sur place. Le nombre des déportés mis régulièrement à disposition de la veuve Heydrich diminua toutefois avec le temps, et l'on sut une fois au moins qu'un ouvrier tchèque de Breschan avait été « envoyé à Auschwitz sur ordre direct de Himmler¹² ».

Après la guerre, Lina Heydrich contesta ces incriminations avec véhémence. Elle souligna en revanche qu'elle avait obtenu de Himmler la libération d'un groupe de témoins de Jéhovah¹³. Elle avait appris par hasard d'un officier SS ce qui se passait dans le camp de Theresienstadt : « J'en ai eu le souffle coupé¹⁴ », commenta-t-elle.

Un autre déporté juif, Milan Platovsky Stein, qui devait sa survie — de son propre aveu — à l'affection de la jardinière et aux vivres qu'elle lui fit passer en cachette, a décrit Lina Heydrich dans ses souvenirs parus en 1999 sous le titre *Survivre et vivre (Prezit a zit)*. « La veuve de Heydrich se comporta relativement bien avec moi. Elle se promenait comme une amazone, la cravache en main. Elle aimait le claquement du fouet sur ses bottes de cheval. Elle donnait l'impression d'être à la fois cruelle et arrogante. Elle ne battait jamais personne, mais elle aimait voir que les gens avaient peur devant elle [...]. Plus tard, lorsque la situation se normalisa, elle abandonna le fouet. Elle nous donna les ordres directement et non plus par l'intermédiaire des SS¹⁵. »

Lina Heydrich était naturellement en excellents termes avec le chef de la garde SS de Breschan, l'*Obersturmführer* Fritz Brandstädter, à qui

les anciens prisonniers devaient reprocher ses méthodes brutales. Il jouait presque le substitut du père pour ses enfants. On lit par exemple dans une appréciation de service de Brandstädter : « Il a donné d'excellentes leçons de natation et d'équitation aux fils de l'*Obergruppenführer*, en contribuant par là-même à leur éducation. Son comportement d'ensemble a fait qu'il a été convié à la table familiale pour les repas¹⁶. »

Cependant que Lina Heydrich jouait la châtelaine, visitant les anciens collègues de son mari comme Werner Best, devenu plénipotentiaire au Danemark, ou les recevant à Breschan comme Albert Speer, les signes avant-coureurs de la catastrophe qui approchait n'épargnaient plus le monde apparemment sûr de la Bohême. De plus en plus de fuyards venus de l'Est ou des villes du Reich régulièrement touchées par les raids aériens cherchaient et trouvaient protection sur les terres du domaine. Une famille de Duisburg chassée par les bombes resta par exemple à Jungfernbreschan de 1942 jusqu'au début de 1945. Dans ces temps difficiles, Himmler ne voulait pas de « veuve faisant de la politique¹⁷ » et il conseillait aux gens de l'arrière d'observer de la retenue dans leur comportement public.

Centrée sur sa propre douleur, Lina Heydrich ne montra que peu de compassion pour les coups du destin qui frappaient d'autres membres de la famille. Dans la nuit du 19 novembre 1944, son beau-frère Heinz Siegfried Heydrich se donna la mort. Le journaliste, alors éditeur du journal des troupes *Die Panzerfaust* (*Le Lance-roquette*), se tira une balle dans la tête à bord d'un train spécial équipé d'une imprimerie mobile, non loin du front, en Prusse-Orientale. Commentaire de Lina Heydrich : « Il ne disposait pas du "costume" qui aurait été nécessaire pour se tirer d'affaire sans dégâts psychiques¹⁸. »

Peter Thomas Heydrich, le fils du suicidé, a interprété rétrospectivement cette mort volontaire d'une façon assez différente. Depuis la mort de son oncle, son père était devenu « un autre homme, toujours déprimé, mélancolique et extrêmement sérieux, alors que c'était auparavant un homme plein de fantaisie et de tempérament, qui aimait visiblement la vie¹⁹ ». Peter Thomas faisait remonter le changement à un événement dont sa mère Gertrud lui avait parlé. En juin 1942, avant les funérailles officielles à Berlin, on avait remis à Heinz Heydrich un grand paquet contenant des documents de son

frère Reinhard, trouvés dans son coffre-fort de la Prinz-Albert-Strasse. Le soir venu, Heinz s'était retiré dans sa chambre avec ces papiers. Le lendemain, Gertrud avait remarqué que son époux avait passé presque toute la nuit à brûler des documents tirés du mystérieux paquet. « Je garde seulement le souvenir que mon père, qui était alors en permission, resta inabordable. Il avait l'air absent et comme pétrifié²⁰. »

La mère de Peter Thomas lui avait refusé toute information sur le contenu du paquet : « Je ne pourrai dire quelque chose là-dessus que lorsque la guerre sera finie », avait-elle coutume de dire — mais elle ne parla pas davantage après la fin du conflit. Peter Thomas Heydrich émettait une hypothèse : « Il pouvait s'agir de documents personnels de mon oncle qui avaient appris pour la première fois à mon père l'ampleur de l'extermination systématique des Juifs, c'est-à-dire de la fameuse “solution finale”²¹. »

Dans tous les cas, à dater de ce moment, Heinz Heydrich aida des Juifs à s'enfuir, en falsifiant pour eux des laissez-passer dans son imprimerie itinérante. Beaucoup passèrent par le Danemark pour gagner la Suède, dont l'épouse juive de l'acteur Karl John. En novembre, une commission d'enquête économique dirigée par un procureur du gouvernement vint perquisitionner la rédaction du *Panzerfaust*. Heinz Heydrich se crut démasqué et se donna la mort pour éviter à sa famille les poursuites de la Gestapo. Il semble en réalité que le procureur n'ait rien su des activités illégales du journaliste et qu'il ait simplement enquêté sur la disparition de stocks de papier.

En janvier 1945, Peter Thomas Heydrich, alors âgé de quatorze ans, rendit pour la dernière fois visite à sa tante, à Jungfern-Breschan. Il se fit alors l'effet d'être un « *Kronprinz* »^c. Un officier SS lui fit visiter Prague et lui montra les bureaux de son oncle au Hradcany ; puis on projeta pour lui seul, dans un cinéma, un film de propagande sur Reinhard Heydrich. Il écrit à ce sujet dans ses souvenirs : « J'ai souvent pensé avec effroi à ce qu'il serait advenu de moi si le Troisième Reich n'avait pas pris fin²². » Peu de temps après, il retourna dans sa famille qui avait alors été évacuée dans le Warthegau^d. Gertrud refusa ensuite de se réfugier auprès de sa belle-sœur et gagna Berlin avec ses enfants dans un wagon à bestiaux.

Lina Heydrich ne bougea pas de son domaine : elle y élevait des

lapins, des poules et des dindes, transformait progressivement les arbres du parc en bois de chauffage et chassait le lièvre et le faisan. En janvier 1945, elle projetait encore d'aller en voiture faire un court séjour de ski avec les enfants « à Frankstadt, dans les Beskides^e ». Elle avait préalablement semé des céleris et des poireaux pour le printemps. Elle écrivit le 6 février à ses parents, à Fehmarn : « Sur le moment, je ne savais pas où nous pourrions être mieux en sécurité qu'ici même. Il ne peut pas y avoir pour moi de fuite comme les autres femmes en entreprennent. Lorsque Reinhard est mort, j'ai décidé de rester ici, refusant du même coup tout aveu de responsabilité politique. Je suis toujours ici ce que j'ai toujours été, et peut-être ici la seule femme à ne pas être tombée dans l'oubli à la suite de la mort de son époux. Aussi est-il insensé d'entreprendre ce que les autres font. Si nous perdons la guerre, les Russes sauront bien nous trouver pour nous liquider [*sic*] tous. Il n'y aura de pardon pour aucun être humain engagé au service de sa nation et conscient de ce qu'il est. Ou bien l'Anglais et l'Américain arrivent. Et avec lui [*sic*] le Juif. Avec l'exécution des lois juives, nous avons coupé tous les ponts avec le monde environnant. Le Juif aussi pourra nous atteindre. Inutile alors de nous faire des illusions. Tout cela, nous le savons²³. »

Malgré la sombre allusion à l'extermination des Juifs et à la vengeance qu'il fallait attendre des vainqueurs, elle ajoutait : « J'ai donc mes soucis et mon travail à faire, et c'est le principal. Et par-dessus tout, une conscience pure. Mes gens dépendent de moi, aujourd'hui encore ils travaillent avec confiance et de bon gré. J'ai tiré beaucoup de l'exploitation. Le travail était le sens de ma vie, à côté d'une grande foi en notre bonté, en notre sincérité. Si le destin refuse de reconnaître le peuple allemand, alors il n'y a pas de justice en ce bas monde, et la vie sur ce globe n'a pas d'intérêt non plus²⁴. »

« Retourne à Fehmarn ! », lui avait conseillé son époux avant de mourir. C'est seulement en mars 1945, lorsque les ennemis de l'Allemagne eurent pris pied sur le territoire même du Reich, à l'est, à l'ouest et au sud, que Lina Heydrich songea à une fuite — vers l'ouest, vers la Bavière. S'il faut en croire ses souvenirs, ce fut la visite d'adieu du *Reichsführer* SS qui fit pencher la balance. Himmler vint voir Lina à Jungfernbreschan et approuva ses plans. Pendant la conversation arriva Heider Heydrich, son filleul, qui s'assit auprès de « l'oncle ». « Je n'oublierai jamais cet instant, écrit Lina. Himmler regarde Heider,

lève lentement son bras droit, caresse doucement la tête de Heider, et dit simplement : “Eh oui, Heider !” Ce fut pour moi l’heure de la capitulation totale. Je ne voulais plus rien savoir. Cela me suffisait. Je savais à présent que nous allions en finir tout seuls avec tout cela²⁵. »

Peu de temps après, Lina Heydrich acheta une *maringotka* — une roulotte de cirque — puis fit abattre et mettre en conserves toutes ses bêtes d’élevage. Il devint clair pour tous les employés que la fuite était imminente. La jardinière Helena Vovsova interrogea la petite Silke : « Où partez-vous donc ? » L’enfant de cinq ans répondit : « Nous allons faire une excursion. » Mais quelques jours plus tard, la petite dit à la jeune Tchèque : « Nous avons peur des Russes. Ils dévorent les petits enfants²⁶. »

À la mi-avril 1945, alors que les réfugiés qui campaient à Jungfern-Breschan étaient déjà partis, Lina Heydrich réunit tout le personnel du château qu’elle remercia pour son travail. Elle serra la main de tous et leur promit de leur verser une pension après la guerre. Puis Lina, Heider, Silke et Marte Heydrich, en compagnie de leur chauffeur, le *Hauptscharführer SS* Herbert Wagnitz, et de la préceptrice Gertrud Schillung, quittèrent leur domaine bohémien dans deux limousines. La roulotte était tirée par un tracteur que conduisait Karel Kaspar^g — qui ne revint jamais du voyage. Au préalable, selon Helena Vovsova, Lina avait fait exhumer et embarquer le cercueil d’étain contenant la dépouille mortelle de son fils Klaus : « Je n’ai pas vu comment il fut emporté, mais je vis la tombe ouverte et vide²⁷. » D’autres témoins tchèques ont rapporté que l’on retrouva plus tard le cercueil vide au bord de la route. On peut penser que Klaus Heydrich fut enterré *incognito* quelque part dans la forêt, pour éviter une profanation de sa sépulture après le départ de la famille. La roulotte fut victime d’une attaque aérienne à basse altitude, près de Pilsen.

Quelques jours après son départ, Lina Heydrich et sa suite arrivèrent à Rottach-Egern, sur les bords du Tegernsee. Elle trouva refuge dans la maison de Frieda Wolff, épouse divorcée du fidèle aide de camp de Himmler, Karl Wolff. Début mai, elle vit arriver les Américains victorieux. Ils réquisitionnèrent la maison, de sorte que Frieda Wolff dut vivre dans le poulailler et ses « hôtes » dans leurs véhicules, jusqu’à ce qu’ils trouvent un hébergement plus approprié dans un hôpital militaire de campagne. Lina Heydrich s’attendait constamment à être arrêtée. « Le mot “criminel de guerre” me

poursuit, où que j'aille, écrit-elle alors. Je dois vivre désormais comme l'épouse d'un criminel de guerre [...]. Nous devons porter sur le front le stigmate du meurtrier²⁸. » Aussi chercha-t-elle à faire passer ses enfants en Allemagne du Nord. Quelques connaissances de rencontre — deux soldats et un cadre de la Jeunesse hitlérienne — s'offrirent à emmener Heider et Silke jusqu'à Lübeck. Descher, l'homme de la Jeunesse hitlérienne, les conduisit finalement jusqu'à Fehmarn pour les confier aux soins des grands-parents Jürgen et Mathilde von Osten qui vivaient depuis le milieu des années trente en retraite à Burg.

Pour Lina Heydrich, le retour dans sa famille se trouva être, selon son récit, un peu plus compliqué. Avec l'aide d'une connaissance qui n'éveillait pas les soupçons et dont le nom — Lisa Hunger — avait les mêmes initiales que le sien, la veuve Heydrich falsifia ses documents. Puis Lisa Hunger emmena la petite Marte avec elle à Esslingen. Lina Heydrich suivit, d'abord en train du Tegernsee à Munich, puis à bicyclette jusqu'à Augsburg, en franchissant les multiples *check points* des occupants américains ; de là en auto-stop et dans un camion jusqu'à Stuttgart et Esslingen. De lentes étapes en train la menèrent ensuite avec Marte jusqu'à Hambourg et Lübeck. Le 7 septembre 1945, elle frappa enfin à la porte de ses parents, au numéro 30 du Skaatensweg à Burg. Elle put constater à son grand soulagement que Heider et Silke étaient arrivés sains et saufs.

Les autorités militaires britanniques de Fehmarn, qui avaient réquisitionné leur maison de vacances à Burgtiefe, la laissèrent en paix. En 1946, elle remplit ses premiers questionnaires de dénazification pour le gouvernement militaire anglais en Allemagne²⁹. À côté des renseignements d'état civil, de niveau d'études et de voyages à l'étranger (elle mentionna ici sa croisière en Méditerranée, du 1^{er} au 19 mai 1937, et sa visite à Best, au Danemark, dans l'été de 1943), elle indiqua qu'elle avait touché 52 798,37 Reichsmark sur sa pension de veuve entre 1942 et 1945, et qu'elle avait hérité de son mari, en 1942, la propriété immobilière de Sahrendorf/Sommerhaus. Elle en donna comme preuve un extrait du registre foncier du tribunal d'instance de Burg (volume I, feuillet 5) d'où il ressortait que le *Gruppenführer SS* et conseiller d'État Reinhard Heydrich avait acquis une propriété immobilière à Burgtiefe, d'une superficie de 14 ares, plus 6 ares pour la maison, qu'il avait payé pour cela 15 000 Marks-or et qu'il avait obtenu en sus un prêt de 20 000 Marks-or du consul

Willy Sachs à Schweinfurt. Lina Heydrich indiqua en outre qu'elle avait quitté l'Église évangélique en 1935, « secrètement et à l'insu de [son] mari », mais après avoir fait baptiser son fils Klaus. Cela avait été « une décision purement personnelle ». Rappelons ici que Reinhard Heydrich n'avait quitté l'Église catholique que le 18 octobre 1936.

Vers cette époque, Lina Heydrich redouta — sans raison — que les Anglais ne la livrassent à la Tchécoslovaquie où une procédure pénale avait été engagée contre elle. Début avril 1946, elle décida soudain de s'enfuir. Avec l'aide d'anciens camarades de la SS, elle parvint *via* Hambourg jusqu'à Munich. Là, une connaissance secourable datant de l'époque qui avait suivi la mort de son époux en Bohême, l'Autrichien Leopold von Zenetti, lui procura une place de domestique dans une ferme de Wels, en Basse-Autriche. Lina Heydrich songea un temps à épouser Zenetti, mais celui-ci se révéla un ivrogne lors de ses visites régulières à la ferme et elle renonça à son projet. Elle fut bientôt écœuré du travail de domestique qu'elle détestait, de l'environnement étranger et d'une nourriture à laquelle elle n'était pas habituée. Elle revint à Fehmarn.

Les Anglais la laissèrent à nouveau tranquillement mener des petits trafics de marché noir par bateau, même lorsque tomba le jugement du tribunal populaire spécial de Prague, section XIII, le 19 octobre 1948 : pour « soutien au mouvement nazi » et « mauvais traitements des Juifs » affectés à son service au château de Panenské Brezany, « l'accusée Markéta Heydrich » était condamnée à la prison à perpétuité, assortie de vingt ans de travaux forcés en camp³⁰. La totalité de ses biens était dévolue à l'État socialiste tchécoslovaque. Le jugement était prononcé par contumace, en raison de l'absence de l'accusée dont le lieu de résidence était « inconnu ». Dans le détail, le tribunal avait retenu contre elle qu'elle avait affamé ses prisonniers ; qu'elle les avait fait frapper à coups de crosse et de fouet par les gardes ; qu'elle avait refusé les soins d'un médecin à un prisonnier tombé d'un arbre, si bien qu'il était mort de ses blessures ; qu'elle avait poussé le successeur de son mari, le vice-protecteur du Reich Kurt Daluge, et son représentant Karl Hermann Frank, à condamner en cour martiale toutes les personnes soupçonnées d'être liées à l'attentat contre son époux. Il est caractéristique des nouvelles relations entre l'Est et l'Ouest que ce jugement ne fut ensuite jamais cité dans toutes les procédures judiciaires menées contre Lina

Heydrich. « Je suis ainsi une des rares femmes “nazies” qui n’aient jamais été emprisonnée, dit la veuve Heydrich. Cela fut pour moi étrange, car rien ne m’avait été épargné³¹. »

Le 29 juin 1949, Lina Heydrich comparut devant la Commission principale de dénazification (*Entnazifizierungs-Hauptausschuss*) du *Kreis* d’Oldenburg, dans le Holstein. Elle déclara qu’elle n’était « consciente d’aucune faute. J’ai été membre du NSDAP de 1933 à 1945 et de l’Association allemande de chasse (*Deutsche Jägerschaft*) de 1943 à 1945 ». Elle n’était rentrée au parti que « sur les instances de [son] mari ». La commission n’entérina pas ces déclarations d’innocence et la rangea le même jour, par la « décision de classement » de référence H15159/48, « dans le groupe IV des suiveurs ». Cela signifiait que « les valeurs en capital qu’elle avait acquises en tant que bénéficiaire du national-socialisme [lui] seraient retirées³² ». Sans se démonter, Lina Heydrich fit appel.

La procédure suivante, devant la Commission d’appel de dénazification (*Entnazifizierungs-Berufsausschuß*) du *Land* de Schleswig-Holstein, se termina par un réquisitoire modéré du ministère public. L’avocat de l’accusée, Wilhelm Massmann, produisit une série de témoins à décharge à qui la Commission accorda plus de crédit qu’aux accusations des anciens déportés. C’est ainsi que la bonne d’enfants Rita Griebel — amie de Lina au temps de Grossenbrode — déclara : « Je n’ai jamais vu que les Juifs aient été battus ou maltraités, bien que j’aie été toujours dehors avec les enfants [...]. Ils étaient tous en bonne santé et bien nourris³³. »

C’est ainsi que, par décision du 12 janvier 1951, « l’intéressée » fut finalement classée « dans le groupe V (disculpés) ». Lina Heydrich n’était plus « brune ». On découvrait dans les attendus qu’elle ne pouvait pas être considérée comme « une bénéficiaire du national-socialisme » comme cela avait été jugé en 1949, parce qu’elle n’avait pas été la propriétaire de Jungfern-Breschan. Elle assurait seulement la régie d’une propriété de l’État, dans laquelle elle avait du reste investi des ressources privées. Plus loin : « La Commission d’appel n’a jamais pu se convaincre de “l’exploitation” des Tchèques et des pensionnaires de KZ mis à disposition pour les travaux sur le domaine de l’État³⁴. » Après présentation d’une photographie, la Commission jugeait que l’écurie utilisée pour loger les prisonniers était presque « une maison de maître », en tout cas « propre à accueillir un grand nombre

d'hommes et d'animaux ». Au sujet du traitement des prisonniers, la Commission retint comme « caractéristique » la libération des quinze « biblistes », que Lina Heydrich avait réussi à rendre vraisemblable : ils auraient même amené leurs familles à Jungfern-Breschan. Et pour finir, on ne pouvait pas parler d'une « utilisation immorale » de la maison de vacances de Fehmarn, puisque les Heydrich s'étaient libérés de toute dette envers le consul Sachs, le solde de 5 000 Marks-or ayant été réglé en avril 1945 — à la veille même de l'effondrement final. Conséquence, « la mise sous séquestre et sous tutelle tombait d'elle-même³⁵ ». La réquisition de la propriété de Fehmarn était donc levée.

Lina Heydrich ne s'arrêta pas en si bon chemin. Elle intenta procès sur procès pour obtenir des pensions de veuve et d'orphelin pour elle et ses enfants, au titre de la loi fédérale sur les pensions de guerre (*Bundesversorgungsgesetz*, en abrégé *BVG*) de la nouvelle république fédérale d'Allemagne. Sa première instance introduite dès septembre 1950 fut purement et simplement rejetée par l'Office des pensions du *Land* de Schleswig-Holstein : Heydrich n'était pas « tombé victime [...] d'un effet immédiat de la guerre » comme sa veuve l'avait argumenté, mais surtout il n'avait jamais été soldat et, en sa qualité de « fonctionnaire du Reich », il ne pouvait rentrer dans le champ d'application de la nouvelle loi fédérale sur les pensions de guerre³⁶. L'Office des pensions de Lübeck et la Commission des réclamations de l'Office des pensions du *Land* de Schleswig-Holstein tranchèrent dans le même sens. Mais la veuve procédurière obtint satisfaction avec l'instance suivante. Le 9 février 1952, la huitième chambre de dénazification (*Spruchkammer*) de l'Office supérieur des assurances du Schleswig jugea que l'attentat de Prague était bien une action de guerre au sens de la loi, et elle accorda une pension à Lina Heydrich à compter rétroactivement de 1950. Le *Land* et le *Bund* interjetèrent appel. Après de longues procédures devant trois Sénats successifs, le tribunal social du *Land* (*Landessozialgericht*) de Schleswig-Holstein conclut finalement au rejet de cet appel le 20 juin 1958.

Au cours de cette procédure, on écarta systématiquement toutes les expertises susceptibles de nuire à Lina Heydrich. Entre autres les observations de l'historien de Kiel, Michael Freund (cité dans l'introduction de cet ouvrage), présentées devant le tribunal. Freund établissait clairement que l'attentat contre Heydrich était « une action totalement isolée » sans rapport avec le « déroulement de la guerre ».

Le tribunal devait se demander « si l'action criminelle de Heydrich devait être mise sur le même plan que le service de guerre des soldats allemands loyaux³⁷ ». Le ministère fédéral du Travail argumenta dans le même sens : « Il s'est agi bien plutôt d'un attentat politique que Heydrich suscita par son action politique brutale et qu'il attira sur sa tête [...]. Le sens et le but mêmes du BVG, établi officiellement comme "loi sur l'entretien des victimes de la guerre", seraient inversés si l'on mettait sur le même plan le tyrannicide de Heydrich [...] et la mort sacrificielle de millions de soldats allemands loyaux³⁸. »

Mais le tribunal social, sous l'influence de son conseiller enquêteur Waldemar Meinicke-Puisch — ancien juriste nazi et futur député du Parti démocratique libre (FDP) et de l'Union chrétienne-démocrate (CDU) au *Landtag* de Kiel —, ne tint aucun compte de toutes ces conclusions et observations. La prétention — lit-on dans les attendus désormais inattaquables — n'était justifiée que « si la mort de Heydrich [était] intervenue comme conséquence d'un effet immédiat de la guerre, voire d'une action de combat en relation avec la Seconde Guerre mondiale³⁹ ». Or c'était précisément le cas de l'attentat de Prague. Il n'avait pas été monté au sein du mouvement de résistance tchécoslovaque, ce qui en aurait fait un simple « tyrannicide » et une « affaire intérieure tchèque ». « Il s'agit simplement de déterminer si les personnes qui ont tué Heydrich ont appartenu aux forces combattantes ennemies, donc s'ils ont agi en service commandé, et si leur intervention a contribué à affaiblir le potentiel de guerre de l'ennemi. Or d'après les résultats de l'instruction, [...] tel a bien été le cas. Les exécutants étaient des soldats tchèques qui avaient été formés en Angleterre et qui participaient aux côtés des forces alliées à la guerre contre le Reich allemand⁴⁰. » Et l'action avait été organisée depuis l'étranger, depuis la Grande-Bretagne : « Sans la participation des autorités britanniques, l'entreprise telle qu'elle a été exécutée n'aurait pas été possible. Et pour lesdites autorités, cette action n'avait de sens que dans le cadre des opérations militaires contre le Reich allemand⁴¹. »

Le jugement — ainsi devenu définitif et exécutoire — permit à Lina Heydrich de vivre sans trop de difficultés (quoique modestement) à Fehmarn, avec une pension de l'État allemand qu'elle perçut jusqu'à sa mort, en 1985. Mais sa belle maison sur la rive méridionale de la presqu'île de Burgtiefe, très appréciée des touristes en villégiature, ne

lui donna pas de joie très longtemps. Elle en avait fait une pension depuis 1954, puis avait transformé cette bâtisse à colombages couverte de chaume en une hôtellerie moderne qu'elle avait baptisée *Cimbria parva*^h et que la presse locale vantait comme « joyau du tourisme sur notre côte de la Baltique ». Le bâtiment fut complètement détruit par un incendie le 18 février 1969, le toit de chaume ayant pris feu lors de travaux de soudure dans la nouvelle aile nord-ouest. Les voisins aidèrent à sauver le mobilier, les fauteuils-cabines, les tableaux et les dossiers, mais le bien — valeur estimée : 750 000 Marksⁱ — était totalement perdu. Comme il n'était pas correctement assuré, l'indemnisation suffit juste pour acheter le fonds de commerce d'une auberge plus modeste à Todendorf, *Das Gehege* (*L'Enclos*), malheureusement à l'écart de l'afflux touristique estival à Fehmarn.

Lorsque la RFA eut « surmonté » son passé, Lina Heydrich était devenue une citoyenne tout à fait normale. Elle était « dénazifiée », son premier mari était « mort pour la Patrie ». À la suite de son remariage à l'étranger avec le peintre et directeur de théâtre finlandais Mauno Manninen (mariage qui avait duré de 1965 à 1969), elle ne s'appelait même plus Heydrich. À qui importait qu'elle n'eût jamais vraiment renoncé à ses idées teintées de brun ? Dans la salle commune de l'hôtellerie à Burgtiefe et plus tard aussi à Todendorf se réunissaient à longueur d'années les nostalgiques du passé. « Lorsque ces vieux visages stigmatisés se vantaient de leurs exploits, raconte Karl-Wilhelm Klahn, historien de l'île, nous étions si énervés de les écouter, nous autres jeunes, que le rouge nous venait aux oreilles⁴². » Lina recevait même des sympathisants dans son salon de Fehmarn, sous un moulage en bronze du masque mortuaire de Reinhard Heydrich, comme le néofasciste italien Michele Sakkara qui vint lui rendre visite en 1973 et qui devait écrire plus tard un journal de bord fictif du chef du RSHA sous le titre *L'uomo dal cuore di ferro* (*L'Homme au cœur de fer*).

Sur son mari, Lina Heydrich ne laissait rien passer. En 1962, elle écrivit à un spécialiste néerlandais d'histoire contemporaine — sur sa vieille machine à écrire, qui avait encore une touche spéciale pour l'abréviation « SS » — au sujet de la responsabilité de Heydrich : « Pourquoi a-t-il encore tant d'importance aujourd'hui ? Est-ce donc si extraordinaire que mon mari soit absolu, qu'il soit comme il est ? Je vous le demande. Un général est-il une brute parce que beaucoup

d'hommes meurent sous son commandement ? Pourquoi veut-on lire dans les décisions que mon mari a dû prendre dans le cadre de son activité, du sadisme, de la brutalité, de la dépravation, etc., alors que cela était à ses yeux une nécessité politique d'État inéluctable ? Nous nous sommes beaucoup trop habitués à juger des décisions de jadis depuis la tiédeur de notre lit d'aujourd'hui. » Répondant par ailleurs à la question de savoir si son mari s'était joint aussi à la résistance contre Hitler, elle fut très claire. « Jamais. Combien de fois tous les noms du 20 juillet étaient-ils déjà arrivés chez lui auparavant, et mon mari avait déjà jugé qu'ils n'étaient pas des guerriers loyaux⁴³. »

En 1965 encore, elle expliquait à un reporter du journal néerlandais *De Nieuwe Dag* que son mari n'était « pas un antisémite » : « Reinhard n'avait rien contre les Juifs et il n'a rien eu à voir avec la campagne d'extermination. » Elle continuait à s'enthousiasmer pour le Troisième Reich (« le national-socialisme signifiait la solution de presque tous nos problèmes ») et pour le Führer : « Hitler était un homme fantastique [...]. Il était charmant, courtois et particulièrement intelligent⁴⁴. » En 1969, alors qu'elle était déjà remariée, elle déclara au magazine féminin *Jasmin* au sujet de Heydrich, avec « des larmes dans les yeux » : « Aujourd'hui encore, je rêve de mon mari presque chaque nuit. Il veut se séparer de moi, il veut me quitter. Je lui reproche de m'avoir quittée. Presque chaque nuit, c'est la même chose⁴⁵. » En 1979, alors que le téléfilm américain *Holocaust* rencontrait un vif succès en Allemagne de l'Ouest, Lina Heydrich déclara au *New York Times* : « Je n'ai pas reconnu mon mari dans le personnage qui est appelé Heydrich. » Elle n'avait rien su du meurtre des Juifs : « La solution finale n'a rien à voir avec mon époux. Cela lui a été attribué par erreur. Les Juifs européens ont tous été emmenés dans l'Oural⁴⁶. »

Elle offrit au journaliste américain un exemplaire de son livre *La Vie avec un criminel de guerre (Leben mit einem Kriegsverbrecher)* que nous avons maintes fois cité dans les pages qui précèdent. Il avait été publié en 1976 par Wilhelm Ludwig, un éditeur de Pfaffenhofen, mais avec des commentaires du biographe de Hitler, Werner Maser. L'historien avait trouvé une considérable « divergence entre poésie et vérité » : « Non seulement Lina Heydrich a enjolivé, enveloppé d'imagination et même rigoureusement faussé beaucoup d'actions de son mari, mais elle a aussi très ouvertement et sciemment tu des

choses essentielles, ou bien elle les a carrément imputées à d'autres hauts dignitaires du régime hitlérien⁴⁷. » Chaque fois que Mme Manninen-Heydrich offrait son livre, elle en avait préalablement et très soigneusement détaché les quarante pages d'annotations de Maser. Même son fils Heider jugea plus tard que ses *Mémoires* révélaient « des hiatus chronologiques considérables dans lesquels elle s'est embrouillée elle-même⁴⁸ ».

La veuve de Heydrich montra-t-elle vers la fin de sa vie une sorte de résipiscence ? Arno Ausborn, professeur de mathématiques de Hambourg qui fit sa connaissance pendant ses séjours de vacances — et qui lui vint en aide lorsque le propriétaire des murs voulut la jeter à la porte de son auberge, à Todendorf — amena rarement la vieille femme « toujours sur ses gardes » à parler du passé. Et en pareil cas, il entendait toujours la même chose : les meurtres de Juifs n'étaient que des actions contre les partisans, comme cela arrive dans toutes les guerres. Pourtant, lors d'une conversation téléphonique deux semaines avant sa mort, alors qu'elle était déjà mal en point, Lina dit soudain à Ausborn : « Ces affaires de persécution des Juifs et de meurtres de masse, ça doit être exact. Mais tous les chefs nazis en ont fait endosser la responsabilité à Heydrich, parce qu'il était déjà mort⁴⁹. »

La vieille dame mourut dans son île le 14 août 1985, âgée de soixante-quatorze ans. Le *Fehmarnsche Tageblatt* (*Quotidien de Fehmarn*) publia son éloge funèbre sous le titre « Une vie marquée par le poids du destin », louant son travail d'archéologue amatrice et la « remarquable conteuse » qu'elle était. Sur l'avis de décès, la famille inscrivit la formule : « Puisse le Ciel lui accorder la paix⁵⁰ ! » Elle fut enterrée au matin du 17 août, dans le nouveau cimetière de la paroisse Sankt Georg, à Burg, dans le caveau de famille portant des armes et l'inscription « Sépulture héréditaire v. Osten ». Sa pierre tombale mentionne : « Lina Manninen veuve Heydrich, née von Osten, 1911-1985 ». On murmure aujourd'hui encore dans l'île que dans le caveau ne se trouvent pas seulement — avec elle — ses parents et son frère Klaus von Osten, mort à cinq ans en 1919, ainsi que son deuxième frère Hans et son épouse — mais aussi Reinhard Heydrich. Profitant de la confusion de l'après-guerre, sa veuve aurait fait exhumer sa dépouille, transférée ensuite à Fehmarn. On ne possède aucune preuve.

La rumeur se fonde essentiellement sur le fait que la tombe de Heydrich a disparu dans l'Invalidenfriedhof, à Berlin. Mais ce fait lui-même est à mentionner avec des points d'interrogation. L'historien berlinois Laurenz Demps, auteur d'un ouvrage sur le « cimetière des Héros », affirme que la tombe de Heydrich existe toujours dans le secteur A, dépourvue de signe distinctif parce que la simple croix de bois posée en 1942 avait disparu dès la fin de la guerre. Au temps de la RDA, selon le responsable de ce secteur du cimetière en 1949, à proximité immédiate de la frontière, « rien n'a été déménagé ». Et avant ? « Tout est possible, explique Demps, mais cela serait surprenant⁵¹. »

Sur une question de l'auteur, l'Office des jardins et cimetières compétent (secteur Berlin-Centre) a répondu : « Les dépouilles sont bien à leur place. Nul n'a eu connaissance d'une exhumation clandestine. C'est une spéculation. » Reste qu'aucune vérification n'a été entreprise sur la sépulture de Heydrich si bien qu'« il reste une part d'incertitude : dans les troubles de l'immédiat après-guerre, quelqu'un a peut-être profané la sépulture⁵². » En 2001, les descendants de Heydrich ont renoncé « à tout jamais » aux droits attachés à cette tombe.

Les autorités allemandes ne veulent aucune manifestation autour de la sépulture de Heydrich. Personne ne souhaite voir se créer à l'Invalidenfriedhof un nouveau lieu de pèlerinage pour les anciens nazis et les néonazis, comme sur la tombe berlinoise du « martyr brun » Horst Wessel^j, ou encore sur celle du grand amiral Karl Dönitz, dauphin désigné de Hitler, dans le cimetière d'Aumühle, près de Hambourg^k.

Car pour beaucoup d'impénitents inconsolables, Heydrich — le meurtrier de masse non condamné — reste le plus grand. Plus que Rudolf Hess, porte-parole illuminé du Führer parti en avion en Angleterre, Heydrich est, pour les néonazis, le « national-socialiste idéal » ou encore, pour reprendre la formule du raciste américain Rob Fenelon, « *the naziest Nazi of them all* » — le plus nazi de tous les nazis. Sur un site Internet américain, un certain H. H. Norden a publié un panégyrique sur « la vie exemplaire » de Heydrich : « De quelle façon pouvons-nous suivre, nous autres nationaux-socialistes du XXI^e siècle, le modèle que Reinhard Heydrich a représenté de son vivant ? En première ligne, nous devons approuver totalement la doctrine

immuable du national-socialisme et être prêts à faire tout ce qui est nécessaire pour la victoire de la race aryenne. Il est de notre devoir sacré de combattre nos adversaires avec la plus grande dureté. Si nécessaire, nous aurons recours à des méthodes de combat clandestines, à moins que nous ne prenions les armes. Nous ne reconnaissons pas la légitimité des systèmes démocratiques qui sont arrivés au pouvoir en Europe après 1945, et notre objectif est, en conséquence, la destruction impitoyable des démocraties et l'élimination des politiciens qui donnent le ton de cette époque effroyable [...]. » Le texte de Norden est pimenté de tirades contre le Juif qui est « le pire ennemi de l'homme aryen », contre les politiciens et les journalistes ; de négations de l'Holocauste — selon lesquelles la conférence de Wannsee*51* aurait simplement préparé « l'évacuation des Juifs d'Europe » — et du rôle de la SS. Conclusion de Norden : « La vie de l'*Obergruppenführer* SS Reinhard Heydrich nous montre la voie à suivre. Nous ne dévierons jamais de cette voie. Alors seulement la victoire est à nous*52*. »

Des écrits et des livres de la même veine sont disponibles en masse sur Internet : on y trouve entre autres une biographie de Heydrich, un récit photographique de l'attentat et même un jeu informatique sur le modèle de *SimCity* et intitulé *The Sims*, dans lequel il faut constituer une famille composée de « Reinhard Heydrich, de Lina von Osten » et de leurs enfants, et construire leur maison — en triomphant de quelques ennemis. En 2002, parmi les « héros » du site Web du néonazi américain Gerhard Lauck, Heydrich figure en numéro deux, directement après Hitler. Dans une comptine en vers de mirliton, « le Juif » est remplacé par « le Turc » : « Dors, Turc, dors, / dors bien gentiment. / Bientôt va venir le SA pur / qui t'enfournera dans le poêle. / Reinhard Heydrich nous donne la bénédiction / pour te tuer, tout simplement*53*. »

En 1995, le néonazi berlinois Arnulf Priem, condamné à trois ans et demi de prison pour constitution de bande armée et qualifié d'« incendiaire spirituel » par l'acte d'accusation, nommait Heydrich comme son grand modèle. Ses agissements allaient de propos haineux contre l'État de droit à la préparation d'attaques à l'explosif, ce que le procureur de la République qualifia d'« actes condamnables inouïs ».

Pour les victimes du régime hitlérien et de ses imitateurs, de telles attitudes, soixante ans après le « crépuscule des dieux*54* » du Troisième

Reich, restent incompréhensibles. L'impénitence et l'ignorance des héritiers de l'empire nazi ont mis au désespoir l'écrivain juif et prix Nobel Elie Wiesel, survivant d'Auschwitz : « Un million et demi d'enfants juifs ont été assassinés. Comment les assassins ont-ils pu les assassiner ? Comment le monde a-t-il pu laisser faire cela ? Je ne le comprends pas [...]. Si Auschwitz et Buchenwald n'ont pas vraiment changé le monde, qu'est-ce donc qui le changera⁵⁵ ? »

Le fait que la justice n'ait jamais complètement élucidé les crimes de l'*Obergruppenführer SS* assassiné en 1942 a contribué à cette vénération aveugle. Après la guerre, les enquêteurs des forces alliées ont négligé de nombreux dossiers qui se rapportaient directement à Heydrich. Ils se sont fondus dans la masse des documents accumulés, répartis et expédiés dans les archives de Washington, de Londres et de Moscou, où beaucoup sont encore sous clé. Lors des procès contre les criminels de guerre organisés par les Alliés à Nuremberg, de 1945 à 1949, aucun jugement posthume n'a pu être prononcé contre Heydrich ni contre ceux qui ont échappé par le suicide au nœud coulant du bourreau : Adolf Hitler et Josef Goebbels dans le bunker de la Chancellerie, Heinrich Himmler dans sa prison anglaise de Lüneburg.

Lors du premier procès devant le Tribunal militaire international (en abrégé anglo-saxon : IMT), les vingt dignitaires les plus importants du régime encore vivants sont restés pendant des mois dans le box des accusés, tandis que les crimes monstrueux du national-socialisme étaient étalés en leur présence aux yeux du monde entier. Pas un d'entre eux ne manifesta le moindre repentir, à la seule exception de l'ancien gouverneur de la Pologne, Hans Frank, soudainement lucide et proférant cette sombre prophétie : « Mille ans passeront et la faute de l'Allemagne ne sera pas encore effacée⁵⁶. » Le mot d'ordre convenu parmi les accusés — comme pour les douze autres procès intentés contre d'autres organisations du régime nazi — était bien celui que rapporta Lina Heydrich deux semaines avant sa disparition : « Mettez tout sur le dos des morts ! Attribuez tout à Heydrich⁵⁷ ! »

Cette attitude alla si loin qu'Ernst Kaltenbrunner, chef du RSHA à partir de janvier 1943, refusa toute comparaison de sa situation avec celle de son prédécesseur dans le poste comme « totalement injuste » : « Je refuse violemment [...] d'être considéré comme un successeur de Heydrich ! » Lui avait dû vivre de ses émoluments de général de police, à hauteur de 1 320 Marks mensuels, alors que Heydrich

recevait plus de 30 000 Marks par mois, « non pour récompenser des services supérieurs, mais en reconnaissance d'une tout autre position qui était la sienne⁵⁸ ». Le tribunal ne reçut pas cette différence.

Kaltenbrunner fit partie des dix principaux accusés condamnés à mort par pendaison et exécutés (le *Reichsmarschall* Hermann Göring réussit à s'empoisonner dans sa cellule avant l'exécution).

L'IMT qualifia bien d'« organisations criminelles » une partie de l'appareil d'État nazi, dont la SS, et les services de la Gestapo et du SD coiffés par Heydrich — mais pas le RSHA, bien que le rôle de celui-ci dans la mise en œuvre des *Einsatzgruppen* à l'Est eût été mis en lumière dès le premier procès. L'un des interrogatoires les plus éprouvants de Nuremberg fut celui de l'ancien chef de l'*Einsatzgruppe D*, le général SS Otto Ohlendorf, mené le 3 janvier 1946 par le procureur américain, le colonel John Harlan Amen. Ohlendorf — comme les autres — attribua les ordres d'exécution massive à Heydrich.

« Amen : Quelles étaient vos consignes au sujet des Juifs et des fonctionnaires communistes ?

« Ohlendorf : On nous donna la consigne que dans le secteur des groupes d'intervention, en territoire russe, les Juifs devaient être liquidés, de même que les commissaires politiques communistes.

« Amen : Lorsque vous employez le terme "liquidés", vous voulez dire "tués" ?

« Ohlendorf : Je veux dire "tués". [...]

« Amen : Savez-vous combien de personnes ont été liquidées par le groupe d'intervention D, et en vérité sous votre direction ?

« Ohlendorf : En une année, de juin 1941 à juin 1942, les commandos d'intervention ont annoncé environ quatre-vingt-dix mille exécutions.

« Amen : Ce nombre inclut-il des hommes, des femmes et des enfants ?

« Ohlendorf : Oui [...]. Certains chefs de commando renoncèrent à la liquidation sur le mode militaire et réalisèrent les exécutions de façon individuelle, par balle dans la nuque.

« Amen : Et vous étiez contre un tel procédé ?

« Ohlendorf : J'étais contre ce procédé, oui.

« Amen : Pour quelle raison ?

« Ohlendorf : Parce qu'il était aussi dur spirituellement pour les

victimes que pour ceux qui étaient chargés de l'exécution⁵⁹. »

Ohlendorf fut le seul chef d'*Einsatzgruppe* que l'on put faire comparaître devant le tribunal à Nuremberg. Otto Rasch (groupe C) tomba malade pendant l'instruction et fut déclaré incapable de subir un procès ; il mourut en 1948 en prison, victime de la maladie de Parkinson. Walther Stahlecker (groupe A), gravement blessé sur le front russe, mourut pendant son évacuation, en mars 1942. Arthur Nebe (groupe B), par ailleurs directeur de la police judiciaire, était passé à la résistance en 1944 ; arrêté et condamné, il avait été pendu pour haute trahison le 3 mars 1945ⁿ. Ohlendorf — l'intellectuel brillant et sans scrupule — fut par la suite le principal accusé dans le « procès des groupes d'intervention ». Le 10 avril 1948, le tribunal militaire américain de Landsberg le condamna à mort avec treize autres des vingt-deux accusés du procès. Une sorte d'amnistie « à froid » se réalisa au cours de ce procès : seuls quatre chefs des commandos meurtriers de Heydrich condamnés à la peine suprême — Ohlendorf, Erich Naumann (groupe B), Paul Blobel (commando spécial 1005) et Werner Braune (commando 11b) — furent finalement pendus le 8 juin 1951 à Landsberg dans la prison de la forteresse, là même où Hitler avait dicté à son aide de camp Hess les pages de son *Mein Kampf*. Livré à la Belgique après sa condamnation à mort, le chef du commando d'intervention 2, Eduard Strauch, mourut en prison en 1955.

Tous les autres promis à la peine capitale virent leurs condamnations commuées en prison à vie ou en incarcération de longue durée par le haut-commissaire américain John McCloy, sur les instances pressantes des autorités de la république fédérale d'Allemagne qui avait aboli la peine de mort dans sa loi fondamentale de 1949. Six d'entre eux purent même quitter leur cellule dès 1951 ; seuls deux chefs des commandos meurtriers restèrent treize ans incarcérés : Ernst Biberstein (EK 6) et Adolf Ott (EK 7b). Franz Albert Six^o, ancien professeur de sociologie mais aussi chef du commando d'intervention 7c, pourtant condamné à vingt ans de réclusion criminelle, fut élargi dès 1952.

Les petits — gardiens de camp, tortionnaires et autres seconds couteaux — durent attendre leur tour. De 1945 à 1948, les autorités militaires américaines organisèrent en tout 489 procès pour 1 672

accusés ; 256 furent relâchés, 426 condamnés à mort et 152 réellement exécutés. Sur les commandants des dix plus grands camps de concentration (vingt-six hauts responsables en tout), onze furent exécutés — dont un par la SS, avant la fin de la guerre ; d'autres tombèrent au combat et quatre se donnèrent la mort ; deux furent condamnés à la prison à vie ; huit moururent de mort naturelle. La grande majorité des procès criminels intervint avant que la responsabilité n'en revînt à la justice de chacun des deux nouveaux États allemands.

L'Allemagne de l'Ouest, tout entière focalisée sur le miracle économique et sur son intégration dans le camp occidental, entendait repousser ses voyous bruns le plus loin possible de sa conscience ; au contraire, l'Allemagne de l'Est avait besoin de procès et d'enquêtes officielles pour montrer que les anciens nazis avaient retrouvé honneurs et considérations dans l'État démocrate-chrétien de Konrad Adenauer^p. C'est la raison pour laquelle quelques autres responsables du cercle rapproché de Heydrich s'en tirèrent étonnamment bien à l'Ouest.

Ce fut par exemple le cas de Bruno Streckenbach, chef de la Gestapo de Hambourg, responsable de massacres en Pologne et en Russie, chef de la section I du RSHA et chargé de la direction de l'Office dans les six mois qui suivirent la mort de Heydrich. Commandant de la 8^e division de la *Waffen SS*, il fut capturé par les Soviétiques et incarcéré en Russie. Aux procès de Nuremberg et de Landsberg, plusieurs accusés profitèrent de son absence pour le charger : en 1941, c'est lui qui aurait communiqué à la troupe l'ordre de massacrer des Juifs, avant le lancement de la campagne de Russie. Le 9 octobre 1955, on le vit mystérieusement refaire surface à Hambourg, relâché par les Soviétiques. Aujourd'hui encore, son dossier dans les archives spéciales de la Fédération de Russie porte la mention : « Ne doit pas être communiqué⁶⁰. » Streckenbach se rendit aussitôt auprès du procureur de la République pour savoir s'il y avait une procédure engagée contre lui — mais en dehors d'une plainte pour coups et blessures datant de ses fonctions à la Gestapo locale, il n'y avait rien. Un an plus tard, la justice renonça à la procédure ; ce qui s'était passé à l'Est ne l'intéressait pas, en dépit de toutes les déclarations recueillies au procès des groupes d'intervention, à Landsberg. Le 30 juin 1973, toutefois, un procès fut intenté à

Hambourg contre Streckenbach, accusé d'« avoir causé la mort d'au moins un million d'hommes ». Mais comme il était affecté d'une grave maladie de cœur, le tribunal supérieur du *Land* refusa l'ouverture d'une procédure criminelle contre lui le 20 septembre 1974. Jusqu'à sa mort, le 28 octobre 1977, Streckenbach ne comparut jamais devant un tribunal et personne n'avait le droit de le qualifier d'« assassin ».

Werner Best, premier adjoint de Heydrich à l'Office central de la Sipo, glissa de la même façon entre les mailles du filet judiciaire. Livré au Danemark en 1948 et condamné à mort sur place, il fut bientôt gracié et renvoyé en Allemagne en 1951. En 1958, il fut condamné à Berlin pour « culpabilité aggravée » — mais non pour assassinat, impossible à prouver — à une amende de 70 000 Marks, réduite en appel (1962) à une somme de 100,40 Marks. Arrêté en mars 1969 pour avoir transmis des ordres ayant abouti au massacre de 8 700 Polonais en 1939, Best fut relâché en 1972 pour raison médicale. Il vécut ensuite sans être autrement inquiété jusqu'à sa mort, en 1989.

Pas un seul directeur de la section IV D2 du RSHA — celle des « Affaires polonaises » — ne comparut devant un juge. En 1968, à Berlin, alors qu'une procédure était engagée contre les trois titulaires successifs du poste (Joachim Deumling, Bernhard Baatz et Harro Thomsen), une modification du Code pénal allemand entraîna un abandon des poursuites. Il n'y eut plus ensuite que des « broutilles » à reprocher aux exécutants des massacres comme à ceux qui en avaient été responsables. Toute condamnation pour meurtre était désormais invraisemblable, et le reste était prescrit depuis 1960. Le procès n'eut jamais lieu, de même que les dix-huit autres instances contre environ trois cents inculpés du RSHA, dossiers que les bureaux du procureur général de Berlin avaient préparés depuis 1963. Deumling devint plus tard juge au conseil des prud'hommes, Baatz entrepreneur et Thomsen notaire. Une nouvelle plainte pour collaboration au meurtre d'au moins 3 823 personnes n'aboutit pas davantage.

D'autres anciens fonctionnaires du RSHA ont ensuite fait carrière comme fonctionnaires de l'État fédéral. Walter Zirpins, ancien chef de la Kripo de Lodz, devint après la guerre le chef de la police judiciaire de Hanovre. L'aide de camp du chef de groupe d'intervention Nebe, Karl Schulz, refit surface à la fin des années cinquante à Brême, comme chef de la police judiciaire du *Land*. Heinrich Malz, fonctionnaire du SD depuis 1935 pour finir adjoint de Kaltenbrunner

en 1944, devint secrétaire général de l'Union des fonctionnaires allemands. En République fédérale, « surmonter le passé » a trop souvent signifié refoulement, étouffement et dispense de peine. Selon la formule de l'historien Jörg Friedrich, « la solution finale s'est terminée par la disparition des exécutants⁶¹ ».

Toutefois, son collègue de l'Institut de sociologie de Hambourg, Michael Wildt, qui a enquêté sur la carrière des anciens fonctionnaires du RSHA, en est arrivé à la conclusion que même si l'ascension des anciens nazis dans l'administration de la RFA a été « un scandale », ces hommes étaient désormais dans l'impossibilité de « causer quelque dommage que ce fût » aux institutions de l'État de droit. Dans un entretien accordé en 2002, Michael Wildt déclarait que « des hommes comme Schulz ne se sont évidemment pas transformés en démocrates, mais leur présence dans l'administration illustre justement, après 1945, la force des institutions démocratiques. Ces hommes ont pu détenir des postes officiels sans que la République fédérale ne devînt un État “brun”. Aussi longtemps que nous veillons à ce que notre démocratie ait des institutions légales et que tous soient toujours égaux devant la loi, également en matière fiscale, aussi longtemps sommes-nous immunisés contre le danger que les extrémistes pourraient représenter dans les bureaux. Ils restent des “tigres de papier”. En revanche, si cette caste devient une institution et se radicalise à l'instar du RSHA, alors naît une conjonction immensément dangereuse : c'est du plutonium politique⁶². »

Adolf Eichmann a été un bon exemple de cette thèse — incendiaire sous le masque du petit-bourgeois, dont l'action semble avoir incarné ce que Hannah Arendt a si malencontreusement étiqueté « la banalité du Mal ». Aucun procès de criminel de guerre n'avait autant passionné le monde, depuis Nuremberg, que celui de l'ancien chef de la « section des Affaires juives » (IV B4) dans le RSHA de Reinhard Heydrich. Lorsque des agents israéliens l'enlevèrent à Buenos Aires en mai 1960, il était déjà clair que le nouvel État juif en Palestine avait besoin d'un procès spectaculaire à Jérusalem, dans sa « Maison de l'équité » (*Beth Hamishpath*), pour surmonter, par catharsis, cette impuissance torturante que les victimes juives des nazis ressentaient vis-à-vis de la justification éhontée de leurs tortionnaires, toujours la même : tous avaient agi sur ordre, aucun ne reconnaissait une quelconque responsabilité directe, aucun n'avouait sa faute sanglante. Et on

trouvait là dans la salle d'un tribunal israélien, protégé par une cage de verre à l'épreuve des balles, cet homme maigre avec des lunettes, qui pouvait être amené à reconnaître quelque chose, avouer quelque chose au moins, avant d'être livré au bourreau. Et qui ne le fit pas : rien ne lui faisait peine.

« Je n'étais pas antisémite, expliqua Eichmann au tribunal, mais j'étais nationaliste. » Puis il ajouta presque sans émotion, comme s'il se fût agi d'un autre que lui : « Je regrette et condamne l'action d'extermination contre les Juifs ordonnée par les autorités de l'État allemand de l'époque. Mais quant à moi, il m'est impossible de sortir de ma peau⁶³. Je n'étais qu'un instrument dans la main de puissances plus fortes et de forces supérieures, et d'un destin impitoyable [...]. » Question : éprouvait-il du repentir ? Réponse : « Le repentir n'a aucun sens. Le repentir, c'est bon pour les petits enfants. » À l'occasion d'un test psychologique, il se compara à Ponce Pilate à qui il n'attribuait aucune culpabilité dans la mort du Christ : « Il agissait par simple calcul politique, et en se lavant les mains, il montrait qu'il ne participait pas à cette action. S'il m'est permis de me comparer avec un tel personnage historique, je serais en dernière analyse dans sa situation⁶³. »

Dans la bouche (et sur les doigts) d'Eichmann, trois noms revenaient en permanence comme ceux des donneurs d'ordre : Himmler, Heydrich et Müller. Les documents de l'époque et les recherches récentes attestent pourtant — comme le dit le Viennois Hans Safrian, spécialiste du personnage — « qu'il fut un chasseur de Juifs extrêmement zélé, qui allait souvent audelà de ce qui était demandé, afin que les mesures de persécution et de déportation fussent plus efficaces ». Aurait-il été, sans la paranoïa hitlérienne, un brave bureaucrate ? « La machinerie de déportations et d'exécutions massives exigeait, aux postes clés, non des employés obtus, mais des fonctionnaires capables de jouer les pionniers : Eichmann a été l'un d'eux⁶⁴. » Le tribunal israélien condamna le nazi allemand à mort le 15 décembre 1961. La sentence fut exécutée dans la nuit du 1^{er} juin 1962, par pendaison.

Le procès Eichmann mit en branle la justice ouest-allemande, d'autant plus que l'on venait — enfin — d'adopter l'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité. Les procès des responsables des camps d'extermination d'Auschwitz et de Treblinka suscitèrent un intérêt

considérable, et brisèrent le long tabou du « passé à surmonter » par le silence et l'escamotage. Le national-socialisme et l'Holocauste restent toutefois aujourd'hui des sujets brûlants dans le débat public, et toujours controversés comme le montrent les discussions entre historiens, l'affaire du « mensonge d'Auschwitz », celle de « l'exposition sur la Wehrmacht » et celle du monument de l'Holocauste, à Berlin. Pourtant, même si beaucoup de faibles d'esprit, jeunes et vieux, suivent toujours les idées de Hitler, et si l'Allemagne enregistrerait encore en 2000 environ quatorze mille délits imputables aux extrémistes de droite, le jugement de la grande majorité des Allemands est désormais unanime sur la plus sombre période de leur histoire.

Le deuil et la honte restent cependant aux individus isolés — et ce ne sont pas seulement les criminels. C'est là le pire fardeau de ce passé néfaste et il accable la descendance de ces criminels comme une sorte de « coresponsabilité » psychologique.

Le neveu du tout-puissant Reinhard Heydrich — que beaucoup d'historiens présentent comme le représentant de la modernité du national-socialisme dans l'utilisation de nouvelles techniques, de nouvelles méthodes et de nouvelles sciences, aux fins d'expansion brutale de la puissance étatique — en a souffert depuis son enfance. Lorsque Peter Thomas Heydrich fut envoyé en Suisse en 1950 pour soigner un soupçon de tuberculose, il découvrit pour la première fois chez son médecin toute une littérature sur le Troisième Reich. Il apprit alors le véritable rôle de son oncle, mais aussi « que ces effroyables choses resteraient à jamais liées au nom » qu'il portait. L'effroi devint alors une partie intégrante de lui-même : « Soudain, je me sentis coupable. » Pendant des années, il fut torturé par le fait que personne — pas même sa mère — ne voulait parler avec lui de tout cela : « Je restais enfermé dans ma prison intérieure⁶⁵. » Ses premiers contacts avec des philosophes et des écrivains comme Gottfried Benn, Helmut Golwitzer et Karl Barth brisèrent le charme. Il mit au cœur de sa carrière de chansonnier, d'acteur et de chanteur de cabaret des récitations des « poètes dégénérés », de cette littérature bannie par les nazis. Il aurait pu se faire appeler plus confortablement Thomas Werther, d'après le nom de sa mère, mais il décida de garder le nom de Heydrich lorsqu'il fut remercié par Radio-Brême parce qu'« une si petite station ne pouvait se payer un collaborateur issu de cette

famille⁶⁶ ». Des auditeurs avaient protesté contre la présence d'un Heydrich au micro ! Même en réparant pendant des décennies l'histoire de sa famille, « il n'a jamais pu la surmonter » jusqu'à sa mort, le 22 novembre 2000, si l'on en croit son ami Hans-Georg Wiedemann, pasteur à Düsseldorf⁶⁷.

« Quelqu'un devait bien se sentir coupable des monstruosité infinales que mon oncle avait commises », déclara-t-il quelques années auparavant à la journaliste Gitta Sereny, biographe de Speer. « Je me sentais [...] le représentant de tous les autres : de ma tante [Lina Heydrich], qui restait si fière de son mari ; de ses trois enfants [Heider, Silke et Marte], qui n'ont rien ressenti et qui ne ressentent rien, ce que je ne comprends pas⁶⁸... »

La piste des enfants Heydrich nous ramène à Fehmarn. La plus jeune des filles s'y est fixée ; elle a épousé un paysan local de Johannisberg ; le couple a eu cinq enfants. Son fils aîné s'appelle Reinhard. La responsable du musée régional, à Burg, donne volontiers des renseignements. Mme Marte Beyer tient une boutique de mode, tout de suite au coin de la rue, où l'on peut la rencontrer toute la journée. « Vous la reconnaîtrez tout de suite ! » Devant la boutique aux murs badigeonnés de blanc, avec de petites vitrines, se trouve l'enseigne : « Modes distinguées "Chez Marte" depuis 1970 ». Dans la boutique, une femme d'à peu près cinquante-cinq ans, vêtue d'un chemisier multicolore et d'une robe beige clair, range des vêtements sur une tringle. Corps élancé. Sur son visage ; on retrouve les traits du *Reichsprotector* : nez allongé, visage anguleux, yeux grisbleu. D'abord réservée, elle s'engage avec hésitation dans la conversation. « J'en souffre encore aujourd'hui, avoue-t-elle. J'ai été longtemps en traitement. Je ne pouvais plus dormir la nuit. Il me poursuivait dans le sommeil. Vous ne savez pas ce que cela signifie, d'avoir un tel père⁶⁹. » Elle ne l'a jamais vu, car Marte est née le 23 juillet 1942, presque deux mois après la mort de son père. À l'école de Fehmarn déjà, comme elle l'a révélé une fois à un journaliste, « les autres enfants nous ont craché dessus⁷⁰ ». Elle a vécu cela.

« Mes enfants ont déjà subi tout cela trois fois à l'école, continue-t-elle. Et puis ces journalistes qui reviennent toujours, avec leur regard inquisiteur. Beaucoup venaient, prétendaient-ils, pour acheter un vêtement — mais en fait seulement pour me tirer les vers du nez.

D'autres faisaient mine de s'enthousiasmer : "Mon Dieu, comme vous ressemblez à votre père !" Mais je ne sais rien. » Elle est allée une fois en Tchéquie, après la chute du Mur, pour voir si la tombe de son frère existait encore. Elle avait rôdé autour du mur d'enceinte du château de Panenské Brezany, mais elle n'avait rien vu : « Il y avait prétendument là-dedans une usine secrète d'armements. Tout était bouclé⁷¹. » Son frère Heider donnerait des informations sur la famille ; il vivait près de Munich. Il connaissait bien les documents et fournirait sans doute volontiers des renseignements.

Erreur totale. Il ne veut avoir aucun lien avec les journalistes et leurs recherches. Dans une télécopie rédigée sur ordinateur, avec une signature de même type, Heider Heydrich, ingénieur diplômé en retraite, ancien fondé de pouvoir des usines aéronautiques Dornier, répond depuis sa résidence bavaroise du Wörthsee : « On sait que je suis né en 1934 et naturellement, je ne puis me rappeler ma vie à cette époque. J'ai respect et considération pour les historiens qui s'occupent ou se sont occupés professionnellement de la période du "Troisième Reich". J'ai moi-même développé d'autres intérêts dans ma vie professionnelle et je ne me considère pas assez compétent pour répondre sur des événements et des processus historiques⁷². »

Et la génération suivante ? Reinhard Beyer, qui porte le prénom de son grand-père, vit comme sa mère à Fehmarn où il vend des éoliennes. Il se « tortille » comme une anguille à chaque question posée sur une estimation des crimes nazis. Après six décennies de recherches sur la Gestapo et la Sipo, le RSHA et les *Einsatzgruppen*, il préfère « jouer les idiots » :

« Après tout, personne ne sait précisément ce que le grand-père a fait⁷³. » Le fils de Silke Heydrich, Ingo Wischniewski, vit à Hambourg. Au téléphone, il menace tout interlocuteur d'appeler la police si le nom de « Heydrich » est mentionné.

« Il devient enragé », excuse sa femme⁷⁴.

Une chose est sûre : aucune parole de regret n'a été prononcée par ses descendants au sujet des crimes de leur ancêtre. Ils n'ont fait aucun geste envers les Juifs et les Polonais, aucun geste envers les survivants de Lidice. Ils se sont contentés de se retirer et de se taire, quand ils n'ont pas cherché — comme l'a fait la veuve du *Reichsprotektor* — à masquer et contrefaire la vérité sur Reinhard Heydrich par des déformations, des omissions et de purs mensonges.

Peter Thomas Heydrich était si désespéré de ce comportement qu'il avait rompu tout contact avec sa tante, ses cousins et ses petits cousins, longtemps avant sa mort. Il ne comprenait pas leur indifférence — et il n'a pas été le seul.

Avaient-ils peur d'être exposés à une *Vehme* s'ils se découvraient trop ? Ou bien redoutaient-ils la colère des victimes de Reinhard Heydrich ? L'historien israélien Tuwiah Friedman fait remarquer à ce sujet que les Juifs n'ont « tiré aucune vengeance des enfants de Heydrich ou de son épouse ; et pourtant, elle mit son quatrième enfant au monde dans une époque où, jour après jour, des centaines d'enfants juifs avec leurs mères étaient jetés dans les chambres à gaz⁷⁵ ».

a. Successeur provisoire de Reinhard Heydrich (NDT).

b. Voir plus haut, note a, page 138.

c. Dans l'histoire de la royauté allemande, le *Kronprinz* (littéralement : « prince de la Couronne ») est le prince héritier légitime (NDT).

d. Le Warthegau était un district (*Gau*) administratif créé sur le cours de la Warta (Warthe) — affluent de la rive droite de l'Oder — dans la Pologne annexée par le Reich (NDT).

e. Massif montagneux du nord-ouest des Carpates, actuellement partagé entre la Slovaquie et la Pologne (NDT).

f. Lina Heydrich a écrit ici *lequidieren* au lieu de *liquidieren* (NDT).

g. Voir page 168.

h. Mots latins signifiant : « Petite Cimbrie ». Les Cimbres étaient les Germains qui habitaient la péninsule du Jylland aux temps anciens. Lina Heydrich se rappelait-elle ainsi secrètement la passion de l'ami Himmler pour le passé archéologique de la Germanie (NDT) ?

i. Soit environ 2 500 000 francs français de l'époque (NDT).

j. Voir note a, page 59.

k. Né en 1891, Karl Dönitz fut commandant en chef de l'arme sous-marine (1939-1943), commandant en chef et grand amiral de la Kriegsmarine (1943-1945), président du Reich et successeur désigné de Hitler (mai 1945). C'est lui qui signa la capitulation du Troisième Reich. Condamné à dix ans de prison en 1946, libéré en 1956, il est mort en 1980 (NDT).

l. Voir plus haut, pages 151 à 152.

m. Rappelons que dans la *Götterdämmerung*, troisième journée et quatrième partie de *L'Anneau du Nibelung* de Wagner, le vieux monde des dieux s'écroule dans les flammes du cataclysme final (NDT).

n. Voir plus haut, pages 115 à 120.

- o. Voir plus haut, pages 109 à 115.
- p. À tous les niveaux d'ailleurs : l'ancien caricaturiste nazi du journal de Goebbels à Berlin (*Angriff*) réalisa longtemps les affiches électorales du chancelier (NDT).
- q. L'expression allemande dit littéralement « sauter par-dessus mon ombre » (*über meinen Schatten springen*) (NDT).
- r. Tribunal d'honneur secret de la noblesse, dans l'Allemagne médiévale : il jugeait et faisait exécuter — souvent d'horrible façon — ceux que l'on estimait coupables de trahison ou de parjure (NDT).

ANNEXES

LES ACOLYTES DE HEYDRICH

Adolf Hitler (1889-1945). « Führer et chancelier du Reich », parvenu au pouvoir en 1933 avec l'appui du NSDAP, « Parti national-socialiste des travailleurs allemands », il imposa à l'Allemagne une dictature totalitaire et déclencha la Seconde Guerre mondiale. Il ordonna l'extermination des Juifs qu'il haïssait depuis sa jeunesse autrichienne. Il finit par se donner la mort dans le bunker de la Chancellerie, au cœur de sa capitale détruite. Il appréciait en Heydrich le réalisateur de ses plans les plus épouvantables, et le qualifia d'« homme au cœur de fer ».

Heinrich Himmler (1900-1945). « *Reichsführer SS* » à partir de 1929, il créa avec la *Schutzstaffel* (« unité de protection ») l'instrument parfait de la terreur hitlérienne, en lui subordonnant la police du Reich. Après s'être débarrassé de la puissance de la SA et de son chef Ernst Röhm, il mit en place l'extermination des Juifs dans les camps de la mort et planifia la « germanisation » meurtrière de l'Est. Il fit de la *Waffen SS* une troupe d'élite. Il s'empoisonna en 1945. Chef hiérarchique de Heydrich, il utilisa ses talents d'organisation, mais redoutait ses excès de zèle.

Hermann Göring (1893-1946). « *Reichsmarschall* » et ancien « as » de l'aviation allemande lors de la Première Guerre mondiale, il fut le deuxième homme dans le système de pouvoir de l'État nazi jusqu'à

l'échec de la guerre aérienne contre l'Angleterre, en 1940-1941, qui lui fit perdre les faveurs de Hitler. Agresseur brutal et chef de l'économie forcée, condamné à la pendaison à l'issue du procès de Nuremberg, il se donna la mort en 1946 peu avant son exécution. Heydrich reçut de Göring, au nom de Hitler, la charge formelle d'organiser la persécution et l'extermination des Juifs.

Joseph Goebbels (1897-1945). Chef de la propagande hitlérienne à partir de 1926, écrivain raté mais organisateur de talent et bon orateur, il fut le *gauleiter* de Berlin avant de devenir ministre de la Propagande du Reich en 1933. Pourfendeur infatigable des Juifs (et de ses rivaux dans la faveur du Führer), partisan de la « guerre totale » et créateur de formules frappantes, fidèle au maître qu'il s'était donné, il se donna la mort aussitôt après lui à Berlin, avec son épouse et leurs six enfants. Il appréciait en Heydrich l'habileté de la politique de la carotte et du bâton qu'il menait à Prague.

Martin Bormann (1900-1945 ?). « *Reichsleiter* » du NSDAP, antisémite convaincu et nazi de la première heure, il fit sa carrière de chevalier d'industrie dans le sillage de Rudolf Hess, l'homme de confiance du Führer. Après la fuite rocambolesque de Hess en Angleterre (1941), Bormann devint l'éminence grise de Hitler, toujours à ses côtés. Mort dans les combats de Berlin, en 1945. C'est lui qui fit nommer Heydrich au poste de *statthalter* en Bohême-Moravie — avec droit d'accès direct au Führer — pour affaiblir son rival Himmler.

Heinrich Müller (1900-1945 ?). Chef de la Gestapo, établi en 1933 par Heydrich dans le système policier nazi, après avoir combattu le NSDAP lorsqu'il était chef de la police judiciaire (Kripo) bavaroise, à Munich. Inscrit au parti en 1939 seulement, chef du bureau IV (Gestapo) au RSHA, il admirait les méthodes staliniennes de terreur. Supérieur hiérarchique d'Adolf Eichmann, il donna l'ordre d'exécuter des Juifs, des déportés de KZ et des prisonniers de guerre russes. Disparu à Berlin en 1945. L'inabordable « Gestapo-Müller » servit toujours Heydrich avec dévotion et efficacité.

Adolf Eichmann (1906-1962). Issu des rangs de la SS

autrichienne, « chargé des Affaires juives » au RSHA à partir de 1934, il organisa les premières déportations de Juifs à partir de Vienne, de Prague et de Berlin. Directeur de la section IV B₄ à partir de 1939, il planifia les déportations massives des Juifs dans les ghettos, puis bientôt vers les chambres à gaz de l'Est. Récupéré par des agents israéliens en Argentine où il se cachait, emmené en Israël en 1960, il fut condamné à mort en 1961 et pendu puis incinéré en 1962. Homme de confiance de Heydrich, il avait organisé vingt ans plus tôt la conférence de Wannsee, planification de l'Holocauste.

Werner Best (1903-1989). Entré en 1931 dans la SS, il fut souvent le représentant de Heydrich. Théoricien et administrateur de l'État policier, il travailla de 1935 à 1940 à peaufiner le Service de sécurité et la Gestapo. Plénipotentiaire du Reich au Danemark de 1942 à 1945, il y fut condamné à mort en 1947, puis gracié en 1951 ; il ne fut plus jamais inquiété par la justice. La rupture avec Heydrich se produisit en 1940, le chef du RSHA prenant ombrage de la popularité de ce « conseiller formaliste » dans ses services.

Karl Hermann Frank (1898-1946). Allemand des Sudètes et très tôt politicien nazi, il devint en 1939, après l'invasion allemande de la Tchécoslovaquie, chef de la police et secrétaire d'État sous les « protecteurs du Reich » Konstantin von Neurath puis Reinhard Heydrich. Bien qu'il eût déconseillé une répression excessive en 1942, après l'attentat qui coûta la vie au second, il fut responsable des massacres de Lidice et de Lezaky. Pendu à Prague en 1946. Après la mort de Heydrich, Hitler lui avait refusé sa succession au poste de *Reichsprotektor*.

Walter Schellenberg (1910-1952). Chef des services d'espionnage au RSHA, après être entré comme juriste en 1934 au Service de sécurité (SD), il participa à des « opérations spéciales » en Tchécoslovaquie et aux Pays-Bas. Directeur des services de renseignements extérieurs du SD à partir de 1941, il préconisa l'envoi des « commandos d'intervention » de la SS à l'Est et réussit à évincer les services de contre-espionnage de l'amiral Canaris. Il échappa à la condamnation après la guerre, pour avoir sauvé des Juifs déportés en KZ. Heydrich appréciait la souplesse d'adaptation et la débrouillardise

de cette tête brûlée.

Otto Ohlendorf (1907-1951). Entré en 1936 dans la SS et au SD, il devint en 1939 le directeur du troisième bureau du RSHA (« Domaines de vie allemands » [*Deutsche Lebensgebiete*] et contre-espionnage). Chef du groupe d'intervention D en Union soviétique, il est responsable de la mort de 90 000 Juifs et « ennemis du Reich ». Retranché derrière les ordres de Hitler au procès de Nuremberg en 1946, il sera condamné à mort au procès des *Einsatzgruppen*, à Landsberg, et pendu en 1951. Heydrich appréciait en lui le fanatisme et l'intelligence.

Bruno Streckenbach (1902-1977). Ancien combattant des corps francs dans les années vingt, puis fonctionnaire de l'ADAC (Automobile club fondé en 1903), il intègre les rangs du NSDAP en 1930, d'abord dans la SA, puis dans la SS. Chef de la Gestapo de Hambourg de 1933 à 1939, il est ensuite chef de groupes d'intervention puis de la police en Pologne occupée, et responsable, à ce titre, de plusieurs massacres dans ce pays. Chef du personnel au RSHA en 1941, il intégrera les *Waffen SS* et sera fait prisonnier sur le front russe. Libéré de captivité en 1956 et revenu en Allemagne, il ne sera jamais inquiété par la justice de son pays. Streckenbach avait dirigé un temps le RSHA après la mort de Heydrich, avant que Himmler ne confiât l'Office à Ernst Kaltenbrunner.

Arthur Nebe (1894-1945). Criminologiste réputé sous la République de Weimar, membre du NSDAP depuis 1931, il devint chef de la police judiciaire du Reich (cinquième bureau) dans le RSHA de Heydrich. Tenant de la théorie nazie de l'action « préventive » contre la criminalité — par internement et liquidation —, il dirigea en Russie le groupe d'intervention D, responsable de plusieurs milliers d'exécutions sommaires. Il entretenait parallèlement des liens avec le cercle de résistants intérieurs constitué autour de Hans Oster et Ludwig Beck. Compromis dans l'attentat du 20 juillet 1944 contre le Führer, il plongea dans la clandestinité. Arrêté début 1945 (pour une histoire de femme), il fut pendu pour haute trahison le 3 mars 1945.

Franz Alfred Six (1909-1975). Membre de la SA depuis 1932, il

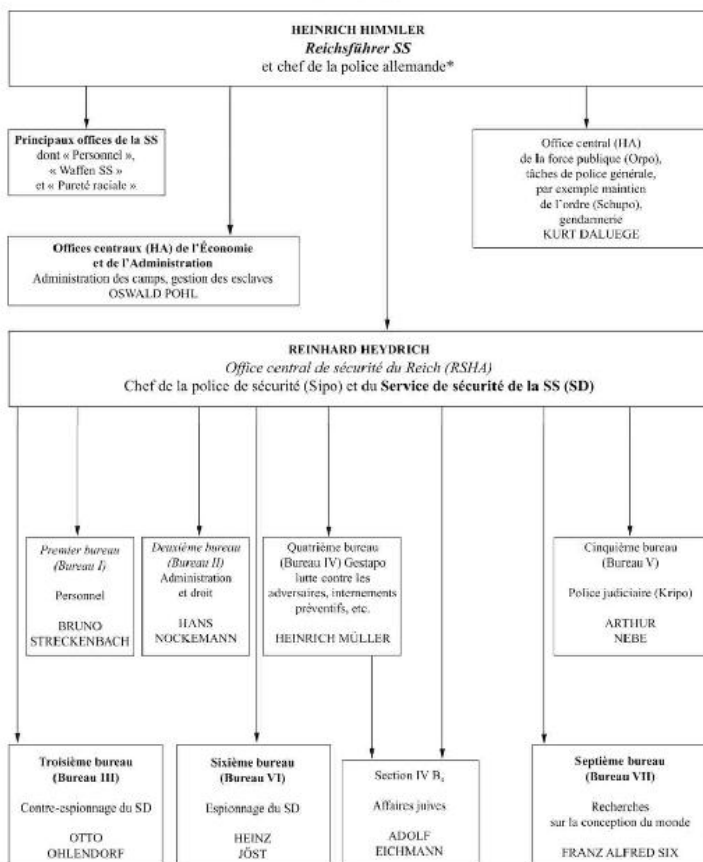
entra en 1935 dans le RSHA de Heydrich comme spécialiste de la presse, puis de la « recherche scientifique des adversaires » (*wissenschaftliche Gegnerforschung*), à la tête du septième bureau de l'Office central de sécurité du Reich. Engagé volontaire dans la *Waffen SS* en 1941, il fut nommé chef du *Vorkommando Moskau* (« détachement avancé Moscou ») dont les membres massacrèrent — entre autres — plus de cent hommes près de Smolensk. En 1948, au procès des groupes d'intervention organisé à Landsberg, il fut condamné à vingt ans de réclusion par le tribunal militaire américain. Relâché en 1952, il vécut jusqu'à sa mort en Allemagne de l'Ouest sans être autrement inquiété.

Rudolf Höss (1900-1947). Vétéran de la Première Guerre mondiale et radical de droite, condamné pour meurtre politique en 1924, il intégra la SS en 1933. Surveillant dans les KZ de Dachau puis de Sachsenhausen, il fut ensuite commandant du camp d'extermination d'Auschwitz de 1940 à 1943, puis de 1944 à la libération du camp par les Russes en 1945. Ayant assumé devant le tribunal la responsabilité de l'extermination de trois millions de Juifs, il fut condamné à mort, et pendu à Auschwitz. Himmler et Heydrich l'avaient chargé de la mise au point des convois de déportés et des modalités d'exécution, conjointement avec Eichmann.

Herbert Backe (1896-1947). Cet Allemand de Russie détestait les Slaves autant que les Juifs. Membre de la SA dès 1922, puis de la SS, il devient secrétaire d'État puis *de facto* à partir de 1942 ministre de l'Agriculture. Ce « dictateur de l'alimentation » (« *Ernährungsdiktator* ») organise à ce titre l'approvisionnement du Reich en temps de guerre, au prix de millions de morts de faim à l'Est. Suicidé dans la prison alliée où il attendait son jugement. Radicalisme et froideur de sentiment l'apparentaient à Heydrich dont il fut le collaborateur et l'ami.

LA SÉCURITÉ D'ÉTAT SOUS LE III^e REICH

État en 1941



* normal – office public ; gras – office du parti (SS/NSDAP) ; italiques – offices mélangés (au sein du RSHA)

CHRONOLOGIE DU GÉNOCIDE

1 933

22 mars. Dachau voit naître le premier camp de concentration pour les opposants au national-socialisme et pour les Juifs.

1 935

15 septembre. Les « lois de Nuremberg » font des Juifs des citoyens de seconde classe.

1 938

26 août. Après l'*Anschluss* de l'Autriche, la SS contraint les Juifs à l'émigration.

9 novembre. Après l'assassinat d'un diplomate allemand à Paris par un Juif, les bandes nazies tuent 91 Juifs et détruisent synagogues et commerces de la communauté (« Nuit de cristal du Reich »).

1939

24 janvier. Création de la « Centrale du Reich pour l'émigration juive », sous la direction de Heydrich.

30 janvier. Menaces de Hitler au Reichstag : le déclenchement d'une nouvelle guerre mondiale entraînera « l'extermination de la race ».

juive en Europe ».

1^{er} septembre. L'invasion de la Pologne par les Allemands déclenche la Seconde Guerre mondiale. Les groupes d'intervention de la SS exécutent en arrière du front, jusqu'en mai 1940, plus de 60 000 Polonais et Juifs.

21 septembre. Heydrich fait enfermer tous les Juifs de Pologne dans des ghettos urbains.

27 septembre. Regroupement de la Sécurité d'État (Gestapo) et du Service de sécurité de la SS (SD) dans l'Office central de sécurité du Reich (RSHA), sous l'autorité de Reinhard Heydrich.

octobre. Hitler approuve l'exécution massive des déficients mentaux (« euthanasie ») : 70 000 seront éliminés jusqu'en 1941. Premier emploi de chambres à gaz mobiles montées sur camion.

12 octobre. L'Allemagne annexe une partie de la Pologne et constitue avec le reste du pays le « Gouvernement général » [GG] dans lequel seront systématiquement déportés les Polonais, les Juifs et les Tsiganes.

18 octobre. Les Juifs d'Autriche et de Bohême devront constituer une « réserve » à Nisko. Ce projet du RSHA échoue.

23 novembre. Tous les Juifs du GG doivent arborer une « étoile jaune » sur leur vêtement.

1 940

février. La déportation des Juifs de « l'Ancien Reich » dans le GG commence par Stettin (Szczecin).

24 mars. Hermann Göring ordonne un arrêt temporaire de la déportation des Juifs en Pologne, en raison du surpeuplement des ghettos.

27 avril. Heinrich Himmler ordonne la construction d'un camp de concentration à Auschwitz.

15 août. Adolf Eichmann, fonctionnaire du quatrième bureau du RSHA chargé des « Affaires juives », élabore un plan de déportation de tous les Juifs d'Europe à Madagascar. Ce plan sera considéré comme impraticable et abandonné au début de 1942.

12 octobre. Création du ghetto de Varsovie. Il est verrouillé le 15 novembre.

1941

1^{er} mars. Himmler visite Auschwitz et ordonne la construction du grand camp de Birkenau.

26 mars. Heydrich informe Göring de ses plans pour « la solution finale du problème juif ».

20 mai. Une directive du RSHA mentionne « l'imminence de la solution finale ».

22 juin. L'attaque allemande contre l'Union soviétique — l'« opération Barberousse » — est immédiatement accompagnée par l'envoi de commandos d'intervention qui massacrent systématiquement les Juifs, sur les ordres de Heydrich. Les femmes et les enfants sont également tués à partir d'août. Les exécutions massives par centaines de milliers de personnes se généraliseront à la fin de l'été et en automne : plus de 160 000 personnes pour la seule Bessarabie, par exemple.

2 juillet. Heydrich donne des instructions précises pour l'élimination des Juifs et des fonctionnaires communistes en URSS.

15 juillet. Himmler fait établir le « plan général de l'Est » en vue d'une colonisation allemande massive au détriment des Slaves autochtones.

31 juillet. Göring donne mission à Heydrich — sur ordre exprès du Führer — de préparer la « solution d'ensemble du problème juif dans le domaine d'influence allemande ».

1^{er} septembre. Le port de l'étoile jaune est imposé aux Juifs d'Allemagne.

3 septembre. Première expérience de gazage massif au zyklon B, sur 900 Russes du camp d'Auschwitz.

29-30 septembre. Dans le ravin de Babi Yar, un commando d'intervention allemand massacre plus de 33 000 Juifs de Kiev.

12 octobre. « Dimanche sanglant de Stanislav », en Galicie orientale : 12 000 Juifs sont liquidés.

13 octobre. Himmler charge l'officier SS Odilo Globocnik de la construction de camps d'extermination dans le GG. La construction de celui de Belzec commencera le 1^{er} novembre. *15 octobre.* La grande « évacuation » vers l'Est commence par 20 000 Juifs raflés dans le Reich. 35 000 autres suivront en novembre.

23 octobre. Interdiction de sortie du territoire pour tous les Juifs dans l'ensemble des territoires sous domination allemande.

25 octobre. Eichmann autorise l'emploi de chambres à gaz mobiles à l'Est. Il y en aura en novembre à Minsk.

29-30 novembre. 14 000 Juifs locaux et 1 000 Juifs de Berlin sont abattus à Riga.

8 décembre. Premier emploi de chambres à gaz mobiles dans le camp de Chelmno, en Pologne, où l'on extermine ainsi 152 000 Juifs et Tziganes.

12 décembre. Après l'entrée en guerre des États-Unis, Hitler ordonne « l'extermination de la juiverie ». Le 16 décembre, le gouverneur général Hans Frank évoque un plan d'extermination d'environ 3,5 millions de Juifs dans le GG.

1 942

20 janvier. À la « conférence de Wannsee », Heydrich met au point avec ses chefs de service les plans pratiques de la « solution finale » : on envisage d'exterminer jusqu'à 11 millions de Juifs.

20 février. Depuis juin 1941, selon les chiffres officiels, 2,5 des 3,9 millions de prisonniers de guerre russes sont morts de faim, de maladie et de froid.

6 mars. Eichmann annonce la troisième vague de déportation de « Juifs du Reich » (55 000). Onze jours plus tard, le premier train de déportés arrive au camp d'extermination de Belzec.

1^{er} mai. Heydrich entérine après coup la liquidation de 100 000 Juifs dans le Warthegau.

début mai. Après une visite personnelle de Heydrich, les « actions juives » augmentent en Biélorussie. 55 000 Juifs seront exécutés jusqu'en août, à quoi s'ajouteront 26 000 Juifs allemands dans le KZ de Minsk.

4-15 mai. À Chelmno, on gaze 11 000 Juifs déportés en automne à Lodz. En mai, des dizaines de milliers de Juifs polonais meurent dans les chambres à gaz de Belzec et de Sobibor.

5 mai. Pour la première fois, à Auschwitz-Birkenau, tous les Juifs d'un train venu de Haute-Silésie orientale sont gazés dès leur arrivée.

10 juin. En représailles pour la mort de Heydrich, la SS massacre tous les hommes du village tchèque de Lidice, avant d'incendier et de raser au sol les maisons du village. Les femmes et les enfants sont tous déportés.

4 juillet. Début du « tri » des Juifs à leur arrivée sur la « rampe »

de Birkenau. Le massacre organisé dans les chambres à gaz fonctionne avec une efficacité croissante : 1,1 million d'individus vont y perdre la vie jusqu'en 1944.

juillet à octobre. La machinerie génocidaire tourne à plein régime dans les camps d'extermination de l'Est : à Treblinka meurent 280 000 Juifs, à Sobibor 250 000, à Belzec plus de 100 000. En l'honneur de Heydrich, cette liquidation massive porte le nom de code « action Reinhard ».

17 juillet. Himmler observe un gazage à Birkenau, à la suite de quoi il ordonne la liquidation de tous les Juifs du GG d'ici la fin de la même année — soit environ 1,2 million d'individus.

28 octobre. Pour la première fois, des déportés du « camp modèle » de Theresienstadt (Terezín) en Bohême sont déportés et gazés à Auschwitz.

29 décembre. Himmler annonce à Hitler que d'août à novembre, 362 000 Juifs ont été exécutés dans le cadre de la « lutte contre les bandes ».

1 943

janvier. Une nouvelle vague d'exécutions commence avec la liquidation des 10 000 habitants du ghetto de Lemberg (Lviv, anciennement Lvov).

19 avril. Le statisticien Richard Korherr estime que de 1933 à 1943, le nombre des Juifs, dans l'ensemble du Reich élargi, « a diminué de 3,1 millions de têtes ».

16 mai. Les troupes de la SS ont réduit en quatre semaines le soulèvement du ghetto de Varsovie. Les 56 000 survivants seront gazés à Treblinka.

21 juin. Himmler ordonne l'abolition des ghettos dans les pays baltes et en Biélorussie ; leurs habitants sont envoyés dans les camps de la mort.

6 octobre. Dans un discours tenu devant la SS, à Posen (Poznan), Himmler déclare que « l'éradication » des Juifs est un devoir qui fait la fierté de l'État nazi.

19 octobre. L'« action Reinhard » — qui a fait près de 2 millions de victimes depuis 1942 — est formellement close. Les camps de Belzec, de Sobibor et de Treblinka seront démantelés jusqu'à la fin novembre.

3 novembre. Les Juifs survivants dans le district de Lublin sont

liquidés (« opération Erntefest »).

1 944

27 avril. Commencement de la déportation de 380 000 Juifs hongrois. Environ 250 000 seront gazés à Auschwitz.

23 juillet. L'Armée rouge libère le premier camp d'extermination à Majdanek, en Pologne.

octobre. L'« opération 1005 » ordonnée par Himmler se termine : elle aura exhumé et brûlé des centaines de milliers de cadavres laissés par le génocide.

2 novembre. Himmler ordonne la fin des gazages dans les camps d'extermination subsistants ; mais on continue d'exécuter par balle.

1 945

27 janvier. Les troupes soviétiques arrivent au complexe d'Auschwitz-Birkenau où ne restent que 7 000 survivants. 66 000 déportés ont été préalablement évacués par la SS dans des « marches de la mort ».

30 avril. L'armée américaine libère Dachau. Hitler se donne la mort à Berlin, suivi par Goebbels.

Notes

Introduction. Le visage du mal

1. La scène — tirée d'un film des actualités allemandes — a été reprise dans le documentaire sur Heydrich intitulé *Opus pro smertihlava (Opus pour le Totenkopf)*, de Karel Majda Marsalek (Tchécoslovaquie, 1985).
2. Archives fédérales de Berlin-Lichterfelde, section III (Troisième Reich), dossier SS de Heydrich, sous le numéro H222A.
3. Shlomo Aronson, *Reinhard Heydrich und die Frühgeschichte von Gestapo und SD (Reinhard Heydrich et les débuts de la Gestapo et du SD)*, Stuttgart, DVA, 1971.
4. Entretien de l'auteur avec Eberhard Jäckel, le 8 avril 2002.
5. Alan Burgess, *Sieben Männer im Morgengrauen (Sept Hommes au petit matin)*, Gütersloh, Bertelsmann, 1961, page 77 sq.
6. Conclusions d'expert du professeur docteur Michael Freund (université Christian-Albrecht de Kiel), en date du 8 mai et du 23 novembre 1956 : archives du Land de Schleswig-Holstein, cote LAS, sect. 794 Schleswig 2.
7. Charles W. Sydnor, « Executive Instinct. Reinhard Heydrich and the Planning for the Final Solution », in Michael Berenbaum et Abraham Peck (éd.), *The Holocaust and History. The Known, the Unknown, the Disputed and the Reexamined*, Bloomington (Indiana) Indiana University Press, 1998, page 159 sq.
8. Entretien avec l'auteur, le 6 avril 2002.

Chapitre premier. L'officier de marine et les nazis

1. Hallescher Central-Anzeiger, 10 mars 1904, au Stadtarchiv de Halle, dossier 5502.
2. Stadtarchiv de Halle, dossier 5502.
3. Registre de baptême de 1904, archives du prieuré Sankt Franziskusund-Elisabeth, Halle (page 356, numéro d'ordre 154).

4. « XYZ » : lettre anonyme non datée aux Éditions W. Ludwig, à Pfaffenhofen, en réaction à la parution des *Mémoires* de Lina Heydrich, à l'Institut für Zeitgeschichte (Institut d'histoire contemporaine), Munich, cote ED 450.
5. Stadtarchiv de Halle, chemise 2571 FA.
6. *Saale-Zeitung*, Pâques 1904, au Stadtarchiv de Halle, chemise 2571 FA.
7. « I. Bericht des Bruno Heydrich'schen Konservatoriums für Musik und Theater, speziell Hochschule für Gesang zu Halle a. d. Saale » (« 1er rapport du conservatoire Bruno Heydrich pour la musique et le théâtre, école supérieure spéciale de chant à Halle sur la Saale ») (1903), au Stadtarchiv de Halle, chemise 2571 FA.
8. « XYZ », *op. cit.*
9. Aronson, *op. cit.*, page 27. La présentation de la jeunesse et de l'enfance de Reinhard suit les indications contenues dans les biographies d'Aronson, de Deschner et de Calic (citées dans la bibliographie) et appuyées sur des témoignages contemporains.
10. Stadtarchiv de Halle, chemise 2571 FA.
11. Annonces des *Hallische Nachrichten* en date des 3 et 7 mai 1919.
12. National Archives and Records Administration (NARA), Washington, cote T-175, microfilm 257, document 19b (« Personal Files of Frau Lina Heydrich »).
13. Représentation d'après les diverses éditions des *Hallische Nachrichten* de mars 1919, et dans Georg Soldan, *Zeitgeschichte in Wort & Bild*, Berlin, 1931, National-Archiv, page 256 sqq.
14. *Hallische Nachrichten*, 5 mars 1919.
15. NARA, *op. cit.*, doc. 12.
16. *Ibid.*, doc. 19.
17. « XYZ », *op. cit.*
18. Représentation des troubles et citation d'après les diverses éditions des *Hallische Nachrichten* de mars 1920, surtout « Die Schreckenstage in Halle vom 13. bis 23. März 1920 » (« Jours de terreur à Halle, du 13 au 23 mars 1920 »), 30 mars 1920 (1er supplément), et dans Soldan, *op. cit.*
19. Photocopie dans Max Williams et Ulric of England, Reinhard Heydrich. The Biography, vol. I : Road to War, Church Stretton, Ulric Publishing, 2001, page 12.
20. Aronson, *op. cit.*, page 23.
21. Felix von Luckner, *Seeteufel. Abenteuer aus meinem Leben* (Diable des mers. Aventure de ma vie), Leipzig, Koehler, 1921, page 307.
22. Aronson, *op. cit.*, page 27.
23. Heinz Höhne, *Canaris. Patriot im Zwielficht* (Canaris. Un patriote ambigu), Munich, C. Bertelsmann, 1976, page 91.
24. Édouard Calic, *Heydrich, l'homme clé du troisième Reich*, Paris, Opera Mundi, 1982, page 38 sq.
25. Günther Deschner, Reinhard Heydrich. Statthalter der totalen Macht (Reinhard Heydrich. Représentant du pouvoir total), Esslingen, Bechtle, 1977, page 32 ; et Aronson, *op. cit.*, page 30 sq.
26. Photocopie du certificat de service de la marine, en date du 30 avril 1931, *in*

Lina Heydrich, *Leben mit einem Kriegsverbrecher* (*Vivre avec un criminel de guerre*), Pfaffenhofen, W. Ludwig, 1976, avant la page 31 (cahier d'illustrations).

27. Lettre de lecteur, *Der Spiegel*, 2 mars 1950.

28. Lina Heydrich, entretien dans *Jasmin*, avril 1969, page 70 sq.

29. Hugo Riemann's Musik-Lexikon, Berlin et Leipzig, Max Hesse, 1916, page 467.

30. Stadtarchiv de Halle, chemise 2571 FA, lettre du 6 juillet 1922.

31. Aronson, op. cit., page 258, note infrapaginale 29.

32. Entretien de l'auteur avec Enkel Harry Lichtenstein, Paris, 26 avril 2003.

33. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, Franz Eher Nachf., 1940, page 69 sq.

34. Cf. Lawrence D. Stokes, *Kleinstadt und Nationalsozialismus. Ausgewählte Dokumente zur Geschichte von Eutin* (*Ville de province et national-socialisme. Une sélection de documents sur l'histoire d'Eutin*), Neumünster, Wachholtz, 1984 ; et Lina Heydrich, op. cit., page 26.

35. Citation d'après les « Mitteilungen des Hochseesportverbands Hansa » (« Communications de l'Association des sports de haute mer Hansa ») Neustadt/Holstein, n° 1, page 3.

36. Jörg Hillmann et Reinhard Scheiblich (photos), « *Das rote Schloss am Meer.* » *Die Marineschule Mürwik seit ihrer Gründung* (« *Le Château rouge au bord de la mer.* » *L'école de marine de Mürwik depuis sa fondation*), Hambourg, Convent, 2002.

37. Article « Friedrich-Carl Freiherr von Eberstein. Führer des neuen SS-Oberabschnitts "Mitte" zu Dresden », in *Saale-Zeitung*, 27 mars 1934.

38. L'évocation des premières rencontres suit les *Mémoires* de Lina Heydrich (op. cit.), mais certains faits ont été corrigés en fonction de recherches personnelles à Kiel et à Fehmarn — par exemple : Wicht's Weinkeller, et non Wick's Weinkeller.

39. Les documents relatifs à l'ancienne École coloniale de filles de Rendsburg, active de 1927 à 1944, se trouvent au Stadtarchiv de Rendsburg. Dans les « revues » et autres « journaux » de fin d'année qui racontaient sur le mode parodique les événements de l'école et les aventures des pensionnaires, ne manquent que celui de la promotion 1930-1931. Parmi les anciennes élèves de la « Kolo » figurait la célèbre aviatrice Hanna Reitsch. Le bâtiment scolaire, utilisé comme Heim-Volkshochschule à partir de 1946, fut détruit en 1977. Sur l'affaire de l'amie de Heydrich, cf. Aronson, op. cit., page 34 sq. ; Deschner, op. cit., page 38, et Jochen von Lang, *Die Gestapo. Instrument des Terrors*, Munich, Heyne, 1933, page 12.

40. Lettre de lecteur, *Der Spiegel*, 2 mars 1950.

41. Journal officiel de la Marine, cahier 12 (62e année), 1er mai 1931, page 75.

42. *Bulletin du Journal officiel de la Marine*, n° 10 (13e année), 15 mai 1931.

43. Certificat de service, op. cit.

44. Cf. Deschner, op. cit., page 40 sq. ; Lina Heydrich, op. cit., page 26 sq.

45. Archives fédérales de Berlin-Lichterfelde, section III (troisième Reich), dossier SS de Heydrich, sous le numéro H222A.

46. Lina Heydrich, op. cit., page 26.

47. Présentation d'après le discours de Himmler, le 30 janvier 1943, au RSHA.

48. Heinrich Fraenkel et Roger Manvell, *Himmler. Kleinbürger und Massenmörder*,

Herrsching, Pawlak, 1981, page 14.

49. Guido Knopp, *Hitlers Helfer (Les Aides de Hitler)*, volume 1, Munich, C. Bertelsmann, 1996, page 149.

50. Fraenkel et Manvell, *op. cit.*, page 81.

51. Calic, *op. cit.*, page 59.

52. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 29.

53. Citation d'après Arthur Böckenhauer, 10 Jahre SA Hamburg in Bildern, mit verbindendem Text (Dix Ans de la SA de Hambourg en images, avec un texte), Leipzig, J. J. Weber, 1932, page 1.

54. *Hamburger Tageblatt*, 3 septembre 1931.

55. *Hamburger Echo*, 3 juin 1931.

56. Charles Sydnor, « Reinhard Heydrich. Der ideale Nationalsozialist », in Ronald Smelser et Enrico Syring (éd.), *Die SS. Elite unter dem Totenkopf (L'Élite SS sous la casquette à tête de mort)*, Paderborn, Schöningh, 2000, page 211.

57. Photocopie de la lettre dans Lina Heydrich, *op. cit.*, avant la page 33.

58. Deschner, *op. cit.*, page 46.

59. Felix Kersten, *Totenkopf und Treue. Heinrich Himmler ohne Uniform (Tête de mort et fidélité. Heinrich Himmler sans uniforme)*, Hambourg, Robert Mölich, 1951, page 130.

60. Aronson, *op. cit.*, page 317 sq.

61. *Ibid.*, page 318.

62. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 28 sqq.

63. *Ibid.*, page 34 sq.

64. Deschner, *op. cit.*, page 58 sqq.

65. Archives fédérales de Berlin-Lichterfelde, section III (troisième Reich), dossier SS de Heydrich, sous le numéro H222A.

66. *Ibid.*, conclusion d'expert du 22 juin 1932.

67. Kersten, *op. cit.*, page 128.

68. Lettre de Ernst Hoffmann (du 9 mars 1971) à l'IfZ de Munich, sur la recherche des ancêtres juifs de Heydrich, cote ED 450 de l'IfZ.

69. Sur les ascendants de Heydrich, voir la « liste des ancêtres » dans Aronson, *op. cit.*, page 310 (également à l'IfZ, sous la cote ZS/A 34) ; et Williams et Ulric, *op. cit.*, page 41, ainsi que Karin Flachowsky, « Neue Quellen zur Abstammung Reinhard Heydrichs » (« Nouvelles sources sur l'ascendance de Reinhard Heydrich »), in VfZ, cahier 48 (avril 2000), page 318 sqq.

70. NARA, cote T-175, microfilm 257.

71. Heinz Höhne, *Die Machtergreifung. Deutschlands Weg in die Hitler-Diktatur (L'Accession au pouvoir. L'Allemagne entre dans la dictature hitlérienne)*, Reinbek, Rowohlt, 1983, page 260.

Chapitre II. L'irrésistible ascension de Reinhard Heydrich

1. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 38.
2. Reinhard Heydrich, lettre manuscrite à Kurt Daluege, depuis l'hôtel Savoy de Berlin, le 5 mars 1933.
3. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 39.
4. Guido Knopp, Hitler. Eine Bilanz (Hitler. Un bilan), Munich, Goldmann, 1997, page 187.
5. Déclaration de Heydrich au général von Epp, gouverneur du Reich en Bavière, le 12 juillet 1933.
6. Rudolf Diels, Lucifer ante portas — Es spricht der erste Chef der Gestapo (Lucifer ante portas — C'est le premier chef de la Gestapo qui parle), Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1950, page 328.
7. Heinrich Fraenkel et Roger Manvell, *Göring*, Herrsching, Pawlak, sans indication de l'année de publication, page 95.
8. Diels, *op. cit.*, page 408.
9. Appréciation politique de Heinrich Müller en date du 28 décembre 1936, présentée par le bureau du personnel du NSDAP, *Gau* de Munich-Haute-Bavière ; BDC-dossier personnel Müller.
10. Walter Schellenberg, Memoiren, Cologne, Verlag für Politik und Wirtschaft, 1956, page 288.
11. Observation de G., directeur de la police judiciaire de Munich, en date de février 1945, dans *ZStL*, 415 AR 422/60.
12. Déclaration de Horst Kopkow, le 9 mai 1961, dans *ZStL*, 415 AR 422/60
13. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 182 sq.
14. Cf. Schellenberg, *op. cit.*, pages 163-168 ; et Igor Lukes, Stalin, Benesch und der Fall Tuchatschewski (Staline, Benes et le cas Toukhatchevski), in *VfZ*, pages 527-547.
15. Discours de Heinrich Himmler lors de la réunion des généraux SS à Posen (Poznan), le 4 octobre 1943.
16. Notes de Rudolf Höss sur Heinrich Müller, IfZ Munich, F 13, volume 6, feuillet 340.
17. Liste de proposition n° 1 pour l'octroi de la croix de chevalier avec épées, dans l'ordre du Mérite militaire (émanant du *Reichsführer SS*, ministre de l'Intérieur du Reich), le 7 octobre 1944, BDC-dossier personnel de Müller.
18. Lang, *op. cit.*, page 54.
19. Kersten, *op. cit.*, page 130.
20. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 69.
21. Hans-Bernd Gisevius, *Adolf Hitler. Versuch einer Deutung (Adolf Hitler. Un essai d'interprétation)*, Gütersloh, Bertelsmann, sans indication de l'année de publication, page 263.

22. Gisevius, *op. cit.*, page 264.
23. Kersten, *op. cit.*, page 118 sq.
24. Miroslav Kárny, Jaroslava Milotová et Margita Kárná (éd.), *Deutsche Politik im « Protektorat Böhmen und Mähren » unter Reinhard Heydrich, 1941-1942 (La Politique allemande dans le « protectorat de Bohême-Moravie » sous Reinhard Heydrich)*, Berlin, Metropol, 1997, page 109.
25. Fraenkel et Manvell, *op. cit.*, page 48.
26. Otto Gritschneider, « Der Führer hat Sie zum Tode verurteilt. » Hitlers « Röhm-Putsch »-Morde vor Gericht (« Le Führer vous a condamné à mort. » La liquidation du « putsch de Röhm » par Hitler devant la justice), Munich, Beck, 1993, page 18.
27. Tribunal militaire international de Nuremberg (éd.), *Le Procès de Nuremberg contre les principaux criminels de guerre, du 14 novembre 1945 au 7 octobre 1946*, Nuremberg, IMT, 1947, 31 volumes. Ces pièces portent la signature de Heydrich.
28. Hans-Bernd Gisevius, *Bis zum bitteren Ende. Vom Reichstagsbrand bis zum 20. Juli 1944 (Jusqu'à la fin cruelle. De l'incendie du Reichstag au 20 juillet 1944)*, Gütersloh, Bertelsmann Lesering, 1961 (édition spéciale retravaillée), page 168.
29. Dossier du procès Gildish, dans Robert M. W. Kempner, *SS im Kreuzverhör (Interrogatoire contradictoire d'un SS)*, Munich, Rütten und Loening, 1964, page 257.
30. Friedrich Zipfel, *Kirchenkampf in Deutschland, 1933-1945 (Persécution de l'Église en Allemagne, 1933-1945)*, Berlin, Walter de Gruyter, 1965, page 64.
31. Kempner, *op. cit.*, page 255 sqq.
32. *Ibid.*, page 255.
33. Gritschneider, *op. cit.*, page 29.
34. RGBI, I, 1934, page 529, cité d'après Norbert Frei, *Der Führerstaat — Nationalsozialistische Herrschaft, 1933 bis 1945 (L'État du Führer — La souveraineté nationale-socialiste, de 1933 à 1945)*, Munich, 1987, version allemande, page 33.
35. Gritschneider, *op. cit.*, page 51.
36. Carl Jacob Burkhardt, *Meine Danziger Mission (Ma mission à Dantzig)*, Munich, 1960, version allemande, page 57.
37. Ulrich von Hassell, *Vom anderen Deutschland. Aus den nachgelassenen Tagebüchern 1938-1944 (De l'autre Allemagne. Extraits des carnets intimes, 1938-1944)*, Zurich-Fribourg, Atlantis, 1946, page 94.
38. Bella Fromm, *Als Hitler mir die Hand küsste (Quand Hitler me baisait la main)*, Reinbek, Rowohlt, 1994, page 213.
39. Burckhardt, *op. cit.*, page 57.
40. Reinhard Heydrich, « Wandlungen unseres Kampfes » (« Modifications de notre combat »), Munich-Berlin, Franz Eher Nachfolg., 1935 (photocopie), page 18 sqq.
41. *Ibid.*
42. Friedrich Wilhelm, *Die Polizei im NS-Staat. Die Geschichte ihrer Organisation im Überblick (La Police dans l'État nazi. Vue d'ensemble de l'histoire de son organisation)*, Paderborn, Schöningh, 1997, page 74 sqq.
43. Michael Wildt, *Die Judenpolitik des SD, 1935-1938 (La Politique juive du SD,*

1935-1938), Munich, monographie de la Vierteljahrszeitschrift für Zeitgeschichte (volume 71), 1995, page 118 sqq.

44. Reinhard Heydrich, « Wandlungen... », op. cit., page 7.

45. *Ibid.*

46. Entretien de Günther Deschner avec Lina Heydrich, 20-22 mars 1973.

47. Burckhardt, op. cit., page 53 sqq.

48. *Ibid.*

49. *Ibid.*

50. Citation d'après Burckhardt, op. cit., page 55.

51. Jochen von Lang, *Der Adjutant Karl Wolff : Der Mann zwischen Hitler et Himmler (L'Aide de camp Karl Wolff : l'intermédiaire entre Hitler et Himmler)*, Munich, Herbig, 1985, page 65 sqq.

52. Entretien avec Lina Heydrich in Jasmin, avril 1969, page 70 sqq.

53. Kersten, op. cit., page 120.

54. Aronson, op. cit., page 254.

55. Kersten, op. cit., page 120.

56. Ulrich Popplow, « Reinhard Heydrich oder die Aufordnung durch den Sport » (« Reinhard Heydrich, ou la mise en ordre par le sport »), in *Olympisches Feuer. Zeitschrift der Deutschen Olympischen Gesellschaft*, cahier 8 (1963), page 15.

57. Horst Naudé, *Erlebnisse und Erkenntnisse als politischer Beamter im Protektorat Böhmen und Mähren, 1939-1945, (Événements et découvertes d'un fonctionnaire politique dans le protectorat de Bohême-Moravie, 1939-1945)*, Munich, Fides, 1975, page 120.

58. Citation d'après Hellmut G. Haasis, *Tod in Prag — Das Attentat auf Reinhard Heydrich (La Mort à Prague — L'attentat contre Reinhard Heydrich)*, Reinbek, Rowohlt, 2002, page 119.

59. Lina Heydrich, op. cit., page 69.

60. Schellenberg, op. cit., page 36.

61. Fraenkel et Manvell, *Himmler...*, op. cit., page 167.

62. Johannes Tuchel et Reinold Schattenfroh, *Zentrale des Terrors — Prinz-Albrecht-Straße 8 : Hauptquartier der Gestapo (La Centrale de la terreur — 8, Prinz-Albert-Strasse : le quartier général de la Gestapo)*, Berlin, Siedler, 1987, page 214.

63. Cf. H. S. Hegner, *Die Reichskanzlei von 1933-1945. Anfang und Ende des Dritten Reiches (La Chancellerie du Reich, 1939-1945. Début et fin du Troisième Reich)*, Francfort-sur-le-Main, Verlag Frankfurter Bücher, 1959, page 214 sqq.

64. Schellenberg, op. cit., page 41.

Chapitre III. La planification de l'extermination des Juifs

1. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 51.
2. Hans-Jürgen Döscher, « Reichskristallnacht » — Die Novemberpogrome (« Nuit de cristal du Reich » — Les pogroms de novembre), Munich, Propyläen, 2000, page 65.
3. Entretien de l'auteur avec Eberhard Jäckel, 8 avril 2002.
4. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 49.
5. Hermann Graml, *Reichskristallnacht. Antisemitismus und Judenverfolgung im Dritten Reich* (Nuit de cristal du Reich. Antisémisme et persécution des Juifs sous le Troisième Reich), Munich, 1998, version allemande, page 17 sqq.
6. Döscher, *op. cit.*, page 98.
7. Copie du télex dans Döscher, *op. cit.*, pages 95-97.
8. Reinhard Heydrich, télégramme exprès avec ordres à toutes les directions et tous les postes de la police d'État, concernant les « Massnahmen gegen die Juden in der heutigen Nacht » (« Mesures contre les Juifs, au cours de cette nuit »), du 9 novembre 1938 (document IMT, cote 3051-PS).
9. Transcription sténographique d'une partie de la conférence sur le problème juif, sous la présidence du feld-maréchal Göring au RLM, le 12 novembre 1938 (document IMT, cote 1816-PS), cité d'après Deschner, *op. cit.*, page 170.
10. Citation d'après Döscher, *op. cit.*, page 142.
11. Citation d'après Döscher, *op. cit.*, page 143.
12. Hans Jansen, Der Madagaskar-Plan. Die beabsichtigte Deportation der europäischen Juden nach Madagaskar (Le « Plan Madagascar », projet de déportation des Juifs d'Europe à Madagascar), Munich, Langen Müller, 1997, page 249.
13. Ian Kershaw, *Hitler 1936-1945*, Stuttgart, Deutsche Verlags Anstalt, 2000, page 183.
14. Alfred Spiess et Heiner Lichtenstein, Das Unternehmen Tannenberg (L'Opération « Tannenberg »), Wiesbaden, Limes, 1979, page 26 sq.
15. Spiess et Lichtenstein, *op. cit.*, page 129.
16. Manchettes de la presse nazie sur « l'attaque » de Gleiwitz.
17. Ulrich Herbert, *Biographische Studien über Radikalismus, Weltanschauung und Vernunft, 1903-1989* (Études biographiques sur le radicalisme, la conception du monde et la raison, 1903-1989), Bonn, Dietz, 1996, page 241.
18. Hans-Bernd Gisevius, Wo ist Nebe ? Erinnerungen an Hitlers Reichskriminaldirektor (Où est Nebe ? Souvenirs sur le directeur de la police judiciaire du Reich hitlérien), Zurich, Droemersch Verlagsanstalt, 1966, page 184.
19. Michael Wildt, *Generation des Unbedingten. Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamts* (Une génération de l'inconditionnel. Les dirigeants de l'Office central de la sécurité du Reich), Hambourg, Hamburger Edition, 2002, page 283 sq.
20. Cf. Hans Mommsen, Auschwitz, 17. Juli 1942, Munich, 2002, page 97.
21. Entretien de l'auteur avec Michael Wildt.
22. Cf. Christopher R. Browning, Der Weg zur « Endlösung ». Entscheidungen und Täter (Le Chemin de la « solution finale ». Les décisions et les acteurs), Hambourg, 2002, Rororo, page 115.

23. Lina Heydrich, *op. cit.*, commentaires de Wilhelm Ludwig, page 173.
24. Centre de documentation juive contemporaine, Paris, déclaration de Dieter Wisliceny à Presbourg, le 18 novembre 1946.
25. Lettre de Reinhard Heydrich au ministre des Affaires étrangères von Ribbentrop sur l'expulsion des Juifs, le 24 juin 1940 (duplicata, Pol. XII 136).
26. Peter Longerich, *Politik der Vernichtung — Eine Gesamtdarstellung der nationalsozialistischen Judenverfolgung* (La Politique d'extermination — Vue d'ensemble sur la persécution nazie des Juifs), Munich, Piper, 1998, page 273 sq.
27. Walter Hagen (*alias* Wilhelm Höttl), *Die Geheime Front. Organisation, Personen und Aktionen des deutschen Geheimdienstes* (La Guerre secrète. Organisation, personnels et actions des services secrets allemands), Linz-Vienne, Nibelungen, 1950, page 27.
28. Schellenberg, *op. cit.*, page 36.
29. Werner Best, « Reinhard Heydrich », in Siegfried Matlok, *Dänemark in Hitlers Hand (Le Danemark dans la main de Hitler)*, Husum, HusumDruck und Verlag, 1988, page 160 sqq.
30. Entretien avec Lina Heydrich in Jasmin, avril 1969, page 70 sqq.
31. Schellenberg, *op. cit.*, page 35.
32. Citation d'après Helmut Krausnick, *Hitlers Einsatzgruppen. Die Truppe des Weltanschauungskriegs 1938-1942* (Les Groupes d'intervention de Hitler. La troupe du Weltanschauungskrieg, 1938-1942), Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1985, page 138.
33. Wildt, *op. cit.*, page 557.
34. Citation d'après Peter Longerich, *Der ungeschriebene Befehl — Hitler und der Weg zur « Endlösung »* (L'Ordre non écrit — Hitler et la marche à la « solution finale »), Munich, Piper, 2001, page 191.
35. Gisevius, *Wo ist Nebe ?*, *op. cit.*, page 240.
36. Wildt, *op. cit.*, page 484.
37. Andrej Angrick, *Besatzungspolitik und Massenmord. Die Einsatzgruppe D in der südlichen Sowjetunion, 1941-1943* (Politique d'occupation et massacres collectifs. Le groupe d'intervention D dans le sud de l'Union soviétique, 1941-1943), Hambourg, Hamburger Edition, 2003, page 181.
38. Déclaration de Frans H., ancien employé de l'hôpital de campagne 173, le 26 mai 1965, citation d'après Angrick, *op. cit.*, page 184.
39. Kersten, *op. cit.*, page 260.
40. Angrick, *op. cit.*, page 411.
41. *Ibid.*, *eodem loco*.
42. Aronson, *op. cit.*, page 214.
43. *Ibid.*, *eodem loco*.
44. Angrick, *op. cit.*, page 413.
45. *Ibid.*, page 91 sqq.
46. *Ibid.*, page 181, note infrapaginale 179.
47. *Ibid.*, *eodem loco*.

48. Ibid., page 248 sq.
49. Déclaration d'Albrecht Zöllner, en date du 26 avril 1962, feuillet 960, citation d'après Angrick, *op. cit.*, page 248, note infrapaginale 97.
50. Lutz Hachmeister, *Der Gegnerforscher — Die Karriere des SS-Führers Franz Alfred Six (Le Chercheur d'adversaires — La carrière du chef SS Franz Alfred Six)*, Munich, Beck, 1998, page 285.
51. Citation d'après Hachmeister, *op. cit.*, page 290.
52. Hachmeister, *op. cit.*, page 289.
53. Ibid., page 238.
54. Ibid., page 217.
55. Ibid., page 43.
56. Ibid., page 116.
57. Ibid., page 215.
58. Ibid., page 170.
59. Wildt, *op. cit.*, page 367, note infrapaginale 244.
60. Hachmeister, *op. cit.*, page 149.
61. Ibid., page 218.
62. Ibid., page 220.
63. Ibid., page 231 sq.
64. Ibid., page 290 sq.
65. Ibid., page 267.
66. Ibid., page 291 sq.
67. Ibid., page 234.
68. Wildt, *op. cit.*, page 321.
69. Ronald Rathert. *Verbrechen und Verschwörung : Arthur Nebe. Der Kripochef des Dritten Reiches (Anpassung — Selbstbehauptung — Widerstand) (Crimes et conjuration : Arthur Nebe, chef de la police judiciaire du troisième Reich [Acceptation — Prise de conscience — Résistance])*, Münster, LIT, 2001, page 192 sq.
70. Rathert, *op. cit.*, page 65.
71. Gisevius, *op. cit.*, page 288.
72. Rathert, *op. cit.*, page 77.
73. Archives fédérales de Coblenz, ZSg 134/115, jugement, page 6 sq.
74. Gisevius, *op. cit.*, page 243.
75. Ibid., *eodem loco*.
76. Série du Spiegel : « Das Spiel ist aus — Arthur Nebe. Glanz und Elend der deutschen Kriminalpolizei » (« La partie est terminée — Arthur Nebe. Splendeur et misère de la police judiciaire allemande »), édition du 2 février 1950.
77. Ralf Ogorreck, *Die Einsatzgruppen und die Genesis der Endlösung (Les Groupes d'intervention et la genèse de la solution finale)*, Berlin, Metropol, 1996, page 114.
78. Angrick, *op. cit.*, page 370.

79. ZStI 439 R-Z 18a/60, volume 1, déclaration du docteur Albert Widmann, en date du 11 janvier 1960.

80. Série du Spiegel sur Nebe, édition du 16 mars 1950.

81. Rathert, *op. cit.*, page 136.

82. Série du Spiegel sur Nebe, édition du 13 avril 1950.

83. Série du Spiegel sur Nebe, édition du 9 février 1950.

84. Peter Klein (éd.), Die Einsatzgruppen in der besetzten Sowjetunion, 1941/42. Die Tätigkeits- und Lageberichte des Chefs der Sicherheitspolizei und des SD (Les Groupes d'intervention dans l'Union soviétique occupée, 1941-1942. Rapports d'activité et de situation du chef de la Sipo et du SD), Berlin, Edition Hentrich, 1997, page 317 sqq.

85. Longerich, *Der ungeschriebene Befehl...*, *op. cit.*, page 101.

86. Longerich, Politik der Vernichtung..., *op. cit.*, page 353.

87. *Ibid.*, page 353.

88. *Ibid.*, page 378.

89. *Ibid.*, *eodem loco*.

90. Cité dans Helge Grabitz, NS-Prozesse. Psychogramme der Beteiligten (Procès nazis. Portraits psychologiques des intéressés), Heidelberg, C. F. Müller Juristischer Verlag, 1985, page 31.

91. Christian Gerlach, *Kalkulierte Morde — Deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weissrussland, 1941-1944 (Meurtres calculés — Politique économique et politique d'extermination en Biélorussie, 1941-1944)*, Hambourg, Hamburger Edition, 1999, page 588 sq.

92. Angrick, *op. cit.*, page 174 sqq.

93. *Ibid.*, page 179.

94. Copie d'une lettre du général en chef von Brauchitsch, commandant suprême de l'armée, en date du 28 avril 1941, in Institut de recherches sociologiques de Hambourg (éd.), Catalogue de l'exposition « Verbrechen der Wehrmacht — Dimensionen des Vernichtungskrieges, 1941-1944 », Hambourg, Hamburger Edition, sans indication de l'année de publication, page 60.

95. Heinrich Himmler sur la mission spéciale du Führer, 21 mai 1941, in Catalogue de l'exposition « Verbrechen der Wehrmacht... », *op. cit.*, page 62.

96. Notes du capitaine de cavalerie Schach von Wittenau, en date du 6 mars 1941, in Catalogue de l'exposition « Verbrechen der Wehrmacht... », *op. cit.*, page 57.

97. Général de corps d'armée Halder, grand quartier général de l'armée, en date du 11 juin 1941, in catalogue de l'exposition « Verbrechen der Wehrmacht... », *op. cit.*, page 63.

98. Grand quartier général de l'armée 6, Instructions concernant la présence de soldats lors des exécutions réalisées par le SD, le 10 août 1941, in Catalogue de l'exposition « Verbrechen der Wehrmacht... », *op. cit.*, page 75.

99. Extraits des souvenirs du Juif allemand Heinz Rosenberg, in Catalogue de l'exposition « Verbrechen der Wehrmacht... », *op. cit.*, page 120.

100. Catalogue de l'exposition « Verbrechen der Wehrmacht... », *op. cit.*, page 63.

101. Angrick, *op. cit.*, page 374. La description du développement des chambres à gaz mobiles reprend largement ses indications.
102. Déclaration du docteur Theodor Leidig, le 6 février 1959, BL 40, ZStL 439 AR-Z 18a/60, vol. 1.
103. *Ibid.*
104. Ogorreck, *op. cit.*, page 214.
105. Erich Raeder, *Mein Leben (Ma vie)* [2 volumes], Tübingen, Fritz Schlichtenmeyer, 1956-1957, volume 2 : *De 1935 à Spandau*, 1955, page 117.
106. Prager Abend, n° 132, 8 juin 1942.
107. *Ibid.*
108. Pilote Georg Schirmbock, cité dans Jochen Prien, *Geschichte des Jagdgeschwaders 77 (Histoire de l'escadre de chasse 773)* [4 volumes], Hambourg, Struve Druck, 1992-1995, page 704.
109. Prien, *op. cit.*, page 710.
110. Prager Abend, n° 132, 8 juin 1942.
111. Pilote Georg Schirmbock, cité dans Prien, *op. cit.*, page 705.
112. Entretien de l'auteur avec Eberhard Jäckel, 8 avril 2002.
113. Chef de la Sipo et du SD : lettre au chef de l'Office principal du personnel SS, le général SS Schmitt, en date du 25 janvier 1942, avec en annexe une note de Göring du 31 juillet 1941 valant ordre de mission pour la préparation de la « solution finale du problème juif », IMT XXVI, 710-PS.
114. Walter Stahlecker, Entwurf über die Aufstellung vorläufiger Richtlinien für die Behandlung der Juden im Gebiet des Reichskommissariat Ostland (Projet de mise sur pied d'instructions préliminaires pour le traitement des Juifs dans la juridiction du commissariat du Reich pour les territoires baltes) (avec des corrections manuscrites), 6 août 1941, Archives d'État de Riga, 1026-1-3.
115. Wildt, *op. cit.*, page 613.
116. Jochen von Lang, Das Eichmann-Protokoll — Tonband aufzeichnungen der israelischen Verhöre (Le Procès-verbal Eichmann — Enregistrements des interrogatoires israéliens), Gütersloh, Bertelsmann, sans indication de l'année de publication, page 69.
117. Lang, *op. cit.*, page 69.
118. Message de Heydrich au Reichsführer SS Himmler concernant l'« Installation de Juifs de l'ancien Reich dans le ghetto de Litzmannstadt », en date du 19 octobre 1941.
119. Citation d'après Peter Witte, Michael Wildt, Martina Voigt, Dieter Pohl, Peter Klein, Christian Gerlach, Christoph Dieckmann et Andrej Angrick, *Der Dienstkalender Heinrich Himmler, 1941/42 (L'Agenda de service de Heinrich Himmler, 1941-1942)*, Hambourg, Hans Christians, 1999, page 246.
120. Goebbels, Journal, à la date du 13 décembre 1941, cité d'après Christian Gerlach, *Krieg, Ernährung, Völkermord. Deutsche Vernichtungspolitik im Zweiten Weltkrieg (Guerre, alimentation, génocide. La politique d'extermination allemande pendant la Seconde Guerre mondiale)*, Zurich, Pendo, 2001, page 114.

Chapitre IV. Le *Statthalter*

1. *Der Neue Tag*, 20 novembre 1941.
2. Schellenberg, *op. cit.*, page 225.
3. Gitta Sereny, *Albert Speer : Sein Ringen mit der Wahrheit (Albert Speer : son combat avec la vérité)*, Munich, Goldmann, 2001, page 254.
4. Guido Knopp (éd.), *Hitlers Helfer*, *op. cit.*, volume I, page 168.
5. Fröhlich, Elke (éd.), *Die Tagebücher von Joseph Goebbels (Le Journal de Joseph Goebbels)* (15 volumes, 1923-1945), Munich, K. G. Saur, 1994-2000.
6. Miroslav Kárny, Jaroslava Milotová et Margita Kárná (éd.), *Deutsche Politik...*, *op. cit.*, page 103 sq.
7. *Ibid.*, page 105.
8. *Ibid.*, page 49.
9. *Ibid.*, page 205.
10. *Der Neue Tag*, 20 novembre 1941.
11. Discours inaugural secret de Heydrich, en date du 2 octobre 1941, cité d'après Kárny *et al.*, *op. cit.*, page 115 sq.
12. *Ibid.*, page 116 sq.
13. Kárny *et al.*, *op. cit.*, page 117.
14. *Ibid.*, page 118.
15. *Ibid.*, *eodem loco*.
16. Gustav von Schmoller, « Heydrich im Protektorat Böhmen und Mähren » (« Heydrich à la tête du protectorat de Bohême-Moravie »), in *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, 27 (1979), pages 626-645.
17. Kárny *et al.*, *op. cit.*, page 194.
18. *Ibid.*, page 202.
19. Cité d'après Kárny *et al.*, *op. cit.*, page 237.
20. Wilhelm Dennler, *Die böhmische Passion (La Passion de Bohême)*, Fribourg, Dikreiter, 1953, archives du Land de Schleswig-Holstein, sect. 46Q1, n° 123.
21. Instructions de Heydrich pour la punition des *Swingkids*, voir www.bikonline.de.
22. Document du 15 février 1942, archives centrales d'État de Prague (SUAP).
23. Schellenberg, *op. cit.*, page 41.
24. Kersten, *op. cit.*, page 125.
25. *Ibid.*, page 126.
26. Schellenberg, *op. cit.*, page 41.
27. Ulrich Popplow, *op. cit.*, page 14 sq.
28. Écrit d'Ernst Hoffmann, en date du 26 janvier 1965 (copie), page 2, Institut für Zeitgeschichte, Munich.
29. Popplow, *op. cit.*, page 15.
30. *Völkischer Beobachter*, 3 décembre 1941.

31. Hans Joachim Teichler, *Internationale Sportpolitik im Dritten Reich (Politique sportive internationale sous le Troisième Reich)*, Schorndorf, 1991, page 344 sqq.
32. Popplow, op. cit., page 16.
33. *Ibid.*, page 15.
34. Entretien de l'auteur avec Édouard Husson.
35. Robert M. W. Kempner, op. cit., page 113.
36. Browning, op. cit., page 102 sqq.
37. *Ibid.*, page 106.
38. *Ibid.*, page 111.
39. Citation d'après Mark Roseman, *Die Wannseekonferenz. Wie die NS-Bürokratie den Holocaust organisierte (La Conférence de Wannsee. Comment la bureaucratie nazie a organisé l'Holocauste)*, Munich, Propyläen, 2002, page 126.
40. Kurt Pätzold et Erika Schwarz, Tagesordnung : Judenmord. Die Wannsee-Konferenz am 20. Januar 1942 (Ordre du jour : meurtre des Juifs. La conférence de Wannsee, le 20 janvier 1942), Berlin, Metropol, 1992, page 105 sq.
41. Pätzold et Schwarz, op. cit., page 174.
42. Cité d'après Roseman, op. cit., page 142.
43. *Ibid.*, page 142.
44. Walter Bargatzky, Hotel Majestic. Ein Deutscher im besetzten Frankreich (Hôtel Majestic. Un Allemand en France occupée), Fribourg, Herder, 1987, page 103 sq.
45. Note du *Journal* de Joseph Goebbels, en date du 27 mars 1942, sur les mesures prises contre les Juifs dans le district de Lublin, cité d'après Longerich, *Politik...*, op. cit., page 504.
46. Calic, op. cit., page 523 sq.

Chapitre VI. L'attentat

1. La description de l'attentat reprend largement les indications de Mirosław Ivanov, *in Das Attentat auf Heydrich* (L'Attentat contre Heydrich), Augsburg, Bechtermünz, 2000, page 229 sq.
2. Hellmut G. Haasis, op. cit., page 101 sq.
3. Entretien de l'auteur avec Alois Vincenc Honek.
4. Deschner, op. cit., page 290.
5. Haasis, op. cit., page 56.
6. Kersten, op. cit., page 121.
7. Lina Heydrich, op. cit., page 119.
8. Haasis, op. cit., page 111.
9. Günther Deschner, « Reinhard Heydrich — Technokrat der Sicherheit » (« Reinhard Heydrich — Technocrate de la sécurité »), *in* Roland Smelser et Rainer

Zitlmann (éd.), *Die Braune Elite. 22 biographische Skizzen (L'Élite brune. 22 essais biographiques)*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1990, page 102.

10. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 47.

11. Haasis, *op. cit.*, page 24.

12. *Ibid.*, page 112.

13. Kárny *et al.*, *op. cit.*, document N1.77.

14. Deschner, « Reinhard Heydrich... », *op. cit.*, page 109.

15. Discours de Heinrich Himmler devant les généraux de la SS, à Posen (Poznan), le 4 octobre 1943.

16. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 48.

17. Discours de Heinrich Himmler aux funérailles de Heydrich, in Reichssicherheitshauptamt (éd.), *Meine Ehre heisst Treue. Reinhard Heydrich, 7. März 1904-4. Juni 1942 (Mon honneur est ma fidélité. Reinhard Heydrich, 7 mars 1904-4 juin 1942)*, écrit commémoratif, Berlin, Ahnenerbe Stiftung, 1943.

18. Recherches personnelles de l'auteur.

19. Kersten, *op. cit.*, page 127.

20. Henry Picker, *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier, 1941-1942 (Propos de table de Hitler, au quartier général du Führer)*, Bonn, Athenäum, 1951, page 97.

21. Haasis, *op. cit.*, page 116.

22. Discours de Heinrich Himmler aux funérailles de Heydrich, *op. cit.*

23. Kersten, *op. cit.*, cité d'après Ullrich Popplow, *op. cit.*, page 20.

24. Discours d'Adolf Hitler aux funérailles de Heydrich, *op. cit.*

25. Jaroslav Cvcancara, *Nekomu zivot, nekomu smrt. Ceskoslovensky' odboj a nacisticka okupacní moc 1941-1943*, Prague, Laguna/Proxima, 1997 (recueil de photographies), page 112 *sqq.*

26. Picker, *op. cit.*, page 246.

27. Procès-verbal de Karl Hermann Frank, en date du 28 mai 1942, cité d'après Kárny *et al.*, *op. cit.*, page 283.

28. *Ibid.*, page 280.

29. *Ibid.*, page 285.

30. Picker, *op. cit.*, page 176 *sq.*

31. *Lidice*, ouvrage commémoratif sur la commune, 1998, page 38.

32. *Ibid.*, page 39.

33. Le déroulement des opérations dans l'église suit très largement les indications de Haasis, *op. cit.*, page 145 *sqq.*

34. Haasis, *op. cit.*, page 152.

35. Brochure « Nationale Gedenkstätte für die Helden der Heydrichiade — Ort der Versöhnung » (« Lieu de commémoration nationale pour les héros de l'Heydrichiade »), Prague, 2002, page 7 *sqq.*

36. Entretien de l'auteur avec Hana Vorel.

37. Uwe Naumann, *Lidice. Ein böhmisches Dorf (Lidice. Un village en Bohême)*, Francfort-sur-le-Main, Röderberg, 1983, page 77.

38. Götz Aly, *Macht, Geist, Wahn : Kontinuitäten deutschen Denkens (Puissance, esprit, délire : les continuités de la pensée allemande)*, Berlin, 1997, page 189.

Chapitre VI. Le « cœur de fer » et les impénitents

1. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 118.

2. *Ibid.*, page 123.

3. *Ibid.*, page 126.

4. Quartier général du Führer, 20 avril 1943. Cf. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 110 *sqq.*

5. Cf. plaidoyer devant la Commission de dénazification du *Land* de Schleswig-Holstein, référence VIII/6/Ia, Kiel, 12 janvier 1951.

6. Entretien de l'auteur avec Helena Vovsova, Prague.

7. *Id.*

8. *Id.*

9. *Id.*

10. Walter Grunwald, lettre à Heinz Golz, président du Comité de Theresienstadt, Älgarås, 14 août 1949.

11. *Ibid.*

12. Entretien de l'auteur avec Helena Vovsova, Prague.

13. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 128.

14. *Ibid.*, page 124.

15. Milan Platovsky, *Prezit a zit. Vzpomninky jednoho Cecha z Chile (Survivre et vivre. Souvenirs d'un Tchèque au Chili)*, Prague, Olympia, 1999.

16. Appréciation sur le service de Fritz Brandstädter, dossier Lina Heydrich If2M.

17. Lettre de Heinrich Himmler à Lina Heydrich, en date du 7 août 1945, in Lina Heydrich, *op. cit.*, page 72 *sq.*

18. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 135.

19. Hans-Georg Wiedemann, *Peter Thomas Heydrichs Erinnerungen an seinem Onkel Reinhard Heydrich (Souvenirs de Peter Thomas Heydrich sur son oncle Reinhard Heydrich)*, manuscrit non publié, 2002, page 12.

20. *Ibid.*, eodem loco.

21. *Ibid.*, eodem loco.

22. *Ibid.*, page 8.

23. Lettre de Lina Heydrich à ses parents, à Fehmarn, 6 février 1945, dossier Lina Heydrich If2M.

24. *Ibid.*
25. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 135 sq.
26. Entretien de l'auteur avec Helena Vovsova.
27. *Id.*
28. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 140.
29. Dossier de dénazification, dossier Lina Heydrich If2M.
30. Traduction anglaise (19 janvier 1949) du jugement prononcé contre Lina Heydrich, le 19 octobre 1948, tribunal populaire spécial de Prague XIV, division XIII ; dossier Lina Heydrich If2M.
31. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 145.
32. Commission principale de dénazification du landkreis d'Oldenburg (Holstein), décision du 29 juin 1949, référence du dossier H15159/48, archives du land de Schleswig-Holstein, sect. 460.1 (ancien.), n° 123.
33. Déclaration sous serment du témoin Rita Griebel, dossier Lina Heydrich If2M.
34. Commission principale de dénazification du Landkreis d'Oldenburg (Holstein), décision du 12 janvier 1951, référence VIII/6/La ; dossier Lina Heydrich If2M.
35. Commission principale de dénazification du *Landkreis* d'Oldenburg (Holstein), décision du 12 janvier 1951, *op. cit.*
36. Jugement du tribunal social du Land, en date du 20 juin 1958, page 4, archives du Land de Schleswig-Holstein, sect. 794, Schleswig n° 2 — jugement 1 952.
37. Rapport d'expert de Michael Freund, 5 mai 1956, page 3, archives du *Land* de Schleswig-Holstein, sect. 794, Schleswig n° 2.
38. Docteur Schönleitner, au tribunal social du Land, 5 juillet 1955, archives du Land de Schleswig-Holstein, sect. 794, Schleswig n° 2.
39. Tribunal social du *Land* de Schleswig, référence dossier L4 W1014/1015/54, 27 juin 1958, attendus du jugement, page 23 ; archives du *Land* de Schleswig-Holstein, sect. 794, Schleswig n° 2.
40. *Ibid.*, page 25.
41. *Ibid.*, *eodem loco*.
42. Entretien de l'auteur avec Karl-Wilhelm Klahn.
43. Lettre de Lina Heydrich à M. Schneiders (Pays-Bas), du 12 janvier 1962, NIOD NL cote 69/A a 2/3.
44. De Nieuwe Dag (supplément « Plus »), 21 août 1965.
45. Lina Heydrich, interview in *Jasmin*, avril 1969, page 70 sqq.
46. The New York Times, 7 février 1979.
47. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 161.
48. Entretien téléphonique de l'auteur avec Heider Heydrich.
49. Entretien de l'auteur avec Arno Ausborn.
50. Fehmarnsches Tageblatt, 16 août 1985.
51. Entretien de l'auteur avec Laurenz Demps.
52. Recherche de l'auteur.

53. H. H. Norden, « SS-Obergruppenführer Heydrich — Ein beispielhaftes Leben » (« L'Obergruppenführer SS Heydrich — Une vie exemplaire »), Neonazi-Website www.nazi-lauck-nsdapao.com.
54. www.nazi-lauck-nsdapao.com.
55. Cf. Discours d'Elie Wiesel devant le Bundestag, à Berlin, le 27 janvier 2000.
56. Déposition de Hans Frank au procès de Nuremberg.
57. Lina Heydrich, *op. cit.*, page 97.
58. Déposition d'Ernst Kaltenbrunner au procès de Nuremberg.
59. Interrogatoire d'Otto Ohlendorf au procès de Nuremberg.
60. Annotation au dossier Streckenbach, Gos Arxiv Rossiskoj Federacii (GARF), Moscou.
61. Entretien de l'auteur avec Jörg Friedrich.
62. Entretien de l'auteur avec Michael Wildt, 20 mars 2002.
63. Hannah Arendt, *Eichmann in Jerusalem. Ein Bericht von der Banalität des Bösen* (*Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du Mal*), Munich, Piper, 1965, page 52.
64. Hans Safrian, *Eichmann und seine Gehilfen* (*Eichmann et ses assistants*), Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1997.
65. Wiedemann, *op. cit.*, page 19.
66. *Ibid.*, page 24.
67. Lettre de Hans-Georg Wiedemann à l'auteur, en date du 23 novembre 2002.
68. Gitta Sereny, *Das deutsche Trauma. Eine heilende Wunde* (*Le Traumatisme allemand. Une blessure salutaire*), Munich, C. Bertelsmann, 2002, page 406.
69. Entretien de l'auteur avec Marte Beyer.
70. *De Nieuwe Dag* (supplément « Plus »), 21 août 1965.
71. Entretien de l'auteur avec Marte Beyer.
72. Lettre de Heider Heydrich à l'auteur, en date du 27 janvier 2002.
73. Entretien téléphonique de l'auteur avec Reinhard Beyer.
74. Question téléphonique de l'auteur.
75. Tuwiah Friedman (éd.), *Drei verantwortliche SS-Führer für die Durchführung der « Endlösung der Judenfrage » in Europa waren : Heydrich — Eichmann — Müller. Eine dokumentarische Sammlung von SS-und Gestapo-Dokumenten über die Vernichtung der Juden Europas 1939-1945* (*Les Trois Chefs SS directement responsables de l'exécution de la « solution finale du problème juif » étaient Heydrich — Eichmann — Müller. Un recueil de documents de la SS et de la Gestapo sur l'extermination des Juifs d'Europe*), Haïfa, Makhon le-dokumentatsyah be-Yi'sra'el, 1993.

BIBLIOGRAPHIE

AA. LIVRES

1. HEYDRICH

Amort, Cestmir, *Heydrichiáda*. Prague, Nase Vojsko-SPB, 1 965.

Aronson, Shlomo, *Reinhard Heydrich und die Frühgeschichte von Gestapo und SD*, Stuttgart, DVA, 1 971.

Best, Werner, « Reinhard Heydrich », in Maclock, Siegfried (éd.), *Dänemark in Hitlers Hand. Der Bericht des Reichsbevollmächtigten Werner Best*, Husum, Husum Verlag, 1988, page 160 sqq.

Burgess, Alan, *Seven Men at Daybreak*, Londres, Evans Bros., 1960.

Calic, Édouard, *Heydrich. L'homme clé du III^e Reich*, Paris, Opera Mundi, 1982.

Cvancara, Jacoslav, *Akce atentat*, Prague, Magnet-Press, 1991 [volume photographique].

Cvancara, Jacoslav, *Nekomu zivot, nekomu smrt. Ceskoslovensky odboj a nacisticka okupacni moc 1941-1943*, Prague, Laguna/Proxima, 1997 [volume photographique].

Dennler, Wilhelm, *Die böhmische Passion*, Fribourg, Dikreiter, 1953.

Deschner, Günther, *Reinhard Heydrich. Statthalter der totalen Macht*, Esslingen, Bechtle, 1999.

Deschner, Günther, « Reinhard Heydrich, Technokrat der Sicherheit », in Smelser, Ronald, et Zitelmann, Rainer, *Die braune Elite. 22 biographische Skizzen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1990.

Friedman, Tuwiah (éd.). *Drei verantwortliche SS-Führer für die Durchführung der Endlösung der Judenfrage in Europa waren : Heydrich — Eichmann — Müller. Eine dokumentarische Sammlung von SS-und Gestapo — Dokumenten über die Vernichtung der Juden*

- Europas, 1939-1945*, Haifa, Makhon le-dokumentatsyah be-Yi'sra'el, 1993.
- Graber, G. S., *The Life and Times of Reinhard Heydrich*, New York, David McKay, 1980 [Londres, Hale, 1981].
- Haasis, Hellmut G., *Tod in Prag. Das Attentat auf Reinhard Heydrich*, Reinbeck, Rowohlt, 2002.
- Hamsik, Dusan, et Prazak, Jiri, *Eine Bombe für Heydrich*, Berlin-Est, Buchverlag Der Morgen, 1964 [original tchèque : *Bomba pro Heydricha*, Prague, Mláda fronta, 1964].
- Heydrich, Lina, *Leben mit einem Kriegsverbrecher* (avec les commentaires de Werner Maser), Pfaffenhofen, Verlag W. Ludwig, 1976 [copie].
- Honzik, M., *Za Heydrichem otaznik (Points d'interrogation après Heydrich)*, Prague, Prace, 1989.
- Ivanov, Miroslav, *Das Attentat auf Heydrich*, Augsburg, Bechtermünz, 2000 ; éd. fr., *Ce jour-là 27 mai 1942, l'attentat contre Heydrich*, Paris, Robert Laffont, 1972.
- Jäckel, Eberhard, « From Barbarossa to Wannsee : The Role of Reinhard Heydrich », in Almog, Shmuel, et al. (éd.), *The Holocaust : History and Memory — Essays Presented in Honor of Israel Gutman*, Jerusalem, Yad Vashem Publications, 2001.
- Kalibová, Miroslava, *Lidice*, Lidice, Kokos, 1998.
- Kárny, Miroslav, avec Milotová, Jaroslava, et Kárná, Margita, (éd.), *Deutsche Politik im « Protektorat Böhmen und Mähren » unter Reinhard Heydrich, 1941-1942*, Berlin, Metropol, 1997.
- Knopp, Guido, et Müllner, Jörg, « Heydrichs Herrschaft », in Knopp, G., *Die SS. Eine Warnung der Geschichte*, Munich, C. Bertelsmann, 2002 (éd. fr., *Les SS, un avertissement de l'histoire*, Paris, Presses de la Cité, 2006).
- Lenk, Rudolf, *Das Attentat. Prag, am 27. Mai 1942*, Hamburg, Verlag Dr. Kovac (*Studien zur Zeitgeschichte*, volume 12), 1997.
- MacDonald, Callum, *The Killing of SS Obergruppenführer Reinhard Heydrich, 27 May 1942*, Londres, Macmillan, 1990.
- MacDonald, Callum, et Kaplan, Jan, *Prague in the Shadow of the Swastika. A History of the German Occupation 1939-1945*, Vienne, Facultas, 2001.
- Moravec, Frantisek, *Master of Spies*, Londres, Bodley Head, 1975.
- Naumann, Uwe, *Lidice. Ein böhmisches Dorf*, Francfort-sur-le-Main,

- Röderberg, 1983.
- Paillard, Georges, et Rougerie, Claude, *Reinhard Heydrich, protecteur de Bohême et Moravie : le violoniste de la mort*, Paris, Librairie Arthène, 1973.
- Pätzold, Kurt, « Reinhard Heydrich », in Pätzold et Schwarz, *Tagesordnung : Judenmord, Die Wannsee-Konferenz am 20. Januar 1942*, Berlin, Metropol, 1992.
- Peuschel, Harald, *Die Männer um Hitler. Braune Biographien*, Düsseldorf, Droste, 1982, [page 94 sqq. : « “L’homme est le prédateur le plus parfait” : Reinhard Heydrich »].
- Ramen, Fred, *Reinhard Heydrich. Hangman of the Third Reich*, New York, The Rosen Publishing Group, 2001.
- Sakkara, Michele, *L’uomo dal cuore di ferro (Reinhard Heydrich)*, Rome, BEST, 1993.
- Sigmund, Anna Maria, *Die Frauen der Nazis II*, Vienne, Überreuter, 2000 ; éd. fr., *Les Femmes du III^e Reich*, Paris, Lattès, 2004.
- Ströbinger, Rudolf, *Das Attentat von Prag. Reinhard Heydrich, Statthalter Hitlers. Seine Herrschaft und die Hintergründe seines Todes*, Bergisch Gladbach, Bastei-Lübbe, 1976.
- Sydnor, Charles W., « Reinhard Heydrich. Der “ideale Nationalsozialist” », in Smelser, Roland, et Syring, Enrico, *Die SS. Elite unter dem Totenkopf. 30 Lebenläufe*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2000, page 208 sqq.
- Sydnor, Charles W., « Executive Instinct. Reinhard Heydrich and the Planning for the Final Solution », in Berenbaum, Michael, et Peck, Abraham, (éd.), *The Holocaust and History. The Known, the Unknown, the Disputed and the Reexamined*, Bloomington, Indiana University Press, 1998, page 159 sq.
- Whiting, Charles, *Heydrich. Henchman of Death*, Barnsley, Yorks., Leo Cooper, 1999.
- Wiener, Jan G., *The Assassination of Heydrich*, New York, Grossman, 1969.
- Williams, Max, et Ulric of England, *Reinhard Heydrich. The Biography*, vol. I : *Road to War*, Church Stretton, Ulric Publishing, 2001.
- Williams, Max, et Ulric of England, *Reinhard Heydrich. The Biography*, vol. II : *Enigma*, Church Stretton, Ulric Publishing, 2002.
- Wykes, Alan, *Heydrich*, New York, Ballantine Books, 1973
[version allemande : *Reinhard Heydrich, der Mann im Schatten der SS*,

2. SS, SD ET GESTAPO

- Arad, Yitzhak, Krakowski, Shmuel, et Spector, Shmuel, *The Einsatzgruppen Reports. Selections from the Dispatches of the Nazi Death Squads' Campaign Against the Jews, July 1941-January 1943*, New York 1989, Holocaust Library, 1993.
- Arzt, Heinz, *Mörder in Uniform. Nazi-Verbrecher-organisationen*, Rastatt, Moewig, 1987 [édition originale : Munich, Kindler, 1979].
- Banach, Jens, *Heydrichs Elite. Das Führerkorps der Sicherheits-polizei und des SD, 1936-1945*, PaderbornMunich, Schöningh, 1988.
- Berschel, Holger, *Bürokratie und Terror. Das Judenreferat der Gestapo Düsseldorf 1935-1945*, Essen, Klartext, 2001.
- Birn, Ruth Bettina, *Die Höheren SS-und Polizeiführer. Himmlers Vertreter im Reich und in den besetzten Gebieten*, Düsseldorf, Droste, 1986.
- Brissaud, André, *Histoire du service secret nazi*, Paris, Plon, 1972.
- Browder, George C., *Hitler's Enforcers. The Gestapo and the SS Security Service in the Nazi Revolution*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1996.
- Crankshaw, Edward, *Gestapo, Instrument of Tyranny*, Londres, Putnam, 1956.
- Delarue, Jacques, *Histoire de la Gestapo*, Paris, 1964.
- Diewald-Kerkmann, Gisela, *Politische Denunziation im NS-Regime oder Die kleine Macht der « Volksgenossen »*, Bonn, J H W Dietz Nachfolger, 1995.
- Friedman, Tuwiah (éd.), *Himmlers « Teufels-General » : SS-und Polizeiführer Globocnik in Lublin, und ein Bericht über die Judenvernichtung im General-Gouvernement Polen, 1941-1944*, Haïfa, Makhon le-dokumentatsyah be-Yi'sra'el, 1994
- Gellately, Robert, *The Gestapo and German Society. Enforcing Racial Policy 1933-1945*, Oxford, Clarendon, 1991.
- Georg, Enno, *Die wirtschaftlichen Unternehmungen der SS*, Stuttgart, DVA [Schriftenreihe der VfZ, n° 7], 1963.
- Hagen, Walter [alias Wilhelm Höttl], *Die Geheime Front. Organisation, Personen und Aktionen des deutschen Geheimdienstes*, Linz-

Vienne, Nibelungen, 1950.

Heiber, Helmut, et Kotze, Hildegard von, (éd.), *Facsimilie Querschnitt : Das Schwarze Korps*, Berne, sans date de publication, Scherz.

Hoffmann, Peter, *Die Sicherheit des Diktators. Hitlers Leibwachen, Schutzmassnahmen, Residenzen, Hauptquartiere*, Munich, Piper, 1975.

Höhne, Heinz, *Der Orden unter dem Totenkopf. Die Geschichte der SS*, Augsburg, Weltbild, 2000 [première édition 1967] ; éd. fr., *L'Ordre noir, Histoire de la SS*, Paris, Casterman, 1970.

Infield, Glenn B., *Secrets of the SS*, New York, Jove, 1990 [première édition 1982].

Johnson, Eric, *The Nazi Terror. Gestapo, Jews and Ordinary Germans*, Londres, John Murray, 1999 ; éd. fr., *La Terreur nazie*, Paris, Albin Michel, 2001.

Klein, Peter (éd.), *Die Einsatzgruppen in der besetzten Sowjetunion 1941/42. Die Tätigkeits- et Lageberichte des Chefs der Sicherheitspolizei und des SD*, Berlin, Edition Hentrich, 1997.

Knopp, Guido, *Die SS. Eine Warnung der Geschichte*, Munich, C. Bertelsmann, 2002 ; éd. fr., *Les SS, un avertissement de l'histoire*, Paris, Presses de la Cité, 2006.

Koch, Peter-Ferdinand, *Die Geldgeschäfte der SS. Wie deutsche Banken den schwarzen Terror finanzierten*, Reinbek, Rowohlt, 2002.

Krausnick, Helmut, *Hitlers Einsatzgruppen. Die Truppe des Weltanschauungskriegs 1938-1942*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1989.

Lang, Jochen von, *Die Gestapo. Instrument des Terrors*, Munich, Heyne, 1993.

Lozowick, Yaacov, *Hitlers Bürokraten. Eichmann, seine willigen Vollstrecker und « die Banalität des Bösen »*, Zurich, Pendo, 2000.

Norden, Peter, *Salon Kitty. Ein Report*, Munich-Bergisch Gladbach, Gustav Lübbe Verlag, 1976 ; éd. fr., *Espionnage sur l'oreiller*, Paris, Presses de la Cité, 1971.

Ogorrek, Ralf, *Die Einsatzgruppen und die « Genesis der Endlösung »*, Metropol, 1996 ; éd. fr., *Einsatzgruppen, les groupes d'intervention*, Paris, Calmann-Lévy, 2007.

Paul, Gerhard, et Mallmann, Karl-Michael (éd.), *Die Gestapo : Mythos und Realität*, Darmstadt, Primus, 1996.

Paul, Gerhard, et Mallmann, Karl-Michael (éd.), *Die Gestapo im Zweiten*

Weltkrieg: « Heimatfront » und besetztes Europa, Darmstadt, Primus, 2000.

Ramme, Alwin, *Der Sicherheitsdienst der SS. Zu seiner Funktion im faschistischen Machtapparat und im Besatzungsregime des sogenannten Generalgouvernements Polen*, Berlin, Deutscher Militärverlag, 1970.

Reitlinger, Gerald, *Die SS. Tragödie einer deutschen Epoche*, Munich, Kurt Desch, 1957.

Rhodes, Richard, *Masters of Death. The SS-Einsatzgruppen and the Invention of the Holocaust*, New York, Alfred A. Knopf, 2002.

Russell, Stuart, et Schneider, Jost W., *Heinrich Himmlers Burg. Das weltanschauliche Zentrum der SS. Bildchronik der SS-Schule Haus Wewelsburgs 1934-1945*, Essen, Heitz & Höffkes, 1989.

Safrian, Hans, *Eichmann und seine Gehilfen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1997.

Schneider, Wolfgang, *Die Waffen SS*, Reinbek, Rowohlt, 1998.

Smelser, Roland, et Syring, Enrico, *Die SS Elite unter dem Totenkopf. 30 Lebenläufe*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2000.

Tuchel, Johannes, et Schattenfroh, Reinold, *Zentrale des Terrors. Prinz-Albrecht-Straße 8, Hauptquartier der Gestapo*, Berlin, Siedler, 1987.

Wagner, Patrick, *Hitlers Kriminalisten. Die deutsche Kriminal-polizei und der Nationalsozialismus*, Munich, C. H. Beck, 2002.

Wildt, Michael, « Der Hamburger Gestapochef Bruno Streckenbach. Eine nationalsozialistische Karriere », in Bajohr, Frank, et Szodrzynski, Joachim, *Hamburg in der NS-Zeit*, Hambourg, Ergebnisse Verlag, 1995.

Wildt, Michael, *Die Judenpolitik des SD 1935-1938*, Munich, monographies de la Viertelsjahrszeitschrift für Zeitgeschichte (vol. 71), 1995.

Wildt, Michael, *Generation des Unbedingten. Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamts*, Hambourg, Hamburger Edition, 2002.

Wildt, Michael (éd.), *Nachrichtendienst, politische Elite und Mordeinheit. Der Sicherheitsdienst des Reichsführers SS*, Hambourg, Hamburger Edition, 2003.

Wilhelm, Friedrich, *Die Polizei im NS-Staat. Die Geschichte ihrer Organisation im Überblick*, Paderborn, Schöningh, 1997.

Wulf, Josef, *Das Dritte Reich und seine Vollstrecker. Die Liquidation von 500 000 Juden im Ghetto Warschau*, Berlin, Arani, 1961.

3. NATIONAL-SOCIALISME ET III^e REICH

- Becker, Josef et Ruth, *Hitlers Machtergreifung*, Munich, dtv, 1993.
- Benz, Wolfgang, *Geschichte des Dritten Reiches*, Munich, C. H. Beck, 2000.
- Benz, Wolfgang (éd.), *Legenden, Lügen, Vorurteile. Ein Wörterbuch zur Zeitgeschichte*, Munich, dtv, 1992.
- Boberach, Heinz (éd.), *Meldungen aus dem Reich 1938-1945*, 17 volumes, Herrsching, Pawlak, 1984.
- Broszat, Martin, et Frei, Norbert, *Das Dritte Reich im Überblick. Chronik, Ereignisse, Zusammenhänge*, Munich, Piper, 1999.
- Buchheim, Hans, Broszat, Martin, Jacobsen, Hans-Adolf, et Krausnick, Helmut, *Anatomie des SS-Staats*, Munich, dtv, 1999 [première édition 1967].
- Bundeszentrale für politische Bildung (éd.), *Nationalsozialismus I. Führerstaat und Vernichtungskrieg*, Bonn, Informationen zur politischen Bildung, n° 251, 2000.
- Bundeszentrale für politische Bildung (éd.), *Nationalsozialismus II. Von den Anfängen bis zur Festigung der Macht*, Bonn, Informationen zur politischen Bildung, n° 266, 2000.
- Burleigh, Michael, *Die Zeit des Nationalsozialismus. Eine Gesamtdarstellung*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer, 2000.
- Fischer, Helmut J., *Hitlers Apparat. Namen, Ämter, Kompetenzen : Eine Strukturanalyse des 3. Reiches*, Kiel, Arndt, 1988.
- Frei, Norbert, *Der Führerstaat. Nationalsozialistische Herrschaft, 1933 bis 1945*, Munich, dtv, 1987 ; éd. fr., *L'État hitlérien et la société allemande*, Paris, Seuil, 1994.
- Gellately, Robert, *Backing Hitler. Consent and Coercion in Nazi Germany*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; éd. fr., *Avec Hitler*, Paris, Flammarion, 2003.
- Hegner, H. S., *Die Reichskanzlei von 1933-1945. Anfang und Ende des Dritten Reiches*, Francfort-sur-le-Main, Verlag Frankfurter Bücher, 1959 ; éd. fr., *Ascension et chute du III^e Reich*, Paris, Presses de la Cité, 1960.
- Hofer, Walther (éd.), *Der Nationalsozialismus. Dokumente 1933-1945*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1956.
- Höhne, Heinz, *Die Machtergreifung. Deutschlands Weg in die Hitler-Diktatur*, Reinbek, Rowohlt, 1983.

- Höhne, Heinz, *Mordsache Röhm. Hitlers Durchbruch zur Alleinherrschaft*, Reinbek, Rowohlt, 1984.
- Kaden, Helma, et Nestler, Ludwig, *Dokumente des Verbrechens. Aus den Akten des Dritten Reiches, 1933-1945*, Berlin, Dietz, 1993 [3 volumes, 1 : *Schlüsseldokumente* ; 2 : *Dokumente 1933-Mai 1941* ; 3 : *Juli 1941-1945*].
- Kammer, Hilde, et Bartsch, Elisabeth, *Lexikon des Nationalsozialismus. Begriffe, Organisationen und Institutionen*, Reinbek, Rowohlt, 1999.
- Klee, Ernst, « *Euthanasie* » im NS-Staat. Die « *Vernichtung lebensunwerten Lebens* », Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1999 ; éd. fr., *La Médecine nazie et ses victimes*, Paris, Solin, 1999.
- Krink, Alfred, *Die NS-Diktatur*, Francfort-sur-le-Main, Diesterweg, 1970.
- Michalka, Wolfgang, *Deutsche Geschichte 1933-1945. Dokumente zur Innen- und Außenpolitik*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1996.
- Orb, Heinrich, *Nationalsozialismus. 13 Jahre Machtrausch*, Olten, Verlag Otto Walter, 1945.
- Overesch, Manfred, *Das III. Reich, 1933-1939. Eine Tageschronik der Politik, Wirtschaft und Kultur*, Augsburg, Weltbild, 1991.
- Overesch, Manfred, et Saal, Friedrich Wilhelm, *Die Weimarer Republik. Eine Tageschronik der Politik, Wirtschaft und Kultur*, Augsburg, Weltbild, 1992.
- Overy, Richard, *Historical Atlas of the Third Reich*, Londres, Penguin, 1996 ; éd. fr., *Atlas historique du III^e Reich*, Paris, Autrement, 1999.
- Rees, Laurence, *Die Nazis. Eine Warnung der Geschichte*, Munich, Heyne, 2001.
- Rürup, Reinhard (éd.), 1936 : *Die Olympischen Spiele und der Nationalsozialismus*, Berlin, Stiftung Topographie des Terrors, 1999.
- Schoenberger, Gerhard (éc.), *Zeugen sagen aus*, Gütersloh, sans date de publication, Bertelsmann.
- Shirer, William, *The Rise and Fall of the Third Reich. A History of Nazi Germany*, New York, Simon and Schuster, 1960.
- Shirer, William, *Berlin Diary. The Journal of a Foreign Correspondent 1934-1941*, New York, Book-of-the-Month Club, 1987 ; éd. fr., *À Berlin. Journal d'un correspondant américain*, Paris, Hachette, 1946.
- Stern, Carola et al. (éd.), *dtv-Lexikon zur Geschichte und Politik im 20. Jahrhundert*, 3 volumes, Munich, dtv, 1974.
- Studt, Christoph (éd.), *Das Dritte Reich. Ein Lesebuch zur deutschen*

- Geschichte, 1933-1945*, Munich, C. H. Beck, 1998.
- Studt, Christoph, *Das Dritte Reich in Daten*, Munich, C. H. Beck, 2002.
- Weiss, Hermann, *Biographisches Lexikon zum Dritten Reich*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1999.
- Wendt, Bernd Jürgen, *Das nationalsozialistische Deutschland*, Berlin, Landeszentrale für politische Bildungsarbeit Berlin, 1999.
- Wistrich, Robert S., *Who's Who in Nazi Germany*, Londres, Routledge, 1995.
- Wucher, Albert, *Marksteine der deutschen Zeitgeschichte, 1914-1945*, Francfort-sur-le-Main, Societäts-Verlag [article de la *Süddeutsche Zeitung*], 1991.

4. PERSÉCUTION DES JUIFS ET GÉNOCIDE

- Adam, Uwe Dietrich, *Judenpolitik im Dritten Reich*, Düsseldorf, Droste, 1979.
- Adamovich, Ales, et Bryl, Yanka, et Kolesnik, Vladimir, *Out of the Fire*, Moscou, Progress Publishers, 1980.
- Alexandre, Michel, *Der Judenmord. Deutsche und Österreicher berichten*, Cologne, vgs, 1998.
- Aly, Götz, « *Endlösung* », Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1999. Aly, Götz, *Macht — Geist — Wahn. Kontinuität deutschen Denkens*, Berlin, Argon, 1997.
- Aly, Götz, et Heim, Susanne, *Vordenker der Vernichtung. Auschwitz und die deutschen Pläne für eine neue europäische Ordnung*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1993.
- Angrick, Andrej, *Besatzungspolitik und Massenmord. Die Einsatzgruppe D in der südlichen Sowjetunion, 1941-1943*, Hambourg, Hamburger Edition, 2003.
- Asmuss, Burkhard (éd.), *Holocaust. Der nationalsozialistische Völkermord und die Motive seiner Erinnerung*, Berlin, Deutsches Historisches Museum, 2002 [catalogue d'exposition].
- Bastian, Till, *Sinti und Roma im Dritten Reich. Geschichte einer Verfolgung*, Munich, C. H. Beck, 2001.
- Berenbaum, Michael, et Peck, Abraham (éd.), *The Holocaust and History. The Known, the Unknown, the Disputed and the Reexamined*, Bloomington, Indiana University Press, 1998.

- Berenbaum, Michael, *The World Must Know. The History of the Holocaust as Told in the United States Holocaust Memorial Museum*, Boston, Little, Brown & Co, 1993.
- Benz, Wolfgang, *Der Holocaust*, Munich, C. H. Beck, 1999.
- Breitman, Richard, *Staatsgeheimnisse. Die Verbrechen der Nazis — von den Alliierten toleriert*, Munich, Goldmann, 2001. Breitman, Richard, « Plans for the Final Solution in Early 1941 » in Berenbaum & Peck, *Holocaust...*, op. cit., page 159.
- Browning, Christopher R., *Fateful Months. Essays on the Emergence of the Final Solution*, New York, Holmes & Meier, 1991. Browning, Christopher R., *Ganz normale Männer. Das Reserve-Polizeibataillon 101 und die « Endlösung » in Polen*, Reinbek, Rowohlt, 1999 ; éd. fr., *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Paris, Tallandier, 2007, coll. « Texto ».
- Browning, Christopher R., *Judenmord. NS-Politik, Zwangsarbeit und das Verhalten der Täter*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer, 2001 ; éd. fr., *Politique nazie, travailleurs juifs, tueurs allemands*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- Browning, Christopher R., *The Path to Genocide*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.
- Buszko, Józef (éd.), *Auschwitz. Geschichte und Wirklichkeit des Vernichtungslagers*, Reinbek, Rowohlt, 1982.
- Długoborski, Waclaw, et Piper, Franciszek, *Auschwitz 1940-1945. Studien zur Geschichte des Konzentrations und Vernichtungslagers Auschwitz*, 5 volumes, Auschwitz, Auschwitz-Birkenau Staatliches Museum, 1997.
- Döscher, Hans-Jürgen, « Reichskristallnacht ». *Die Novemberpogrome 1938*, Munich, Propyläen, 2000.
- Ezergailis, Andrew, *The Holocaust in Latvia 1941-1944*, Riga, The Historical Institute of Latvia, 1996.
- Finn, Gerhard, *Sachsenhausen 1936-1950, Geschichte eines Lagers*, Bad Münstereifel, Westkreuz, 1988.
- Fleming, Gerald, *Hitler und die Endlösung. « Es ist des Führers Wunsch... »*, Wiesbaden, Limes, 1982.
- Friedlander, Henry, *The Origins of Nazi Genocide. From Euthanasia to the Final Solution*, Raleigh, University of North Carolina Press, 1995.

- Friedländer, Saul, *Das Dritte Reich und die Juden. Die Jahre der Verfolgung 1933-1939*, Munich, dtv, 2000 ; éd. fr., *L'Allemagne nazie et les juifs. Les années de persécution 1933-1939*, Paris, Seuil, 1997.
- Gerlach, Christian, *Kalkulierte Morde. Die deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weissrussland, 1941 bis 1944*, Hambourg, Hamburger Edition, 1999.
- Gerlach, Christian, *Krieg, Ernährung, Völkermord. Deutsche Vernichtungspolitik im Zweiten Weltkrieg*, Hambourg, Hamburger Edition, 1998.
- Gilbert, Martin, *Endlösung. Die Vertreibung und Vernichtung der Juden. Ein Atlas*, Reinbek, Rowohlt, 1995.
- Gilbert, Martin, *Never Again. A History of the Holocaust*, Londres et New York, Harper Collins, 2000 ; éd. fr., *Jamais plus, une histoire de la Shoah*, Paris, Tallandier, 2001.
- Gitelman, Zvi, *A Century of Ambivalence. The Jews of Russia and the Soviet Union, 1881 to the Present*, New York 1988, Schocken Books, 1988.
- Goldhagen, Daniel Jonah, *Hitler's Willing Executioners. Ordinary Germans and the Holocaust*, New York, Alfred A. Knopf, 1996.
- Goldhagen, Daniel Jonah, « Ordinary Men or Ordinary Germans ? », in Berenbaum & Peck. *Holocaust...*, op. cit., page 159.
- Goldstein, Bernard, *Die Sterne sind Zeugen. Der Untergang der polnischen Juden*, Munich, dtv, 1965.
- Graml, Hermann, *Reichskristallnacht. Antisemitismus und Judenverfolgung im Dritten Reich*, Munich, dtv, 1998.
- Gruner, Wolf, *Judenverfolgung in Berlin, 1933-1945. Eine Chronologie der Behördenmassnahmen in der Reichshauptstadt*, Berlin, Edition Hentrich, 1996.
- Gutman, Israel (éd.), *Enzyklopädie des Holocaust. Die Verfolgung et Ermordung der europäischen Juden*, 4 volumes, Munich, Piper, 1995.
- Hahn, Hans-Jürgen, *Gesichter der Juden in Auschwitz. Lili Meiers Album*, Berlin, Das Arsenal 1995 [volume photographique].
- Herbert, Ulrich, *Nationalsozialistische Vernichtungspolitik 1939-1945. Neue Forschungen und Kontroversen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1998.
- Hilberg, Raul, *Die Vernichtung der europäischen Juden*, 3 volumes, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1999 [9^e édition] ; éd. fr., *La*

- Destruction des juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, 2006, 3 volumes.
- Jäckel, Eberhard, et Rohwer, Jürgen, *Der Mord an den Juden im Zweiten Weltkrieg*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1987. Jahn, Peter, et Rürup, Reinhard (éd.), *Erobern und Vernichten. Der Krieg gegen die Sowjetunion, 1941-1945*, Berlin, Argon, 1991.
- Jansen, Hans, *Der Madagaskar-Plan. Die beabsichtigte Deportation der europäischen Juden nach Madagaskar*, Munich, Langen Müller, 1997.
- Kaden, Helga, et Nestler, Ludwig (éd.), *Dokumente des Verbrechens. Aus den Akten des Dritten Reichs 1933-1945*, 3 volumes, Berlin, Dietz, 1993.
- Kaienburg, Hermann, *Das Konzentrationslager Neuengamme, 1938-1945*, Bonn, J H W Dietz Nachfolger, 1997.
- Kaiser, Wolf (éd.), *Täter im Vernichtungskrieg. Der Überfall auf die Sowjetunion und der Völkermord an den Juden*, Berlin, Propyläen, 2002.
- Kielar, Wieslaw, *Anus Mundi. Fünf Jahre Auschwitz*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1982.
- Knopp, Guido, *Holokaust. Der Mord an den Juden*, Munich, Bertelsmann, 2000.
- Kogon, Eugen, *Der SS-Staat. Das System der deutschen Konzentrationslager*, Francfort-sur-le-Main, 1961, Büchergilde Gutenberg, 1961 [première édition 1946] ; éd. fr., *L'État SS*, Paris, Seuil, 1993, coll. « Points ».
- Kralovitz, Rolf, *ZehnNullNeunzig in Buchenwald. Ein jüdischer Häftling erzählt*, Cologne, Walter Meckauer Kreis, 1996.
- Lebrer, Steven, *Wannsee House and the Holocaust*, Jefferson et Londres, McFarland, 2000.
- Lichtenstein, Heiner, et Romberg, Otto R. (éd.), *Täter — Opfer — Folgen. Der Holocaust in Geschichte und Gegenwart*, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, 1995.
- Lohalm, Uwe, *Die nationalsozialistische Judenverfolgung in Hamburg, 1933 bis 1945. Ein Überblick*, Hambourg, Landeszentrale für politische Bildung, 1999.
- Longerich, Peter, *Der ungeschriebene Befehl. Hitler und die « Endlösung »*, Munich, Piper, 2001.
- Longerich, Peter, *Die Wannsee-Konferenz vom 20. Januar 1942 : Planung und Beginn des Genozids an den europäischen Juden*, Berlin,

Hentrich, 1998.

Longerich, Peter (éd.), *Die Ermordung der europäischen Juden. Eine umfassende Dokumentation des Holocaust, 1941-1945*, Munich, Piper, 2000.

Longerich, Peter, *Politik der Vernichtung. Eine Gesamtdarstellung der nationalsozialistischen Judenverfolgung*, Munich, Piper, 1998.

Madajczyk, Czeslaw, « Besteht ein Synchronismus zwischen dem "Generalplan Ost" und der Endlösung der Judenfrage ? », in Michalka, Wolfgang (éd.), *Der Zweite Weltkrieg. Analysen, Grundzüge, Forschungsbilanz*, Munich, Seehamer Verlag, 1997 [édition originale : Munich, Piper, 1989].

Mommsen, Hans, *Auschwitz, 17. Juli 1942. Der Weg zur europäischen « Endlösung der Judenfrage »*, Munich, dtv, 2002. Neitzke, Peter, et Weinmann, Martin (éd.), *Konzentrationslager. Dokument F 321 für den Internationalen Militärgerichtshof Nürnberg*, publié par le Bureau français d'information sur les crimes de guerre, Francfort-sur-le-Main, Zweitausendeins, 2001 [édition initiale 1945].

Neuberger, Helmut, *Winkelmass und Hakenkreuz. Die Freimaurer und das Dritte Reich*, Munich, Herbig, 2001 [édition principale 1980].

Niewyk, Donald, et Nicosia, Francis, *The Columbia Guide to the Holocaust*, New York, 2000, Columbia University Press 2000.

Orth, Karin, *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager*, Zurich, Pendo, 1999.

Pätzold, Kurt (éd.), *Verfolgung, Vertreibung, Vernichtung. Dokumente des faschistischen Antisemitismus, 1933 bis 1942*, Leipzig, Reclam, 1991.

Pätzold, Kurt, et Schwarz, Erika, *Tagesordnung : Judenmord. Die Wannsee-Konferenz am 20. Januar 1942*, Berlin, Metropol, 1992.

Pehle, Walter H. (éd.), *Der Judenpogrom 1938. Von der « Reichskristallnacht » zum Völkermord*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1994.

Pohl, Dieter, *Holocaust. Die Ursachen — das Geschehen — die Folgen*, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 2000.

Pohl, Dieter, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien, 1941-1944. Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, Munich, Oldenbourg, 1997.

Pohl, Karl Heinrich (éd.), *Wehrmacht und Vernichtungspolitik. Militär im nationalsozialistischen System*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1999.

- Poliakov, Léon, et Wulf, Josef, *Das Dritte Reich und die Juden. Dokumente et Aufsätze*, Berlin, Arani, 1961.
- Richardi, Hans-Günther, *Schule der Gewalt. Das Konzentrationslager Dachau, 1933-1934*, Munich, C. H. Beck, 1983.
- Roseman, Mark, *Die Wannsee-Konferenz. Wie die NS-Bürokratie den Holocaust organisierte*, Francfort-sur-le-Main, Propyläen, 2002 ; éd. fr., *Ordre du jour : génocide, le 20 janvier 1942*, Paris, Louis Audibert Éditions, 2002.
- Schoenberger, Gerhard, *Der gelbe Stern*, Hambourg, Rütten & Loening, 1960.
- Schwarz, Gudrun, *Die nationalsozialistischen Lager*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1996.
- Tuchel, Johannes, *Die Inspektion der Konzentrationslager, 1938-1945. Das System des Terrors*, Berlin, Edition Hentrich, 1994.
- Wistrich, Robert S., *Hitler und der Holocaust*, Berlin, Berliner Taschenbuchverlag, 2003.
- Zentner, Christian, *Anmerkungen zu « Holocaust ». Die Geschichte der Juden im Dritten Reich*, Munich, Delphin, 1979.
- Zielinski, Wieslaw, *Pozostal tylko popiol / Und nur die Asche blieb*, Cracovie, Parol, 1992.

5. SECONDE GUERRE MONDIALE, RÉSTANCES ET RELATIONS INTERNATIONALES

- Berthold, Will, *Die 42 Attentate auf Adolf Hitler*, Munich, Wilhelm Goldmann, 1981.
- Binder, Gerhart, *Deutsche Geschichte des 20. Jahrhunderts, III : Der Zweite Weltkrieg*, avec des documents, Munich, Goldmann, sans date de publication.
- Bolz, Rüdiger, *Synchronopse des Zweiten Weltkriegs*, Düsseldorf, Econ, 1983.
- Borodziej, Włodzimierz, *Terror und Politik. Die deutsche Polizei und die polnische Widerstandsbewegung im General-gouvernement, 1939-1944*, Mayence, Philipp von Zabern, 1999 [version originale polonaise : *Terror i polityka*, Varsovie, Instytut Wydawniczy, 1985].
- Brandes, Detlef, *Grossbritannien und seine osteuropäischen Alliierten, 1939-1943*, Munich, Oldenbourg, 1988.
- Brandes, Detlef, *Die Tschechen unter deutschem Protektorat*, 2 volumes,

- Munich, Oldenbourg, 1969 et 1975 [volume 1 : 1939-1942].
- Cartier, Raymond, *Der Zweite Weltkrieg*, 2 volumes, Munich, Piper, 1967 ; éd. fr., *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Pocket, 2006.
- Cartier, Raymond, *Vom Ersten zum Zweiten Weltkrieg*, Munich, Piper, 1982.
- Conquest, Robert, *The Great Terror. A Reassessment*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1990 [page 182 sqq. : chapitre 7 : « Assault on the Army »].
- Esser, Brigitte et al., *Chronik des Zweiten Weltkriegs*, Gütersloh et Munich, Bertelsmann Lexikon Verlag, 1999.
- Eveno, Patrick et al. (éd.), *La Deuxième Guerre mondiale. Récits et mémoire, 1939-1945*, Paris, Le Monde-L'histoire au jour le jour, 1994.
- Fest, Joachim C., *Staatsstreich. Der lange Weg zum 20. Juli*, Berlin, Siedler, 1994.
- Funk, Charles Earle (éd.), *New Standard Encyclopaedia Year-book for 1942*, New York, Funk & Wagnalls, 1943.
- Haasis, Hellmut G., « *Den Hitler jag' ich in die Luft* ». *Der Attentäter Georg Elser*, Reinbek, Rowohlt, 2001.
- Hastings, Max, *Victory in Europe*, Boston, Little, Brown & Co, 1985.
- Hausner, Hans Erik (éd.), *Der Zweite Weltkrieg, 1939-1945*, Vienne, Überreuter, 1979.
- Hoensch, Jörg K., et Lemberg, Hans (éd.), *Begegnung und Konflikt. Schlaglichter auf das Verhältnis von Tschechen, Slowaken und Deutschen, 1815-1989*, Essen, Bundeszentrale für politische Bildung, 2001.
- Hofer, Walther, *Die Entfesselung des Zweiten Weltkriegs*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1960.
- Jacobsen, Hans-Adolf, *Der Zweite Weltkrieg. Grundzüge der Politik und Strategie in Dokumenten*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1965.
- Knopp, Guido, *Damals 1945. Das Jahr Null*, Stuttgart, DVA, 1994.
- Knopp, Guido, *Der verdamnte Krieg. Das « Unternehmen Barbarossa »*, Gütersloh, C. Bertelsmann, 1991.
- Leckie, Robert, *Delivered From Evil. The Saga of World War II*, New York, Harper & Row, 1987.
- Lukacs, John, *Der letzte europäische Krieg, 1939-1941*, Munich, dtv, 1980.
- Mehringer, Hartmut, *Widerstand und Emigration. Das NS-Regime und*

- seine Gegner, Munich, dtv, 1997.
- Müller, Hans (éd.), *Katholische Kirche und Nationalsozialismus*, Munich, dtv, 1965.
- Picknett, Lynn, Prince, Clive, et Prior, Stephen, *Double Standards. The Rudolf Hess Cover-Up*, Londres, Little, Brown, 2001.
- Prien, Jochen, *Geschichte des Jagdgeschwaders 77*, 4 volumes, Hambourg, Struve Druck, 1992-1995.
- Reichert, Hans Ulrich, et al., *Europa unterm Hakenkreuz. Städte und Stationen*, Cologne, vgs, 1982.
- Savareid, Eric (éd.), *WWII. History of the Second World War*, New York, Prentice Hall, 1989.
- Spiess, Alfred, et Lichtenstein, Heiner, *Das Unternehmen Tannenberg*, Wiesbaden, Limes, 1979.
- Stehlik, Eduard, et Lach, Ivan, *Vlast a cest. Byly jim drazi nezli zivot*, Prague, FORT print, 2000.
- Steinbach, Peter, et Tuchel, Johannes, « *Ich habe den Krieg verhindern wollen* ». *Georg Elser und das Attentat vom 8. November 1939*, Berlin, Gedenkstätte Deutscher Widerstand, 1997 [catalogue d'exposition].
- Ueberschär, Gerd R., et Wette, Wolfram (éd.), *Der deutsche Überfall auf die Sowjetunion. « Unternehmen Barbarossa », 1941*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1991.
- Werth, Alexander, *Russia at War, 1941-1945*, New York, Carroll & Graf, 1984.
- Wuermeling, Henric L., *August '39. 11 Tage zwischen Frieden et Krieg*, Berlin, Ullstein, 1939.
- Young, Peter (éd.), *The World Almanac of World War II*, New York, Bison, 1981.
- Zentner, Kurt, *Illustrierte Geschichte des Widerstandes in Deutschland und Europa, 1933-1945*, Munich, Südwest, 1966.

6. PROCÈS DES CRIMINELS DE GUERRE ET « OUBLI DU PASSÉ »

- Arendt, Hannah, *Eichmann in Jerusalem, Ein Bericht von der Banalität des Bösen*, Reinbek, Rowohlt, 1978 ; éd. fr., *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 1991, coll. « folio ».

- Bastian, Till, *Auschwitz und die « Auschwitz-Lüge »*. Massenmord und Geschichtsfälschung, Munich, C. H. Beck, 1997. Cooper, R. W., *Der Nürnberger Prozess*, Krefeld, Scherpe, 1947 ; éd. fr., *Le Procès de Nuremberg*, Paris, Hachette, 1947.
- Gilbert, Gustave M., *Nürnberger Tagebuch. Gespräche mit den Angeklagten*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1962.
- Grabitz, Helge, *NS-Prozesse. Psychogramme der Beteiligten*, Heidelberg, C. F. Müller Juristischer Verlag, 1985.
- Husson, Édouard, *Comprendre Hitler et la Shoah. Les historiens de la république fédérale d'Allemagne et l'identité allemande depuis 1949*, Paris, PUF, 2000.
- Kempner, Robert M. W., *Eichmann und Komplizen*, Zurich, Europa Verlag, 1961.
- Kempner, Robert M. W., *SS im Kreuzverhör*, Munich, Rütten + Loening 1964 [nouvelle édition remaniée et augmentée : *SS im Kreuzverhör. Die Elite, die Europa in Scherben brach*, Nördlingen, Greno, 1987].
- Kershaw, Ian, *Der NS-Staat. Geschichtsinterpretationen und Kontroversen im Überblick*, Reinbek, Rowohlt, 1999.
- Lang, Jochen von, *Das Eichmann-Protokoll. Tonbandaufzeichnungen der israelischen Verhöre*, Gütersloh, Bertelsmann, sans date de publication.
- Maser, Werner, *Nürnberg. Tribunal der Sieger*, Munich, Droemen Knauer, 1979.
- Overy, Richard, *Interrogations. The Nazi Elite in Allied Hands, 1945*, New York, Viking, 2001.
- Pannenbecker, Otto (éd.), *Geheim ! Dokumentarische Tatsachen aus dem Nürnberger Prozess*, Düsseldorf, Bastion, 1947.
- Piper, Ernst Reinhard (éd.). « Historikerstreit ». *Die Dokumentation der Kontroverse um die Einzigartigkeit der national-sozialistischen Judenvernichtung*, Munich, Piper, 1987.
- Rückerl, Adalbert (éd.), *Nationalsozialistische Vernichtungslager im Spiegel der deutschen Strafprozesse : Belzec, Sobibor, Treblinka, Chelmno*, Munich, dtv, 1977.
- Rückerl, Adalbert, *NS-Verbrechen vor Gericht. Versuch einer Vergangenheitsbewältigung*, Heidelberg, C. F. Müller Juristischer Verlag, 1984.
- Rückerl, Adalbert, *Die Strafverfolgung von NS-Verbrechen, 1945-1978*,

- Heidelberg, C. F. Müller Juristischer Verlag, 1979.
- Sagel-Grande, Irene, Fuchs, H. H., et Rüter, C. F., *Justiz und NS-Verbrechen. Sammlung deutscher Strafurteile wegen nationalsozialistischer Tötungsverbrechen, 1945-1966*, volume XXI, Amsterdam, University Press Amsterdam, 1978.
- Schröder, Burkhard, *Neonazis und Computernetze. Wie Rechtsradikale neue Kommunikationsformen nutzen*, Reinbek, Rowohlt, 1995.
- Sereny, Gitta, *Das deutsche Trauma. Eine heilende Wunde*, Munich, C. Bertelsmann, 2002.
- Taylor, Telford, *Die Nürnberger Prozesse. 50 Jahre danach*, Munich, Wilhelm Heyne, 1992.
- Tiedemann, Markus, « *In Auschwitz wurde niemand vergast* », 60 rechtsradikale Lügen und wie man sie widerlegt, Munich, Goldmann, 2000.
- Tribunal militaire international de Nuremberg (éd.), *Der Nürnberger Prozess gegen die Hauptkriegsverbrecher vom 14. November 1945-1. Oktober 1946*, Nuremberg, IMT (31 volumes), 1947.
- Ueberschär, Gerd R. (éd.), *Der Nationalsozialismus vor Gericht. Die alliierten Prozesse gegen Kriegsverbrecher und Soldaten, 1943-1952*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1999. US Government Printing Office (éd.), *Nazi Conspiracy and Agression*, volume VIII, Washington, GPO, 1946 [Affidavit of Walter Schellenberg].
- Wank, Ulrich (éd.), *Der neue alte Rechtsradikalismus*, avec des contributions de Peter Longerich, Ernst Piper, Otto Schily, Thomas Schmid, Julius H. Schoeps et Bassam Tibi, Munich, Piper, 1993.
- Wollenberg, Jörg (éd.), « *Niemand war dabei und keiner hat's gewusst* ». *Die deutsche Öffentlichkeit und die Judenverfolgung*, Munich, Piper, 1989.

7. BIOGRAPHIES ET NOTES PERSONNELLES

- Abshagen, Karl Heinz, *Canaris. Patriot und Weltbürger*, Stuttgart, Union DVA, 1955.
- Bargatzky, Walter, *Hotel Majestic. Ein Deutscher im besetzten Frankreich*, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1987.
- Besgen, Achim, *Der stille Befehl. Medizinalrat Kersten, Himmler und das Dritte Reich*, Munich, Nymphenburger, 1960. Binion, Rudolph, « ...

- dass ihr mich gefunden habt ». Hitler und die Deutschen : eine Psychohistorie, Stuttgart, KlertCotta, 1978.
- Black, Peter, *Ernst Kaltenbrunner. Vasall Himmlers : Eine SS Karriere*, Paderborn, Schöningh, 1991.
- Breitman, Richard, *Heinrich Himmler. Der Architekt der « Endlösung »*, Zurich, Pendo, 2000.
- Broszat, Martin (éd.), *Kommandant in Auschwitz. Autobiographische Aufzeichnungen des Rudolf Höss*, Munich, dtv, 1963. Bullock, Alan, *Hitler : A Study in Tyranny*, Londres, Pelican, 1962.
- Burckhardt, Carl J., *Meine Danziger Mission, 1937-1939*, Munich, dtv, 1962.
- Diels, Rudolf, *Lucifer ante portas. Zwischen Severing und Heydrich*, Zurich, Interverlag, 1952.
- Douglas-Hamilton, James, *Motive for a Mission. Hess's Flight to Britain*, Londres, Macmillan, 1971.
- Fest, Joachim C., *Das Gesicht des Dritten Reiches. Profile einer totalitären Herrschaft*, Munich, Piper, 1993.
- Fest, Joachim C., *Hitler*, Francfort-sur-le-Main, Üllstein, 1973.
- Fraenkel, Heinrich, et Manvell, Roger, *Himmler. Kleinbürger und Massenmörder*, Herrsching, Pawlak, 1981.
- Fröhlich, Elke (éd.), *Die Tagebücher von Joseph Goebbels*, 15 volumes, 1923-1945, Munich, K. G. Saur, 1994-2000.
- Fromm, Bella, *Als Hitler mir die Hand küsste*, Reinbek, Rowohlt, 1994.
- Gisevius, Hans-Bernd, *Bis zum bitteren Ende. Vom Reichstagsbrand bis zum 20. Juli 1944*, Gütersloh, Bertelsmann Lesering, 1961 [édition spéciale revue et remaniée].
- Gisevius, Hans-Bernd, *Adolf Hitler. Versuch einer Deutung*, Gütersloh, Bertelsmann, sans date de publication.
- Gisevius, Hans-Bernd, *Wo ist Nebe ? Erinnerungen an Hitlers Reichskriminaldirektor*, Zurich, Droemersch Verlagsanstalt, 1966.
- Hachmeister, Lutz, *Der Gegnerforscher. Die Karriere des SS-Führers Franz Alfred Six*, Munich, C. H. Beck, 1998.
- Haffner, Sebastian, *Anmerkungen zu Hitler*, Munich, Kindler, 1978 ; éd. fr., *Un certain Adolf Hitler*, Paris, Grasset, 1979. Hassell, Ulrich von, *Vom anderen Deutschland : Aus den nachgelassenen Tagebüchern 1938-1944*, Zurich/Fribourg, Atlantis, 1946 [édition revue et augmentée : Hiller von Gaertringen, Friedrich, baron (éd.), *Die Hassell-Tagebücher, 1938-1944*, Berlin, Goldmann, 1991].

- Herbert, Ulrich, *Biographische Studien über Radikalismus, Weltanschauung und Vernunft, 1903-1989*, Bonn, Dietz, 1996.
- Hess, Wolf Rüdiger, *Mein Vater Rudolf Heß. Englandflug und Gefangenschaft*, Munich, Langen, 1984.
- Höhne, Heinz, *Canaris. Patriot im Zwielicht*, Munich, C. Bertelsmann, 1976.
- Hornshoy-Moller, Stig, *Førermyten. Adolf Hitler, Joseph Goebbels og historien bag et folkemord*, Copenhagen, Tiderne Skifter, 1996.
- Jochmann, Werner (éd.), *Adolf Hitler. Monologe im Führerhauptquartier, 1941-1944. Aufgezeichnet von Heinrich Heim*, Munich, Orbis, 2000.
- Joffroy, Pierre, *L'Espion de Dieu*, Paris, Laffont, 1992. Kempner, Robert M. W., *Ankläger einer Epoche. Lebenserinnerungen*, en collaboration avec Jörg Friedrich, Berlin, Ullstein, 1983.
- Kershaw, Ian, *Hitler 1936-1945*, Stuttgart, DVA, 2000 ; éd. fr., *Hitler*, 2 vol., Paris, Flammarion, 1999-2000.
- Kersten, Felix, *Totenkopf und Treue. Heinrich Himmler ohne Uniform*, Hambourg, Robert Mölich, 1952.
- Knopp, Guido (éd.), *Hitler. Eine Bilanz*, Munich, Goldmann, 1997.
- Knopp, Guido (éd.), *Hitlers Helfer*, 2 volumes, Munich, C. Bertelsmann, 2000 ; éd. fr., *Les Complices d'Hitler*, Paris, Grancher, 1999.
- Lang, Jochen von, *Der Adjutant Karl Wolff : Der Mann zwischen Hitler und Himmler*, Munich, Herbig, 1985.
- Mann, Thomas. *Essays*, volume 5 : *Deutschland und die Deutschen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1996 [page 183 sq. : « Nachruf auf einen Henker »].
- Manstein, Erich von, *Aus einem Soldatenleben 1887-1939*, Bonn, Athenäum, 1958.
- Maser, Werner, *Adolf Hitler. Legende — Mythos — Wirklichkeit*, Munich, Heyne, 1989.
- Maser, Werner, *Adolf Hitlers Mein Kampf*, Munich, Heyne. 1969.
- Matlock, Siegfried (éd.), *Dänemark in Hitlers Hand. Der Bericht des Reichsbevollmächtigten Werner Best*, Husum, Husum Verlag, 1988.
- Meissner, Hans Otto, *Die Machtergreifung, 30. Januar 1933*, Munich, Herbig, 1983.
- Naudé, Horst, *Erlebnisse und Erkenntnisse. Als politischer Beamter im Protektorat Böhmen und Mähren, 1939-1945*, Munich, Fides, 1975.
- Padfield, Peter, *Himmler, Reichsführer SS*, New York, Henry Holt, 1991.

- Picker, Henry, *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier, 1941-1942*, Bonn, Athenäum, 1951.
- Platovsky, Milan, *Prezit a zit. Vzpomninky jednoho Cecha z Chile* (*Survivre et vivre. Souvenirs d'un Tchèque au Chili*), Prague, Olympia, 1999.
- Pohl, Oswald, *Credo. Mein Weg zu Gott*, Landshut, Alois Girnth, 1950.
- Raeder, Erich, *Mein Leben*, 2 volumes, Tübingen, Fritz Schlichtenmeyer, 1956-1957.
- Rathert, Ronald, *Verbrechen und Verschwörung : Arthur Nebe. Der Kripochef des Dritten Reiches (Anpassung — Selbstbehauptung — Widerstand*, vol. 17), Münster, LIT, 2000.
- Reuth, Ralf Georg, *Goebbels. Eine Biographie*, Munich, Piper, 1995.
- Reuth, Ralf Georg, *Hitler. Eine politische Biographie*, Munich, Piper, 2003.
- Reynolds, Quentin, Katz, Ephraim, et Aldouby, Zwy, *Adolf Eichmann. Der Bevollmächtigte des Todes*, Constance-Stuttgart, Diana, 1961.
- Schäfer, Jürgen, *Kurt Gerstein — Zeuge des Holocaust. Ein Leben zwischen Bibelkreis und SS*, Bielefeld, Luther Verlag, 2000.
- Schellenberg, Walter, *Memoiren*, Cologne, Verlag für Politik und Wirtschaft, 1959.
- Seeger, Andreas, *Gestapo-Müller. Die Karriere eines Schreibtischtäters*, Berlin, Metropol, 1996.
- Segev, Tom, *Die Soldaten des Bösen. Zur Geschichte der KZ-Kommandanten*, Reinbek, Rowohlt, 1992.
- Sereny, Gitta, *Albert Speer : Sein Ringen mit der Wahrheit*, Munich, Goldmann, 2001 ; éd. fr., *Albert Speer, son combat avec la vérité*, Paris, Seuil, 1997.
- Smith, Bradley, et Petersen, Agnes F., *Heinrich Himmler. Geheimreden, 1933 bis 1945*, Francfort-sur-le-Main, Propyläen, 1974.
- Steur, Claudia, *Theodor Dannecker. Ein Funktionär der « Endlösung »*, Essen, Klartext, 1997.
- Thomas, Hugh, *SS-1. The Unlikely Death of Heinrich Himmler*, Londres, Fourth Estate, 2001.
- Vogelsang, Reinhard, *Der Freundeskreis Himmler*, Göttingen, Musterschmidt, 1972.
- Wiesenthal, Simon, *Ich jagte Eichmann*, Gütersloh, Bertelsmann, 1961.
- Witte, Peter, Wildt, Michael, Voigt, Martina, Pohl, Dieter, Klein, Peter, Gerlach, Christian, Dieckmann, Christoph, et Angrick, Andrej, *Der*

Dienstkalender Heinrich Himmlers 1941/42, Hambourg, Hans Christians, 1999.

Wolf, Joseph, *Martin Bormann — Hitlers Schatten*, Gütersloh, Sigbert Mohn, 1962.

Wood, E. Thomas, *Jan Karski. Einer gegen den Holocaust*, Munich, Piper 1998.

8. AUTRES

Bloch, Chajim *et al.*, *Der Prager Golem. Jüdische Sagen aus dem Ghetto*, Furth im Wald, Vitalis, sans date de publication. Borkin, Joseph, *The Crime and Punishment of I.G. Farben*, New York, Macmillan, 1978.

Demps, Laurenz, *Zwischen Mars und Minerva — Wegweiser über den Invalidenfriedhof*, Berlin, Verlag für Bauwesen, 1999.

Hillmann, Jörg, et Scheiblich, Reinhard (photos), « *Das rote Schloss am Meer* ». *Die Marineschule Mürwik seit ihrer Gründung*, Hambourg, Convent, 2002.

Lion, Jindrich, *Das Prager Ghetto*, Hanau, Dausien, 1995.

Machiavelli, Niccolò, *Il Principe (Le Prince)*, Florence, 1532 (nombreuses traductions).

Ortag, Peter, *Jüdische Kultur und Geschichte. Ein Überblick*, Potsdam, Brandenburgische Landeszentrale für politische Bildung, 2000.

Schürer, Oskar, *Prague. Kultur/Kunst/Geschichte*, Munich, Georg D. W. Callwey, 1940.

Soldan, Georg, *Zeitgeschichte in Wort und Bild*, Berlin, National-Archiv, 1931 [zu Halte, Kapp-Putsch 1919/20].

Tarnero, Jacques, *Le Racisme*, Paris 1998, Milan, 1998.

AB. LIVRES NATIONAUX-SOCIALISTES

- Alquen, Gunter d', *Die SS Geschichte. Aufgabe und Organisation der Schutzstaffeln der NSDAP*, Berlin, Junker et Dünnhaupt, 1939.
- Best, Werner, *Die Deutsche Polizei*, Darmstadt, L. C. Wittich, 1941 [volume V de la série A : « Forschungen zum Staatsund Verwaltungsrecht », Éd. Reinhard Höhn].
- Bibliographisches Institut (éd.), *Schlag nach ! Wissenswerte Tatsachen aus allen Gebieten*, Leipzig, B.I., 1938.
- Böckenhauer, Arthur, *10 Jahre SA. Hamburg in Bildern mit verbindendem Text*, Leipzig, J. J. Weber, 1932.
- Buckreis, Adam, *Politik des 20. Jahrhunderts. Weltgeschichte 1901-1936*, Nuremberg, Panorama-Verlag, 1938.
- Heydrich, Reinhard, *Wandlungen unseres Kampfes*, Munich et Berlin, Franz Eher Nachf., 1935 [photocopie].
- Himmler, Heinrich, *Rede des Reichsführers SS im Dom zu Quedlinburg, am 2. Juli 1936*, Berlin, Nordland, 1936.
- Hitler, Adolf, *Mein Kampf*, Munich, Zentralverlag der NSDAP, 1926.
- Loder, Dietrich (éd.), *Geschichte der SA*, Munich, Franz Eher Nachf., 1938.
- Oberkommando der Wehrmacht, sect. Intérieur, *Wehr und Pflug im Osten*, Berlin, brochure-manuel de l'OKW, 1942.
- Reichspostdirektion Berlin (éd.), *Amtliches Fernsprechbuch für den Bezirk der Reichspostdirektion Berlin 1941. Ausgabe Juni 1941*, Berlin, Reichspost, 1941.
- Reichssicherheitshauptamt (éd.), *Meine Ehre heisst Treue. Reinhard Heydrich, 7. März 1904-4. Juni 1942* [ouvrage commémoratif], Berlin, Ahnenerbe Stiftung, 1943.
- Schneider, Erich (éd.), *Reinhard Heydrich — ein Leben der Tat*, Prague,

Verlag Volk und Reich, 1944 [photocopie].

Schwarz, Dieter, *Die Freimaurerei. Weltanschauung, Organisation und Politik*, avec un avant-propos du SS-Gruppenführer Heydrich, Berlin, Verlag Franz Eher Nachf., 1938 [photocopie].

Schwarz, Dieter, *Die grosse Lüge des politischen Katholizismus*, Berlin, Verlag Franz Eher Nachf., 1938.

SS-Personalkanzlei (éd.), *Dienstaltersliste der Schutzstaffel der NSDAP (SS)*, Berlin, 1938-1939 [réimpression anastaltique éditée par Brün Meyer, Osnabrück, Biblio, 1996].

Stammmler, M., *Deutsche Rassenpflege*, Berlin, brochure-manuel de l'OKW.

BA. ARTICLES DE REVUES ET PÉRIODIQUES

1. HEYDRICH

- Berton, Stanislav F., « Das Attentat auf Reinhard Heydrich vom 27. Mai 1942. Ein Bericht des Kriminalrats Heinz Pannwitz », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 27^e année, 1979 (1), DVA, 1979.
- Breitman, Richard, et Aronson, Shlomo, « Eine unbekannte Himmler-Rede vom Januar 1943 » [avec le texte original sur Heydrich], in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 38^e année, 1990 (2), Munich, Oldenburg, 1990.
- Browder, George C., « Die Anfänge des SD. Dokumente aus der Organisationsgeschichte des Sicherheitsdienstes des Reichsführers SS », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 27^e année, 1979 (1), Munich, Oldenburg, 1979.
- Buchheim, Hans, « Die Höheren SS-und Polizeiführer », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 11^e année, 1963 (4), DVA, 1963.
- Dahms, Hellmuth Günther, « Prag 1942 : Das Attentat auf Heydrich (II. Teil) », in *Damals*, 10^e année, cahier 10, Giessen, octobre 1978.
- Danker, Uwe, « NS-Opfer und Täter. Versorgung mit zweierlei Mass. Lina Heydrich und Dr. Norbert L. mit Rentenangelegenheiten vor Gericht », in *Demokratische Geschichte*, n° 10, Kiel, 1996, page 277.
- Davis, Richard A., « The Assassination of Reinhard Heydrich », in *Surgery, Gynaecology & Obstetrics Magazine*, volume 13 (1971).
- Dech, Andrea, « Die Suche nach den Kindern von Lidice », in *Taz*, 6 février 1998, page 24.
- Fehmarnsches Tageblatt* (article non signé), « In zwei Stunden äscherte der Feuersturm das reetgedeckte Hotel “imbria parva” ein », in

Fehmarnsches Tageblatt, 19 février 1969.

Fehmarnsches Tageblatt (article non signé), « Hotel-Neubau noch zur Sommersaison 1969 ? », in *Fehmarnsches Tageblatt*, 20 février 1969.

Fehmarnsches Tageblatt (article non signé), « Ein schicksalhaftes Leben — Frau Lina Manninen wird 70 Jahre », in *Fehmarnsches Tageblatt*, 13 juin 1981.

Fehmarnsches Tageblatt (article non signé), « Ist der Pflug wirklich der größte Feind des Archäologen ? — Lina Manninen schreibt an das Amt für Vor- und Frühgeschichte : Mit der Hilfe der Bauern weiterkommen », in *Fehmarnsches Tageblatt*, 15 septembre 1982.

Fehmarnsches Tageblatt (article non signé), « Frau Lina Manninen starb im Alter von 74 Jahren », in *Fehmarnsches Tageblatt*, 16 août 1985.

Flachowsky, Karin, « Neue Quellen zur Abstammung Reinhard Heydrichs », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 48^e année, 2000 (2), Munich, Oldenburg, 2000.

Hübinger, Paul Egon, « Thomas Mann und Reinhard Heydrich », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 28^e année, 1980 (1), Munich, Oldenburg.

Krausnick, Helmut, « Hitler und die Morde in Polen. Ein Aktenvermerk des Chefs der Sicherheitspolizei und des SD », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, n° 11 (1963), page 198 *sqq.*, Munich, Oldenburg, 1963.

Mühleisen, Horst, « Das letzte Duell. Die Auseinandersetzungen zwischen Heydrich und Canaris wegen der Revision der “Zehn Gebote” », in *Militärgeschichtliche Mitteilungen*, 58 (1999), cahier 2, Potsdam, Militärgeschichtliches Forschungsamt, 1999, pages 395-458.

Norden, H. H., « SS-Obergruppenführer Reinhard Heydrich. Ein beispielhaftes Leben », in www.nazi-lauck-nsdapoa.com.

Poplow, Ulrich, « Reinhard Heydrich oder Die Aufordnung durch den Sport », in *Olympisches Feuer*, cahier 8 (août 1963), page 15 *sqq.*

Rajlic, Jiri, « Letec Reinhard Heydrich » (« L'aviateur Reinhard Heydrich »), in *Historie a vojenství*, n° 44 (1995), pages 138-149.

Schmoller, Gustav von, « Heydrich im Protektorat Böhmen und Mähren », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 27^e année, 1979, DVA.

Tuchel, Johannes, « Reinhard Heydrich und die “Stiftung Nordhav”. Die Aktivitäten der SS-Führung auf Fehmarn », in *Zeitschrift der*

schleswig-holsteinischen Gesellschaft für Geschichte, n° 117, Neumünster, 1992, page 199 *sqq.*

Wiedemann, Andreas, « Die Reinhard-Heydrich-Stiftung in Prag (1942-1945) », in *Berichte und Studien*, n° 28, Dresde, Hannah-Arendt-Institut, 2000.

2. AUTRES

Aly, Götz, « Auschwitz und die Leichenarithmetik », in *Taz*, 13 août 1990, page 11.

Aly, Götz, « The Universe of Death and Torment », in www.yadvashem.org.

Benz, Wolfgang, « Judenvernichtung aus Notwehr ? Die Legenden um Theodor W. Kaufman », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, n° 29 (1981), Munich, Oldenburg, 1981, page 614 *sqq.*

Blumenthal, Ralph, « Auschwitz Revisited : Polish Scholars Compile Version Left by Victims and Killers Alike », in *New York Times*, 28 janvier 2001.

Broszat, Martin, « Hitler und die Genesis der “Endlösung”. Aus Anlass der Thesen von David Irving », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, n° 25 (1977), Munich, Oldenburg, 1977, page 739 *sqq.*

Browning, Christopher R., « Zur Genesis der “Endlösung”. Eine Antwort an Martin Broszat » [voir ci-dessus], in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, n° 29 (1981), Munich, Oldenburg, 1981, page 97 *sqq.*

Emcke, Carolin, et Mestmacher, Christoph, « Rechtsextremismus : Benzin und Streichholz », in *Der Spiegel*, 39 (2000), pages 42-64.

Eschenburg, Theodor, « Dokumentation : Die Rede Himmlers vor den Gauleitern am 3. August 1944 », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 1^{re} année, 1953, DVA [réimpression Johnson Reprint Corp., New York, 1966].

Gerlach, Christian, « Die Wannsee-Konferenz, das Schicksal der deutschen Juden und Hitlers politische Grundsatzentscheidung, alle Juden Europas zu ermorden », in *Werkstatt Geschichte*, 6^e année, n° 18, « Endlösung », Hambourg, novembre 1997.

Goldin, Milton, « Financing the SS », in *History Today*, juin 1998.

- Gruner, Wolf, « Die NS-Judenverfolgung und die Kommunen », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 48^e année, 2000 (1), Munich, Oldenburg, 2000.
- Holocaust History Project (éd.), « Himmler and the Final Solution », in *Holocaust History* (chap. 48), 2 janvier 1999 [www.holocaust-history.org].
- Kleikamp, Gustav, « Über dem Durchschnitt » [lettre de lecteur], in *Der Spiegel*, 2 mars 1950, page 42 sq.
- Krausnick, Helmut, « Denkschrift Himmlers über die Behandlung der Fremdvölkischen im Osten », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 5^e année, 1957 [cahier 13], Stuttgart, DVA, 1958, pages 194 sqq.
- Kulka, Otto Dov, « Die Nürnberger Rassengesetze und die deutsche Bevölkerung im Lichte geheimer NS-Lage- und Stimmungsberichte », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, n° 32 (1984), Munich, Oldenburg, 1984, pages 582 sqq.
- Lozowick, Yaacov, « Malice in Action », in www.yadvashem.org.
- Lüdtke, Alf, « Der Bann der Wörter : “Todesfabriken” », in *Werkstatt Geschichte*, 5^e année, n° 13, « Konzentrationslager und Erinnerung », Hambourg, juin 1996.
- Luik, Arno, « Ich sprengte die Regierung in die Luft », in *Taz*, 31 mars 1995, page 12 [sur l’attentat de Georg Elser et son auteur].
- Rumler, Fritz, « Die Herren waren sehr solide », in *Der Spiegel*, 14/1976, page 200.
- Ruprecht, Uwe, « Die letzten Tage von Heinrich Himmler sind bis heute ein Rätsel », publication à compte d’auteur.
- Schulte, Jan Erik, « Vom Arbeits- zum Vernichtungslager. Die Entstehungsgeschichte von Auschwitz-Birkenau, 1941/42 », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, cahier 1, 50^e année, janvier 2002.
- Spiegel, Der* [Bernhard Wehner], « Das Spiel ist aus — Arthur Nebe », in *Der Spiegel*, 12 janvier 1950 (15^e épisode) ; 2 février 1950 (18^e épisode) ; 9 février 1950 (19^e épisode).
- Spiegel, Der* [article non signé], « “Sie schossen von hinten auf den Kopf”. Dokument über das SS-Blutbad von Baby Jar », in *Der Spiegel*, 5/1979, page 26.
- Spiegel, Der* [article non signé], « “Machen Sie fertig den Galgen für 12 Mann”, entretiens avec les anciens gardiens de camp Kaduk, Erber et Klehr », in *Der Spiegel*, 5/1979.

- Wild, Michael, « Mörder im Dienste des großen Ganzen », in *Taz*, 21 juillet 1998, page 13 [sur le chef SS Franz Alfred Six].
- Witte, Peter, et Tyas, Stephen, « A New Document on the Deportation and Murder of Jews During “Project Reinhard” 1942 », in *Holocaust and Genocide Studies*, vol. 15, n° 3 (2001), pages 468-486.

BB. TRAVAUX UNIVERSITAIRES ET AUTRES

- Böttcher, Ulf, *Die SA in Hamburg 1928-1934. Politische Rolle und innere Struktur*, mémoire de maîtrise, université de Hambourg, soutenu le 13 décembre 1982.
- Brank, Barbara, *Der Eichmannprozeß*, mémoire, université de Salzbourg, semestre d'hiver 1996-1997 [www.auroramagazin.at/wissenschaft/brank.htm].
- Hornshoy-Moller, Stig, *The Role of « Reduced Reality » in the Decision-Making Process that Led to the Holocaust*, communication, Concordia University, Montréal, 11-13 juin 1997.
- Jasser, Wolfgang, *Möglichkeiten und Grenzen individualpsychologischen Theoriegebrauchs in der Geschichtswissenschaft, dargestellt am Beispiel Rudolf Höß*, mémoire d'examen d'État, université de Hambourg, juin 1985.
- Werner, Roland, *Die Entstehung des Reichssicherheitshauptamtes und dessen Wirken bis zum Tod Reinhard Heydrichs 1942*, mémoire, semestre d'hiver 1996, publication décembre 2000 [www.hausarbeiten.de/archiv/gesch.../geschichtetext4.html].
- Wiedemann, Hans-Georg, *Schuldgefühl und Verantwortung. Peter Thomas Heydrichs Erinnerungen an seinen Onkel Reinhard Heydrich*, Düsseldorf, 2002 [manuscrit non publié].
- Wildt, Michael, *Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamts*, conférence, université d'Iéna (Historisches Institut), 27 novembre 1996.
- Zimmer, René, *Der Wandel des Arztberufs im Zuge der Industrialisierung im 19. Jahrhundert am Beispiel der Stadt Halle a. d. Saale*, mémoire de pratique SS 1997, université de Halle-Wittenberg ; publication

in Der Hallesche Graureiher, 97-4.

BC. PUBLICATIONS DANS LES PÉRIODIQUES NAZIS

1. *VÖLKISCHER BEOBACHTER*, « JOURNAL DE COMBAT DU MOUVEMENT NATIONAL-SOCIALISTE DE LA GRANDE ALLEMAGNE »

- « Der Vernichtungskampf der Geheimen Staatspolizei gegen die Volksschädlinge », 30 août 1933 [« par *** », probablement Reinhard Heydrich].
- « SS-Gruppenführer Heydrich Präsident der Internationalen Kriminalpolizeilichen Kommission », 28 août 1940.
- « SS-Obergruppenführer Heydrich in Paris », 13 mai 1942.
- « SS-Obergruppenführer Heydrich gestorben », 5 juin 1942.
- « Staatsbegräbnis für Heydrich », 9 juin 1942.
- « Feierliche Einholung Reinhard Heydrichs in Berlin », 9 juin 1942.
- « Der Führer am Sarge Heydrichs », 10 juin 1942.
- « Die letzte Ehrung für Reinhard Heydrich. Die Gedenkrede des Reichsführers SS und Chefs der Deutschen Polizei », 11 juin 1942.
- « Der Führer verlieh Heydrich den höchsten Orden Grossdeutschlands », 11 juin 1942.
- « Belohnung für die Ergreifung der Mörder Heydrichs ausgezahlt », 27 juin 1942.
- Frank, Karl-Heinz, « Reichspolitik in Böhmen und Mähren », 10 juin 1942.
- Heydrich, Reinhard, « Die Bekämpfung der Staatsfeinde », in *Deutsches Recht*, 15 avril 1936, page 1 f. [également in *Völkischer Beobachter*, 28 avril 1936, page 1f. (pseudonyme : « Richard H. »), et résumé in

Germania, 29 avril 1936].

Heydrich, Reinhard, « Zum Tag der deutschen Polizei », 15 janvier 1937 [texte du discours].

2. DAS SCHWARZE KORPS, JOURNAL DES SCHUTZSTAFFELN DU NSDAP, ORGANE DU REICHSFÜHRERS SS

Heydrich, Reinhard, « Aufbau und Entwicklung der Sicherheitspolizei im Lande Österreich », 21 avril 1938, page 3.

« Ein Leben für das Reich », suite 24, 1942.

« Abschied von Reinhard Heydrich », suite 25, 1942.

3. AUTRES

Daniels, von, « Dem Gedenken Heydrichs. Leistungssportler aus Überzeugung », in *Deutsche Allgemeine Zeitung*, 6 juin 1942.

DNB, « Ein Jahr Gefängnis für einen Verleumder », in *Frankfurter Zeitung*, 18 décembre 1940.

Feder, Gottfried, « Das Programm der NSDAP und seine weltanschaulichen Grundgedanken », in *Nationalsozialistische Bibliothek*, cahier 1.

Heydrich, Reinhard, « Die Bekämpfung der Staatsfeinde », in *Deutsches Recht*, 15 avril 1936.

Heydrich, Reinhard, « Staatspolizei und Staatsfeinde », in *Frankfurter Zeitung*, 29 avril 1936.

Heydrich, Reinhard, « Kripo und Stapo. Die Aufgaben und die Arbeit der deutschen Sicherheitspolizei », in *Düsseldorfer Nachrichten*, 29 janvier 1939, page 1.

Heydrich, Reinhard, « Der Volksmeldedienst. Die Mobilmachung gegen Verrat und Denunziation », in *Der Schulungsbrief*, 6/1939, page 338 sq.

Heydrich, Reinhard, « Der Anteil der Sicherheitspolizei und des SD an den Ordnungsmaßnahmen im mitteleuropäischen Raum », in *Böhmen und Mähren*, n° 5, 1941, page 176 sq.

Heydrich, Reinhard, « Die Wenzelstradition », in *Der Neue Tag* (Prague), 20 novembre 1941.

Spengler, Wilhelm, « Reinhard Heydrich, Werk und Wesen », in

Böhmen und Mähren, nos 5/6, 1943, pages 68-71.

C. DOCUMENTS

Sources : BABL = Bundesarchiv Berlin-Lichterfelde, sect. III ; IMT = International Military Tribunal (tribunal de Nuremberg).

Ministère des Affaires étrangères, bureau DIIIG. Discours du sous-secrétaire d'État Luther pour la « conférence sur les Juifs » du 8 décembre 1941 (annulée par la suite).

International Military Tribunal (éd.), Transcription sténographique d'une partie de la discussion sur le problème juif, sous la présidence du feld-maréchal Göring, au ministère, le 12 novembre 1938 [IMT-document 1816-PS].

Rapport sur le *Reichssicherheitshauptamt* : ici bureau III (SD) \\et bureau IV (Gestapo) [copie originale en anglais : NARA Record Group 319, Box 1, Folder XE 013764].

Reichsführer SS/Office central du personnel : PA Nr. H222A. Dossier Heydrich, Reinhard, n° SS 10120 [BABL], contenant les documents suivants :

- extrait de *curriculum vitae* (après sa mort) ;
- chef de la *Sicherheitspolizei* et du SD : lettre au chef de l'Office central du personnel SS, *SS-Gruppenführer* Schmitt, du 25 janvier 1942, avec l'adjonction de la lettre de Göring en date du 31 juillet 1941, relative à la mission officielle sur la « solution finale du problème juif » [BABL] ;
- NSDAP-direction du *Gau* de Halle-Merseburg : lettre à Gregor Strasser du 6 juin 1932, relative au soupçon d'ascendance juive de Heydrich, avec un extrait du *Hugo Riemanns Musik-Lexikon* de 1916 [BABL] ;
- NS-Auskunft (Gehrcke) : lettre à la *Reichsorganisationsabteilung* en date du 22 juin 1932, avec « conclusions d'expert sur l'ascendance

- raciale de l'enseigne de vaisseau Reinhard Heydrich » et « liste des ancêtres » ;
- *Reichsführer SS*, note à la direction du *gau* de Hambourg du NSDAP, en date du 5 octobre 1931, au sujet de l'affiliation de Heydrich au parti ;
 - Deutsches Kriminalpolizeiblatt*, numéros du 28 mai et du 2 juin : recherches après l'attentat contre Heydrich ;
 - Office central de la Sipo [documents de l'Instytut Pamieci Norodwej, Varsovie, microfilm n° 362, cote 1-9] : rapports d'activité des groupes d'intervention en Pologne (« opération Tannenberg ») des 6, 7, 14, 16 et 17 septembre 1939 ;
 - Heydrich, Reinhard [à partir de 1934 sous l'en-tête « Der Chef der Sicherheitspolizei (und des SD) »] : lettre au commissaire Kurt Daluge, 5 mars 1933 ;
 - télégramme exprès, avec ordre à tous les *Stapoleit-* et *Stapostellen*, concernant les « Mesures à prendre cette nuit contre les Juifs », en date du 9 novembre 1938 [document IMT 3051-PS] ;
 - lettre expresse au ministre-président Göring concernant l'« action du 11 novembre 1938 contre les Juifs » [document IMT 3058-PS] ;
 - lettre expresse au ministre des Affaires étrangères von Ribbentrop concernant la « Centrale du Reich pour l'émigration des Juifs », en date du 30 janvier 1939 ;
 - information sur une absence temporaire de Berlin, le 1^{er} sep-tembre 1939 ;
 - lettre expresse aux chefs de tous les groupes d'intervention de la Sipo, concernant « le problème juf dans les territoires occupés », en date du 21 septembre 1939 (ampliation) [document de la police d'Israël, n° 775] ;
 - lettre à Daluge sur la séance de travail du 29 janvier 1940, en date du 21 janvier ;
 - lettre au ministre des Affaires étrangères von Ribbentrop sur l'émigration juive, en date du 24 juin (duplicata Pol XII 136) ;
 - lettre au sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères Luther, sur l'expulsion des Juifs de Baden, en date du 14 octobre 1940 ;
 - lettre au chef du personnel SS Schmitt, sur l'identité de Malsen-Ponickau, en date du 31 décembre 1940 (et réponse de Schmitt, en date du 22 février 1941) ;
 - lettre au chef du personnel SS Schmitt, sur les problèmes de

- transport, en date du 11 février 1941 ;
- (sous le timbre du ministère de l'Intérieur du Reich) lettre au ministre des Affaires étrangères von Ribbentrop, concernant l'« identification des Juifs », en date du 21 septembre 1941 ;
- lettre expresse au *Reichsführer* SS Himmler, concernant « l'installation de Juifs de l'Ancien Reich dans le ghetto de Litzmannstadt », en date du 19 octobre 1941 ;
- lettre au sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères Luther, sur le report de la (future) conférence de Wannsee, en date du 8 janvier 1942 ;
- rapport n° 9 sur l'activité des groupes d'intervention, en URSS, en date du 27 février 1942 (extraits) [document IMT 3876-PS, correspondant à la pièce à conviction US808].

Heydrich, Lina, lettre au *SS-Führer* Richard Hildebrandt, du 15 juin 1942.

Ohlendorf, Otto, déposition (déclaration formelle) sur les exécutions massives par les groupes d'intervention [document IMT 2620-PS].

Office central de sécurité du Reich, liste des participants et procès-verbal de la conférence sur le problème juif, à Berlin, le 30 janvier 1940 (Wilhelmstrasse) [document de la police d'Israël n° 468].

Notes prises pendant la conférence du 10 octobre 1941 « sur la solution des questions juives » [document de la police d'Israël n° 1193].

D. FILMS/TÉLÉFILMS

Hangmen Also Die [en allemand : *Auch Verräter müssen sterben*] (film noir et blanc, États-Unis, 1943). Mise en scène : Fritz Lang. Scénario : Bertolt Brecht, John Wexley. Rôle de Heydrich : Hans-Heinrich Twardowsky. Sujet : une famille pragoise tombe dans les griffes de la Gestapo, parce qu'elle a hébergé l'un des auteurs de l'attentat contre Heydrich, mais tout Prague accuse un traître d'être le criminel.

Hitler's Madman (film noir et blanc, États-Unis, 1943). Mise en scène : Douglas Sirk [Detlev Sierck]. Scénario : Peretz Hirschbein. Rôle de Heydrich : John Carradine. Sujet : évocation romancée de l'attentat contre Heydrich.

Air Raid Wardens (film noir et blanc, États-Unis, 1943). Mise en scène : Edward Sedgwick. Scénario : Martin Rackin, Hatry Crane. Rôle de Heydrich : Don Costello. Sujet : comédie avec Laurel et

Hardy (Dick et Doof) pris dans la Seconde Guerre mondiale ; Heydrich apparaît dans un rôle secondaire, interprété par un acteur comique.

Canaris (film noir et blanc, RFA, 1994). Mise en scène : Alfred Weidenmann. Scénario : Erich Ebermaier, Herbert Reinecker. Rôle de Heydrich : Martin Held. Sujet : la fin du chef du contre-espionnage et rival de Heydrich.

Atentat (film noir et blanc, Tchécoslovaquie / RDA, 1964). Mise en scène : Jiri Sequens. Scénario : Miroslav Fabéra, Kamil Pixa. Rôle de Heydrich : Siegfried Loyd. Sujet : des héros tchèques assassinent Heydrich à Prague. Film historique et « docu-fiction ».

Operation Daybreak (film couleurs, États-Unis, 1976). Mise en scène : Lewis Gilbert. Scénario : Alan Burgess (Roman). Rôle de Heydrich : Anton Differing. Sujet : des parachutistes tchèques tuent Heydrich et meurent lors de l'assaut de l'église de Prague où ils se sont réfugiés.

Salon Kitty (film couleurs, Italie/France/RFA, 1976). Mise en scène : Tinto Brass. Scénario : Tinto Brass, Ennio De Concini, Peter Norden [auteur du livre dont s'inspire le film]. Heydrich (dans le film : « Helmut Wallenberg ») est interprété par Helmut Berger. Sujet : film érotique sur le bordel de la Gestapo à Berlin, avec ses micros cachés.

Reinhard Heydrich — Manager des Terrors (docu-fiction TV, en couleurs, RFA, 1977 [ZDF 20 juillet 1977]). Mise en scène : Heinz Schirk. Scénario : Paul Mommerz. Rôle de Heydrich : Hans Häckermann. Sujet : la vie de Heydrich, en scènes choisies de sa jeunesse à ses funérailles.

Holocaust (série TV/couleurs/475 min., États-Unis, 1978 [NBC]). Mise en scène : Marvin J. Chomsky. Scénario : Gerald Green. Rôle de Heydrich : David Warner. Sujet : le destin de la famille juive des Weiss dans la Seconde Guerre mondiale.

Wannseekonferenz (docu-fiction TV, en couleurs, RFA, 1984 [ZDF]). Mise en scène : Heinz Schirk. Scénario : Paul Mommertz. Rôle de Heydrich : Dietrich Mattausch. Sujet : scènes de la conférence, avec un contrepoint de texte documentaire.

Hitler's SS : Portrait in Evil (drame TV, noir et blanc, États-Unis, 1985). Mise en scène : Jim Goddard. Scénario : Lukas Heller. Rôle de Heydrich : David Warner. Sujet : le destin de deux frères dans la

SS.

Opus pro smertihlava [en allemand : *Opus für einen Totenkopf*] (film documentaire, noir et blanc, Tchécoslovaquie, 1985). Mise en scène et scénario : Karel Majda Marsalek. Sujet : documentaire tchèque sur la carrière et l'assassinat de Heydrich.

Conspiracy (drame TV, en couleurs, États-Unis, 2001 [HBO]). Mise en scène : Frank Pierson. Scénario : Loring Mandel. Rôle de Heydrich : Kenneth Branagh. Sujet : reconstitution à grands frais de la conférence de Wannsee (partiellement tournée sur les lieux), mais interprétation caricaturale.

E.SITES INTERNET

<http://auschwitz-muzeum.oswiecim.pl> [KZ/VLAuschwitz-Birkenau]

www.buchenwald.de [Mémorial du camp de Buchenwald]

www.dhm.de/ausstellungen/ns_gedenk/ [Mémorial nazi à Dachau]

www.dra.de [Archives de la radio allemande]

www.fmv.ulg.ac.be/schmitz/holocaust.html [Holocauste, photos]

www.fpp.co.uk/Himmler/Heydricharchive.html [David Irving]

www.geocities.com/~patrin/holocaust.htm [Roma et Sinti au ZWK]

www.geocities.com/yumaboy69/holocaust.htm [Holocauste, photos]

www.ghwk.de [Mémorial de Wannsee]

www.hdk-berlin.de/shoanet

www.hamburg.de/Neuengamme [KZ Neuengamme]

<http://home4.swipnet.se/~w-49276/docs/auschwitz/welcome.htm>

[Sur Auschwitz]

www.holocaustbooks.org [Librairie online USHM]

www.holocaust-history.org [Holocaust History Project]

www.ihrinfo.ac.uk [Sources pour les historiens]

www.ifz.muenchen.de

www.infospace.de/gedenkstaette/index.html [KZ Dachau]

www.jewishmuseum.cz [Musée juif de Prague]

www.law.harvard.edu/library/guides/nuremberg/index.html [sur l'IMT]

<http://machno.hbi-stuttgart.de/shoanet>

http://members.aol.com/zbdachau/index_e.htm [KZ Dachau]

<http://modb.oce.ulg.ac.be/schmitz/holocaust.html> [Holocauste, photos]

www.nara.gov [National Archives]

www.nazi-lauck-nsdapao.com/ [Néonazis aux États-Unis]

www.nizkor.org [Films de l'armée américaine ZWK]
www.lublin.pol.pl/mahdanek/english.html [Camp d'extermination de Majdanek]
www.michaelwelch.sculptures.cwc.net [le *kitsch* néonazi]
www.remember.org [Holocaust Cybrary]
www.rongreene.com/holo.html [Holocauste, photos]
www.shoa.de
www.terezinstudies.cz/eng/main [KZ Theresienstadt]
www.ushmm.org [Holocaust-Museum des États-Unis]
www.us-israel.org/jsource/Holocaust/
www.vhf.org [site sur la Shoah]
www.voices.iit.edu [entretiens de 1946]
www.waffenss.com [Néonazis aux États-Unis]
www.wiesenthal.org [Museum of Tolerance, à Los Angeles]
<http://motlc.wiesenthal.com>
www.yad-vashem.org.il [Mémorial de Jérusalem]
www.yadvashem.com
www.yale.edu/lawweb/avalon/imt/imt.htm [Procès-verbaux de l'IMT]

F.ILLUSTRATIONS

« SS-Gruppenführer Heydrich », tableaux du professeur Josef Vietze, Deutsche Kunstakademie, Prague (UA Deutsche Kunstaussstellung, Munich, 21 juin 1941).

G.INSTITUTIONS (AVEC LEURS SIGLES USUELS)

1.Nationales

Bayerisches Staatsarchiv, Munich [BYST].
Bundesarchiv Berlin-Lichterfelde [BABL].
Bundesarchiv Fribourg-en-Brisgau, Militärarchiv [BAMA].
Bundesarchiv Coblenz [BAKO].
Forschungsstelle für die Geschichte des Nationalsozialismus,
Hambourg [FZHH].
Gedenkstätte Haus der Wannsee-Konferenz, Berlin-Wannsee [GHWK].
Geheimes Staatsarchiv, Berlin-Dahlem [GSAD].
Hamburger Institut für Sozialforschung, Hambourg [HISF].
Hauptstaatsarchiv, Düsseldorf [STNW].
Institut für Zeitgeschichte, Munich [IfZM].
Jüdisches Museum, Berlin [JüMB].
Militärisches Forschungsinstitut, Potsdam [MFIP].
Otto-Suhr-Institut der Freien Universität, Berlin [OSIB].
Staatsarchiv Hambourg [STHH].
Staatsbibliothek Berlin, Unter den Linden [STBB].
Stadtarchiv, Burg auf Fehmarn [SABF].
Stadtarchiv, Halle an der Saale [SAHS].
Stadtarchiv (dossiers de la Gestapo), Würzburg [SAWü].
Stiftung Topographie des Terrors, Berlin [STTB].
Bibliothek der Universität der Bundeswehr, Hambourg [BUBH].

2. Étrangères

Archiv ministerstva vnitra Ceske republiky, Prague, République

tchèque [AMVC].

Centre de documentation juive contemporaine, Paris, France [CDJP].

Gos Arxiv Rossiskoj Federacii (GARF), Moscou, Russie [GARF],
anciennement : Centralnyj Gosudarstvennyj Arxiv Glavarxiva,
URSS.

Holocaust Oral History Project, Burlingame (Californie), États-Unis
[HORP].

Hoover Institution, Stanford University, Stanford (Californie), États-
Unis [HISU].

Imperial War Museum, Londres, Grande-Bretagne [IWML].

Institute of Jewish Affairs, Londres, Grande-Bretagne [IJAL].

Instytut Pamięci Narodowej, Varsovie, Pologne [IPNP].

Leo Baeck Institute, New York, Londres et Jérusalem [LEOB].

Musée du mémorial de Lidice, République tchèque [MLID].

Národní památník obětí Heydrichiády [Mémorial pour les victimes de
la terreur Heydrich], Prague, République tchèque.

National Archives and Record Administration, Washington, DC, États-
Unis [NARA].

Nederlands Instituut voor Oorlogsdocumentatie, Amsterdam, Pays-Bas
[NIOD].

United States Holocaust Memorial Museum, Washington, DC, États-
Unis [USHM].

Public Records Office, Londres, Kew Gardens, Grande-Bretagne
[PROI.].

Simon Wiesenthal Center for Holocaust Studies, Los Angeles
(Californie), États-Unis [WCLA].

Statní ústřední archiv v Praze [Archives centrales de l'État], Prague,
République tchèque [SUAP].

Wiener Library, Londres, Angleterre [WILL].

Yad Vashem (Mémorial et Archives), Jérusalem, Israël [YVJI].

YIVO Institute for Jewish Research, New York, États-Unis [YIVO].

Vojensky ustrední archiv [Archives militaires centrales], Prague,
République tchèque [VUAP].

Zydowski Instytut Historyczny w Polce, Varsovie, Pologne [ZIHP].

Centr Xranenie Istoriko-dokumentalnyx kollekciij (Centre de
conservation des collections historiques et documentaires),
Moscou, Russie [CXIK], anciennement : Osobyj Arxiv (Archives
spéciales), Moscou, URSS.

INDEX

- Adenauer, Konrad (1876-1967), [207](#)
Amen, John Harlan (1898-1960), [204](#)
Anspach, Paul (1882-1981), [150](#)
Arendt, Hannah (1906-1975), [209](#)
Aronson, Shlomo (* 1936), [17](#), [37](#), [39](#), [49](#), [64](#)
Ausborn, Arno, [200](#)
- Baatz, Bernhard (1910-1978), [208](#)
Bacher, [177](#)
Bach-Zelewski, Erich von dem (1899-1972), [172](#)
Backe, Herbert (1896-1947), [221](#)
Balzac, Honoré de (1799-1850), [115](#)
Barth, Karl (1886-1968), [212](#)
Basletta, Giulio (1890-1975), [150](#)
Beck, Ludwig (1880-1944), [116](#), [118](#), [220](#)
Beethoven, Ludwig van (1770-1827), [169](#), [171](#)
Behrends, Hermann (1907-1948), [45](#)
Benes̃, Eduard (1884-1948), [180](#)
Benn, Gottfried (1886-1956), [212](#)
Berczelly, Tibor (* 1912), [150](#)
Best, Werner (1903-1989), [103](#), [112](#), [167](#), [187](#), [192](#), [208](#), [219](#)
Beucke, Heinrich, [39](#)
Beutel, Lothar (* 1902), [117](#)
Beyer, Marte, voir Heydrich, Marte. Beyer, Reinhard, [213](#)
Biberstein, Ernst (1899-1986), [206](#)
Birnbaum, Johanna, voir Heidrich, Johanna.
Blobel, Paul (1894-1951), [124](#), [156](#), [157](#), [206](#)
Blomberg, Erna von (née Gruhn ; 1913-1978), [92](#)

Blomberg, Werner von (1878-1946), [92](#)
 Boden, Margarete, voir Himmler, Margarete.
 Böhme, Horst (1909-1945), [173](#) Bormann, Martin (1900-1945 ?),
[107](#), [139](#), [144](#), [218](#)
 Brandstädter, Fritz, [187](#)
 Brandt, Karl (1904-1948), [165](#) Brauchitsch, Walther von
 (1881-1948), [125](#)
 Braune, Werner (1909-1951), [206](#)
 Brecht, Bertolt (1898-1956), [181](#)
 Breitscheid, Rudolf (1874-1944), [56](#)
 Brissaud, André (* 1920), [49](#) Browning, Christopher R. (* 1944),
[152](#), [153](#), [156](#)
 Bülow, Hans von (1830-1894), [26](#) Burckhardt, Carl Jacob
 (1891-1974), [83](#), [86](#)
 Burgess, Alan, [18](#)

 Canaris, Erika, [39](#)
 Canaris, Wilhelm (1887-1945), [39](#), [40](#), [43](#), [151](#), [219](#)
 Ciano, comte von Cortellazzo, Galeazzo (1904-1944), [147](#)
 Crankshaw, Edward (1909-1984), [49](#)
 Čurda, Karel, [174](#), [175](#)

 Daluge, Kurt (1897-1946), [68](#), [81](#), [87](#), [171](#), [194](#)
 Daniels, Herbert E. von, [148](#) Delarue, Jacques (* 1919), [49](#)
 Demps, Laurenz (* 1940), [200](#), [201](#)
 Descher, [192](#)
 Deschner, Günther (* 1941), [49](#), [166](#)
 Deumling, Joachim (* 1910), [208](#)
 Dick, Walter (* 1899), [163](#), [164](#)
 Diels, Rudolf (1900-1957), [71](#), [75](#) Dietrich, Joseph (général Sepp
 Dietrich ; 1892-1966), [79](#)
 Dönitz, Karl (1891-1980), [201](#)
 Du Moulin Eckart, Karl Graf (1893-1976), [61](#)

 Eberstein, Elise Freifrau von, [25](#), [51](#) Eberstein, Friedrich Karl
 Freiherr von (1894-1979), [32](#), [37](#), [42](#), [45](#), [51](#), [57](#), [79](#)
 Edrich, Viktoria, [59](#)
 Ehrensberger, [177](#)

Eichberger, Josef (1835-1906), [27](#)
 Eichmann, Adolf (1906-1962), [69](#), [98](#), [101](#), [102](#), [133](#), [152-155](#),
[209-211](#), [218](#), [221](#), [228](#), [230](#)
 Eicke, Theodor (1892-1943), [69](#), [82](#), [87](#)
 Eliáš, Alois (1890-1942), [140](#), [144](#), [172](#)
 Epp, Franz Ritter von (1868-1946), [67](#), [68](#)

 Fenelon, Rob, [201](#)
 Fest, Joachim (* 1926), [94](#)
 Flachowsky, Karin, [64](#)
 Flotow, Friedrich von (1812-1883), [27](#)
 Fock, Gorch (1880-1916), [38](#), [90](#)
 Fraenkel, Heinrich (1897-1986), [52](#), [54](#)
 Frank, Hans (1900-1946), [103](#), [134](#), [135](#), [151](#), [204](#), [230](#)
 Frank, Karl Hermann (1898-1946), [172](#), [183](#), [194](#), [219](#)
 FraßvonFriedenfeldt, Georg († 1940/41), [149](#)
 Freund, Michael (1902-1972), [18](#), [19](#), [196](#)
 Frick, Wilhelm (1877-1946), [65](#)
 Friedman, Tuviah (* 1922), [214](#)
 Friedrich, Jörg (* 1944), [209](#)
 Frisch, von, [92](#)
 Fritsch, Werner von (1880-1939), [92](#)
 Fromm, Bella (1890-1972), [83](#)
 Fromm, Erich (1900-1980), [166](#)

 Gabčík, Jozef (1912-1942), [161-163](#), [174](#), [180](#)
 Gebhardt, Karl (1897-1948), [164](#)
 Gercke, Achim (* 1902), [62-64](#)
 Gerecke, Günther (1893-1970), [40](#)
 Gildisch, Kurt (* 1904), [80](#), [81](#)
 Gisevius, Hans Bernd (1904-1974), [76](#), [116-118](#), [120](#)
 Globocnik, Odilo (1904-1945), [133](#), [181](#), [229](#)
 Goebbels, Joseph (1897-1945), [16](#), [54](#), [56](#), [79](#), [90](#), [96](#), [97](#), [134](#),
[139](#), [145](#), [156](#), [203](#), [207](#), [218](#)
 Goerdeler, Carl Friedrich (1884-1945), [116](#)
 Gollwitzer, Helmut (1908-1993), [212](#)
 Gorazd, archevêque de Prague (né Matej Pavlik ; 1879-1942), [174](#),
[176](#)

Göring, Hermann (1893-1946), [16](#), [54](#), [65](#), [68](#), [70](#), [71](#), [75](#), [79-83](#),
[90](#), [91](#), [97](#), [98](#), [130](#), [133](#), [138](#), [204](#), [217](#), [218](#), [228](#), [229](#)

Götze, Emil (1856-1901), [27](#)

Griebel, Rita, [194](#)

Gruhn, Erna, voir Blomberg, Erna von.

Grunwald, Walter († 2000), [186](#) Grynszpan, Herschel (1921-après
1960), [96](#)

Guillaume II (1859-1941), [31](#)

Haasis, Hellmut G. (* 1942), [165](#), [166](#)

Hácha, Emil (1872-1945), [137](#), [141](#), [173](#)

Halder, Franz (1884-1972), [126](#) Händel, Georg Friedrich
(1685-1759), [23](#), [36](#)

Hansen, Gottfried (1881-1976), [38](#), [44](#), [48](#), [51](#)

Heiden, Erhard (* 1901), [54](#) Heidrich, Johann Gottfried († 1837),
[64](#), [148](#)

Heidrich, Johanna (née Birnbaum ; 1773-1841), [63](#), [64](#)

Heindorf, Maria, voir Heydrich, Maria.

Heindorf, Wolfgang, [50](#)

Held, Heinrich (1886-1938), [67](#)

Henlein, Konrad (1898-1945), [144](#)

Hess, Rudolf (1894-1987), [201](#), [206](#), [218](#)

Hey, Julius (1832-1909), [27](#)

Heydrich, Richard/Bruno (1863-1938), [24-26](#), [30](#), [31](#), [42](#), [43](#), [50](#),
[59](#), [62](#), [158](#)

Heydrich, Carl (Julius Reinhold) [1837-1874], [42](#)

Heydrich, Elisabeth (née Krantz ; 1871-1946), [24](#), [25](#), [50](#), [51](#)

Heydrich, Ernestine Wilhelmine (née Lindner ; également ép. Süß ;
1840-1923), [42](#), [62](#)

Heydrich, Gertrud (née Werther), [50](#), [212](#)

Heydrich, Heider (* 1934), [190](#), [213](#)

Heydrich, Heinz (Siegfried), [188](#), [189](#)

Heydrich, Klaus (1933-1943), [191](#) Heydrich, Lina (née von Osten ;
également ép. Manninen ; 1911-1985), [14](#), [18](#), [46](#), [47](#), [50](#), [55](#), [60](#), [85](#),
[89](#), [95](#), [96](#), [117](#), [157](#), [165](#), [168](#), [183-200](#), [204](#), [212](#)

Heydrich, Maria (ép. Heindorf ; * 1901), [50](#)

Heydrich, Marte (ép. Beyer ; * 1942), [191](#), [212](#)

Heydrich, Peter Thomas (1930/ [31](#)-2000), [21](#), [188](#), [189](#), [211](#), [214](#)

Heydrich, Silke (ép. Wischnewski), [214](#)

Hildebrandt, Richard (1898-1952), [58](#)

Himmeler, Gebhard (1865-1936), [52](#)

Himmeler, Heinrich (1900-1945), [16](#), [17](#), [20](#), [51-61](#), [63](#), [64](#), [67-71](#), [73-79](#), [82](#), [84](#), [87](#), [89](#), [90](#), [92](#), [96](#), [97](#), [99](#), [101](#), [103](#), [104](#), [106-108](#), [112](#), [113](#), [115](#), [119](#), [121](#), [125](#), [128-135](#), [137-139](#), [145-148](#), [150](#), [155](#), [164](#), [167](#), [168](#), [170-172](#), [181](#), [183](#), [184](#), [186](#), [187](#), [190](#), [191](#), [203](#), [210](#), [217](#), [218](#), [220](#), [221](#), [223](#), [228](#), [229](#)

Himmeler, Marga(rete) (née Boden ; * 1893), [53](#), [87](#)

Hindenburg, Paul von (1847-1934), [64](#), [65](#)

Hiss, Mathilde, voir Osten, Mathilde von.

Hitler, Adolf (1889-1945), [16-18](#), [20](#), [43-46](#), [51-54](#), [56-58](#), [60](#), [61](#), [63-65](#), [67](#), [68](#), [70](#), [73](#), [78](#), [79](#), [82](#), [84](#), [86](#), [89-93](#), [95-100](#), [102-104](#), [107](#), [112](#), [115](#), [116](#), [118](#), [120](#), [121](#), [125](#), [126](#), [130](#), [132-135](#), [137-141](#), [144](#), [149](#), [151-153](#), [155](#), [157](#), [163](#), [165](#), [166](#), [168-173](#), [179](#), [180](#), [184](#), [198](#), [199](#), [201-203](#), [206](#), [211](#), [217-220](#), [227](#), [228](#), [230](#)

Hoffmann, Ernst, [63](#), [148](#)

Hollbaum, Walter, [164](#)

Honek, Alois Vincenc (1911-2002 ?), [163](#), [164](#)

Honiok, Franz, [100](#)

Höppner, Rolf-Heinz, [133](#)

Horninger († 1933), [57](#)

Höss, Rudolf (1900-1947), [69](#), [73](#), [130](#), [221](#)

Höttl, Wilhelm (1915-1999), [103](#)

Hunger, Lisa, [192](#)

Husson, Édouard (* 1969), [151](#)

Jäckel, Eberhard (* 1929), [96](#), [133](#)

Jacob, Berthold (1898-1944), [91](#)

Jäger, Karl (1888-1959), [113](#), [122](#)

Jeckeln, Fritz (1895-1946), [134](#)

John, Karl (1905-1977), [189](#), [204](#), [206](#)

Jordan, Rudolf (1902-après 1984), [62](#)

Kaltenbrunner, Ernst (1903-1946), [74](#), [120](#), [121](#), [204](#), [209](#), [220](#)

Kapp, Wolfgang (1858-1922), [36](#), [37](#), [39](#), [44](#)

Kaspar, Karel, [168](#), [191](#)

Kaufmann, Karl (1900-1969), [58](#)

- Keitel, Wilhelm (1882-1946), [100](#)
Kersten, Félix (1898-1960), [63](#), [76](#), [77](#), [88](#), [90](#), [147](#), [165](#), [170](#)
Klahn, Karl-Wilhelm (* 1930), [198](#)
Klausener, Erich (1885-1934), [80](#), [81](#)
Kleikamp, Gustav (1896-1952), [41](#), [48](#), [49](#)
Klein, Johannes, [21](#), [162](#)
Klein, Lotte, [21](#)
Klüver, von, [35](#)
Kopecky', Cyril (1899/1900-1942), [177](#), [178](#)
Kopecka, Hana, voir Vorel, Hana.
Kopkow, Horst († 1996), [72](#)
Korherr, Richard (* 1903), [229](#) Krantz, Elisabeth, voir Heydrich, Elisabeth.
Krantz, Georg Eugen (1844-1898), [24](#)
Krantz, Hans, [50](#)
Krantz, Kurt, [50](#)
Kubis', Jan (1913-1942), [161-163](#), [174](#), [175](#), [180](#)
Kunstein, [34](#)
- Lammers, Hans Heinrich (1879-1962), [184](#)
Lauck, Gerhard (* 1953), [202](#)
Lebram, Hans Heinrich, [39](#), [40](#), [43](#)
Leidig, Theodor, [129](#)
Lewin, [43](#)
Lichtenstein, Abraham, [43](#)
Lindner, Ernestine Wilhelmine, voir Heydrich, Ernestine Wilhelmine.
Lippert, Michael, [82](#)
Losert, Josef (1908-1993), [149](#)
Lucius, [33](#), [35](#)
Luckner, Felix Graf von (1881-1966), [32](#), [38](#)
Ludendorff, Erich (1865-1937), [45](#) Lüdicke, Julius Hermann, [25](#)
Ludwig, Wilhelm (* 1918), [199](#)
Lüng, Pidder, [55](#)
Luther, Martin, [102](#)
- Mader, Anton, [132](#)
Maercker, Georg (1865-1924), [33](#), [34](#), [35](#)

Malz, Heinrich, [209](#)
 Mann, Heinrich (1871-1950), [180](#)
 Mann, Thomas (1875-1955), [69](#), [177](#)
 Manninen, Lina, voir Heydrich, Lina.
 Manninen, Mauno (1915-1969), [198](#) Manstein, Erich von
 (1887-1973), [46](#), [128](#)
 Manvell, Roger (1909-1987), [52](#), [54](#)
 Maser, Werner (* 1922), [199](#)
 Massmann, Wilhelm (1895-1974), [194](#)
 Mattner, Walter (* 1904/05), [124](#) McCloy, John (1895-1989), [206](#)
 Mehlhorn, Herbert († 1947), [60](#), [99](#)
 Meinicke-Pusch, Waldemar, [196](#)
 Meisinger, Josef († 1947), [92](#)
 Mengele, Josef (1911-1979), [181](#)
 Mennecke, Fritz († 1947 ?), [94](#)
 Milde, Franz von (1855-1929), [27](#)
 Mohr, Werner, [44](#), [50](#)
 Moravec, Emanuel (1893-1945), [175](#)
 Mozart, Wolfgang Amadeus (1756-1791), [30](#)
 Müller, Heinrich (1900-après 1945), [70-74](#), [97](#), [100](#), [117](#), [121](#),
[127](#), [155](#), [210](#), [218](#)
 Mundschütz, Martin, [108](#) Musmanno, Michael Angelo
 (1897-1968), [110](#)
 Mussolini, Benito (1883-1945), [102](#), [166](#), [179](#)

 Naudé, Horst, [88](#)
 Naujocks, Alfred Hermann (1911-1966), [100](#)
 Naumann, Erich (1905-1951), [206](#)
 Nebe, Arthur (1894-1945), [75](#), [104](#), [105](#), [113-121](#), [128](#), [146](#), [169](#),
[205](#), [208](#), [220](#)
 Neurath, Konstantin Freiherr von (1873-1956), [15](#), [138](#), [140](#), [185](#),
[219](#)
 Nockemann, Hans († 1941), [224](#)
 Norden, H. H., [201](#), [202](#)
 Noske, Gustav (1868-1946), [34](#)

 Oberg, Carl (1897-1965), [60](#)
 Ohlendorf, Otto (1907-1951), [104-109](#), [111](#), [114](#), [127](#), [204-206](#),

Opálka, Adolf (1915-1942), [175](#)
 Oppenheim, Alfred (1904/05-1942), [93](#)
 Oppenheim, Martha Sara († 1942 ?), [94](#)
 Osten, Hans von, [200](#) Osten, Jürgen von, [46](#), [47](#)
 Osten, Klaus von (1913/14-1919), [200](#)
 Osten, Lina von, voir Heydrich, Lina.
 Osten, Mathilde von (née Hiss), [47](#), [192](#)
 Oster, Hans (1887-1945), [116](#), [220](#)

Panitzer von Patzan, [146](#)
 Papen, Franz von (1879-1969), [65](#)
 Petrek, Vladimir († 1942), [174-175](#), [176](#)
 Platovsky´ Stein, Milan (* 1922), [187](#)
 Pludra, Johannes († 1919), [35](#)
 Pohl, Dieter (* 1934), [181](#)
 Pohl, Oswald (1892-1951), [87](#), [151](#), [223](#)
 Pradel, Friedrich, [128](#)
 Prast, Otto-Ernst, [132](#)
 Priem, Arnulf (* 1948), [203](#)

Rademacher, Franz (1906-1973), [102](#)
 Raeder, Erich (1876-1960), [48](#), [130](#)
 Rajcsanyi, László (1907-1992), [150](#)
 Rajczy, Imre (1911-1978), [150](#)
 Rasch, Otto (1891-1948), [205](#)
 Rath, Ernst vom (1909-1938), [95](#)
 Raubal, Geli (1908-1931), [90](#) Reichenau, Walter von (1884-1942),

Ribbentrop, Joachim von (1893-1946), [90](#), [91](#)
 Röhm, Ernst (1887-1934), [51](#), [61](#), [67](#), [70](#), [79](#), [82](#), [89](#), [217](#)
 Rosenberg, Alfred (1893-1946), [149](#), [151](#)

Sachs, Willy (1896-1958), [193](#), [195](#)
 Safrian, Hans, [210](#)
 Sakkara, Michele, [198](#)
 Schäfer, Emanuel, [99](#)
 Scharfe, Gustav (1835-1892), [27](#)

Schellenberg, Walter (1910-1952), [72](#), [88](#), [89](#), [92](#), [103](#), [111](#), [146](#),
[148](#), [158](#), [219](#)

Schilling, Gertrud, [191](#)

Schirmböck, Georg, [132](#) Schleicher, Elisabeth von (1895-1934), [80](#)

Schleicher, Kurt von (1882-1934), [80](#)

Schmid, Wilhelm, [81](#)

Schmid, Willi (1893-1934), [81](#)

Schmidt, Johannes, [60](#), [80](#)

Schmidt, Otto, [92](#)

Schmitt, Paul, [81](#)

Schulz, Karl, [208](#)

Schulz-Dornburg, Richard (1855-1913), [27](#)

Schwermer, Christian (1846-1921), [25](#)

Seetzen, Heinz (1906-1945), [132](#)

Sereny, Gitta (* 1923), [212](#)

Sirk, Douglas (Detlef Sierck ; 1900-1987), [180](#)

Six, Franz Alfred (1909-1975), [104](#), [105](#), [109-115](#), [206](#), [221](#)

Sladek, [178](#)

Sommer, Paul, [151](#)

Speer, Albert (1905-1981), [138](#), [159](#), [169](#), [187](#), [212](#)

Stahlecker, Walther (1900-1942), [133](#), [205](#)

Staline, Joseph (1879-1953), [70](#), [72](#), [132](#)

Stegedly, Marie Rosine, voir Süß, Marie Rosine.

Strasser, Gregor (1892-1934), [53](#), [56](#), [62](#), [80](#)

Strauch, Eduard († 1955), [206](#)

Streckenbach, Bruno (1902-1977), [104](#), [207](#), [208](#), [220](#)

Stuckart, Wilhelm (1902-1953), [154](#)

Süß, Ehregott, [42](#)

Süß, Ernestine Wilhelmine, voir Heydrich, Ernestine Wilhelmine.

Süß, Gustav Robert (1853-1931), [42](#) Süß, Marie Rosine (née Stegedly), [42](#)

Svarc, Jaroslav (1914-1942), [175](#) Sydnor, Charles Sackett
(1898-1954), [19](#), [49](#), [56](#), [157](#)

Thomsen, Harro, [208](#)

Todt, Fritz (1891-1942), [171](#)

Trotha, Adolf von (1868-1940), [44](#) Toukhatchevski, Mikhaïl
Nikolaïevitch, [73](#)

Udet, Ernst (1896-1941), [132](#)

Valcčík, Josef (1914-1942), [161](#), [162](#), [174](#)

Vanek, Ladislav, [180](#)

Vorel, Hana (née Kopecka ; * 1932/ [33](#)), [177](#)

Vovsová, Helena, [184](#), [185](#), [186](#), [191](#)

Wagner, Adolf (1890-1944), [79](#)

Wagner, Cosima (1837-1930), [28](#)

Wagner, Richard (1813-1883), [24](#), [25](#), [28](#), [31](#), [170](#)

Wagnitz, Herbert, [191](#)

Waldeck und Pyrmont, prince (1896-1967), [57](#)

Wehner, Bernhard, [119](#)

Werther, Gertrud, voir Heydrich, Gertrud.

Wessel, Horst (1907-1930), [59](#), [169](#), [201](#)

Widmann, Albert, [117](#), [119](#), [128](#) Wiedemann, Hans-Georg (* 1936), [212](#)

Wiepert, Peter (1890-1980), [46](#)

Wiesel, Elie (* 1928), [203](#)

Wildt, Michael (* 1954), [101](#), [209](#)

Wischnewski, Ingo, [214](#) Wischnewski, Silke, voir Heydrich, Silke.

Wolff, Frieda, [191](#)

Wolff, Karl (1900-1984), [87](#), [191](#)

Wüllner, Franz (1832-1902), [26](#)

Zapp, Paul (* 1904), [109](#), [125](#)

Zenetti, Leopold von, [193](#) Zirpins, Walter, [208](#)

REMERCIEMENTS

Le point de départ du présent ouvrage est une série d'articles intitulée « Heydrich : Die Macht des Bösen » (« Heydrich : la puissance du Mal »), publiée à l'automne 2002 dans les pages du *Stern*^a. Les rédacteurs en chef Thomas Osterkorn et Andreas Petzold m'ont permis de mener à bien, en Allemagne comme à l'étranger, les travaux de recherche qui ont précédé ce travail et je leur en suis extrêmement reconnaissant. Je voudrais aussi saluer les encouragements, l'aide et l'inspiration que m'ont apportés — dans une période très pénible pour moi — mes collègues du *Stern*, et surtout Hans-Hermann Klare, Alfred Welti, Peter Meroth, Alfred Siercke et Niklas Frank.

Je dois à mon lecteur Ulrich Wank, familier depuis longtemps des études sur le national-socialisme, maintes conversations stimulantes. Mais je voudrais surtout souligner sa patience à toute épreuve, qui m'a énormément facilité le travail malgré de très nombreux problèmes extérieurs.

Beaucoup d'autres seraient à mentionner ici, trop peut-être pour que le lecteur n'en soit pas lassé. Je me limiterai donc à quelques-uns, en priant ceux que j'oublie injustement de bien vouloir m'excuser. Je remercie donc pour leur indispensable collaboration, en tout premier lieu le professeur d'histoire de Hambourg, Wolfgang Jasser, qui a été le premier à m'encourager aussi bien pour les articles que pour le livre ; les historiens Michael Wildt (Hambourg), Dieter Pohl (Munich), Eberhard

Jäckel (Stuttgart), Édouard Husson (Paris), Charles Sydnor (Richmond, Virginie), Uwe Lohalm (Hambourg), Johannes Tüchel (Berlin), Peter Bloack (Washington), Shlomo Aronson (Jérusalem), Christian Gerlach (Berlin) et Jaroslav Cvancara (Prague) ; les

archivistes et documentalistes Gaby Müller-Oelrichs et Wolf-Dieter Mattausch (Haus der Wannseekonferenz, Berlin), Klaus-Peter Schütt (Forschungsstelle für Zeitgeschichte, Hambourg), Robert Wolfe et Amy Schmidt (National Archives, Washington, D.C.), le capitaine Eduard Stehlik et le commandant Ales Knizek (Musée militaire, Prague), Heinz Fehlauer (Bundesarchiv, Berlin), Alexander Markus Klotz (Institut für Zeitgeschichte, Munich), Anselm Faust (Hauptstaatsarchiv, Düsseldorf), Klaus Liedtke (Marine-Offizier-Vereinigung, Bonn), Andreas Rühl (Deutsches Rundfunkarchiv, Francfort-sur-le-Main), Ralf Jacob (Stadtarchiv, Halle) et Barbara Mounier (Rotterdam).

Je voudrais aussi ajouter à la liste ci-dessus quelques personnes qui ont été particulièrement éclairantes pour ce travail : le chercheur pragois Jan Cvachovec m'a conduit chez un témoin d'époque jusque-là négligé, le docteur Alois Vincenc Honek, seul médecin tchèque présent lors de l'opération désespérée du *Statthalter*, en 1942, et qui est malheureusement mort quelques mois après notre entretien ; Hans-Georg Wiedemann, théologien à Düsseldorf, a aimablement mis à ma disposition quelques souvenirs amers sur le neveu de Heydrich, Peter Thomas ; l'historien régionaliste Karl-Wilhelm Klahn m'a beaucoup aidé grâce à ses connaissances sur la vie et l'action de Heydrich et de son épouse Lina à Fehmarn ; l'avocat hambourgeois Jochen Prien — par ailleurs spécialiste du Me-109^b — m'a informé sur les activités de pilotage de Heydrich ; l'écrivain régionaliste Detlef Scherer m'a donné des informations inédites sur la jeunesse de Heydrich à Halle ; Hans Pfeifer m'a confié une partie des mémoires de son père, Heinrich Pfeifer, collaborateur du SD^c ; le chercheur régionaliste Eduart Mathey, de Kiel, m'a communiqué d'importants éléments sur la radicalisation de Heydrich lors de son passage dans la Kriegsmarine. Mes remerciements vont enfin aux récits d'Helena Vovsova, qui travaillait comme (jeune) jardinière pour les Heydrich et qui vit encore aujourd'hui non loin du château de Panenské Brezany (Jungfern-Breschan), jadis résidence du *Statthalter* et de sa famille.

Je n'ai pas rencontré partout le même accueil lors de mes recherches sur le chef de la Sécurité du Reich et bras droit de Himmler. Heider Heydrich, son fils, et Marte Beyer, sa fille, se sont expressément refusés à tout entretien sur leur père : ils ne se sentaient « pas compétents » pour cela. Mais les fonctionnaires de l'état civil, à

Dresde comme à Halle, ont également montré fort peu d'empressement pour mettre à ma disposition tous les documents historiquement importants sur le criminel nazi. Jusqu'à ce que cette nécessité soit enfin partout comprise, la recherche de la vérité sur « l'homme au cœur de fer » devra se poursuivre.

J'ai gardé pour la fin mes plus grands et mes plus affectueux remerciements. Ils vont à mon épouse Teresa Dederichs : sans son amour et son appui, rien de tout cela n'aurait été possible. Je remercie aussi mes enfants, Annie et Patrick, pour leurs encouragements et pour leur intérêt critique. Cela m'a été particulièrement important, car ils représentent la jeunesse pour qui le livre a été conçu au premier chef. Ils sont cette nouvelle génération qui devra veiller à ce qu'il n'y ait plus jamais de « *Heydrichiade* » ni de « *Hitlerei* ».

M. R. D.

a. Hebdomadaire d'actualité fondé à Hambourg en 1948 et tiré à plus de 1 200 000 exemplaires. Son succès tient au mélange original de textes et de photographies (NDT).

b. Le Messerschmitt 109 était l'avion monomoteur standard équipant les escadrilles de chasse de la Luftwaffe, dont les qualités techniques rivalisaient avec le célèbre Spitfire de la Royal Air Force britannique (NDT).

c. Service de sécurité du Reich (*Sicherheitsdienst*, en abrégé *SD*), organisé par Heydrich à partir de 1931 (NDT).

Dans la même collection

- Dominique ALBERTINI & David DOUCET, *Histoire du Front national*
René ALLEAU, *Hitler et les sociétés secrètes. Enquête sur les sources occultes du nazisme*
Louis ALTHUSSER, *Machiavel et nous*
Farid AMEUR, *Sitting Bull. Héros de la résistance indienne*
Éric ANCEAU, *Napoléon III*
François-Jean ARMORIN, *Terre Promise, terre interdite*
Colette ARNOULD, *Histoire de la sorcellerie*
Raymond ARON, *Essais sur la condition juive contemporaine*
Frédérique AUDOIN-ROUZEAU, *Les Chemins de la peste : le rat, la puce et l'homme*
Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Cinq deuils de guerre* Élisabeth BADINTER, *Les Remontrances de Malesherbes*
Jacques BAINVILLE, *Histoire de France*
Jacques BAINVILLE, *Napoléon*
Malcom BARBER, *Le Procès des Templiers*
Alessandro BARBERO, *Barbares. Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*
Xavier BARON, *Histoire de la Syrie. 1918 à nos jours*
Annette BECKER, *La Grande Guerre d'Apollinaire*
Jean-Jacques BECKER & Gerd KRUMEICH, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*
Lucien BÉLY, *Les Secrets de Louis XIV. Mystères d'État et pouvoir absolu*
Giovanni BELZONI, *Voyages en Égypte et en Nubie*
Jean BÉRENGER, *Histoire de l'empire des Habsbourg. 1273-1665. Tome 1*
Jean BÉRENGER, *Histoire de l'empire des Habsbourg. 1665-1918. Tome 2*
David BERLINSKI, *Une brève histoire des maths*
Nicolas BERNARD, *La Guerre germano-soviétique. Tome 1*
Nicolas BERNARD, *La Guerre germano-soviétique. Tome 2*
Anne BERNET, *Histoire des gladiateurs*
Anne BERNET, *Les Chrétiens dans l'empire romain*
Célia BERTIN, *La Femme à Vienne au temps de Freud*
Olivier BLANC, *La Dernière Lettre*
Georges BLOND, *Histoire de la flibuste*
Georges BORDONOVE, *La Tragédie des Templiers* Georges BORDONOVE, *La Tragédie cathare*
Pierre BOUET, *Hastings. 14 octobre 1066*
Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*
Richard BREITMAN, *Secrets officiels. Ce que les nazis planifiaient. Ce que les Britanniques*

et les Américains savaient

Marcel BRION, *Attila*

Marcel BRION, *Blanche de Castille*

Marcel BRION, *Charles le Téméraire. Duc de Bourgogne. 1433-1477*

Marcel BRION, *Frédéric II de Hohenstaufen*

Marcel BRION, *Les Borgia*

Marcel BRION, *Les Médicis*

Marcel BRION, *Vienne au temps de Mozart et de Schubert*

Louise BROOKS, *Loulou à Hollywood*

Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*

Christopher R. BROWNING, *Politique nazie, travailleurs juifs, bourreaux allemands*

Riccardo CALIMANI, *Histoire du ghetto de Venise*

Piero CAMPORESI, *Le Goût du chocolat*

Paul CARELL, *Ils arrivent ! Le Débarquement vécu du côté allemand*

Michel CARMONA, *Richelieu*

Boni de CASTELLANE, *L'Art d'être pauvre, précédé de Comment j'ai découvert l'Amérique*

Curtis CATE, *La Campagne de Russie*

Matei CAZACU, *Dracula*

Matei CAZACU, *Gilles de Rais*

Rémy CAZALS & André LOEZ, *14-18. Vivre et mourir dans les tranchées*

David CESARANI, *Adolf Eichmann. Comment un homme ordinaire devient un meurtrier de masse*

Pierre CHAINE, *Mémoires d'un rat*

Eddie CHAPMAN, *Ma Fantastique Histoire*

John CHARPENTIER, *L'Ordre des Templiers*

Pierre CHAUNU & Michèle ESCAMILLA, *Charles Quint*

Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *Les Femmes du roi, d'Agnès Sorel à Marie-Antoinette*

Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *Les Français sous Louis XV*

Malek CHEBEL, *Islam en 100 questions*

Kellow CHESNEY, *Les Bas-Fonds de Londres. Crime et prostitution sous le règne de Victoria*

Winston CHURCHILL, *Discours de guerre. Édition bilingue*

Winston CHURCHILL, *Journal politique, 1936-1939*

Winston CHURCHILL, *Mes jeunes années*

Winston CHURCHILL, *Mon voyage en Afrique*

Winston CHURCHILL, *Réflexions et Aventures*

Winston CHURCHILL, *Mémoires de guerre. 1919-1941. Tome 1*

Winston CHURCHILL, *Mémoires de guerre. 1941-1945. Tome 2* Ivan CLOULAS, *César Borgia*

Marthe COHN, *Derrière les lignes ennemies*

Bernard COTTRET, *Histoire de l'Angleterre*

David CROCKETT, *Vie et mémoires authentiques*

Roger DACHEZ, *Histoire de la médecine*

Pierre DAIX, *Aragon avant Elsa*

Franck DANINOS, *CIA. Une histoire politique, 1947-2007*

Pascal DAYEZ-BURGEON, *Les Coréens*
 Jacques DEBLAUWE & Franck FERRAND, *De quoi sont-ils vraiment morts ?*
 Amable DE FOURNOUX, *La Venise des Doges*
 Philippe DELORME, *Aliénor d'Aquitaine*
 Arthur DEMAREST, *Les Mayas. Grandeur et chute d'une civilisation*
 Alain DEMURGER, *Les Hospitaliers*
 Sophie DEROISIN, *Le Prince de Ligne*
 Marie & Hubert DEVEAUX, *Brèves de l'histoire de France*
 Michel DUCHEIN, *Histoire de l'Écosse*
 Roger DUCHÊNE, *Madame de Sévigné*
 Élisabeth DUFOURCQ, *Histoire des chrétiennes. Tome 1*
 Élisabeth DUFOURCQ, *Histoire des chrétiennes. Tome 2*
 John K. FAIRBANK & Merle GOLDMAN, *Histoire de la Chine. Des origines à nos jours*
 Jean FAVIER, *Louis XI*
 Jean FAVIER, *Charlemagne*
 Jean FAVIER, *Les Bourgeois de Paris au Moyen Âge*
 Jean FAVIER, *Les Plantagenêts. Origines et destin d'un empire*
 Jean FAVIER, *Philippe le Bel*
 Marc FERRO, *La Vérité sur la tragédie des Romanov*
 Marc FERRO, *Pétain, les leçons de l'histoire*
 Moses I. FINLEY, *L'Héritage de la Grèce antique*
 Janet FLANNER, *Chroniques d'une Américaine à Paris*
 Robert FLEURY, *Marie de Régnier*
 Michaël R. D. FOOT & J.-L. CREMIEUX-BRILHAC, *Des Anglais dans la Résistance. Le SOE en France, 1940-1944*
 Philippe FRANCHINI, *Les Guerres d'Indochine. De la conquête française à 1949*
 Philippe FRANCHINI, *Les Guerres d'Indochine. De 1949 à la chute de Saïgon*
 Isabelle FRANCO, *Dictionnaire de mythologie égyptienne*
 Alain FREREJEAN, *C'était Georges Pompidou*
 Régine FRYDMAN, *J'avais huit ans dans le ghetto de Varsovie*
 Max GALLO, *Garibaldi*
 Max GALLO, *Rosa Luxemburg*
 Max GALLO, *La Nuit des longs couteaux*
 Max GALLO, *L'Italie de Mussolini*
 François-Louis GANSHOF, *Qu'est-ce que la féodalité ?*
 Pierre GAXOTTE, *Frédéric II le Grand, roi de Prusse*
 Pierre GAXOTTE, *La Révolution française*
 Pierre GAXOTTE, *Le Siècle de Louis XV*
 Rudolph-Christoph VON GERSDORFF, *Tuer Hitler. Confession d'un officier allemand antinazi*
 Murray GORDON, *L'Esclavage dans le monde arabe*
 Sylvain GOUGUENHEIM, *Le Moyen Âge en questions*
 Sylvain GOUGUENHEIM, *Les Chevaliers teutoniques*
 Michel GOYA, *L'invention de la guerre moderne* Michel GOYA, *Sous le feu*
 Zalmen GRADOWSKI, *Au cœur de l'enfer*

Michael GRANT & John HAZEL, *Dictionnaire de la mythologie*
 Jesse Glenn GRAY, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*
 Peter GREEN, *Les Guerres médicales*
 Pierre GRIMAL, *Cicéron*
 Robert VAN GULIK, *Affaires résolues à l'ombre du poirier. Un manuel chinois de jurisprudence et d'investigation policière du XIII^e siècle*
 Michihiko HACHIYA, *Journal d'Hiroshima. 6 août-30 septembre 1945*
 Mogens Herman HANSEN, *La Démocratie athénienne*
 Victor HANSON, *Le Modèle occidental de la guerre* Fey VON HASSEL, *Les Jours sombres*
 Max HASTINGS, *La Division Das Reich*
 Gilles HENRY, *Petit dictionnaire des mots qui ont une histoire*
 John HERSEY, *Hiroshima*
 Richard HILLARY, *Le Dernier Ennemi. Bataille d'Angleterre, juin 1940-mai 1941*
 Adam HOCHSCHILD, *Les Fantômes du roi Léopold. La terreur coloniale au Congo belge, 1884-1908*
 Alistair HORNE, *Comment perdre une bataille*
 John HORNE & Alan KRAMER, 1914, *Les Atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*
 Richard HOUGH, *La Mutinerie du cuirassé Potemkine*
 Aldous HUXLEY, *Les Diables de Loudun*
 Christian JACQ, *Le Monde magique de l'Égypte ancienne*
 Jean-Noël JEANNENEY, *Georges Mandel. L'homme qu'on attendait*
 Lucien JERPHAGNON, *Julien dit l'Apostat*
 Lucien JERPHAGNON, *C'était mieux avant... suivi du Petit Livre des citations latines*
 Alexandre JEVAKHOFF, *Les Russes blancs*
 Pierre JOURNOUD & Hugues TERTRAIS, *Paroles de Dien Bien Phu*
 Camille JULLIAN, *Vercingétorix*
 Traudl JUNGE, *Dans la tanière du loup. Les confessions de la secrétaire de Hitler*
 Donald KAGAN, *Périclès*
 André KASPI & Hélène HARTER, *Les Présidents américains*
 François KERSAUDY, *Churchill contre Hitler*
 François KERSAUDY, *Le Monde selon Churchill. Sentences, confidences, prophéties, réparties*
 Joseph KESSEL, *Jugements derniers. Les procès Pétain, de Nuremberg et Eichmann*
 Joseph KESSEL, *L'Heure des châtiments*
 Joseph KESSEL, *La Nouvelle Saison*
 Joseph KESSEL, *Le Jeu du roi*
 Joseph KESSEL, *Le Temps de l'espérance*
 Joseph KESSEL, *Les Instants de vérité*
 Joseph KESSEL, *Les Jours de l'aventure*
 Claude-Catherine KIEJMAN, *Eleanor Roosevelt. First lady et rebelle*
 Anja KLABUNDE, *Magda Goebbels*
 Serge KLARSFELD, *La Traque des criminels nazis*
 Arthur KOESTLER, *La Treizième Tribu*
 Philippe DE LA COTARDIÈRE, *Histoire des sciences*

Arnaud DE LA CROIX, *Hitler et la franc-maçonnerie*

Arnaud DE LA CROIX, *L'Érotisme au Moyen Âge* Paul LAFARGUE, *Paresse et Révolution, 1880-1911*

Olivier LALIEU, *La Résistance française à Buchenwald*

Dominique DE LA MOTTE, *De l'autre côté de l'eau. Indochine, 1950-1952*

Hermann LANGBEIN, *Hommes et femmes à Auschwitz*

Henry LAURENS, *Français et Arabes depuis deux siècles*

Richard LEBEAU, *Une histoire des Hébreux*

Yann LE BOHEC, *César chef de guerre*

Yann LE BOHEC, *Histoire militaire des guerres puniques*

Laurent LEMIRE, *Ces savants qui ont eu raison trop tôt*

G. LENOTRE, *Vieilles maisons, vieux papiers. Tome 1*

G. LENOTRE, *Vieilles maisons, vieux papiers. Tome 2*

G. LENOTRE, *Vieilles maisons, vieux papiers. Tome 3*

G. LENOTRE, *Vieilles maisons, vieux papiers. Tome 4*

G. LENOTRE, *Vieilles maisons, vieux papiers. Tome 5*

Évelyne LEVER, *Marie-Antoinette, journal d'une reine*

Claude LÉVY & Paul TILLARD, *La Grande Rafle du Vel d'Hiv*

Bernard LEWIS, *Istanbul et la civilisation ottomane*

Louis XIV, *Mémoires suivis de Manière de montrer les jardins de Versailles*. Textes présentés par Joël Cornette

Jean-Pierre LUMINET, *L'Univers en 100 questions*

Bob MALOUBIER, *Agent secret de Churchill*

Bob MALOUBIER, *Les Secrets du Jour J*

Pierre MARAVAL, *Constantin le Grand. Empereur romain, empereur chrétien*

Jean-Jacques MARIE, *La Guerre Civile russe*

Pierre MENDÈS FRANCE, *Dire la vérité*

Jean MEYER, *La Révolution mexicaine*

André MIQUEL, *Ousâma. Un prince syrien face aux croisés*

Pierre MIQUEL, « Je fais la guerre ». Clemenceau, le Père la Victoire

Pierre MIQUEL, *Les Oubliés de la Somme*

Pierre MIQUEL, *Les Poilus d'Orient*

Pierre MIQUEL, *Mourir à Verdun*

Nancy MITFORD, *Madame de Pompadour*

Horst MÖLLER, *La République de Weimar*

Philippe MONNIER, *Venise au XVIII^e siècle*

Pierre MONTAGNON, *Histoire de la Légion*

Pierre MONTAGNON, *L'Indochine française*

Daniel MORNET, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française*

Bernard NANTET, *Histoire du Sahara*

Frédérique NEAU-DUFOUR, *La Première Guerre de Charles de Gaulle*

Donald M. NICOL, *Les Derniers Siècles de Byzance*

Ernst NOLTE, *Les Mouvements fascistes. L'Europe de 1919 à 1945*

Philippe NOURRY, *Histoire de l'Espagne*

Ralf OGORRECK, *Les Einsatzgruppen*

Laurent OLIVIER, *Nos ancêtres les Germains*
 George D. PAINTER, *Marcel Proust*
 Jacques-Henry PARADIS, *Le Journal du siècle de Paris*. Texte annoté et présenté par
 Alain Fillion
 Yves-Marie PÉREON, *Franklin D. Roosevelt*
 Joseph PÉREZ, *Brève histoire de l'Inquisition en Espagne*
 Joseph PÉREZ, *Isabelle et Ferdinand, rois catholiques d'Espagne*
 Michel PERNOT, *La Fronde*
 Régine PERNOUD, *Les Hommes de la Croisade* Jean-Christian PETITFILS, *Le Vritable
 d'Artagnan* Henri PIGAILLEM, *Anne de Bretagne*
 Guillaume PIKETTY, *La Bataille des Ardennes*
 Henri PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*
 Jean-Robert PITTE, *Histoire du paysage français*
 Jean POUGET, *Le Manifeste du camp n° 1. Le calvaire des officiers français prisonniers du
 Viêt-minh*
 Karyn POUPÉE, *Les Japonais*
 Yves POURCHER, *Pierre Laval vu par sa fille. D'après ses carnets intimes*
 Michaël PRAZAN, *Le Massacre de Nankin. 1937, le crime contre l'humanité de l'armée
 japonaise*
 Christophe PROCHASSON, *14-18. Retours d'expérience*
 Claude QUÉTEL, *Histoire de la folie*
 Claude QUÉTEL, *L'Affaire des Poisons*
 Claude QUÉTEL, *L'Histoire véritable de la Bastille* Collectif LA RECHERCHE, *Histoire des
 nombres* Salomon REINACH, *Sidonie ou Le Français sans peine*
 Yves RENOUARD, *Les Hommes d'affaires italiens au Moyen Âge*
 Jean-François REVEL, *Un festin en paroles. Histoire littéraire de la sensibilité
 gastronomique de l'Antiquité à nos jours*
 Jean-Pierre RIOUX, *La France de 1900*
 Jacqueline DE ROMILLY, *Alcibiade*
 Steven RUNCIMAN, *Histoire des croisades, 1095-1188*
 Steven RUNCIMAN, *Histoire des croisades, 1188-1464*
 Steven RUNCIMAN, *La Chute de Constantinople : 1453*
 Cornelius RYAN, *La Dernière Bataille : 2 mai 1945*
 Cornelius RYAN, *Le Jour le plus long, 6 juin 1944*
 SAINTE-BEUVE, *Quelques figures de l'Histoire*
 Frédéric SALAT-BAROUX, *De Gaulle-Pétain*
 Catherine SALLES, *Le Grand Incendie de Rome. 64 ap. J.-C.*
 J. SAPIR, F. STORA, L. MAHÉ, 1940. *Et si la France avait continué la guerre...*
 J. SAPIR, F. STORA, L. MAHÉ, 1941-1942. *Et si la France avait continué la guerre...*
 Thierry SARMANT, *Louis XIV. Homme et roi*
 Heinrich SCHLIEMANN, *La Fabuleuse Découverte des ruines de Troie*
 Comte Philippe DE SÉGUR, *Un aide de camp de Napoléon. De 1800 à 1812*
 Comte Philippe DE SÉGUR, *La Campagne de Russie, 1812*
 Comte Philippe DE SÉGUR, *Du Rhin à Fontainebleau, 1812-1815*
 Gitta SERENY, *Au fond des ténèbres*

William L. SHIRER, *Les Années du cauchemar, 1934-1945*
La Baronne STAFFE, *Usages du monde. Règles du savoir-vivre dans la société moderne*
Avrom SUTZKEVER, *Le Ghetto de Wilno*
H.-R. TREVOR-ROPER, *Les Derniers Jours de Hitler*
Jean TULARD, *Napoléon chef de guerre*
Consuelo VANDERBILT, *Une duchesse américaine. New York-Londres-Paris*
Christian VENARD & Guillaume ZELLER, *Un prêtre à la guerre*
Jean VERDON, *S'amuser au Moyen Âge* Paul Veyne, *Sénèque. Une introduction* Paul
VEYNE, *Sexe et pouvoir à Rome*
Emmanuel DE WARESQUIEL, *Cent Jours. La tentation de l'impossible*
Emmanuel DE WARESQUIEL, *L'Histoire à rebrousse-poil. 1815-1830. Les élites, la
Restauration, la Révolution*
Emmanuel DE WARESQUIEL, *Talleyrand*
Alexander WERTH, *Leningrad, 1943*
Alexander Werth, *La Russie en guerre. La patrie en danger, 1941-1942*
Alexander WERTH, *La Russie en guerre. De Stalingrad à Berlin, 1943-1945* Edith
WHARTON, *Villas et jardins d'Italie*
Arthur YOUNG, *Voyages en France*
Natalie ZEMON DAVIS, *Le Retour de Martin Guerre*

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.tallandier.com